

A decorative border with intricate floral and scrollwork patterns, rendered in a light gray color, framing the central text.

Imaqa

Jensen, Flemming

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

IMAQA

FLEMMING JENSEN



Résumé

Martin, un professeur danois, obtient sa mutation au Groenland et se retrouve à Nunaqarfiq, à 500 km au nord du cercle polaire. Il y trouve ce qu'il cherchait, aventure, immensité, amour. Et le choc des cultures, face aux aberrations d'un système éducatif colonisateur.

Jakúnguaq, un adolescent groenlandais, rentre au pays après une année scolaire au Danemark. Pour lui aussi, le choc des cultures est violent, tant il avait pris ses distances avec ses origines.

Martin rencontre l'amour, Jakúnguaq renie celui des siens.

Un roman grave à l'humour pétillant.

Biographie de l'auteur

Flemming Jensen est né en 1948 au Danemark. Parallèlement à sa vie d'écrivain, il monte sur scène pour des one-man-shows, et est célèbre pour ses sketches radio et télé.

Il est l'auteur de *Petit traité des privilèges de l'homme mûr* (2016), *Maurice et Mahmoud* (2013), et *Le blues du braqueur de banque* (2012), prix littéraire des Jeunes Européens. *ímaqa* est son grand roman groenlandais : incontournable.

du même auteur
chez le même éditeur

Le blues du braqueur de banque (2012)

Maurice et Mahmoud (2013)

Petit traité des privilèges de l'homme mûr et autres réflexions nocturnes (2014)

Ouvrage traduit avec le soutien
du Programme Culture 2000 de l'Union Européenne.

Flemming Jensen

ímaqa

traduit du danois par Inès Jorgensen

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions
82, rue de la Paix
40380 Montfort-en-Chalosse
téléphone : 05 58 97 73 26

contact@gaia-editions.com
www.gaia-editions.com

Titre original :
ímaqa

Cet ouvrage a fait l'objet d'une première édition (Gaïa, 2002).

Illustrations de couverture :
© Anna Om / adobestock
© Blickfang / adobestock

Création et composition graphiques :
© Atelier Graphique Association Librairie Social Club et Camille Lacroix
© Flemming Jensen, 1999
© Gaïa Éditions, pour la traduction française, 2002

ISBN 13 : 978-2-84720-819-1

Ce livre numérique a été converti initialement au format EPUB par Isako www.isako.com à partir de l'édition papier du même ouvrage.

Préface

Ce récit se déroule trente ans avant la fin du siècle, et j'ai essayé d'être fidèle à cette époque.

Depuis, bien des choses se sont passées – entre autres, Søndre Strømfjord s'appelle maintenant Kangerlussuaq et Godthåb, Nuuk.

Mais le fjord est resté le même – et la ville aussi.

Ils se trouvent toujours au même endroit, et sont fondamentalement ce qu'ils sont.

Il n'y a aucune raison de croire que l'essence des choses se transforme quand on en change l'extérieur.

Même si je trouve normal et beau que ce soient surtout les noms groenlandais qui aient cours aujourd'hui, j'ai opté, un peu à contrecœur, pour les anciennes appellations danoises, puisqu'elles appartiennent à l'époque. Cependant je ne suis pas conséquent, car on ne l'était guère en ce temps.

Comme cela se faisait alors, j'utilise systématiquement l'ancienne orthographe groenlandaise – avec une minuscule en début de mot et autres réjouissances.¹

De temps à autre, les agglomérations sont appelées comptoirs et les plus petites, établissements, car c'est ainsi qu'on les appelait dans les restes d'un danois des colonies qu'on ne parle plus du tout.

Bien que j'aie une prédilection pour le ton enjoué, toutes les péripéties de mon récit ne sont pas forcément drôles. Et ce pour la seule raison qu'elles ne l'étaient précisément pas.

Et permettez-moi enfin de souligner, pour le bon ordre des choses, que ce livre est une fiction : les personnages qui y figurent n'ont jamais existé.

Et c'est vraiment dommage !

Car je les aime beaucoup – tous, sans exception.

¹ Aujourd'hui au Groenland, on utilise une nouvelle orthographe qui est plus en accord avec celle que nous connaissons en Europe. Mais comme l'action du présent récit se déroule dans les années 70, l'auteur a choisi d'être fidèle à l'époque et à l'orthographe alors en vigueur. Cependant, pour favoriser la lisibilité, le lecteur trouvera dans le texte quelques exceptions à ce principe. (N.d.A.)

Perdre son cœur.

Les gens qui ont perdu leur cœur
se conduisent bizarrement.
Ils refusent qu'on le leur rende !

En quoi ils diffèrent grandement
de ceux qui ont perdu
leur portefeuille,
leur sac,
leurs clés de voiture,
leurs sandales de bain,
leur respect d'eux-mêmes

ou bien la face.

Ces derniers font tout
pour retrouver ce qu'ils ont perdu :
ils appellent la police,
mettent des annonces dans le journal
et des affichettes au supermarché,
ils fouillent tous les endroits
où ils sont passés,
appellent amis et connaissances
pour demander
s'ils n'ont pas vu
leur portefeuille,
leur sac,
leurs clés de voiture,
leurs sandales de bain,
leur respect d'eux-mêmes

ou leur face.

Mais si arrive en courant derrière moi
un garçon haletant
qui me dit, tout essoufflé :
– Pardon, monsieur. Je crois que vous avez perdu votre cœur !
Je ne me creuse pas la tête pour trouver une récompense,
je ne le remercie pas avec émotion,

je ne lui file pas une pièce,
je ne retourne pas sur mes pas
pour récupérer ce que j'ai perdu.
Je fais comme si je ne l'avais pas entendu
et je poursuis ma route,
le laissant là, bouche bée
– complètement abasourdi
et avec l'impression
que j'ai aussi perdu la tête.

C'est bien sûr un peu étrange
mais il en est ainsi
des gens
qui ont perdu leur cœur.

Il ne faut surtout pas croire
qu'on perd son cœur
de son plein gré.
Ce sont souvent des gens
qui l'ont
au bon endroit
et dont l'intention n'était sûrement pas
de le perdre.
Mais une fois que c'est fait,
au fond, ils sont formidablement satisfaits.

D'aucuns, fort raisonnables,
peuvent s'étonner vivement,
me tapoter l'épaule,
s'éclaircir la gorge,
me dire où je peux le trouver,
me proposer, même, d'aller le chercher !
Tout au plus, je secouerais la tête :
Non merci !

Je préfère
qu'il reste
où il est.

Chez toi.

Première partie

Chapitre 1

Ça grinçait, et c'était rassurant.

Il est rare, pourtant, que des grincements rassurent. Mais un vieil ascenseur habillé de bois, en route vers le quatrième étage, doit grincer. Sinon, quelque chose ne tourne pas rond.

Et ce n'était pas le cas.

Cela avait été certifié par Holger Nielsen de la société d'entretien sur une affiche encadrée qui, à ce qui devait être la hauteur des yeux de Holger Nielsen, déclarait que l'ascenseur du Ministère du Groenland avait été reconnu en bon état le 7 mai 1972. Ça datait un peu, malgré tout.

Martin se redressa – il devait donc mesurer vingt centimètres de plus que Holger Nielsen – et jeta un coup d'œil autour de lui.

– C'est ainsi que devrait être l'existence, pensa-t-il. Intelligible, attestée, immuable... et en route vers le haut.

Il s'appuya contre la paroi et sentit le léger tangage de la cabine. Ou bien l'appareil était-il si vieux que quelqu'un, là en bas, le hissait à la force du poignet ?

Le Ministère du Groenland.

Peut-être un jour Knud Rasmussen lui-même s'était-il trouvé dans cet ascenseur ? En route vers un de ses nombreux voyages, bien avant que Holger Nielsen n'eût déclaré l'ascenseur en bon état.

C'était beaucoup plus dangereux de voyager en ce temps-là !

Martin jeta encore un coup d'œil autour de lui – voici donc la route vers les immensités... C'était assez paradoxal, au fond – mais donnait comme un avant-goût, délicieusement logique, de la fascinante simplicité de l'existence.

Une sonnerie enrouée retentit, l'ascenseur s'arrêta et les portes s'ouvrirent lentement, par petites secousses haletantes : la voie était désormais ouverte vers les étendues illimitées.

Il déboucha dans un couloir ministériel dont la longueur était comme une promesse d'infinités envoûtantes.

Sur le mur juste en face de l'ascenseur étaient accrochés trois panneaux en bois laqué :

MINISTÈRE DU GROENLAND
DÉPARTEMENT DE L'ÉDUCATION
BUREAU 3

– Bon, d'accord, pensa Martin. Mais ensuite ? À gauche ou à droite ?

Plus tard, il devait apprendre de la bouche de personnes expérimentées que c'était exactement comme de tomber dans une crevasse de glacier – et de

savoir pertinemment que d'un côté on va vers l'issue et vers la vie. Et de l'autre vers la perdition au fin fond d'un trou où rien de vivant n'a bougé depuis des siècles.

Si ça devait arriver un jour, il se souviendrait de cette sensation.

Il hésita, puis décida de prendre à droite et passa devant une série de portes closes et numérotées. Risquer de frapper à une mauvaise porte lui paraissait insurmontable – il avait été élevé dans le dogme du Seeland profond : surtout ne jamais déranger. Mieux valait attendre et, en règle générale, le dilemme se résolvait de lui-même.

Il jeta un coup d'œil à droite et à gauche, essaya de donner à ses pas un peu plus de poids. S'éclaircit délicatement la gorge, et, tout au bout du couloir – il aurait dû prendre à gauche – un drôle de roulement se fit entendre. Puis une porte s'ouvrit et, à la hauteur de la poignée, surgit la tête d'un homme mûr.

– Oui ?

Ce doit être un nain, pensa Martin. Mais il se reprit.

– Excusez-moi, je cherche un certain monsieur Gudmandsen...

– Difficile de passer à côté, dit le nain en souriant. Je suis tout seul. Venez, venez donc !

La tête disparut, et de nouveau l'étrange roulement se fit entendre. Martin se dépêcha d'avancer et pénétra avec circonspection dans le bureau.

Monsieur Gudmandsen n'était pas nain, il était tout simplement assis sur un fauteuil de bureau à roulettes qu'il se révéla savoir manœuvrer avec une assurance impressionnante. D'une poussée conjointe des deux pieds, il lui fit traverser le parquet, l'arrêta juste devant Martin et se leva d'un bond.

– Bjørn Gudmandsen. Bonjour !

Martin reçut une poignée de main ferme, un aimable sourire et un très bref regard de deux yeux bleu clair.

– Et vous êtes donc Martin Willumsen ?

Il l'était en effet.

– J'ai un peu de mal avec les noms, maintenant, mais j'utilise un agenda. C'est aussi efficace que la mémoire. Je vous en prie, asseyez-vous.

Il sauta à bord du fauteuil, reprit son élan et revint au bureau où l'un de ses pieds trouva immédiatement sa place attitrée sur le bord d'un tiroir ouvert.

Martin s'assit en face de lui.

Monsieur Gudmandsen avait visiblement dépassé la soixantaine mais il rayonnait de vitalité. Mince, presque maigre, athlétique. Martin pensa immédiatement à Fred Astaire, mais *avec* fauteuil de bureau.

L'homme donnait une impression de tension détendue. Expression ridicule d'un point de vue logique, mais qui pourtant caractérisait bien cet homme aimable qui, affublé de la cravate ministérielle, semblait pouvoir se sentir à l'aise partout.

Monsieur Gudmandsen jeta un coup d'œil sur la montre gousset posée devant lui.

– Pile à l'heure, je dois dire !

Martin se dépêcha d'excuser son retard. Le bâtiment était grand.

Mais le compliment n'avait rien d'ironique. Monsieur Gudmandsen regarda de nouveau sa montre, fronça légèrement les sourcils, la porta à l'oreille, la regarda de nouveau, la secoua un peu, puis la jeta avec résignation dans la corbeille.

– Je l'ai reçu pour mes trente ans de service, soupira-t-il. Ici, il ne faut pas s'attendre à de la reconnaissance.

Ses yeux étincelèrent de nouveau et il se pencha en avant :

– Bon, mais il ne faut pas que mon découragement déteigne sur vous. Vous êtes jeune, vous êtes...

Martin sourit, un peu gêné.

– Jeune et jeune : j'ai trente-huit ans.

– Trente-huit, c'est vrai. Ah, si seulement on avait encore trente-huit ans ! Et toute la vie devant soi ! Et vous voulez aller au Groenland, si je comprends bien ?

Martin avait envoyé une demande de mutation, la question était donc purement rhétorique.

– Oui, je me souviens, j'étais comme ça moi aussi. À cet âge, on ne peut pas vous arrêter quand vous vous êtes mis quelque chose dans la tête ! Désirez-vous une tasse de café ?

Martin acceptait volontiers, merci.

Monsieur Gudmandsen secoua deux thermos, puis un troisième, qui passa le test avec succès, et versa le café. Tout en continuant à parler.

– Le Groenland est un pays passionnant, jeune homme. J'y ai moi-même passé vingt-sept ans. Vingt-sept ans ! C'est absolument fascinant, toute mon œuvre est issue de là ! Vous connaissez la série Lars & Lone ?

Martin se rendit compte qu'il aurait dû la connaître mais en toute honnêteté il dut répondre par la négative, à regret.

– Je n'enseigne pas depuis très longtemps... allait-il expliquer, mais monsieur Gudmandsen n'avait nullement l'air vexé et poursuivait :

– Le tome un est destiné aux élèves de première année, le tome deux aux élèves de seconde année – et ainsi de suite. Ce qui rend les choses faciles. Le tome un est devenu *le* livre du débutant en danois.

Il sourit un peu pour lui-même, puis reprit d'un ton confidentiel :

– Mais les autres aussi, d'une certaine façon... Car, entre nous : ils n'apprendront jamais ! C'est ça le principe pédagogique de base de la série Lars & Lone...

Il allait prendre une gorgée de café, mais leva vivement le regard sur son invité.

– Ah ! Voulez-vous du sucre ?

Martin hésita.

– Peut-être un petit peu...

Monsieur Gudmandsen déposa sa tasse et commença à chercher sur le bureau.

– Il est par ici...

Martin contempla le fouillis de dossiers sur la table : visiblement, son hôte se lançait là dans une entreprise majeure.

– Je peux très bien me passer de sucre.

Le fonctionnaire hospitalier ne leva même pas les yeux.

– Pas question, je vais le trouver. Voulez-vous regarder sur les étagères ? C'est dans une sorte de petit bol en verre, je l'ai vu hier.

Pendant que monsieur Gudmandsen commençait à ouvrir les tiroirs, Martin se leva et regarda pour la première fois autour de lui. C'était une grande pièce qui lui rappelait le dépôt de livres de l'école de Trongaard.

Il y avait des piles de livres de la série Lars & Lone par terre, sur les chaises, sur les tables basses – même sur le divan, placé sous la fenêtre, ils étaient remarquablement bien représentés.

Sur le rebord de la fenêtre trônaient des plants de tomates en pots. Tiges et feuilles se pressaient contre la vitre, comme dans un élan nostalgique vers le ciel au-dessus de Hauser Plads.

La terre dans les pots était noire et humide, et le désordre qui régnait dans le reste de la pièce n'avait pas accès au chambranle. Ici, c'était la trêve. Le sucre n'y était pas non plus.

– Y a-t-il... le Ministère souhaite-t-il des renseignements complémentaires ?

Monsieur Gudmandsen interrompit sa recherche et lui lança un regard interrogateur.

– Concernant ma demande ? ajouta Martin, se sentant obligé d'approfondir.

– Grands dieux, non ! répondit monsieur Gudmandsen en continuant à chercher dans une armoire à dossiers. Nous avons suffisamment de papiers, voyez-vous... Il était pourtant là hier !

Il regarda autour de lui et lorsque son regard passa sur Martin, il poursuivit, un peu distraitement :

– Non, votre demande est bien sûr acceptée, monsieur Willumsen. C'est justement de gens comme vous, avec votre expérience, dont nous avons besoin. Beaucoup font la demande en sortant de l'École Normale, alors qu'ils savent à peine distinguer un morceau de craie d'une éponge de tableau noir ! Je ne comprends vraiment pas...

Il examina un empilement savant sur la petite table derrière lui. Martin sentit son cœur bondir de joie dans sa poitrine.

– Cela veut-il dire que je peux compter y être envoyé dès cette année ?

– Où voulez-vous aller ?

Prenant son élan des deux pieds contre le mur à sa gauche, monsieur Gudmandsen roula à travers la pièce jusqu'à une grande carte du Groenland affichée à côté de la porte. D'un même mouvement, il freina le fauteuil et sortit un stylo de sa poche de poitrine.

– En ce qui vous concerne, il y a trois possibilités.

Le stylo frappa la carte.

– Angmagssalik, sur la côte est : là-bas, il fait froid, croyez-moi, vraiment très froid.

Nouveau coup de stylo.

– Ensuite, il y a le petit comptoir sur la côte ouest, à Umánaq, ici... il ne fait pas tout à fait aussi froid que sur la côte est. Mais froid quand même ! Et c'est bien loin au nord : on est vraiment en pleine cambrousse. Et puis !...

Stylo.

– Il y a la troisième possibilité. Vous avez la chance qu'en ce moment il y ait un poste libre... à Godthåb !

Monsieur Gudmandsen le regarda dans les yeux avec un air de triomphe.

– Alors, qu'en dites-vous ?

– C'est... très bien.

– N'est-ce pas ?!

Il remit avec satisfaction son stylo dans sa poche et revint au monde des réalités :

– Le sucre, vous l'avez trouvé ?

Martin secoua la tête. Cela lui était égal.

– Alors continuez à chercher. Il s'agit de mon ancienne école : là où est née la série Lars & Lone. Et où j'ai appris pas mal de choses sur la croissance des plantes.

Avec une précision impressionnante, le fauteuil de bureau vira cette fois-ci autour d'une pile de livres et roula jusqu'à la fenêtre.

Il doit savoir exécuter des figures, pensa Martin. Peut-être même se produit-il sur scène, aux fêtes de fin d'année et autres.

Monsieur Gudmandsen regarda avec tendresse ses plants de tomate.

– Les graines de ma première plante ont donné de nouvelles plantes, et ainsi de suite, année après année. Cela m'a appris la valeur de la persévérance.

Il enfonça le pouce dans le terreau humide et mou. Non pour contrôler si la plante avait été correctement arrosée, mais pour se réjouir qu'elle l'eût été.

Il regarda avec gravité Martin, venu poliment contempler les pots.

– Car bien sûr nous sommes envoyés au Groenland pour enseigner, monsieur Willumsen, mais il est important de nous rappeler que le Groenland peut nous apprendre beaucoup de choses !

Martin hocha la tête, tout approbation.

– J'en suis tout à fait conscient, monsieur Gudmandsen, et je voulais justement...

– Lorsque j'ai débuté là-haut, jeune et inexpérimenté, je ne connaissais rien aux plants de tomates, par exemple. Mais après vingt-sept années à Godthåb, je peux dire sans me vanter : donnez-moi un rebord de fenêtre, à n'importe quelle latitude au nord du cercle polaire, et j'en ferai pousser !

Le silence se fit auprès de la fenêtre. Martin était tout à fait disposé à recevoir des conseils de cet homme d'expérience, mais il fallait d'abord qu'il fût sûr d'avoir bien compris ce que l'autre voulait dire.

– Vous voulez dire que c'est une image... commença-t-il.

– Je veux dire, affirma monsieur Gudmandsen, je veux dire qu’il faut faire quelque chose de raisonnable, puisque de toute façon on est là-haut ! Une plante comme celle-ci peut facilement produire de vingt à vingt-cinq tomates !

Martin hocha la tête, impressionné, puis il se secoua.

– Je crois bien que je préférerais une localité plus petite.

Monsieur Gudmandsen haussa les sourcils, étonné.

– Un comptoir ! Ne faites pas ça ! C’est très isolé : la poste y est tout à fait imprévisible. J’ai des exemples de commandes de la série Lars & Lone qui sont arrivées si tard qu’on n’a pu les livrer que pour l’année scolaire suivante ! À Godthåb, on les a dès le lendemain.

Martin hocha la tête, embarrassé, et s’éloigna un peu de la fenêtre.

– Oui, ça paraît peut-être... c’est sans doute un peu romantique et naïf, mais j’ai l’impression que c’est dans les toutes petites localités que l’on rencontre le vrai Groenland.

Monsieur Gudmandsen se leva – il en était donc capable.

– Et c’est ça le problème ! C’est contre ça que nous nous battons !

À présent, Martin n’y comprenait plus rien, et ça se voyait. Monsieur Gudmandsen alla arranger un peu les piles de livres. Comme si ça pouvait changer quoi que ce fût.

– Peut-être cela vous semblera-t-il un peu dur, mais vous comprendrez vite qu’il s’est avéré que ce n’est que dans la mesure où nous réussissons à faire de ces braves gens là-haut des Danois – avec tout ce que ça comporte de bon et de mauvais – que les choses réussissent pour eux. Ils ont du succès, la roue tourne et un avenir commence à se dessiner !

Martin baissa le regard sur les plants de tomates et fut sur le point de tripoter une des feuilles, mais il se reprit.

– Je ne sais évidemment pas grand-chose sur ce sujet, mais n’est-il pas important aussi de préserver leur propre culture ? Et de construire à partir de celle-ci ?

Monsieur Gudmandsen ne répondit pas, mais poursuivit comme s’il avait juste fait une pause pour respirer.

– ... ET ! Dans la mesure, monsieur Willumsen, où on construit sur ladite identité groenlandaise, tout va à vau-l’eau ! Tout foire ! Combien de fois ne l’avons-nous pas constaté !

J’en sais trop peu, pensa Martin.

Instinctivement, il sentait qu’il devait argumenter. Seulement il est difficile d’argumenter quand on n’a pas d’arguments, mais juste le sentiment d’avoir raison. Cependant toute argumentation eût été inutile puisque monsieur Gudmandsen avait déjà levé une main pour y parer :

– Malheureusement ! Permettez-moi de le souligner : malheureusement ! Nous le déplorons tous profondément mais, dans un temps de ruptures, où l’avenir de toute une partie du pays est en jeu, il n’y a pas de place pour la sentimentalité. Et je le répète : malheureusement !

Il prit une brassée de livres qu’il posa sur une chaise.

Martin se tenait toujours près des plantes qui se portaient à merveille dans le terreau mou, bien que leur culture soit respectée.

Il regarda par la fenêtre et dit :

– Et les petits comptoirs sont donc... en panne ?

– À Godthåb, un avenir se dessine, oui, répondit monsieur Gudmandsen, le dos tourné, tout en rempilant les livres sur la chaise. Puis il revint à la fenêtre. – Godthåb est, à l'échelle groenlandaise, une ville active. Il s'y passe toujours quelque chose. Pour le moment, il n'y a certes que dix kilomètres de rues dans la ville, mais il y a déjà trois cents taxis !

Il s'assit avec adresse dans son fauteuil – c'était comme s'il l'avait quitté depuis longtemps.

Malgré sa crainte de paraître agaçant, Martin poursuivit :

– Mais il faut bien que quelqu'un aille dans les comptoirs ?

Monsieur Gudmandsen hocha la tête en souriant.

– Oui. Mais nous préférierions garder les meilleurs à Godthåb. Et il n'y a pas beaucoup de postulants avec votre expérience de l'enseignement...

Il s'arrêta brusquement.

– Et voilà que j'en oublie votre sucre ! Il a dû disparaître ! Je vais aller en chercher à côté.

– Ce n'est pas nécessaire, protesta Martin.

Tout à fait inutilement : monsieur Gudmandsen roulait déjà vers la porte que Martin avait laissée entrouverte.

Il devait avoir un grand entraînement à viser l'ouverture. Le roulement s'éloigna dans le long couloir, et Martin regarda par la fenêtre.

Hauser Plads.

Ce n'était pas vraiment une place : juste quelques emplacements de parking enserrés entre des façades de maisons. Qui pouvait bien être ce Hauser pour que la place porte son nom ?

C'était étrange, au fond, qu'on prononce avec tant d'évidence des mots dont la signification vous était inconnue. On se donne rendez-vous à Hauser Plads, Hemmingsensgade ou Larslejsstræde sans savoir si ce Hauser, ce Hemmingsen ou ce Larslej étaient spéculateurs en bourse, commerçants ou réparateurs de vélo.

Martin avait entendu dire que l'on envisageait de donner à une place le nom du Premier ministre, Anker Jørgensen. Une bonne idée, lui semblait-il : lui, au moins, il le connaissait. Il sourit en pensant aux émissions de la radio groenlandaise, qui l'avaient si souvent intrigué. C'était le seul mot groenlandais qu'il reconnaissait : *ankerjorgensen*.

En bas, les gens se disputaient les places de parking, mais certains se garaient en dehors des emplacements. Puisqu'il n'y avait plus de place. On leur glissait alors un papier sous l'essuie-glace, comme un souvenir de cette journée-là.

Il y avait aussi une foule de pigeons. On ne leur avait pas délimité d'emplacements, à eux. On avait sans doute dû renoncer.

Sûrement à regret.

Le roulement se fit à nouveau entendre dans le couloir.

Le fauteuil s'approchait. Martin tourna le dos à la fenêtre et prit une grande inspiration – et une décision. Il avait lu Knud Rasmussen, et Peter Freuchen, et il avait un jour, par un tôt matin d'hiver où il n'y avait personne à proximité, contemplé la glace encore vierge du lac de Peblingesø.

Il *voulait* l'aventure !

Monsieur Gudmandsen déboula joyeusement par la porte avec un petit bol en porcelaine dans une main.

– Ils l'avaient emprunté, au bureau de tri du courrier. Juste une cuillerée ?

– Oui, merci, dit Martin en tendant sa tasse. Et pour la langue ?

– Comment ça ?

– La langue ? répéta Martin. Jusqu'à quel point les Groenlandais parlent-ils le danois ?

Monsieur Gudmandsen haussa les épaules et prit la tasse de Martin.

– À Godthåb, un peu. Dans le reste du pays, pas du tout. C'est désespérant. Écoutez, je crois qu'il s'est refroidi ! On va s'en servir un autre !

Résolument, l'inspecteur général versa le liquide condamné dans la corbeille. Martin y jeta un coup d'œil. Il y avait là, outre la montre inexacte offerte par la maison, une calculette, une pipe et un téléphone.

Monsieur Gudmandsen ne semblait pas avoir beaucoup de patience pour les choses qui ne fonctionnaient pas. Il se mit à secouer les thermos en quête de celui qui aurait quelque chose à offrir.

Martin poursuivait obstinément son idée.

– Il doit y avoir un très grand problème de communication, alors ?

Monsieur Gudmandsen secoua en souriant la tête et les thermos.

– Vous vous êtes décidé pour le petit comptoir, hein ! dit-il en riant gentiment. Il n'y a pas de problème, mais ne dites pas que je ne vous ai pas prévenu ! Non, ça alors ! Ils sont vides tous les trois ! Je vais en chercher un plein !

Il démarra, et Martin jubila intérieurement. Il avait réussi ! L'aventure !

Il cria presque à l'adresse du fonctionnaire roulant :

– Je vais me dépêcher d'apprendre le groenlandais ! J'ai toujours eu des facilités pour les langues.

Monsieur Gudmandsen planta les talons par terre, arrêtant tout roulement, puis se tourna lentement vers le jeune homme de trente-huit ans et déclara avec grand sérieux :

– Non, ne faites pas ça ! C'est très important ! Écoutez : ce serait bien que nous ayons une petite conversation, vous et moi.

Il se leva et, cette fois, tira sa chaise jusqu'à sa place derrière le bureau, puis s'assit. Martin s'installa en face de lui. Monsieur Gudmandsen joignit les mains sur la table et fixa Martin droit dans les yeux.

De son regard bleu clair.

– Vous ne parlez pas le groenlandais...

Martin secoua la tête.

– ... et c'est pour ça que vous voulez essayer de vous approprier la langue ?

Martin était perplexe.

– J'y pensais... oui.

– Vous ne devez pas faire ça ! Vous ne parlez que le danois. Bien ! C'est justement ça votre force ! Rappelez-vous : vous allez là-haut pour apprendre aux Groenlandais à parler le danois ! Pas le contraire ! C'est ça, l'idée ! Surtout dans une petite communauté, que vous aurez donc choisie vous-même, il sera sain et pédagogique pour les Groenlandais de savoir que, s'ils veulent quelque chose de vous, ça se passe en danois !

Il conclut en posant les paumes à plat sur la table devant Martin et en se levant. Puis il alla vers la porte, satisfait d'avoir résumé avec clarté et pragmatisme une situation complexe.

C'était d'ailleurs pour cela qu'il était là.

– Je n'avais pas réfléchi à ça, dit Martin d'un air pensif.

– Alors faites-le.

Arrivé à la porte, monsieur Gudmandsen se retourna.

– Moi-même, j'ai toujours mis un point d'honneur à ne pas apprendre le groenlandais. Et après vingt-sept années heureuses là-haut, ce n'est pas sans fierté que je puis dire : je n'en comprends pas un traître mot !

Chapitre 2

Sur le pont du caboteur, Jakob, appuyé sur le bastingage, se penchait autant que possible.

Cela faisait un an qu'il n'en avait pas vu.

Il était là, juste devant, et Jakob sentit toute son enfance remonter en lui. Il en avait vu des milliers, et bien sûr, celui-ci n'était pas différent.

Mais lui, il l'était.

De même qu'un jeune Danois, ayant grandi près d'une forêt, ne considère pas les arbres comme un phénomène extraordinaire – c'est quelque chose qui est là, tout simplement – de même un garçon groenlandais ne passe pas son enfance à se dire : « Oh, le bel iceberg, et... non, encore un ! Purée, encore un ! Oooh ! mais c'est incroyable... »

Ce serait une occupation à part entière !

Mais quand on a passé la plus grande partie de sa treizième année à Kokkedal, Danemark, ce qui allait de soi dans l'enfance demande à être réinterprété.

Et cela faisait donc un an qu'il n'en avait pas vu.

– On est pareils, toi et moi, lui dit-il en pensée.

Un neuvième seulement d'un tel iceberg dépasse de la surface, le reste est caché. Mais c'est bien là !

N'empêche, hein, c'est là !

Et un beau jour – peut-être le lendemain même, mais peut-être beaucoup, beaucoup plus tard – la répartition du poids change, l'iceberg se retourne et prend soudain une tout autre physionomie. Plus abrupte, plus déchiquetée, peut-être... mais il arrive aussi qu'il renaisse sous une forme plus ronde et plus aimable.

On ne le sait pas avant qu'il ne se retourne.

Il peut également, au pire, exploser, et cesser d'exister.

Parce que la pression intérieure est devenue trop forte.

On sait que ça va se passer, mais on ignore quand.

Jakob frissonna, et tournant le dos au bastingage, regarda vers le restaurant du bateau, où des artisans réjouis jouaient aux cartes autour d'une table.

Jakob sourit : il adorait la gaieté.

Et ces artisans étaient de braves gars, au rire facile, qui s'occupaient volontiers du gamin groenlandais monté à bord en même temps qu'eux, à Søndre Strømfjord. Ils fumaient, buvaient des mousses et riaient quand l'un d'eux sortait une phrase que les autres n'avaient pas prévu qu'il prononcerait.

Oui, ils buvaient des mousses. Jakob s'était initié aux nuances de la langue. À son arrivée au Danemark, l'année précédente, il ne savait pas dire grand-

chose en danois. Incroyable, au fond – mais pas du tout inhabituel – que cinq années d'école, où le danois avait été à la fois la matière et la langue absolument dominantes, n'eussent quasiment laissé aucune trace. Sans doute était-ce ce constat qui avait poussé les autorités à envoyer les enfants groenlandais au Danemark pendant un an, afin qu'ils apprennent la langue de ce pays dont, après tout, ils étaient les citoyens. Une idée assez logique, somme toute – avec des résultats globalement satisfaisants.

Dans le cas de Jakob, le résultat avait été au-delà de toute espérance.

Après trois mois de séjour, il parlait presque couramment le danois, et lecture et écriture avaient suivi au galop.

Succès !

Et une année entière de progrès constants et de succès croissant, il y a là de quoi gonfler son bonhomme pour le reste de la vie.

Les artisans buvaient des mousses – là était la nuance. Il savait que si ça se passait de façon convenable – et un tantinet ennuyeuse – on buvait de la bière. Si c'était vraiment sympa, on buvait des mousses. Alors Jakob préférait boire des mousses.

Enfin, quand ce temps-là viendrait.

Il n'avait pas encore quatorze ans, et il avait savouré les retrouvailles avec les sodas-orange groenlandais, petits et dodus. Sans doute davantage que le contenu, c'était la forme de la bouteille qui rappelait le fruit.

Il sourit. Son professeur de biologie à Kokkedal disait que le dépôt dans la bouteille de soda, qui devait figurer la pulpe d'orange, était du plastique.

Ce n'était quand même pas possible ?

On avait le droit de faire ça ?

Il avait posé la question aux artisans. Ils avaient ri – mais en fait ils riaient de tout – et répondu, fichtre donc, ça se pourrait bien !

C'était pour ça qu'eux, ils s'en tenaient aux mousses.

Il se retourna vers la mer et l'iceberg qui s'éloignait lentement, et inspira profondément. Jusqu'au fond des poumons, plus profondément que d'habitude.

Puis il retint sa respiration.

Simplement pour savourer l'air.

Au Danemark, il avait appris que l'air, c'était quelque chose à fréquenter avec prudence. Il se rendit compte que, durant l'année écoulée, il avait d'instinct respiré juste avec la partie supérieure de la poitrine – des respirations plus nombreuses, mais plus courtes.

Enfin il relâcha son souffle et expira. Pour pouvoir de nouveau s'abandonner au plaisir de sa propre respiration. Il respirait aussi lentement que possible pour en tirer le plus de délectation possible.

« Aujourd'hui, la pollution de l'air dans la région de Copenhague sera normale. »

On entendait souvent ça à la radio régionale.

– Mais qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? pensa-t-il. Que la pollution de

l'air puisse être normale ? La pollution de l'air ne devrait absolument pas être normale. Elle devrait être anormale aussi infime soit-elle !

Il se délectait de cet air frais qui avait un goût de mer.

Elle aussi était propre, la mer.

Pleine de poissons et de phoques, de crevettes et de baleines qui se gavaient sans cesse de vie dans sa version la plus propre et la plus authentique. Et étaient donc la vie même, lorsqu'ils s'offraient à l'homme doué pour la chasse.

Il ferma les yeux pour que la vue ne fasse pas obstacle aux images que l'air portait en lui.

Les plus belles images, les plus entières et les plus facettées, n'arrivent pas par les yeux, mais par le nez.

On est pour ainsi dire *dans* le souvenir.

Jakob avait cinq ans, guère plus, quand, debout sur la plage, son grand-père poussait lentement et prudemment le petit kayak neuf à l'eau. Grand-père ne lâchait jamais la pointe du kayak et Jakob ne relâchait jamais sa concentration. C'était d'équilibre qu'il s'agissait, seulement d'équilibre. Le reste viendrait plus tard.

Depuis qu'il avait commencé à trotter, il avait, comme les autres garçons, joué au kayak : assis par terre, avec le contour du kayak dessiné par des pierres en ellipse autour de lui. Sur le rocher nu, il avait fait plus d'un voyage périlleux : il avait attrapé phoques et morses et, triomphant et humble, était revenu au hameau pour les partager avec les autres.

Maintenant, pour la première fois, c'était pour de vrai.

Attaché dans l'étroite ouverture du kayak, refermée de façon étanche autour de lui, il avait dès le premier instant senti le kayak comme un prolongement naturel de lui-même. Le moindre mouvement d'épaule se transmettait au placement du kayak dans l'eau. La plus infime risée sur l'eau se sentait jusque dans la nuque, où il savait que se nichait l'équilibre.

Puis le choc, la première fois qu'il avait relâché un peu sa concentration, et que l'équilibre était parti au diable. Le froid glacial de l'eau et la menace imminente de la mort par noyade pendant les heures qui passèrent avant que grand-père, cinq secondes plus tard, ne le redresse.

Monter se changer, et revenir auprès de grand-père.

Ils avaient continué jusqu'à ce qu'il ait appris.

Jusqu'à ce qu'il sache à chaque fois.

Jusqu'à ce que grand-père puisse enfin lâcher la pointe du kayak et pour la première fois lui laisser goûter à l'immensité : ce tournant de la liberté d'où en réalité aucun être humain ne revient avec son innocence intacte.

Avant d'en arriver là, il avait eu le temps de se changer d'innombrables fois. Pour revenir sur la plage, reniflant et tremblant. Mais sans hésitation.

Parce que c'était comme cela que ça devait se faire.

C'était la manière.

Il avait embarqué, encore et encore, s'était laissé attacher et avait tenu la

main de grand-père aussi longtemps que possible pendant qu'il se laissait doucement pousser à l'eau.

Encore et encore.

Les difficultés ne sont pas un obstacle – au contraire : elles sont le chemin. Si l'on évite les difficultés, on n'arrive pas au but.

Au Groenland, pépins et tracasseries sont interprétés positivement – et, si c'est vraiment grave, avec humour.

Puisqu'on ne s'y attendait pas.

Alors forcément ça fait rire !

Au Danemark, ses camarades de classe s'arrêtaient dès qu'ils rencontraient un obstacle, un point de côté quand ils couraient, des crampes quand ils nageaient, les éternelles blessures aux genoux quand ils jouaient au football sur l'asphalte de la cour.

Jakob, lui, s'accrochait – justement parce qu'il était profondément gravé en lui qu'on devait affronter l'adversité. Il avait ses racines dans un peuple chez qui survivre était la tâche quotidienne de chacun, alors que, pour ses camarades danois, c'était plutôt le genre de choses qui relevaient des services de santé.

Un hurlement de rire parvint du restaurant : sans doute quelqu'un venait-il de perdre.

Jakob rit et eut envie d'aller se joindre à la bonne humeur. Lorsqu'il ouvrit la porte, il eut l'impression de se heurter à un mur. Oui, cela lui revint : cette grande différence entre dehors et dedans, qu'il n'avait plus ressentie durant toute une année.

Ils avaient passé du bon temps dans le restaurant – entre copains, avec force mousses et clopes.

Lorsque Jakob entra, il fut quand même saisi d'un doute linguistique : le terme était malgré tout très inhabituel. Pouvait-on vraiment dire de l'air qu'il était *corpulent* ?

– Tu veux jouer, Jakob ?

Il rit. Bien sûr que non, mais il adorait regarder.

– Alors tu peux secouer, dit le menuisier.

Ça, volontiers.

Ils jouaient à la roulette groenlandaise. La roulette groenlandaise n'était pas un ancien jeu esquimau, elle avait été inventée par les Danois expatriés au Groenland, avant même qu'on commençât à discuter s'il fallait dire *au* Groenland ou *sur* l'île du Groenland.

Donc « groenlandaise » était un adjectif d'ordre plutôt géographique qu'ethnologique pour désigner cette roulette qui se distinguait de son homonyme russe par le fait d'être un peu moins radicale.

Et d'inciter bien davantage au sourire.

À la roulette russe, on charge le barillet du revolver d'une seule balle, puis on le fait tourner avant de porter l'arme à sa tempe et de presser la détente. On a donc cinq chances contre une de participer au prochain tour.

À la roulette groenlandaise, le degré d'amusement est supérieur.

Le jeu tirait son origine de l'impossibilité, en ce temps-là, de trouver des bières en bouteille au Groenland. Il s'était révélé plus rationnel d'utiliser des canettes métalliques pour le liquide doré. Comme c'est toujours ce qui nous est le plus proche qui produit la plus grande impression, lorsque le magnifique *M/S Disko* avait appareillé pour fendre l'eau claire du Søndre Strømfjord, avec à l'arrière l'inlandsis bleuissant, sur chacune des rives, les rochers couverts de bruyère, les rennes et l'aventure, et droit devant la baie de Baffin parsemée d'icebergs scintillants plus hauts que des maisons, les artisans s'étaient regardés, bouche bée :

– Putain, on voit vraiment qu'on est loin de chez nous : la bière est en boîte !

Et ils avaient senti le sang couler plus vite dans leurs veines, maintenant qu'ils étaient plongés dans un univers étranger et passionnant, et que leur nostalgie de l'ailleurs avait pris une forme concrète.

C'est alors qu'on leur avait parlé de la roulette groenlandaise.

Les six artisans danois autour de la table ronde se bouchèrent les yeux et détournèrent la tête pour ne pas voir ce qui se passait. Personne ne trichait, c'était une question d'honneur.

Chacun avait posé une canette au milieu de la table et Jakob contint son rire lorsqu'il alla prendre au hasard l'une d'entre elles pour la secouer violemment. Et longuement : il trouvait ça tellement drôle !

– Bon, ça suffira, Jakob, dit le menuisier qui, même s'il fermait les yeux, entendait bien la bière clapoter dans la boîte.

Jakob reposa immédiatement la canette parmi les autres puis les intervertit jusqu'à ne plus savoir lui-même laquelle menaçait d'exploser sous la pression.

– Vous pouvez regarder !

Le garçon se recula d'un pas ; les hommes se retournèrent et ôtèrent leurs mains de leurs yeux. Ils fixèrent avec concentration les six canettes, comme s'ils avaient pu voir laquelle était un peu plus gonflée que les autres. Ce qui n'était jamais le cas : le choix demeurerait une pure affaire de conviction.

Le perdant du tour précédent devait commencer. Il approcha une main hésitante de la collection rassemblée au milieu de la table, puis se décida et en saisit une. La canette devait être amenée devant son visage et ouverte juste sous son nez.

Il jeta un coup d'œil aux autres et croisa leurs regards tendus avant de glisser l'index sous le petit anneau rond au sommet de la boîte. Puis il retint sa respiration et tira.

Pffftt – fit paisiblement le gaz libéré. Et le son se confondit avec le soupir de pur soulagement que l'homme venait d'émettre.

Une brève déception se perçut chez ses camarades mais ils portèrent immédiatement leur intérêt sur le joueur suivant – qui avait pourtant croisé les doigts pour que son tour n'arrive pas.

Il prit une profonde inspiration, et la procédure se répéta.

Un certain nombre de fois.

Ce fut sur le menuisier – qui n'avait jamais perdu auparavant – que le sort tomba.

Lorsque l'anneau fut tiré, donnant libre cours à la pression du gaz, la bière explosa littéralement dans ses narines, par où elle trouva libre accès au système oto-rhino-laryngé tout entier.

S'il n'avait pas rencontré d'obstacle, le jet de bière aurait pu sans peine atteindre deux mètres de haut, mais là une grande partie se fraya un chemin à travers les conduits auditifs pour tourbillonner dans la trompe d'Eustache tandis que le reste fusait dans la bouche, ricochait contre le palais et remontait les canaux lacrymaux. Le menuisier crachota et, pour la première fois de sa vie, pleura des larmes de mousse. Quelques instants plus tard, il se cassait la figure en grand fracas et les autres partaient d'un grand éclat de rire.

Cette fois, c'était carrément le bazar, alors on rit beaucoup.

Jakob aussi avait les larmes aux yeux, mais elles étaient chaudes et bonnes – comme elles le sont quand elles ne sont provoquées que par le rire.

Il portait en lui le goût de la fête.

Il essuya ses larmes du dos de sa main et se dit qu'il allait raconter ça chez lui, à Nunaqarfik. Papa et grand-père trouveraient le jeu amusant, et ils auraient envie d'essayer.

Mais non : grand-père était mort, lui avait-on appris. Pendant que Jakob était au loin, grand-père avait fermé les yeux comme il convient à un homme de cet âge. Mais il avait eu le temps d'enseigner à Jakob tout ce dont il aurait besoin dans la vie.

Ce n'était pas donné à tout le monde d'avoir un grand-père pareil.

Le perdant devant offrir la tournée suivante, le menuisier s'était dirigé vers le bar, mais plusieurs de ses sens étant temporairement hors d'usage, il n'avait pas vu l'homme étendu sur le sol – un gars de la table voisine qui avait gagné trop souvent.

Telle était la cause de sa chute, mais déjà il était parvenu en rigolant à se dégager du dormeur et à se remettre sur pied ; il jeta un coup d'œil par-dessus son épaule à ses camarades hilares, secoua la tête en riant et reprit son chemin vers le bar en clapotant dans ses vêtements mouillés.

La jeune serveuse groenlandaise connaissait les coutumes et son travail. Elle avait aussitôt posé six nouvelles bières sur le bar. Le menuisier lui sourit en lui tendant ses billets mouillés et essaya de capter son regard. Une entreprise un peu au-dessus de ses moyens à ce moment précis.

Difficile de transporter six canettes jusqu'à la table. Il n'arrivait pas à les tenir toutes en même temps, il y en avait toujours une qui se défilait. Et il ne fallait surtout pas trop les secouer avant qu'elles n'atterrissent sur la table, sinon le jeu était gâché.

– Jakob ! Viens me donner un coup de main !

Jakob, serviable, se précipita et reçut une tape amicale sur l'épaule lorsqu'il eut pris les quatre boîtes.

– C’est un gentil garçon, hein ? dit le menuisier à la serveuse.
Elle regarda droit devant elle d’un air neutre et sourit légèrement.
Il hésita, un peu incertain d’avoir établi le contact. Puis il lui pinça doucement la joue.

– Et toi, t’es une gentille fille !
Elle le regarda enfin et ne put contenir son rire plus longtemps.
– Et toi, une baleine mouillée ! dit-elle. *tikâgudlik utorqaq !* Un vieux orqual mouillé !

Tous les Groenlandais du restaurant se plièrent de rire : *tikâgudlik utorqaq !*

Jakob riait lui aussi – il se l’imaginait tout à fait : une grande et grosse baleine qui remontait dans le trou pour respirer et lancer un jet aussi puissant qu’une canette géante qu’on aurait secouée pendant des heures.

Le menuisier désarçonné, planté avec ses deux bières dans les bras, parcourut du regard le restaurant qui s’emplissait d’un rire qui, tout comme la bière, avait dû attendre impatiemment d’être libéré.

Ils en font un peu trop, pensa-t-il. C’est quand même pas si drôle que ça.

Mais le rire ne s’éteignait pas. Il sentit une petite tape sur l’épaule et vit à travers un voile rouge le petit Jakob qui s’abandonnait complètement au rire. Et à la bonne humeur.

Le menuisier le frappa de toutes ses forces d’un coup de poing en pleine face.

Jakob s’écroula sur une table puis roula à terre où il demeura allongé.

Le rire cessa et les Groenlandais baissèrent les yeux.

Personne ne vint en aide à Jakob, personne n’éleva d’objections, personne n’essaya de calmer le menuisier.

On prenait ses distances.

Ce n’est pas bon quand les gens sont de mauvaise humeur.

Le menuisier, debout au milieu du silence, considéra le garçon. La peau avait éclaté et du sang coulait d’une des pommettes.

Les bières gisaient à terre et le menuisier leur fila un coup de pied.

– Elles sont foutues maintenant, trop secouées, déclara-t-il. Et il en commanda quatre autres. Puis il revint en titubant auprès de ses amis.

– Putain, t’exagères, Kurt, dit l’un d’eux. Il n’avait rien fait, ce garçon.

– Posez vos canettes, c’est à moi de commencer.

Le menuisier n’avait pas envie de discuter, fallait pas casser l’ambiance.

Son camarade se leva et alla au bar.

– T’en fais pas, fiston. Il te voulait pas de mal. C’est juste parce qu’il est soûl.

Jakob ne répondit pas. Il fixait passivement l’aimable bonhomme, qui se tournait maintenant vers la serveuse.

– Pardon, dit-il. Pardon, c’était vraiment dégueulasse, y’avait pas de raison d’humilier ce gamin.

– Humilier ? La serveuse ne comprenait pas bien.

– Oui, c’était moche de lui faire perdre la face.

Elle détourna le regard, vers une fenêtre. Le bateau devait se trouver au niveau de Qasigiánguit.

– Il n’a rien perdu, répondit-elle. Ce n’est pas lui qui a abandonné sa joie.

Chapitre 3

Nunaqarfik n'est pas un endroit connu de tout le monde.

Et pour expliquer clairement où cela se trouve, il faut commencer par le sud.

Tout près de Søndre Strømfjord, là où atterrit l'avion en provenance du Danemark, passe le cercle polaire, qui divise le Groenland occidental en deux parties : nord et sud. Le cercle polaire marque aussi la frontière canine.

Au sud, on n'a pas le droit d'élever des chiens de traîneaux. D'un point de vue purement professionnel, ils n'y servent pas à grand-chose et en plus, tout au sud, on fait l'élevage de moutons. Et comme les chiens de traîneaux groenlandais ont en partie la même conception que les humains sur les possibilités d'utilisation de ces animaux, une cohabitation des deux espèces serait problématique.

Ainsi le cercle polaire divise également le pays en une société de pêcheurs et une société de chasseurs.

Les gens voulant se rendre à Nunaqarfik prennent donc à droite, vers le nord, en atteignant l'entrée de Søndre Strømfjord.

De même que Sherlock Holmes, dans une affaire très simple, suit les traces de pas du coupable du lieu du crime jusqu'à son point de départ – et de même que la sage reine retrouva sa fille chez le soldat au briquet en suivant les graines qu'avait semées le chien aux yeux grands comme des tasses de thé – de même si l'on veut fuir les comparaisons idiotes et plutôt chercher chasse et bonheur dans un comptoir, où le bout du monde se révèle être son commencement, il faut remonter à contre-courant la route des icebergs dérivant vers le sud.

Remonter vers leur origine.

En chemin, on passera la ville de Holsteinsborg, on contournera l'île de Disko par la droite et on pourra jeter un regard par-dessus son épaule droite en direction d'Egedesminde et de Christianshaab.

Et, ayant atteint Jakobshavn, beaucoup croiront être enfin arrivés.

En groenlandais, cette ville s'appelle tout simplement Les Icebergs – Ilulissat – et il est vrai qu'on dirait que c'est là qu'ils ont leur nid.

À l'endroit précis où s'ouvre le fjord de Jakobshavn, il y a en effet un banc de roche où les mastodontes de glace s'échouent et restent bloqués jusqu'à ce que le courant et le vent les libèrent et les envoient en ordre dispersé vers le sud et la désintégration finale. Et du fond de ce fjord, l'inlandsis, tel une bête immense, s'avance avec une infinie lenteur vers la côte, où, toutes les cinq minutes, il se débarrasse d'un appendice superflu.

La naissance est tumultueuse, bruyante, violente et incontrôlable, mais une

fois que l'équilibre a été trouvé, et que toutes les parties concernées se sont remises d'aplomb, le nouvel iceberg glisse dans l'eau avec un calme tout neuf, qui ne le quittera plus que rarement, sort du fjord et va se joindre à la bande de ses frères et sœurs au large de Jakobshavn.

Et c'est là qu'il ne faut pas se laisser berner. Car tous les icebergs ne proviennent pas de cet endroit. On peut en effet observer qu'ils ne font qu'attendre de se joindre à une ribambelle de membres d'une autre branche de la famille, venus d'encore plus loin au nord.

L'infatigable voyageur qui suivra leur route – à contre-courant – sera royalement récompensé. Pendant toute la remontée du détroit de Vaigat, l'île de Disko sur la gauche rayonne de mystère et d'inaccessibilité tandis que, sur la droite, se dresse le versant sud des montagnes de la péninsule de Nûgssuaq. Si, par une soirée d'été, on navigue vers le soleil de minuit sur une mer limpide et étale, un vieux mot danois, aujourd'hui presque oublié, vous vient à l'esprit : « *vakker* », magnifique. Ce sont les grandes impressions qui maintiennent en vie les nuances de notre langue.

Lorsque ensuite on contourne la pointe de Nûgssuaq, on saura intuitivement qu'on est presque arrivé. À plus de cinq cents kilomètres au nord du cercle polaire se trouve enfin le district d'Umánaq, le plus bel endroit au monde.

Pour tous ceux qui pensent ainsi.

Comme deux mains protectrices peuvent empêcher la flamme d'une bougie de s'éteindre, les hautes montagnes de la péninsule de Svartenhuk au nord et de celle de Nûgssuaq au sud protègent toute la région, permettant aux sept petits comptoirs et à la ville elle-même de se tenir à l'abri des incessantes facéties des intempéries.

Si l'infatigable voyageur susdit désire continuer à suivre les icebergs, il se verra placé devant un dilemme, certains venant du fond de ce fjord, et d'autres d'encore plus loin au nord.

Qu'il reçoive ici un bon conseil : celui de suivre les plus beaux !

Car alors, il n'y a pas de doute : il sera conduit tout au fond du fjord d'Umánaq où il trouvera la paix dans le comptoir de Nunaqarfik, tout près du Petit Détroit et du Chemin qui Mène à l'Intérieur.

Martin Willumsen retint son souffle, saisi de pur bonheur, lorsque les hélices de l'hélicoptère parti de Søndre Strømfjord dépassèrent enfin les cimes et que tout le fjord s'étendit sous ses yeux.

– Ta vie entière t'attend là, pensa le jeune homme de trente-huit ans. Un peu mélodramatique, d'accord, mais qui pourrait se résoudre à se contenir quand la nature ne le fait pas ?

Il n'en avait jamais tant vu en une seule fois.

Au beau milieu de tout – comme un épicentre immobile – se trouvait l'île d'Umánaq.

Une très petite île qui n'était au fond qu'une montagne de 1 170 mètres dépassant de l'eau, avec, sur le versant sud, une ville, comme une petite tache étalée au bord du fjord.

Le matin de ce même jour, Jakob avait découvert la même vision lorsque le *M/S Disko* était entré dans le fjord. Il connaissait déjà tout et c'était comme s'il ne l'avait jamais quitté.

Et il vit la montagne : Umánaq.

Umánaq signifie : « ce qui ressemble à un cœur ».

Il se le dit tout haut, « Umánaq », et goûta, comme il se doit, longuement et avec bonheur, la saveur du *m* et du *n*.

Et c'est vrai, pensa-t-il, ça ressemble à un cœur.

Bienvenue chez toi, Jakob.

Il laissa l'air frais caresser sa pommette tuméfiée, un détail inessential à l'instant où l'on voit et où l'on sent que l'endroit d'où est issu votre monde ressemble à un cœur.

De l'hélicoptère de la Greenlandair, Martin l'avait également constaté. Ce n'était donc pas un simple on-dit. La montagne ressemblait vraiment à un cœur. Son regard glissa sur les petites îles, les hameaux, les torrents, les plaines, les caps et les langues de terre que, plus tard, il apprendrait à nommer.

L'hélicoptère vira au-dessus de la grande île pour pouvoir atterrir et soudain la montagne d'Umanaq ne ressembla plus à un cœur.

Vraiment plus du tout.

Mais ce ne sont là que des bêtises. La montagne a toujours ressemblé à un cœur et ressemblera toujours à un cœur – mais évidemment seulement sous un certain angle.

Martin eut le temps de se graver cela dans la tête avant que les roues ne touchent l'asphalte de l'héliport et que sa vie ne commence. Si un être humain vous paraît ne pas avoir de cœur, c'est peut-être votre propre position qui ne va pas. Et c'est peut-être celle-ci qu'il faut changer afin de découvrir cette personne sous un angle nouveau.

Puis l'hélicoptère atterrit, et il est difficile de poursuivre de telles réflexions lorsqu'il faut se coltiner ses valises.

Quinze jours plus tard, il faisait toujours beau à Nunaqarfik. Autant continuer sur la lancée.

Sur un rocher surplombant l'immense fjord de Qaqajaq, se tenaient Abraham, Isaac et Abel, victimes innocentes de la chrétienté missionnaire qui avait encombré plusieurs générations de Groenlandais de noms de baptême tirés de l'Ancien Testament. Les trois chasseurs n'en avaient cure cependant : ils avaient eu toute une vie pour s'y habituer et ils ne ressentaient ni le besoin d'apprendre l'hébreu ni celui de se procurer un chameau.

Néanmoins il en va ainsi au Groenland : religion ou pas, on s'adapte aux réalités. Aussi Abraham avait-il depuis toujours été appelé Ábala, beaucoup plus aisé à prononcer pour une bouche groenlandaise.

Isaac était appelé Isánguaq parce qu'il était un petit gars très sympathique.

Quant à Abel, il s'appelait Angutekavsak, ce qui est malgré tout bien plus

facile à dire que ce drôle de son pataud, sans doute agréable si on a la bouche pleine de dattes, mais un peu malencontreux ici où habitent les hommes.

Ils avaient la pipe à la bouche et échangeaient de longues pauses, mais leurs yeux et leurs oreilles étaient aux aguets pour observer le fjord devant eux, aussi loin que portaient les sens.

La pipe d'Ábala s'était éteinte et ce n'était vraiment pas grave.

On ne peut pas tout avoir.

Qu'en ferait-on ?

– Une fois que le garçon aura surmonté ça, il redeviendra comme avant, dit Angutekavsak.

Ábala prit le temps de retirer la pipe de sa bouche. Non, redevenir comme avant, ça, sûrement pas.

– Ce n'était d'ailleurs pas le but, intervint Isánguaq.

Ils méditèrent un peu là-dessus, tout en guettant si un phoque ne trouverait pas l'immobilité de l'eau.

Leurs kayaks étaient prêts.

Certes, il est évident que si l'on envoie un garçon au Danemark pendant toute une année scolaire, c'est parce qu'on veut que quelque chose change. Et il n'est pas aisé de contrôler ce qui sera différent.

Ils avaient tous été l'accueillir quand le bateau avait accosté : Ábala, Juliane et les deux petits frères. Et il n'avait pas pu leur parler !

Jakob avait perdu sa langue.

Et en avait acquis une autre.

En remplacement.

Il avait été envoyé là-bas pour ça, mais, alors qu'il avait atteint son but et revenait vers ce qui aurait dû être un triomphe, son arrivée avait plutôt tourné au fiasco. En l'étreignant, sa mère lui avait dit combien il lui avait manqué. Le son était familier et rassurant, mais toute compréhension s'était envolée !

La langue danoise ne s'était pas contentée de venir se ranger gentiment à côté de tout ce qui y était déjà.

Non, la langue danoise était un petit coucou !

Elle voulait de l'espace et, comme il fallait que ça aille très vite, le coup avait été violent et sans pitié. Les adjectifs, les noms et les verbes s'étaient constitués en escadrons et étaient montés à l'assaut. Les trompettes avaient sonné, l'infinitif passé et les attributs de tout et de n'importe quoi avaient entamé – avec l'impératif en fer de lance – un assaut en règle contre des constructions de phrases simples ayant leur fondement dans un monde conceptuel qui n'entourait plus le garçon.

Le danois n'était pas seulement une série de mots nouveaux, complétant ceux qui existaient déjà – le danois était une tout autre façon de penser.

La résistance avait été faible, la victoire totale.

Mais justement parce que la résistance avait été si faible et que le combat avait été vite terminé, il n'était pas question d'effacement total.

Lorsque Jakob se retrouva devant la petite maison en bois, sentit l'odeur

des poissons sur les séchoirs, entendit les bâillements ensommeillés des chiens qui s'étiraient sur les rochers chauds, et laissa ses yeux s'emplir de tout ce qui s'étendait devant lui – sa propre langue commença à revenir.

Elle se releva, un peu étourdie, du champ de bataille, examina prudemment si quelque chose avait été durablement endommagé, secoua un peu sa syntaxe, et se redressa petit à petit, détendue, comme si rien ne s'était passé.

Quinze jours après son retour, Jakob parlait évidemment sa langue comme il l'avait toujours fait, et pouvait appeler Julianne « anāna », ce qui évitait à celle-ci d'être seulement une maman.

Mais la langue n'est jamais qu'une expression extérieure de la pensée, et celle-ci était-elle revenue aussi ?

Ábala en doutait.

Mais Isánguaq et Angutekavsak trouvaient que le garçon était comme il devait l'être, puisqu'il avait recommencé à rire.

Et puis il y avait le nouvel instituteur.

Le médecin du district l'avait amené dans son bateau deux semaines plus tôt – en même temps que Jakob, d'ailleurs. Ils rigolèrent un peu en laissant le regard glisser sur la surface de l'eau.

La langue encore.

Le nom de Martin finissait en effet par une consonne – ce qui est impossible en groenlandais. C'est pourquoi on ajoute toujours un petit son en *i* à ces mots et noms danois impatientes qui se terminent brutalement avant d'être arrivés au bout.

Et donc Martin avait reçu le même nom que le doux vin cuit qui de temps à autre faisait son apparition sur les étagères de la boutique d'Umanaq – à la grande joie de la directrice du sanatorium.

On en pouffait donc pas mal, et Martin fut au début très sollicité par des gens qui ne pensaient qu'à essayer de prononcer son nom – *Martiniiii* ! – pour ensuite connaître la joie d'un bon rire contagieux.

Martin souriait poliment et riait, un peu gêné – même lorsque vint le moment où, l'ayant entendu des milliers de fois, la lassitude fut sur le point de virer à l'irritation. Il tint bon, et sa patience fut récompensée : on l'aimait bien.

Isánguaq ôta la pipe de sa bouche.

– Mais il ne restera sans doute pas longtemps. Pourquoi les instituteurs danois s'en vont-ils tout le temps ? Un ou deux ans, et ils sont partis.

Les deux autres ne répondirent pas : c'était vrai.

Isánguaq poursuivit :

– Il ne sait pas le groenlandais. Comment va-t-il enseigner aux enfants puisqu'il ne peut pas leur parler ?

Angutekavsak regarda Ábala, qui avait un peu de tabac sur la langue.

– Je veux dire, poursuivit Isánguaq, que nous apportent au fond ces instituteurs danois ? Pourquoi viennent-ils ?

Ábala retira quelques brins de tabac collés à sa langue.

– Peut-être est-il difficile de réfléchir quand on vous pose sans arrêt des questions, répondit-il.

Isánguaq enregistra la remarque – il le savait fort bien lui-même. Il est difficile de laisser couler les pensées en un courant calme et naturel quand quelque chose vient sans cesse les bousculer.

Soudain quelque chose sembla bouger dans l'eau près de Qeqertánguaq. Ils se redressèrent légèrement tous les trois et examinèrent la surface de la mer devant la petite île. S'il y avait vraiment quelque chose, cela resurgirait sous peu, mais aucun d'entre eux n'avait eu le temps de se faire une idée de la direction.

Ils apercevaient les chiots qui couraillaient sur l'île.

Chaque été, quand la glace se rompt au début de juin, on emmenait les chiots sur l'île en kayak, et ils y restaient tout l'été. Une fois par jour, quelqu'un allait les nourrir. Il était difficile de nourrir les chiots dans la meute, leurs collègues plus grands et plus forts se servant toujours en premier.

Sur l'île il n'y avait que des chiots, et quand l'automne revenait, c'étaient de gros cabots bien nourris, au beau poil, au regard déterminé, et qui ne rechignaient plus à discuter avec les autres de la répartition du plat du jour.

Mais là ce n'étaient encore que de petites boules velues – néanmoins en possession d'une île.

Le mouvement, de nouveau !

Les trois chasseurs se détendirent et s'adossèrent contre la pierre. Ce n'était pas un phoque. C'était un grand morceau de glace qui flottait à la surface et étincelait au soleil quand passait une risée.

Ábala cura à fond sa pipe.

– Les enfants aiment bien l'école, dit-il.

Les deux autres hochèrent la tête.

Oui, effectivement. Personne ne faisait ni la moue ni l'école buissonnière : les enfants partaient contents à l'école.

– Et j'ai toujours eu du mal à croire, poursuivit Ábala, que ce qui réjouit les enfants puisse être mauvais.

– Mais Isánguaq a raison de dire que les instituteurs s'en vont tout le temps puis qu'il en revient d'autres, objecta Angutekavsak.

– Les enfants sont quand même contents, donc c'est sûrement comme ça doit être, rétorqua Ábala.

Le morceau de glace noire miroita de nouveau, mais maintenant il était enregistré et ils ne réagirent pas.

Isánguaq bougea un peu, changeant de fesse sur le rocher.

– Oui, dit-il. Oui, c'est sûrement très bien... et l'école n'a pas encore commencé, il faut lui laisser sa chance... Seulement celui-ci aussi va vouloir apprendre à conduire un traîneau et à élever des chiens et... pour nous, c'est quand même beaucoup de travail.

Ábala lui adressa un bref regard.

– C'est un hôte, dit-il.

Et ils n'en parlèrent plus.

Chapitre 4

Les premiers temps furent merveilleux.

Au bout de sept jours, Martin était allé à sept fêtes et avait acheté sept chiens.

Que demander de plus ?

Au bout de quinze jours, il était sûr de connaître tous les habitants – cent cinquante en tout et pour tout. Jamais il n'en avait connu autant à Lyngby, où il avait résidé durant toute sa vie d'adulte.

Il circulait, heureux, dans le hameau, environné de sourires gentils, de saluts joyeux – *allôôô !* – et sans cesse résonnait autour de lui le contagieux *Martiniiii*. Comme s'il avait eu un sponsor.

Martin répondait à tous les saluts.

– C'est ça qui ne va pas chez nous, pensa-t-il soudain. Plus il y a de gens à saluer, moins on le fait.

Debout avec son bidon près du point d'eau, au milieu d'une file d'attente un peu anarchique et entouré d'une sacrée rigolade, il repensait aux innombrables matins où il avait fait la queue dans les embouteillages de Lyngbyvej.

Deux longues colonnes avançant lentement, avec dans chaque voiture une personne au volant qui semblait ignorer l'existence des autres. On ne souriait pas au conducteur d'à côté, on ne lui adressait pas de petit signe – fichue pagaille, hein, mais bonne journée quand même ! – quant au pauvre crétin qui s'était engagé dans la mauvaise file et faisait désespérément savoir qu'il brûlait de sortir à la prochaine bretelle, il était malheureusement impossible de l'apercevoir. Cet idiot n'avait qu'à choisir la bonne voie dès le début, en tout cas, il ne va pas me piquer ma place !

Ici, devant le point d'eau, peu importait qui passait en premier. Une fois le seau rempli, c'en était terminé des plaisants bavardages – il n'y avait donc rien de spécialement attrayant à doubler les autres. D'ailleurs, cela aurait provoqué pas mal de moqueries, et l' impatient eût risqué d'y perdre la face.

Martin était aux anges, mais aussi un peu penaud. Car il était totalement impotent, linguistiquement infirme, et ne pouvait au début que signaler sa sympathie, sourire et rire de choses qu'il ne comprenait pas.

Mais il en prit le risque, et s'en sortit bien.

Il avait été envoyé ici comme expert, mais dans le monde des réalités, il se sentait idiot. Et les idiots, partout dans le monde, ne peuvent se raccrocher qu'à une seule chose : la sympathie. Ici le mot d'ordre le plus important pour un idiot, comme pour tous les autres, c'était : plutôt un rire de trop qu'un de moins. Exactement à l'inverse du Danemark, où il se souvenait que n'importe quelle ineptie pouvait inspirer le respect, du moment qu'elle était proférée par

des gens d'humeur maussade et à gueule d'enterrement, tandis que ceux qui, doués d'un petit excédent d'intellect, savaient épicer leur propos d'un peu d'humour, étaient accueillis par des sourires contraints et des haussements d'épaules : très drôle mais dénué de sérieux.

Nunaqarfik était un bon endroit où se trouver à court car la tolérance y était grande.

Et Martin y avait au moins pêché quelque chose, une grande décision : il se dresserait contre le Ministère du Groenland !

Le conseil de monsieur Gudmandsen – surtout ne pas apprendre le groenlandais – était inutilisable, cela, il l'avait clairement compris. Il lui avait suffi de quelques minutes d'impuissance, ici, près du point d'eau. Non que Martin négligeât les longues années d'expérience de monsieur Gudmandsen, mais celui-ci n'avait résidé qu'à Godthåb et, qui sait, la problématique était peut-être tout à fait différente dans les petites localités.

Elle devait l'être.

Gert Malakiassen lui avait sauté dessus dès le premier jour.

Martin se laissa dépasser par deux fillettes portant une bassine, et il sourit en y repensant.

Martin était à peine entré dans sa petite maison que la porte s'était rouverte derrière lui et qu'une large silhouette trapue, mesurant au moins une tête de moins que lui, s'était campée sur le seuil.

– Toi acheter cinq chiens ? avait demandé l'homme.

Gert était chasseur – à peine trente ans – et de très bonne humeur. Il portait un chandail de laine et un grand pantalon en peau de phoque qui lui remontait bien au-dessus de la taille. Comme doit le faire ce type de pantalon. Ses *kamiks* étaient du genre râpés et si déformés qu'ils seyaient parfaitement aux pieds qu'ils chaussaient.

L'adjectif « étincelants » serait sûrement le plus propre à décrire les yeux de Gert. Une nécessité absolue, puisque ceux-ci reflétaient toute sa personnalité. On aurait dit qu'il se réjouissait sans cesse de quelque chose, ou qu'il était sur le point de vous faire une bonne blague. Comme s'il bouillonnait intérieurement sous la pression d'un secret sur le point de jaillir. Au Danemark, il y a certaines régions du Jutland où les gens mettent un point d'honneur à toujours avoir plus d'un tour dans leur sac. Mais Gert n'avait pas de sac – et ne procédait pas aussi systématiquement.

Ici dans le Grand Nord, on appelle ce genre de personnes un *kavsak* – un filou, si on veut – et il ne serait donc venu à l'idée de personne d'appeler Gert, Gert. Ce qui n'était d'ailleurs pas envisageable puisque ce nom se terminait sur une de ces consonnes impossibles. Ainsi, de toute façon, il aurait été nécessaire de trouver autre chose.

Il s'appelait donc Gertekavsak.

Et il méritait son nom.

La discussion avait été longue et difficile car Gert ne parlait qu'un danois approximatif. Et quelle que soit l'école où il avait appris le danois, il était

certainement absent le jour où on avait parlé « d'objections ».

Tout le reste, il le comprenait sans problème, mais dès qu'une objection était soulevée, ses yeux bridés devenaient ronds comme des billes, sa bouche s'entrouvrait, et Martin pouvait répéter les mêmes mots à l'infini sans le moindre résultat.

À la fin, Martin avait baissé les bras et acheté les bêtes.

Il avait payé deux cents couronnes par tête, et dès lors les chiens étaient à lui. Le problème qui se posait alors, c'était de le leur faire comprendre. Martin sentait qu'ils avaient le droit d'être mis au courant.

Mais comment ?

Gert fourra les billets dans sa poche.

– Toi voir, dit-il. Et il entraîna l'instituteur dehors.

Devant la maison étaient couchés cinq chiens groenlandais. Ils y étaient déjà lorsque l'instituteur était arrivé avec ses valises mais, à ce moment-là, il y avait une foule d'autres personnes qui l'accompagnaient et l'aidaient à porter ses bagages, et les chiens ne lui avaient pas fait grande impression.

Tout s'était déroulé dans un intense remue-ménage – mais maintenant le calme était revenu. Et devant la maison étaient donc couchés cinq grands chiens groenlandais.

Qui étaient à lui.

Martin se sentait un peu anxieux : il avait entendu certaines rumeurs.

– Sont-ils dangereux ? demanda-t-il.

– Seulement s'ils mordent, répondit Gert en riant, et Martin ne sut pas si la plaisanterie était ou non mêlée de sérieux.

Il était heureux d'avoir trouvé quelqu'un parlant le danois – même si c'était un danois un peu approximatif. Gert digéra le compliment et déclara qu'il était sans doute le seul du hameau à connaître un peu la langue. Puis il rit de nouveau pour, au moins formellement, effacer sa vantardise déplacée.

– Comment vais-je faire pour garder les chiens près de la maison ? demanda Martin. Ils ne savent pas que je les ai achetés.

Le jeune chasseur le regarda un instant avec attention, puis il invita Martin à le suivre jusque devant le plus gros des chiens.

Gert fit signe à Martin de s'écarter un peu et alla se planter devant le grand chien blanc couché sur le rocher. Il se concentra un court instant – pour une fois avec sérieux – puis il tendit le bras face à la bête. Le chien leva la tête et, à cet instant précis, le jeune chasseur braqua deux doigts sur ses yeux. Le chien considéra longuement les deux doigts, puis il baissa lentement les yeux, ferma les paupières, et laissa sa tête retomber sur ses pattes de devant.

Il était complètement pacifié.

Gert se détendit et recommença à sourire.

– Comme ça ! dit-il. Maintenant toi te débrouiller. Et chien rester là.

Gert s'en alla, et Martin demeura seul avec ses chiens.

C'était presque trop bizarre, mais que diable, il l'avait vu de ses propres yeux.

Un peu hésitant, il alla se placer devant un autre chien, tendit le bras comme il avait vu Gert le faire. Il resta là un bout de temps car le chien dormait. Martin s'éclaircit la gorge et tapa un peu du pied. Alors le chien souleva lentement la tête et le regarda, avec paresse mais non sans intérêt. Martin se sentit tout vibrant lorsque d'un coup il pointa deux doigts et que, nom de Dieu !, le miracle se produisit !

Le chien porta son regard sur les deux doigts. Et l'y laissa ! Martin essaya de laisser toute sa force de volonté rayonner à travers ses doigts : reste où tu es – c'est à moi que tu appartiens – couché !

Cela dura un moment – puis enfin réussit.

Le chien émit un petit soupir, reposa la tête sur ses pattes et ferma les yeux.

Martin y croyait à peine. Il regarda autour de lui : dommage qu'il n'y ait eu personne pour voir ça !

Il s'avança vers le troisième chien – était-ce vraiment possible ?

Ça l'était.

Pour un non-initié, la scène devait paraître assez drôle : un adulte qui arpente le tour de sa maison en pointant deux doigts sur ses chiens à demi assoupis.

Jakob s'était approché prudemment et se tenait près de la porte, un peu gêné. Lorsque Martin eut terminé et fut enfin en possession de cinq chiens obéissants couchés sur le terre-plein devant chez lui, d'où ils n'avaient pas bougé depuis le début, il aperçut Jakob. Et sourit : ils avaient fait le voyage ensemble à bord du bateau du médecin et il avait bavardé un peu avec le garçon de tout ce qui l'attendait. Il était bon qu'on lui rappelle que Gert se trompait. Quelqu'un d'autre que lui savait parler le danois. Bien mieux, qui plus est.

Le garçon lui rendit son sourire.

– Tu as déjà des chiens ! dit-il d'un ton admiratif.

Martin encaissa le compliment immérité. Oui, il fallait au moins ça...

Il aimait bien ce gamin à la pommette tuméfiée.

Lequel avait glissé dans un escalier à bord du caboteur, juste avant d'arriver à Umánaq – accident un peu regrettable quand on revient au sein de sa famille.

Mais qu'importe, ce genre de désagrément s'efface.

– Tu as retrouvé tout le monde ? demanda Martin.

Le garçon hocha la tête.

– Je suis en train de faire le tour, répondit-il.

– Est-ce que tu connais un chasseur qui s'appelle Gert ? voulut savoir Martin.

– Gertekavsak ?

– C'est à lui que j'ai acheté les chiens !

Jakob fronça les sourcils.

– Ah oui ? À lui ?

Martin s'empressa d'ajouter :

– C’est très bien, même si ça arrive un peu vite, bien sûr. Mais je peux aussi bien me lancer tout de suite. C’est bon. Je suis content !

Puis il changea de sujet :

– Gert parle un peu le danois, dit-il, et ça me fait plaisir. Il dit être le seul du hameau à savoir – mais il t’a oublié, toi !

Jakob secoua la tête.

– Non, dit-il. Gertekavsak est mon oncle, mais je ne l’ai pas revu encore, et quand je suis parti l’année dernière, je ne le parlais pas.

Martin rit et alla s’accroupir à côté du garçon.

– Vois-tu, Jakob, je vais avoir un problème quand l’école va commencer. Et je me demandais si tu ne pourrais pas m’aider ? Ça va être un peu compliqué, puisque je ne parle malheureusement pas le groenlandais...

Jakob le regarda.

– Moi non plus, dit-il.

Il eut un sourire un peu gêné et s’en alla.

Martin le regarda s’éloigner mais le garçon ne se retourna pas.

Puis Martin jeta un coup d’œil derrière lui et aperçut Gert qui revenait de la petite boutique. Il portait un carton de Tuborg sous le bras.

– *qujanaq*, dit-il en tapotant le carton de bières.

Martin ne comprit pas ce qu’il voulait dire et Gert dut répéter : – *qujanaq* !

– Tu vas être obligé de parler danois, dit Martin, si tu me veux quelque chose.

Gert n’était pas quelqu’un d’ impatient, il secoua la tête en riant, puis se résolut à instruire l’instituteur.

– Toi avoir mille couronnes...

– Non, plus maintenant. Je viens de te donner...

Mais Gert le fit taire.

– Toi écouter maintenant : d’abord toi avoir mille couronnes, puis moi avoir mille couronnes.

Il pointa le doigt vers la boutique.

– Puis boutique avoir un peu des mille couronnes, et maintenant moi avoir...

Il tapota le carton de bières.

– ... vingt-quatre *bâjat* ! Alors moi dire à toi : *qujanaq* !

– Merci ? devina Martin.

Les sourcils de Gertekavsak filèrent en l’air :

– *âp* ! *qujanaq* – merci ! Maintenant toi encore – moi dire *qujanaq* – alors toi dire... *ivdlitdlo* ! De rien... allez !

– Euh... Martin tentait de se défilier.

– Ce n’est pas difficile ! s’esclaffa Gert. *qa... iv-dlitdlo* !

Martin le prit par l’épaule.

– Je comprends, mais de fait je n’ai pas le droit.

Gert, lui, ne comprenait pas.

– Toi n’avoir pas le droit de dire *ivdlitdlo* ?

– Je n’ai le droit de rien dire, expliqua Martin. Je n’ai pas le droit d’apprendre le groenlandais ! C’est très important, m’ont-ils dit au Ministère du Groenland. Je trouvais ça un peu bizarre, moi aussi, mais ce sont des gens de grande expérience qui l’affirment.

Gert s’assit sur une pierre et le regarda avec étonnement.

Martin se sentait mal à l’aise mais dut continuer son explication.

– J’ai été envoyé ici pour apprendre aux Groenl... pour que vous appreniez le danois. Pas le contraire.

Gert continuait à le regarder.

– Ce n’est pas moi, c’est... le Ministère ! C’est en quelque sorte un ordre !

– Toi ne pas devoir dire un mot ?

– Euh, au fond, non. En groenlandais. C’est... pédagogique...

L’étincelle se ralluma dans les yeux de Gert.

– Bon, s’il en est ainsi, il n’y a pas grand-chose à discuter. Assieds-toi et prends une bière.

Gert se laissa glisser de la pierre et s’assit par terre pour ouvrir le carton et sortir deux canettes. Martin se dépêcha de s’installer à côté de lui : comme ça, ce n’était pas trop grave s’il refusait la bière.

– Pas si tôt. Je viens d’arriver.

Gert hocha la tête et ouvrit sa propre canette.

Il la savoura.

Martin regarda la maison qui dorénavant allait être la sienne.

C’était une maison en bois – à l’intérieur. À l’extérieur elle était en tourbe et les murs faisaient presque un mètre d’épaisseur. On avait creusé des trous dans la tourbe pour dégager les fenêtres de la maison en bois. Une petite maison basse et rectangulaire, au toit plat, abritée derrière un rocher incliné.

Martin n’aurait pu imaginer mieux.

Ni plus groenlandais.

Et sur le terre-plein, devant, étaient maintenant couchés cinq chiens. Les siens...

– Tu crois qu’ils vont rester près de la maison ? demanda-t-il en jetant un coup d’œil vers Gert qui venait de décoller la canette de sa bouche.

Gert hocha la tête d’un air rassurant.

– Et si j’avais mal fait le signe ? Des deux doigts ?

– Ils resteront. Gert considéra un instant les chiens.

Mais Martin n’était pas convaincu – ça paraissait trop incroyable.

– Et même si j’ai mal fait le signe ?... redemanda-t-il.

Et Gert hocha la tête comme avant.

Il réfléchit un peu : jamais il n’avait rien entendu de semblable.

– Mais comment est-ce possible ?

– Ils habitent là.

– Oui, ça je le sais, répondit Martin. Mais comment peuvent-ils le savoir, eux ?

Gert n’eut aucun mal à répondre à sa question.

– Ils ont toujours habité là. Depuis qu'ils sont chiots.

Gert reprit une gorgée et put avec bonheur constater qu'elle était aussi bonne que la précédente.

Mais Martin continuait à questionner.

– Quel âge ont-ils maintenant ?

– Quatre ans.

– Quatre ans ?

Gert hocha encore la tête : la bière était vraiment bonne.

Martin sentit pour la première fois une légère irritation monter en lui.

– Mais nom de Dieu, qu'est-ce que c'est que cette histoire ? Les chiens ont quatre ans, et ils ont toujours habité dans ma maison ? Depuis quatre ans ?

Gert lui sourit : certes la canette était vide mais il savait qu'il y en avait d'autres.

– Donc ils restent, expliqua-t-il. Ce sont ceux de ton prédécesseur. Il a habité là pendant quatre ans. C'était mon meilleur ami. On faisait de grands voyages ensemble – pour chasser le phoque – on posait des filets et on tirait l'*utut* au fusil sur la glace. Il avait de bons chiens, il m'a demandé de les donner à son successeur. C'est toi. Les voilà !

Furieux, Martin regarda le filou qui lui souriait.

– Les donner...! cracha-t-il. Mais enfin tu me les as vendus ! Tu m'as roulé !

Gert repoussa l'idée de ses deux mains tendues.

– Non, pas roulé. Moi pas dire : toi acheter *mes* cinq chiens, moi juste dire : toi acheter cinq chiens.

Il eut un sourire désarmant et balança avec nonchalance sa canette vide.

Maintenant l'instituteur s'était levé. Voilà donc ce qui arrivait quand on était trop gentil et qu'on croyait ce que les gens vous disaient : on se faisait avoir.

Il regarda avec colère le jeune chasseur assis par terre, les jambes croisées, le carton sur les genoux.

– Et tu peux arrêter ce cirque !

Gert lui sourit, l'air de ne pas comprendre, et Martin continua :

– Ce truc, là : moi-être-grand-chef-danois, c'est du cirque ! Oui, excuse-moi, mais tu parles parfaitement le danois. Tout à l'heure tu m'as dit : s'il en est ainsi...

L'espièglerie disparut des yeux de Gert, mais pas le sourire de sa bouche.

– J'ai vécu sept ans à Hellerup, dit-il.

Martin dut détourner le regard un instant.

– Alors pourquoi diable fais-tu semblant de parler comme un idiot ?

Gert expliqua :

– Parce que... assieds-toi un instant.

Martin refusa : il était trop en colère. Mais Gert insista, tapotant l'herbe et conservant le même sourire. Martin soupira, et se résigna à s'asseoir.

Gert expliqua lentement :

– Écoute : moi Groenlandais parler mal danois.

Alors toi Danois croire moi être un idiot.

Toi croire moi être un idiot égale

moi plus facilement rouler toi.

Il joignit les mains et rit avec bonheur.

– Maintenant toi bien vouloir bière !

Martin secoua la tête : il était perplexe.

Ils restèrent un moment ainsi, Gert savourant sa deuxième bière. Puis Martin prit une grande inspiration.

– Je peux dire quelque chose ?

Gert hocha la tête et ôta la canette de sa bouche.

– En danois, oui. Sinon, non, tu l’as dit toi-même.

L’instituteur s’arrêta au milieu d’une respiration pour se maîtriser. Puis il reprit :

– Ce n’est pas ma mission de critiquer les gens au-dessus de l’âge scolaire...

– Mais au-dessous ? glissa Gert avec curiosité.

– C’est ça, ma mission, oui, mais j’ai le droit de dire que ce n’est pas une très bonne idée de boire de la bière si tôt le matin un jour tout à fait ordinaire !

Martin se sentait mal à l’aise mais Gert se contentait de le regarder.

– Oui ! poursuivit-il. Oui ! Comme ça, c’est dit ! Je sais que beaucoup de gens ici ont des problèmes avec l’alcool et on peut aussi bien en parler. Je n’ai rien contre la bière ! C’est bon, et j’aime bien moi aussi boire une bière. Le soir ou pour une occasion spéciale...

Gert l’interrompit.

– C’est mon anniversaire !

Il sourit de tout son visage et saisit fermement le carton.

– Et je viens de recevoir un cadeau d’anniversaire de toi... *qujanaq* !

Martin resta un moment silencieux. Puis il regarda les chiens qui étaient maintenant les siens et dit doucement, comme s’il espérait ne pas être entendu :

– ... *ivdlitdlo* !

Gert se frappa les deux cuisses, rit bruyamment et donna un coup d’épaule à l’instituteur danois, qui ne voulait toujours pas de bière.

Mais qui voulait bien rire maintenant.

Ils restèrent là un bon bout de temps – et ensuite Martin alla à un *kaffemik* chez Gert, où le drapeau était hissé et où le gâteau se révéla passablement lourd. Là on rit de plus belle – et ce soir-là, quand Martin se coucha dans sa nouvelle maison, l’estomac tenaillé de terribles douleurs dues à une consommation excessive de café, il sut qu’il s’était fait un ami.

Et ce n’était pas si mal pour un premier jour.

– *qa ! ivdlit* !

Il fut ramené au présent, en recevant une petite tape d’une jeune femme

rieuse qui avait tout ce qui caractérise une jolie jeune femme – sauf des dents.

Il se dépêcha de dévisser le bouchon du bidon et d'avancer vers le robinet.

– *utorqaterpunga* ! dit-il en secouant la tête. *sinigpunga* !

– *ajúngilaq* ! répondit-elle en riant.

Comme il aurait été malheureux s'il avait suivi le conseil de monsieur Gudmandsen et n'avait pu sortir quelques phrases d'une absolue banalité – comme excuser sa distraction. Et s'il n'avait pas pu comprendre que la jeune femme trouvait ça tout à fait normal.

Ils riaient de ses tentatives linguistiques pleines de bonne volonté quand elles étaient réussies.

Et ils riaient quand elles étaient un échec.

Ils riaient quand, finalement, il n'osait pas essayer – et quand il était obligé de recourir au danois, ils riaient aussi.

Indéniablement, on rit pas mal dans ce coin, pensa-t-il.

Dieu sait si on peut s'en lasser ?

Chapitre 5

Très vite, Gert devint un élément indispensable de son quotidien. Et la clef de tout le remous qui se fit autour de lui.

Gert savait qui était cousin de qui, quel vieux pouvait facilement devenir grincheux, où l'on se procurait du pétrole, à qui l'on pouvait acheter un peu de poisson ou de phoque sans se faire trop avoir, et sur quelles maisons il fallait jeter des pierres avant d'y entrer, maisons où les chiens étaient si gloutons que le propriétaire devait sortir pour aider le visiteur à passer à travers la meute, sans quoi celui-ci risquait d'être pris pour un complément alimentaire.

Martin se trouva entraîné dans une pléthore d'investissements : l'achat innocent des cinq chiens se révélait lourd de conséquences.

Et tout d'abord : cinq chiens ne pas suffire !

Cela, Gert l'affirma immédiatement avec force.

Bien sûr, on pouvait s'en contenter – mais mieux valait tout de même exhiber une dizaine de chiens devant son traîneau, si on voulait avoir l'air de quelque chose. Et, en réalité, il en fallait bien davantage, compte tenu d'un certain taux d'absentéisme : maladies, luttes de pouvoir internes, chiasses, mises bas et autres incidents similaires.

– Un peu comme chez les étudiants de l'École Normale, pensa Martin qui, une semaine plus tard, possédait sept chiens. Et quinze jours plus tard, vingt et un.

Et là on arrête les frais !

Mais seulement en ce qui concerne les chiens.

Ce serait quand même idiot d'entretenir des chiens sans posséder de traîneau. Le vieux Tômase lui en construisit un.

Puis un autre.

Il disposait donc à présent à la fois d'un petit modèle léger, pour la chasse, et d'un autre pour transporter toute la famille.

– Mais enfin, je suis tout seul ! objecta Martin. Je n'ai ni femme ni enfant.

Tômase tira sur sa pipe ; certes, mais c'était quand même bien d'en avoir deux, surtout maintenant qu'il possédait tant de chiens.

Cependant, pour que les chiens puissent tirer le traîneau, il était préférable de les mettre en contact avec celui-ci : donc, des harnais ! De préférence en peau de phoque barbu, certes très difficile à trouver dans ce coin, mais Pitakavsak – auquel Gert avait immédiatement délégué cette tâche – possédait de bonnes relations. Les harnais en question devaient en effet être confectionnés sur mesure, pour chaque chien, si on voulait que le tout ait un peu d'allure.

Et cela, Martin le désirait évidemment.

Ça bouffe pas mal, aussi, ces petites bêtes. Et là, le flétan est absolument recommandé.

Comment trouve-t-on lesdits flétans ?

Eh bien, on les pêche à la ligne, dans le fjord. Si possible une ligne équipée de deux cents hameçons – autrement on frise le ridicule.

Martin avait autrefois été à la pêche aux anguilles avec son père dans le fjord de Præstø, mais ici il se voyait lancé dans une entreprise de pêche quasi professionnelle. Chaque chien mange environ un kilo par jour, ce qui veut dire que le propriétaire en charge de vingt et un chiens doit pêcher environ vingt et un kilos de poissons par jour. Il fallait évidemment acheter le matériel de pêche – plusieurs kilomètres de ligne, deux cents hameçons, des lignes secondaires, – mais ce n'étaient là que bagatelles.

Là où Martin commença vraiment à ressentir des tiraillements nerveux dans son compte en banque, c'est quand il dut s'avouer sans défense face au constat logique de Gert, à savoir qu'une telle ligne ne serait pas susceptible de donner beaucoup de résultat depuis terre.

Il fallait donc qu'il se procure un bateau.

– Un bateau ! haleta Martin.

– Oui, poursuivit Gert. Mais surtout pas celui d'Ole Matthiesen ! Il faut que tu fasses attention. Je sais qu'il veut s'en débarrasser et je sais aussi pourquoi.

La discussion fut brève.

De même qu'il est impossible d'habiter un village de campagne sans posséder une voiture, ou une grande ville sans une carte des transports en commun, de même on ne peut pas habiter une petite île au milieu d'un fjord groenlandais sans avoir de bateau.

Ce fut donc un bateau jaune de onze pieds avec un moteur Evinrude de neuf chevaux.

Celui d'Ole Matthiesen, d'ailleurs.

Lequel était à vendre.

Et puis, bien sûr, les vêtements en peau – *kamiks*, pantalon en peau de phoque, anorak en renne, moufles – ça tombe sous le sens. Le seul dilemme, c'était de savoir s'il fallait les faire confectionner par Maren ou par Wilhelmine. Maren était certes meilleure couturière, mais Wilhelmine pourrait bien se vexer – et ce serait fort incommode dans une si petite communauté. La commande fut donc divisée en deux. Maren se chargerait des *kamiks* et du pantalon. C'était l'essentiel, après tout, et il était plus facile de s'accommoder d'un anorak un peu informe.

Ensuite, un fusil, bien sûr. Absolument indispensable ! On ne bondit pas de derrière un iceberg pour aller étrangler un phoque à mains nues.

– D'accord, mais si on n'a jamais eu l'intention de chasser le phoque ?

– Sans fusil ? Alors ce sera rudement difficile d'en attraper !

Et puis une carabine – pour les perdrix des neiges.

Et encore une troisième arme – un fusil à plomb – pour les mouettes, à l'automne. On peut bien sûr les tirer à la carabine, mais ce n'est pas une honte

pour un nouvel arrivant d'utiliser un fusil à plomb.

Et puis un séchoir à poissons...

Martin était à la fois abasourdi – et fasciné.

C'était exactement comme au temps où, jeune étudiant partant en vacances d'hiver à Val d'Isère, il était entré innocemment dans un magasin de ski de Hellerup en croyant que le problème de l'équipement serait résolu par l'achat d'une paire de skis.

Le matin où il devait se rendre chez Maren pour un premier essayage de *kamiks*, Gert était de fort belle humeur. Il y avait eu une fête la veille au soir – un anniversaire, celui de l'oncle de Gert – Martin y avait été invité, mais après le *kaffemik* chez l'oncle dans l'après-midi, il avait dû se décommander pour soigner son empoisonnement à l'ersatz de café.

L'*ímiq* de l'oncle – la bière brassée maison – promettait d'être un grand événement, mais, étant mandaté et payé par les contribuables, Martin jugea qu'il ne pouvait se permettre d'être malade à la fois l'après-midi et le soir.

Gert courait plutôt qu'il ne marchait auprès de lui. Premièrement donc il était de très bonne humeur, et deuxièmement, ses jambes étant plus courtes, c'était un arrangement pratique.

– *táku !* s'exclama-t-il dans un éclat de rire en montrant du doigt deux gamins qui avaient attelé un chien à une vieille luge tout à fait ordinaire, et essayaient de se faire tirer sur le rocher nu. Martin s'esclaffa prudemment. Cela ne semblait pas très agréable mais, oui, bien sûr, c'était drôle à voir.

Une explosion retentit à droite de l'instituteur et lorsqu'instinctivement il leva la main pour se protéger, celle-ci attrapa un encadrement de fenêtre peint en bleu qui volait à travers les airs. Choqué et ahuri, il entendit Gert rire à nouveau et vit Timúta sortir de sa maison en tourbe noyée de fumée.

Il toussota : Timúta, donc.

Encore une victime des noms bibliques. En réalité, il s'appelait Timothée, ce qui était sûrement parfait pour des gens habitués à assister saint Paul dans ses travaux d'écriture – mais semblait un rien solennel pour un homme qui se servait de poudre pour allumer son poêle.

Timúta avait l'air content : ça n'avait pas été facile de mettre le feu à la tourbe.

– *qujanaq*, dit-il lorsque Martin lui rendit l'encadrement de fenêtre. Et Martin fut heureux de savoir ce que ce mot signifiait.

Timúta étala un peu la suie sur son visage et sourit aux enfants qui revenaient vers lui d'un pas prudent. Ils s'éloignaient toujours de la maison quand leur papa devait allumer le poêle et allait chercher la poudre.

– Heureusement qu'il n'y avait pas de vitres à la fenêtre, dit Martin, encore un peu secoué.

– Ça fait des années qu'il n'y en a plus, gloussa Gert. En hiver, il met du contre-plaqué.

– Il doit faire très sombre alors, répondit Martin. Qu'est-ce qu'on fait contre ça ?

– On sort.

Timúta fit rentrer ses enfants – il en avait un certain nombre. Au dernier recensement, on en avait compté sept.

Martin et Gert poursuivirent leur route sur les rochers. En chemin, ils passèrent devant la maison de l'oncle de Gert.

Le drapeau était en berne.

Martin voulut savoir si quelque chose de grave était arrivé ou si on avait simplement laissé le drapeau en place après l'anniversaire de la veille au soir.

– Non, expliqua Gert. C'est mon cousin : il est mort.

Martin s'arrêta, troublé.

– Mais qu'est-ce que tu dis ? Quoi... hier soir ?

Gert hocha la tête, et renvoya d'un coup de pied le ballon à un garçon qui devait avoir surestimé son coup de pied droit.

– Était-il malade ou... De quoi est-il mort ?

– Mon cousin ?

Martin ferma les yeux et soupira.

– Bien sûr, c'est de lui que nous parlons, non ?

– Cousin s'est noyé.

– Il était parti à la pêche ?

– Non, il était à une fête.

– Il s'est noyé à une fête ?

Gert trouvait qu'il demandait beaucoup d'explications.

– Bon... Il en avait terminé avec une, et puis il était en route vers une autre. Mais il s'est noyé !

Il adressa en riant un signe de la main au garçon propriétaire du ballon et cria quelque chose que Martin n'avait pas encore appris. Le garçon rit à son tour.

Mais Martin était toujours troublé.

– Comment ? Pourquoi s'est-il noyé ?

– Parce qu'il est tombé en avant. Il s'appelait Áti – même quand il n'était pas enrhumé !

Gert rigola et donna une petite tape à Martin :

– Très drôle, hein ? Áti...

Mais Martin était tout près d'être en colère – en partie parce qu'il n'y comprenait rien.

– Tu vas être obligé de m'expliquer ça... ton cousin est mort... parce qu'il est tombé en avant ?

– Oui. Et puis parce qu'il avait plu.

– C'est pour ça qu'il est mort ?

– Oui, oui. S'il était tombé en arrière, il ne se serait pas noyé.

Peu à peu Martin réussit à soutirer l'histoire à son ami groenlandais. Ce qui s'était passé, c'est que le jeune homme, excité d'avoir longuement trinqué et

crié *hourra* en l'honneur de son père, avait ressenti le besoin urgent d'aller faire part de son engouement pour la grâce féminine auprès des intéressées.

Elle avait vingt ans et s'appelait Emilie, et chaque jour, elle trônait dans la petite boutique où elle remplissait jusqu'au dernier millimètre une paire de collants rouges. Cette prestation quotidienne soulevait l'enthousiasme chez les jeunes gens – et donc aussi chez Áti.

Lorsqu'on a fêté pendant plusieurs heures les quarante-sept ans de son père, on juge facilement de façon plus optimiste que d'ordinaire ses chances d'être bien reçu par le sexe opposé. Aussi vers minuit Áti, tout gaillard, traversa-t-il le hameau pour retrouver Emilie et l'instruire de son emballement.

De préférence par le langage des signes.

Mais c'est alors qu'il rencontra une flaque d'eau...

Et pour des raisons inconnues de tous, le jeune cousin trébucha, et tomba donc en avant, la tête dans la flaque. Comme de bien entendu, il ne savait pas respirer sous l'eau, et comme il s'était agi d'une grande fête, une fois étendu là, il n'eut pas l'initiative de se lever, ni de rouler sur le côté ou seulement de tourner la tête.

Il s'était noyé dans trois centimètres d'eau.

Et le malheur ne serait donc pas arrivé si seulement Áti était tombé en arrière.

Mais c'était le destin !

À présent, jugeant qu'il avait fourni suffisamment d'explications, Gert se dirigea vers la maison de Maren.

– Maintenant on va voir ces *kamiks*. Elle les a sûrement faits trop petits.

Mais Martin se dépêcha de le rejoindre.

– Dis-moi, mais tu n'es pas triste du tout ? demanda-t-il un peu incrédule. C'était ton cousin, non ?

Gert hocha la tête.

– Nous avons été élevés ensemble.

– Et tu es là à blaguer ! Tu es de bonne humeur... et... – Martin se prit la tête. – Je n'y comprends que dalle ! Lorsque je suis arrivé il y a trois semaines, il y avait beaucoup de choses que je ne comprenais pas. Maintenant je ne comprends plus *rien du tout* !

– Et tu aimerais beaucoup ça, hein ? Tu aimerais beaucoup comprendre ?

– Oui, merci, répondit Martin en sentant comme un désagrément la main insistante posée sur son épaule.

Gert le perçut et la retira.

– Et si ce n'était pas possible ? demanda-t-il.

Martin lui lança un regard interrogateur.

– Est-ce que tu ne peux pas tout simplement... vivre ici ? C'est ce que nous faisons, nous autres. Nous ne sommes pas comme des dingues à essayer tout le temps de comprendre.

– Non, mais vous, vous n'êtes pas envoyés par le Ministère ! Avec une intention !

Martin n'essayait plus de cacher son irritation, mais Gert insistait.

– Est-ce que tu as été envoyé ici pour comprendre ?

– J'ai été envoyé ici pour diriger l'école, expliqua Martin. Si je dois enseigner aux enfants, nom de Dieu, je suis bien obligé de comprendre un peu !

– Et si tu commençais par la langue ?

Gert pivota sur ses talons et s'éloigna, mais Martin lui cria :

– Mais nom de nom, c'est bien ce que j'essaie de faire ! Même s'ils m'ont dit que je ne devais pas... T'es injuste, Gert !

– Laisse-moi tranquille, maintenant, lui lança Gert par-dessus son épaule. Je suis de mauvaise humeur.

– Ce n'est pas une raison pour être injuste, je...

Gert se retourna avec des larmes dans les yeux.

– Laisse-moi tranquille, dit-il, les dents serrées. Mon cousin vient de mourir, n'est-ce pas ?

Puis il partit, laissant l'instituteur planté là.

Sa tête bourdonnait – de pensées et de sentiments mêlés, à ne plus savoir qui était quoi. Jamais auparavant il ne s'était interrogé sur l'utilité de « comprendre ». La compréhension avait toujours été un but indiscutablement sensé. En analysant une situation, il est possible de résoudre des problèmes, de changer des conditions non souhaitées.

Sacré bon Dieu, ça ne pouvait pas être différent ici !

Gert et lui en avaient déjà parlé, mais pas avec colère comme maintenant. Expliquer une chose, c'est s'en éloigner, avait soutenu Gert.

Un jour d'été qui vous remplit de joie doit être savouré – pas expliqué. L'amour ne doit pas être analysé, il faut s'y abandonner.

La plus belle chose qu'on puisse dire d'un état, c'est qu'il est inexplicable. Si le cœur danse et que les yeux sont calmes – et pas le contraire – alors il ne faut pas se mettre à se demander pourquoi.

Tout cela, Martin le comprenait, bien sûr, et ces idées étaient dans le fond assez saines. Enfin, pour qui ne se soucie pas d'avancer. Si l'on désire vivre le plus possible dans le présent, de manière que celui-ci s'étale et devienne l'éternité, alors oui, on forge ainsi la paix de l'âme – et une société statique.

Mais le monde n'est pas statique – il est dynamique.

Et au fond, c'est sans doute ça que le Groenland doit apprendre, réfléchit Martin. Au fond, c'est pour ça que je suis envoyé ici.

En pensant à l'imposante quantité de mots groenlandais qu'il avait appris depuis son arrivée, il fut soudain frappé par le fait qu'il n'était jamais tombé sur la locution « parce que ».

– Dieu sait si elle existe ? se demanda-t-il. Dans la plupart des langues d'Europe occidentale, il y a des milliers de *parce que*, *because*, *weil* et *porque*. Notre mode de pensée ne fonctionne tout simplement pas sans ça.

Mais au Groenland, lorsqu'on se trouve face à une situation difficile, qui exige un choix ou une décision claire, alors c'est un tout autre mot qui

s'impose toujours : *ímaqa*... peut-être.

Il redressa le torse et se dit que s'il restait là à réfléchir sur le manque de capacité d'action des Groenlandais, il n'arriverait jamais chez Maren pour essayer ces *kamiks*.

Ils étaient trop grands.

Maren avait déjà cousu pour des pieds danois et, au début, elle avait eu une réaction naturelle : au moment de découper les semelles, en regardant le dessin sur papier qu'elle avait fait, le doute la saisissait. Elle se souvenait parfaitement comment, agenouillée par terre, elle avait dessiné au crayon le contour de ces grands pieds danois. Mais une fois rentrée chez elle, sur le point de faire la découpe décisive de la précieuse peau de phoque barbu, elle se disait : j'ai dû faire une erreur, aucun pied ne peut être si grand ! C'est impossible.

Et donc elle en ôtait un peu en largeur comme en longueur pour parvenir à une taille respectant tout de même certaine forme d'humaine vraisemblance.

Mais lorsque le propriétaire des pieds se présentait pour essayer les *kamiks*, il se révélait toujours que le dessin d'origine était correct. Et que les *kamiks* étaient trop petits.

Travail perdu – et à refaire.

Maren était une femme fière qui, bien entendu, se reconnaissait une certaine part de responsabilité dans cette misère, mais qui ne pouvait s'empêcher de penser que c'était montrer un bien grand manque de mesure que de circuler avec d'aussi grands pieds. Et qu'au fond la faute principale résidait là.

Cette fois elle avait voulu mettre toutes les chances de son côté. Quand il s'agissait de pieds danois, on se trouvait dans un domaine où une couturière expérimentée perdait totalement son sens naturel des proportions. De même qu'un salarié moyen peine à faire une différence entre quatre et cinq milliards.

Au beau milieu du plancher de la maison de Maren trônaient deux solides silos en peau.

– Il y en a pour toute une famille, pensa Martin.

Mais, comme il vivait seul, il sentit qu'il devait proposer quelques modifications. Linguistiquement, ce n'était pas aisé – Gert aurait dû être là – mais c'était un défi instructif et c'est étonnant tout ce que peuvent comprendre deux personnes qui... ne se comprennent pas.

Lorsque Martin repartit, il avait l'esprit léger. Les rochers étaient baignés de soleil, les mouettes volaient en formations fortuites au-dessus du Petit Détroit, et lui-même venait de faire ses preuves. Les gens qu'il rencontrait en chemin le saluaient d'un hochement de tête et d'un sourire, le pêcheur qui revenait de son bateau en poussant une brouette pleine de poissons avait suffisamment de joie en lui pour émettre un long bruit incompréhensible et un éclat de rire – et les enfants interrompaient un instant leur jeu, faisaient un signe de la main et criaient leur éternel *Martiiiiiii !*

La paix, pensa-t-il. La paix, la paix, la paix ! Shangri-La, quand il fait beau.
Jakob sortit de la petite boutique.

Jakúnguaq !

Il fallait qu'il s'habitue à le dire.

Jakob était le premier des habitants du hameau qu'il avait rencontré – et également l'un des deux qui savaient le danois. Mais ici il ne s'appelait pas Jakob – le *b* final étant impossible à prononcer. Il avait fallu choisir entre Jâko et Jakúnguaq, et comme Jakob avait toujours été un petit bonhomme qu'on aimait bien, c'est Jakúnguaq qui l'avait emporté. Jakob n'avait resurgi qu'au Danemark, et maintenant Jakúnguaq était de retour.

Au fond, c'est un phénomène typiquement groenlandais, réfléchit l'instituteur danois tout en s'approchant du garçon. Depuis les premiers missionnaires, on a patiemment laissé baptiser ses enfants de noms impossibles à dire. Une fois les festivités terminées, on modifiait le nom pour le rendre prononçable. À quoi bon se révolter et se disputer avec ces émissaires le plus souvent entêtés ?

Jakúnguaq portait un sac de provisions. Il salua joyeusement l'instituteur. Ils passaient de bons moments ensemble, ces deux-là, quand le garçon venait rendre visite au Danois solitaire. Il venait presque chaque soir, et au début, Martin s'était senti un peu coupable envers ses parents. Il venait de rentrer au pays et c'était bizarre qu'il ne reste pas davantage dans sa famille. Mais après les premiers quinze jours, une fois que le garçon avait retrouvé l'usage de sa langue groenlandaise, Martin s'était détendu et avait pris plaisir à sa compagnie. Non qu'ils bavardent sans cesse, au contraire, ils passaient beaucoup de temps à siroter en silence leur Nescafé.

Et puis il y avait dans les affaires de l'instituteur toute une caisse remplie de *Donald Duck* – remontant jusqu'aux années 50 – et ça c'était une richesse merveilleuse à partager avec d'autres. Car les vieux *Donald Duck* des années 50 font régner le silence dans une pièce et installent le bonheur dans le cœur des hommes.

– Salut, Martin, cria le garçon en agitant sa main libre.

– Oh non ! pensa Martin. Des bières ! On l'a envoyé chercher des bières.

Même à distance il voyait le sac gonflé, rempli de boîtes. Et le matin même, il avait vu son père, Ábala, revenir de la pêche avec des poissons, et deux phoques !

Maintenant il fallait fêter ça, bien sûr, et le gamin avait donc été envoyé chercher des bières pour que l'argent puisse être bu longtemps avant que les peaux soient vendues. Exactement comme tant de gens lui avaient dit que ce serait. Mon Dieu ! Le soleil à Shangri-La avait aussi ses ombres.

– Il a fait bonne pêche, ton père, salua l'instituteur.

– Oui, il est rentré ce matin. Deux phoques ! dit Jakúnguaq fièrement. Ce n'était pas la pire des choses que son père fût un bon chasseur.

– Très bien, poursuivit l'instituteur.

– Oui, dit le garçon. Il trouvait ça très bien aussi.

Puis ils restèrent un moment silencieux.

Jusqu'à ce qu'ils se mettent à rire parce qu'ils n'avaient rien à se dire.

– Et maintenant, ça va être la fête, si je comprends bien ? Martin ne put s'empêcher de jeter un coup d'œil au sac.

Il était bourré de boîtes.

De boîtes de conserve Plumrose.

Ragoût de viande, saucisses, fricadelles en sauce...

Martin leva les yeux. Il ne comprenait pas. Son père ne venait-il pas de revenir avec sa barque pleine à ras bord ?

Si, si. Mais Jakúnguaq avait faim, et il n'aimait pas beaucoup le poisson. Et pas du tout le phoque ! C'était vraiment trop huileux ! Et un peu dégoûtant, pas vrai ?

Martin s'étonna, Jakúnguaq avait malgré tout été élevé au poisson et au phoque : il n'avait pratiquement rien mangé d'autre pendant toute son enfance. Peut-être une mouette de temps à autre.

– Oui, expliqua le jeune homme, mais à ce moment-là je n'avais rien goûté d'autre.

Et maintenant, il avait faim, et il continua joyeusement sa route – laissant Martin planté sur ses deux grands pieds.

Est-ce cela que nous leur apprenons en les envoyant passer un an au Danemark ?

À manger des conserves et à faire la grimace en revenant ?

Il avait bien vu quand Ábala avait accosté avec sa barque pleine. Il avait semblé très silencieux et il avait été difficile d'obtenir un contact des yeux avec lui – signe que la pêche avait été bonne. Quand il y a vraiment de bonnes raisons de se réjouir, on laisse les autres le faire. On joue la modestie : pour laisser venir les compliments.

Un comportement absolument opposé à celui qu'il avait observé lors de son voyage aux États-Unis où son oncle émigré lui avait raconté comment s'était passée son installation à Seattle – à tel point que, plus les jours passaient, plus Martin se demandait si cette ville pouvait avoir besoin d'autres habitants que de son oncle.

Martin se sentait mieux avec des gens comme Ábala qui visaient plus haut. Nous avons tous besoin de louanges, mais Ábala voulait les recevoir des autres.

Juliane avait sûrement applaudi et exulté, avait commencé à dépecer les phoques avec son *ulo*, tout en le suppliant, encore et encore, jusqu'à ce qu'à la fin il s'asseye avec son café et sa pipe pour raconter comment les choses s'étaient déroulées. Comment, usant d'une ruse qu'il s'abstint de décrire, il était arrivé à portée de fusil de ces deux spécimens inhabituels et magnifiques. Et les petits frères de Jakúnguaq s'étaient sûrement pressés autour de la marmite et avaient donné raison à leur mère : c'était vraiment une viande exceptionnellement savoureuse.

Mais le fils aîné d'Ábala s'était donc tenu un peu en retrait, au fond de la

pièce, pensant que les talents de chasseur de son père et de cuisinière de sa mère ne pouvaient rivaliser avec les productions de la fabrique de conserves.

À cette idée, Martin ressentit un petit serrement de cœur, mais il se reprit. Toute évolution a son coût. Il n'est pas gratuit de passer d'une société de chasseur traditionnelle à la modernité.

C'est comme ça, et nous devons tous avancer.

Moi aussi, se dit-il en relevant la tête avec un sourire après être resté pensif un bon moment.

Et il s'assit sur une pierre.

Chapitre 6

Il n'était pas tout à fait vrai que Martin n'eût que Gert et Jakúnguaq pour interlocuteurs danois.

Il avait en effet un collègue.

Lequel n'était peut-être pas à proprement dit un équilibriste de la langue, mais parlait quand même considérablement mieux le danois que Martin le groenlandais.

Pavia était catéchiste, ce qui veut dire qu'en plus de s'occuper de l'école, il faisait office de prêtre pour la petite communauté. La formation de catéchiste équivalait professionnellement à un ancien certificat d'études primaires enrichi d'une formation d'organiste. Mais cette fonction était depuis longtemps capitale dans les comptoirs. Les instituteurs danois munis de diplômes supérieurs allaient et venaient, mais les catéchistes restaient. Ils connaissaient chaque âme, chaque famille et faisaient partie de la vie du hameau.

De plus, ils parlaient la langue.

Ces talents n'étant cependant pas tenus pour très importants par les autorités danoises, l'instituteur danois était toujours nommé directeur de l'école.

Pavia avait un nouveau chef tous les deux ans. Et il s'en portait bien – cela amenait à la fois changements et répétitions – et Pavia n'avait nullement l'ambition de remplir des tonnes de papiers et de les mettre sous enveloppe.

Occupation qui, par ailleurs, est considérée par l'État comme ce qu'on peut imaginer de plus beau et de plus noble. Un directeur d'école exerce ses fonctions moins au profit de l'école et des enfants que des autorités.

Ce sont elles qu'il doit servir.

Comme tout chef local de n'importe quelle administration publique, il est responsable d'un nombre impressionnant de postes de travail aux niveaux supérieurs du système. Il est la source d'où comptes rendus, renseignements statistiques et rapports se déversent en un flot continu et sans laquelle les chefs de bureau, chefs de secteurs, fonctionnaires et employés à mi-temps des Ministères et des conseils de tout le pays manqueraient de travail et seraient condamnés, dans leur impuissance, à gober les mouches. L'oisiveté engendrerait alors désespoirs, angoisses, sentiment d'infériorité et peut-être même désordres. Abus d'alcool, dépressions et harcèlements sexuels deviendraient le lot des hommes en costume cravate et des femmes aux jupes anthracites fendues.

Tout cela s'il n'y avait pas une armée zélée de petits chefs de grade inférieur pour taper à la machine, lécher des enveloppes et refouler ce en quoi

leur travail devrait consister.

Pendant ce temps, Pavia faisait donc marcher l'école et l'église.

L'église était belle.

Elle était en bois – toute peinte de rouge avec des fenêtres blanches – et se trouvait à l'endroit le plus pratique du hameau : *id est* juste à côté du mât de l'église. Elle se trouvait là depuis aussi longtemps que se souvenaient même les plus anciens.

L'école était moche.

Elle était de cette couleur verdâtre, préapposée par le fabricant de bois, qui est censée devoir tenir vingt à vingt-cinq ans. Elle se trouvait juste au sortir du hameau – au seul endroit où il y avait de la place au moment où elle avait été construite deux ans auparavant. Et même les gens qui n'étaient pas de tempérament misanthrope pouvaient s'étonner que l'un des bâtiments les plus récents du hameau fût celui qui semblait le plus défraîchi.

Il y avait deux salles de classe, deux instituteurs, deux langues et trente-deux enfants. Il s'agissait donc d'essayer de faire fonctionner tout cela comme une entité – et l'affaire démarra fort bien. Avant même que l'école n'eût commencé, Martin s'était retrouvé au lit avec Pavia.

Ce qui peut évidemment paraître relativement dénué de morale, mais il y a une explication. Il s'agissait malheureusement encore une fois de ces éternelles bières.

Pavia avait un problème.

Dès le premier dimanche, Martin s'était rendu à l'église. Pour l'expérience, pour s'intégrer ainsi dans une société qui avait donné aux coutumes chrétiennes une place significative, et enfin pour manifester son intérêt pour la deuxième occupation de son collègue.

Cela avait été un beau moment. Martin, pour la première fois de sa vie, avait vécu l'église comme un point de rassemblement chaleureux, où il n'était nullement question de ce qu'on avait écrit sur les paroles prononcées dans une oliveraie deux mille ans auparavant. Ni de ce qu'on avait bien voulu dire par là. Relativement à aujourd'hui.

Non, dans l'église de Nunaqarfik, il avait retrouvé tous les autres habitants, salué, écouté et chanté quelques psaumes. Pas les versets 1, 2 et 7 – non, ici on chantait *tous* les versets. À un tempo ralenti – afin d'avoir bien le temps de jouir de la suspension des notes dans l'air et d'en profiter à fond. Ce n'était pas pour des âmes impatientes, ce qui n'est d'ailleurs jamais le cas lors des partages authentiques.

Au fond de l'église, les enfants jouaient à cache-cache autour du poêle et personne n'essayait de les faire taire. Les enfants étaient des enfants, ils étaient tels qu'ils étaient. Et ici il n'y avait personne qui réclamât avec irritation un peu de calme pour pouvoir se concentrer sur les mots de celui qui avait dit un jour : « Laissez venir à moi les petits enfants. »

Ici, chacun l'avait toujours fait.

Pavia n'était absolument pas ivre pendant le service, mais on sentait bien

que cela ne faisait pas longtemps qu'il ne l'était plus. Cela donnait une raideur à ses mouvements et une fixité à son regard qui n'étaient pas sans lui conférer une certaine dignité. Le texte fut lu et l'orgue joua comme il fallait. C'était un vieil harmonium où l'organiste, pendant qu'il jouait, devait pédaler des deux pieds pour insuffler de l'air dans les tuyaux. Ce qui exigeait évidemment une certaine condition physique de la part de l'exécutant, et Pavia ne chantait donc pas tout le temps. De temps à autre, il sautait un vers – en tant que chanteur, pas en tant qu'organiste – afin de retrouver une respiration plus posée.

Mais peut-être la tolérance et l'indulgence qu'exigeait – et qu'obtenait – ainsi le catéchiste de la part de la communauté étaient-elles tout compte fait l'expression d'un christianisme plus pur que l'interprétation de textes, purement intellectuelle, qui, en général, est à la base d'un service religieux danois. Le poêle ne fut pas renversé, ni le chant de gloire interrompu, et la chaleur humaine ne quitta point la communauté.

Martin avait dû s'armer de patience et se graver dans la tête qu'à l'avenir mieux vaudrait avaler un chameau que d'essayer de le faire passer par le chas d'une aiguille.

Les semaines précédant l'ouverture de l'école s'étaient bien passées. Martin était allé boire le café chez Pavia et sa femme, Kristine, et le couple était venu prendre une bière chez lui. Pavia avait brillé par son obstination à n'en vouloir qu'une seule – l'école commençant bientôt – et Martin avait tenté d'insister.

Ainsi les choses avaient-elles été clairement mises au point : l'instituteur avait fait état de son esprit conciliant et dénué de préjugés, et Pavia avait montré une mesure responsable. De bonnes intentions sur toute la ligne, qu'aucun d'entre eux n'avait l'intention de laisser se perdre.

L'école n'avait toujours pas commencé quand Pavia un soir, à une heure tardive, fit brusquement irruption dans le salon de Martin avec un fusil à chevrotine à double canon dans la main.

Martin était au lit et n'en était qu'au troisième chapitre d'*Orm le Rouge* quand la porte s'ouvrit et qu'il vit, par-dessus le bord de la page, le catéchiste foncer sur lui.

– Je dors chez toi, chuchota Pavia.

Martin put à peine prononcer un mot, il était indéniablement pris de court.

– Je dors chez toi ! affirma Pavia. Kristine visiter à Igdlunguaq un frère ! Je suis seul ! Je... alors je dors chez toi !

Martin s'extirpa prudemment du lit. Il était en slip et en T-shirt et tenait *Orm le Rouge* devant lui en manière de protection.

– Pavia, dit-il. Maintenant il faut que tu te ressaisisses, tu en es capable, non ? Tu dois te ressaisir et rentrer chez toi.

Mais Pavia ne voulait pas se ressaisir et ne voulait pas rentrer chez lui.

Il n'osait pas, parce qu'il était seul et qu'il y avait des *tupilaks* dans la maison.

– Des *tupilaks* ?

Martin ne connaissait les *tupilaks* que comme des figurines taillées dans des morceaux d'os ou de défenses de narval – affreux, certes, mais petits, inoffensifs et peu mobiles. Mais ici il s'agissait de vrais fantômes, d'esprits ! Plus précisément, il s'agissait des *tupilaks* d'Uvkussigssat.

Ils ont de si grands pieds !

Pavia s'approcha de Martin qui avait peu à peu baissé son livre, comprenant que le danger était d'un autre caractère que celui qu'il s'était d'abord imaginé.

Le fusil à chevrotine fut déposé sur la table et Pavia s'assit et enfouit sa tête dans ses mains. Martin s'assit à son tour et Pavia leva sur lui un regard angoissé.

– Tout le temps, chuchota-t-il, tout le temps... je les entendre autour de la maison. Et ils faire ce bruit-là...

Il en fit une démonstration en cognant très faiblement trois ou quatre fois sur la table et en imitant un long cri étouffé.

– Toc, toc, toc... uuuuuuuuuuuuh !

Et encore :

– ... toc, toc, toc... uuuuuuuuuuuuh !

Il regarda de nouveau Martin dans les yeux.

– Ce sont les *tupilaks* d'Uvkussigssat !

– C'est de la superstition, répondit Martin.

– La superstition ne pas fait toc, toc, toc... uuuuuuuuuuh ! objecta le catéchiste blême. Je dors chez toi !

Il y avait de l'énergie dans son ivresse et Pavia ne parlait au fond pas si mal le danois – les mots étaient en général justes. Il n'y avait que l'ordre et l'accent qui pouvaient paraître un peu chamboulés. Comme lorsque le célèbre *ankerjörgenseniiii* de la radio parlait anglais.

Martin se dépêcha de s'habiller pour prendre les affaires en main.

– Écoute, commença-t-il, tu viens d'emménager dans une maison en bois toute neuve. Il n'y a pas de fantômes dans une maison en bois toute neuve ! Je comprendrais si c'était ta vieille maison en tourbe. Là, il y avait sûrement de tout. Maintenant rentre dormir, Pavia !

Mais Pavia secoua la tête. Il préférerait se cacher chez l'instituteur danois : les *tupilaks* avaient peur des Danois parce qu'eux aussi avaient de très grands pieds.

Martin prit une rapide décision et se leva.

– Bon, Pavia ! Si ces *tupilaks* ont si peur des Danois, alors je rentre avec toi et je les effraierai. Viens, j'amène mes grands pieds !

Pavia secouait toujours la tête, et l'instituteur dut l'empoigner par le col et le traîner vers la porte.

– Allez, viens, et détends-toi, tu es entre les mains d'un quarante-quatre fillette !

Il entraîna Pavia mais celui-ci se libéra et revint chercher le fusil sur la table avant que l'instituteur ne lui remette la main dessus et ne l'oblige à sortir.

La maison de Pavia se trouvait juste à côté de l'école. Ce qui n'était pas le cas de celle de l'instituteur, et ils durent donc traverser la moitié du hameau. Les nuits étaient encore claires et les habitudes de sommeil lâches, aussi l'excursion fut-elle remarquée. Lorsqu'ils s'approchèrent de la maison, Pavia voulut tourner les talons mais Martin lui arracha son fusil et, pour finir, le catéchiste monta les escaliers de sa propre maison les mains en l'air et un fusil dans le dos.

Depuis les entrepôts, Angutekavsak et Isánguaq avaient suivi la scène. Ils réfléchirent un moment à la question puis s'accordèrent sur l'hypothèse que l'instituteur avait sans doute jugé qu'il était temps que Pavia rentre chez lui. Ils se souvenaient du comportement de Pavia à plusieurs fêtes données chez eux et n'étaient pas sans comprendre l'initiative de l'instituteur.

Dans la maison, ce n'était pas plus sinistre que ça.

– Alors, où sont-ils ? dit Martin. Les *tupilaks* ?

Pavia pensait qu'ils avaient dû se cacher quelque part – peut-être derrière les livres des étagères.

– Impossible, dit Martin. Leurs pieds dépasseraient sous la dernière planche.

– Pas drôle ! siffla le catéchiste à bout. Toi pas moquer ! Ils sont ici ! Quelque part !

Martin essaya de calmer l'homme effrayé. Ils s'assirent sur le divan, tentant de parler avec calme et sérénité.

Virent qu'il n'y avait rien à voir.

Entendirent qu'il n'y avait rien à entendre.

Et comme il n'y avait rien à voir ni à entendre, il n'y avait pas non plus de raison d'avoir peur. Craindre les créatures surnaturelles n'est pas ridicule au Groenland, c'est une façon d'exprimer du respect – et de reconnaître que l'homme n'est pas le maître de tout.

– Peut-être est-il bien plus superstitieux de la part des hommes rationnels de croire à leur raison, pensa Martin. Mais même s'il y a davantage entre ciel et terre que ce que nous autres hommes percevons, cela ne veut malgré tout pas dire que tout ce que nous nous imaginons existe. La plus grande partie est et sera toujours des sornettes, aussi mystiques et illuminés soyons-nous.

Martin mit longtemps à calmer Pavia mais finalement il y parvint et ils allèrent alors ensemble à la cuisine pour se préparer une tasse de café.

À peine y étaient-ils entrés qu'ils entendirent un bruit venant du salon :

– Toc, toc, toc... uuuuuuuuuuh !

Martin se raidit et Pavia entra en état de choc.

Mince, pensa Martin. Le fusil !

Il l'avait laissé sur la table basse.

– Toc, toc, toc... uuuuuuuuh ! De nouveau ! Étouffé mais irrécusable, le son venait du salon vide qu'ils venaient de quitter. Grave, menaçant, indéniablement sinistre – et continu :

– ... toc, toc, toc... uuuuuuh !

Cette fois, l'instituteur passa à l'action.

Il avait vu une fois un truc à la Clint Eastwood et il exécuta résolument une roulade avant vers la table basse, tout en renversant simultanément de la main gauche un fauteuil qui lui servirait à s'abriter. La manœuvre réussit, de la main droite il attrapa la crosse du fusil, continua sur sa lancée, tourna sur lui-même, mit en joue et pointa l'arme droit sur Pavia qui était apparu à la porte de la cuisine.

Le catéchiste poussa un cri et se réfugia d'un bond derrière la chaudière.

– ... toc, toc, toc... uuuuuuh !

– Les revoilà, dit Isánguaq en poussant Angutekavsak du coude. Il hocha la tête en direction de la maison du catéchiste et son ami suivit son regard. C'était vrai : deux silhouettes dévalaient les escaliers tandis qu'un coup de fusil éclatait, emportant un bout de la rampe. Elles ne s'en préoccupèrent pas et continuèrent à cavalier vers la maison de l'instituteur.

Les deux chasseurs assis sur le perron des entrepôts se regardèrent. Isánguaq sortit la pipe de sa bouche et la rangea dans sa poche.

Puis ils restèrent un moment à digérer leurs récentes impressions.

– Je crois bien que c'étaient le nouvel instituteur et le catéchiste, dit Isánguaq.

Angutekavsak hocha la tête : il avait eu le même sentiment.

– On aurait dit qu'ils tiraient au fusil de chasse au milieu du hameau...

De nouveau Angutekavsak hocha la tête : son camarade n'était pas seul à l'avoir pensé.

– Bon... fit encore Isánguaq. Il faudra donc s'y habituer.

Angutekavsak hocha la tête et ils demeurèrent un temps à observer un petit peloton de chiens occupés à assurer la perpétuation de l'espèce.

Sinon il ne se passa rien d'autre cette nuit-là – c'eût d'ailleurs été trop demander.

Chez l'instituteur, la couette parvenait juste à les couvrir tous les deux. Martin se sentit un peu bizarre lorsqu'il tourna la tête et dit « bonsoir » aux pieds du catéchiste. Par contre ses propres pieds eurent pour la première fois l'occasion de s'entendre souhaiter « *sinigdluarit* ! ».

Martin eut juste le temps de penser que « dors bien » ne devait pas se dire « *sinigdluarit* » mais « *sinigdluarit-se* » ! Ce devait être un pluriel, tout de même, puisqu'il y avait deux pieds.

Sinon, il ne pensa pas à grand-chose d'autre.

Ils ne parlèrent plus non plus cette nuit-là. Mais ils mirent longtemps à s'endormir, le temps que leur sang et leur respiration puissent s'apaiser.

Et ils se concentrèrent donc là-dessus – ils étaient là pour ça.

Chapitre 7

L'école avait commencé – et au fond Martin avait un peu honte.

Il avait les meilleures intentions du monde – honnêtement ! – mais c'était comme si tout le monde dans le hameau prenait l'école très au sérieux, sauf lui.

Le premier jour d'école avait été plus beau que tout ce qu'il avait vécu jusque-là : le soleil qui brillait dans toutes les langues existantes, la nouvelle classe de première année en costume national – quatre filles et un garçon, les parents tout fiers, Pavia qui faisait sonner la clochette dans sa main, des sodas-orange pour les enfants, du café pour les parents et une bière derrière l'étagère du dépôt de livres pour Pavia.

Martin avait tenu son discours de bienvenue en groenlandais et celui-ci avait suscité beaucoup de joie et de bonne humeur. Tous savaient évidemment qu'il l'avait écrit en danois puis s'était assis avec le magnétophone pour apprendre par cœur la traduction de Gert – et que par conséquent il n'avait aucune idée de ce que signifiaient les mots qu'il prononçait. Mais c'était sans importance, il avait fait preuve d'ouverture, on appréciait et on sourit lorsque, dans un groenlandais plein de bonnes intentions, il assura qu'en tant que directeur d'école il s'engageait personnellement à ce que toutes les femmes du hameau fussent embrassées deux fois par jour.

Gertekavsak pouvait parfois être un peu taquin.

Quand les cours commencèrent, Martin s'en tint loyalement à la série Lars & Lone, recommandée par monsieur Gudmandsen. Lorsque l'on enseignait le danois avec ce support, un dialogue entre l'instituteur et toute la classe qui répondait en chœur pouvait être de ce type :

– Lo-ne voit Lars.

– Est-ce que Lars voit Lone ?

– Oui. Lars voit Lo-ne.

– Est-ce que Lone voit Lone ?

– Oui. Lo-ne voit Lo-ne parce que Lo-ne a un mi-roir.

– Est-ce que Lars a un miroir ?

– Non, Lars n'a pas de mi-roir, Lars a un sau-cis-son.

– Est-ce que Lone voit le saucisson de Lars dans son miroir ?

– Non, Lo-ne ne voit pas le sau-cis-son de Lars dans son mi-roir parce que Lo-ne voit Lars dans son mi-roir et Lars n'est pas un sau-cis-son. Lars a un sau-cis-son.

– Est-ce que Lone a un saucisson ?

– Non, Lo-ne n'a pas de sau-cis-son, Lo-ne a un château-bri-ant.

Et ainsi de suite.

Les livres en question regorgeaient de voitures, de baignoires et de forêts de hêtres dont les enfants n'avaient jamais vu l'ombre. Les prépositions étaient apprises grâce à de puissants exemples comme « l'homme *dans* le RER » – « le chien *sur* le trottoir » – et « le pied *contre* une marche » ; pour ce dernier, la femme de monsieur Gudmandsen avait commis une illustration qui montrait comment un homme âgé avait accidentellement buté contre une marche et laissait échapper dans une bulle l'exclamation : « Aïe ! »

Et mine de rien on avait appris un mot de plus !

Martin s'occupait de son travail et s'acquittait de tous ses devoirs mais cela le laissait froid. Il était bien plus disposé à apprendre qu'à enseigner bien que ce fût là indéniablement sa mission. Mais c'était passionnant : la langue et tout ce à quoi la langue pouvait servir.

Martin était curieux, il avait envie d'apprendre.

Et à cela, il y avait une solution.

Gert avait refusé de mettre les pieds dans le bateau d'Ole Matthiesen, même s'il appartenait maintenant à Martin, et les deux hommes s'embarquèrent donc dans celui de Gert.

Une fois la palangre posée – cent hameçons feraient l'affaire puisqu'ils étaient dans le Petit Détroit au large du hameau – il suffisait d'attendre. Deux hommes dans un bateau sans rien en commun sinon une sympathie mutuelle et une langue. Assez pour leur garantir ce silence que tous deux se révélaient apprécier énormément.

Mais au moment de relever la palangre, Gert devint bavard. Ils étaient tous les deux debout dans la barque, penchés sur le plat-bord et virent les premières lignes remonter avec des hameçons vides. Mais, à la cinquième, ils sortirent un cabillaud de fjord et le travail se trouva admirablement réparti : tandis que Gert expliquait qu'un gaillard de cette taille se nommait un *uvak*, l'instituteur le dégageait de l'hameçon.

L'élégance n'y était peut-être pas, mais il y parvint.

– Tu as besoin d'aide, professeur !

Martin sourit.

– Je le sais bien. Je n'ai jamais pêché avant, mais je vais apprendre.

Gert secoua la tête.

– Non, dans le quotidien. C'est malsain pour le moral d'un homme de cuisiner, de laver le linge et de faire le ménage.

– Qu'est-ce que c'est que ces bêtises ? Martin remonta plusieurs hameçons vides. Toi aussi, tu es célibataire !

– Je me sens souvent tout à fait malsain, répondit son ami d'un ton grave. Non, professeur, il faut que tu embauches une *kivfak*.

– Une quoi ?

– *Kivfak*, expliqua Gert. C'est une sorte de bonne.

– Je ne veux pas de bonne ! Tu me prends pour un aristo ? Martin était choqué.

– Une cuisinière, alors ! Une femme de ménage !

– Non, merci. Je ne veux pas que quelqu'un nettoie derrière moi.
Gert allait émettre une objection mais Martin l'arrêta :
– C'est quelque chose à quoi j'ai beaucoup réfléchi avant de venir !
– Ça, c'est pas bon signe, dit Gert d'une voix lugubre, et il s'empara de la ligne. Martin s'installa à la proue du bateau et détendit son dos tout en plaidant :

– Oui, mais tu ne comprends pas, Gert ? Ma position ici deviendrait parfaitement impossible, si je me distinguais trop de la population.

Gert le regarda un instant et sourit avec ironie.

– Non, on ne peut pas accepter ça, hein ?

Puis il continua à remonter la ligne.

Apparemment totalement imperméable aux arguments de l'instituteur qui répétait ne pas vouloir venir ici jouer au ponton ou au grand seigneur, Gert, quelques hameçons plus tard, déclara :

– Les autres instituteurs avaient l'habitude d'avoir des *kivfaks*...

– Peut-être, mais moi, non !

La question commençait à irriter Martin. Mais l'irritation n'avait aucun effet sur Gert.

– C'est un emploi, dit-il en haussant les épaules. Elle s'appelle Naja.

– Ah bon, elle s'appelle comme ça ! siffla Martin. Bien sûr, alors c'est tout à fait autre chose !

Un quart de seconde, l'idée lui traversa la tête qu'au fond il savait très bien qui était Naja.

Et que par conséquent c'était effectivement tout à fait autre chose.

Ce fut une pensée qui ne fit qu'effleurer la surface de sa conscience mais lorsque ensuite il repensa à cette conversation, il se dit qu'en réalité c'était à ce moment-là qu'il s'était décidé.

Mais il se contenta de ricaner et ajouta :

– Oublie ça, Gert... Je veux me débrouiller tout seul. C'est ce que je me suis mis dans la tête.

– Tiens donc, tu t'es mis ça dans la tête !

– Et, insista Martin, quand je me suis mis quelque chose dans la tête, Gert, je m'accroche !

Gert décrocha un poisson de vingt ou vingt-cinq centimètres du hameçon et le tint devant lui.

– C'est un *qêraq* !

– C'est un loup marin, dit Martin, satisfait de savoir quelque chose.

– Pas ici. Ici, c'est un *qêraq*.

C'était un vilain lascar : une masse de petites dents pointues et des muscles de mâchoires proéminentes, ou plutôt tirant sur le côté. Une version à peine plus grande aurait pu broyer un pied.

– On n'a pas besoin de le tuer, expliqua Gert. Il le fait lui-même, self-service !

Il prit le petit loup marin et le tint contre le plat-bord. Immédiatement le

poisson referma par pur réflexe ses mâchoires sur le bois. Gert le lâcha, et le poisson resta accroché.

Impuissant dans son obstination.

– Voilà ! rit Gert, maintenant il s'est accroché, et il restera accroché jusqu'à sa mort. Très bonne idée, hein, de s'accrocher !

L'instituteur demeura interloqué – ça, c'était vraiment trop gros.

– Bon Dieu, Gert... commença-t-il. C'est quand même trop facile de...

Gert l'interrompit parce qu'il y avait maintenant un gros loup de mer à l'hameçon.

– *táku*, s'exclama-t-il, *qêraq-ssuaq* ! Un gros loup marin.

Mais Martin ne voulait pas lâcher le fil, il voulait prendre Gert à ses propres images idiotes.

– Et qu'est-ce qui se serait passé s'il ne s'était pas mis dans la tête de s'accrocher ? Hein ?

Gert lui jeta un bref coup d'œil.

– Dans ce cas, on l'aurait achevé avec un bâton ! répondit-il – et il frappa la tête du gros poisson avec un bout de bois.

Son rire résonna au loin au-dessus de l'eau calme, mais toutefois pas jusqu'au hameau.

Où, d'ailleurs, il n'avait rien à faire à ce moment-là.

Jakúnguaq se disputait.

La colère engendrait les larmes, les larmes l'humiliation, et l'humiliation apportait de l'eau au moulin de la querelle. Qu'il était au désespoir de devoir mener tout seul.

Toute opposition lui glissait entre les doigts – comme un morceau de savon mouillé. Tout le monde évitait la confrontation. Il ne se disputait pas *avec* quelqu'un – il se disputait *contre* quelqu'un. Ses petits frères avaient soudain trouvé des occupations ailleurs et avaient décampé, sa mère avait au début essayé de prendre le conflit par le rire, et son père était en train de réparer un filet à truite et n'écoutait apparemment pas du tout.

– Idiots ! cria-t-il, bien avant de le penser vraiment. Idiots ! Ignorants !

Il était passé au danois. Pourquoi pas, après tout, puisque de toute façon ils n'écoutaient pas. Et cette langue s'adaptait mieux à l'explosion de la colère. Le groenlandais convenait mal aux grands débordements : cette langue exigeait un certain contrôle de soi. Ce dont Jakúnguaq était totalement incapable puisque c'était vraiment dingue, tout ça ! Il avait faim et ses propres parents lui refusaient la nourriture. On change, nom d'un chien – c'est le but même de la croissance ! Et en grandissant, on s'éloigne de certaines choses ! C'est dans l'ordre de la nature ! Le monde est fait comme ça !

Tant qu'il était enfant, c'était parfait, l'éternelle marmite où flottaient des bouts de phoque, de poisson et de graisse – purée, quelle horreur ! – et plus grand, il avait aussi accueilli avec de grands yeux ronds le foie encore chaud du phoque que sa mère était en train de dépecer. Il avait mangé des mouettes à

l'automne quand il n'y avait rien d'autre à chasser, et n'avait même pas craché sur les entrailles.

Parce qu'il ne savait pas !

Parce qu'il n'avait jamais rien goûté d'autre !

Mais maintenant oui, et, tout à fait honnêtement, il lui serait impossible d'avaler ne fût-ce qu'une bouchée de cette horrible marmite.

Il y avait de la nourriture à la boutique !

Il y avait des boulettes au carry, de la farce de Faabord Middagsretter et même de vrais steaks hachés danois en boîte !

Tout ça était à portée de main, il suffisait d'aller à la boutique !

Et d'ailleurs, il fallait être sacrement borné pour manger la même chose toute sa vie alors qu'on pouvait explorer le monde entier et déguster du goulasch hongrois au paprika et des plats de riz orientaux. Les conditions changent ! Il y a beaucoup de choses à vivre, et certaines se révèlent meilleures que celles qu'on connaissait !

Ce n'est pas triste, au contraire, il faut s'en réjouir !

Ses parents ne le comprenaient pas, or là-dessus au moins, il avait raison.

Ils ne comprenaient pas ce qui se passait. Le repas n'était pas comme au Danemark un moment de rassemblement familial, c'était une donnée pratique qui permettait au corps de s'alimenter. On ne mangeait pas nécessairement ensemble. Mais cela ne signifiait pas qu'on ne prenait pas plaisir à manger, au contraire, on adorait se gaver de nourriture. On s'adonnait avec bonheur à manger, même trop si c'était possible. Mais on ne mangeait pas pour découvrir de nouvelles sensations, on savourait les retrouvailles avec celles qu'on connaissait si bien.

Dans les régions arctiques, les présents de la nature sont riches mais limités dans leur diversité, le choix est réduit mais il n'en est pas moins attrayant. Car ce qui s'offre à vous se distingue par une force et une intensité de goût d'autant plus éclatantes que cela existe envers et contre tout.

Ábala avait goûté un peu aux boîtes de son fils – des raviolis, selon l'étiquette – et avait trouvé cela parfaitement insipide. Il n'y avait rien à mâcher : tout fondait et disparaissait dans la bouche.

Et en plus ça coûtait de l'argent.

Juliane et lui en avaient parlé et maintenant il fallait que cela cesse ! Ils avaient l'habitude que nourriture et vêtements en peau soient gratuits : cela ne coûtait que du travail et ils n'y rechignaient pas. Les rares liquidités qui entraient dans la maison, quand les peaux de phoque restantes avaient été vendues, devaient être utilisées à acquérir des produits de première nécessité comme la poudre et les cartouches, la farine et la semoule, le pétrole et les autres vêtements.

S'il fallait que leur aîné achète pour trente couronnes de boîtes par jour, la famille serait ruinée. Ils avaient donc mis le holà aux achats de Jakúnguaq qui, au début, dans l'euphorie du retour, avaient semblé amusants, étonnants et compréhensibles.

Il fallait qu'il en reste pour eux, et pour les autres enfants qui n'avaient pas voyagé ni appris de nouvelles choses.

Jakúnguaq s'était braqué.

– Je ne peux pas ! Je vais dégueuler !

Sa mère lui avait quand même rempli son assiette et il avait été la refiler aux chiens.

Puis ils s'étaient détournés de lui. Juliane était allée voir Juânsekut. Le silence s'était installé entre lui et son père, et ce qui, en réalité, avait commencé comme une petite source, toute proche de l'endroit où se tiennent les excuses, avait cru en impétuosité, le courant avait pris de la vitesse et fini en une cascade de colère indomptée.

Le raz de marée s'était encore accru du fait qu'il n'avait pas rencontré l'opposition attendue – il avait déferlé brutalement, l'avait entraîné avec lui, plus loin qu'il ne le voulait, pour déborder finalement les rives de la compréhension, le poussant à passer au danois.

Merde !

Merde, merde, merde !

Ábala avait quand même fini par dire que puisque son fils utilisait tant sa voix, il valait peut-être mieux qu'il lui offre un peu plus d'espace. Une petite maison ordinaire comme la leur n'avait pas été créée pour une telle générosité.

Mais Jakúnguaq n'était pas sorti pour se rafraîchir.

Il s'était assis à côté de son père et avait baissé la voix.

Avait retrouvé le calme.

Puisqu'à présent il y avait un espoir : un dialogue était en route.

Maintenant au moins ils parlaient ensemble, et c'était une des choses les plus importantes qu'il avait apprises au cours de son année au Danemark : il fallait parler.

Parler des choses...

Résoudre un problème était impossible sans conversation. Son professeur à l'école de Trongaard, sa famille d'accueil danoise, même ses camarades de classe ne fuyaient pas le conflit : ils s'asseyaient pour en parler. Au début, cela lui avait paru difficile puisqu'il avait appris qu'un homme digne est un homme pudique, il dut donc d'abord apprendre à s'ouvrir et à oublier sa modestie.

Il lui avait semblé incroyable qu'à peine quelqu'un s'était exclamé : « Zut ! » – hop ! on s'asseyait en petits groupes de discussion pour ensuite tout déballer en assemblée générale.

Dans la culture de Jakúnguaq, on apprenait que les conflits devaient être évités et, si nécessaire, ignorés – mais il savait maintenant que mieux valait les assumer.

– Nous ne sommes pas d'accord, papa, dit-il. Mais nous n'avons pas besoin de l'être, nous pouvons très bien avoir des opinions différentes et nous entendre parfaitement bien malgré tout.

Ábala ne répondit pas. C'était comme si les nœuds du filet exigeaient toute

son attention.

Jakúnguaq se maîtrisa.

– Tu manges du phoque parce que c’est ce que tu as toujours fait et que tu aimes ça. Très bien ! Mais moi je n’aime pas ça ! Oui, je n’arrive même pas à l’avaler !

– Ça reviendra, dit Ábala doucement. Comme la langue. Il suffit d’attendre.

– Ça ne reviendra pas, papa, je suis devenu différent, maintenant je mange de la nourriture danoise.

– Tout ça s’arrangera, dit son père avec un hochement de tête.

Alors le garçon se leva. Il laissait tomber : c’était donc impossible, mais à présent il avait essayé et il s’agissait désormais d’avancer.

– Je voudrais te demander cinquante couronnes, dit-il résolument en tendant la main.

Son père regarda la main tendue, puis revint à son travail et dit, presque pour lui-même :

– Une belle peau de phoque donne à peu près trois billets de cinquante, mais on ne peut pas se contenter de tuer un tiers de phoque, il faut l’attraper en entier.

Jakúnguaq ramena sa main, sa résolution ne l’avait pas quitté.

– J’ai le droit de manger, papa, et maintenant je prends un billet de cinquante sur l’étagère.

Il alla vers l’étagère au-dessus du lit et retira la pierre étincelante qui avait toujours été là. En dessous se trouvaient quelques billets de cent et deux de cinquante. Il en prit un et remit la pierre à sa place. Puis il sortit mais, au moment où il ouvrait la porte, il entendit son père dire :

– Ce n’est pas bien de prendre soi-même quelque chose qu’on ne vous a pas proposé.

Jakúnguaq s’arrêta et inspira profondément. Puis il referma la porte et regarda son père.

– On ne peut pas s’attendre à ce qu’on vous propose ce qui est à vous ! dit-il sans pouvoir empêcher sa voix de trembler.

Pour la deuxième fois, le père regarda son fils : cette fois avec colère.

– C’est ton argent que tu as pris ? demanda-t-il.

Jakúnguaq maintint son regard.

– Oui, répondit-il. C’est mon argent, et il y en a encore qui est à moi.

– Il m’a pourtant semblé que tu l’as pris sur l’étagère où tes parents ont toujours mis ce que nous devons utiliser pour notre famille.

– Les allocations familiales ! dit le garçon en donnant de la froideur à sa voix pour pouvoir la contrôler. Quatre fois par an, l’État vous envoie les allocations familiales, je le sais ! J’en ai jamais vu la couleur ! Les allocations ne sont pas pour les adultes, même pas pour la famille, mais pour les enfants ! N’importe quel idiot peut calculer ça !

Il baissa les yeux sur son père, assis devant son filet.

– S’il a été à l’école et qu’il sait calculer, bien sûr, ajouta-t-il – et il partit et

ferma la porte derrière lui.

Ábala resta seul.

Heureusement que Juliane n'était pas là. Bien que la déception fût grande, il n'y aurait eu aucune joie à la partager.

Gert et Martin n'avaient pas fait une grosse pêche, mais ils n'étaient pas non plus allés très loin et n'avaient pas passé beaucoup de temps à pêcher, il n'y avait donc rien de surprenant à cela.

Ils étaient en train de rentrer et la barque fendait la surface étale. Ou plutôt, c'était presque comme si l'eau se retirait en deux plis huileux de chaque côté de la proue. L'instituteur était assis à l'arrière près du moteur, tandis que Gert était confortablement allongé à l'avant.

– Non, soupira-t-il, si on ne veut pas d'aide, on ne veut pas d'aide, c'est clair.

– Oui !

– Et alors il ne faut évidemment pas prendre une *kivfak*.

– Non !

Gert hocha la tête : il comprenait très bien.

Il poursuivit :

– Pour parler d'autre chose... Comment s'appelle-t-il déjà, celui qui va te chercher de l'eau trois fois par jour ?

L'instituteur ralentit immédiatement l'allure de l'embarcation – et se fâcha. Parce que c'était un point douloureux. De temps en temps, il allait lui-même chercher l'eau, mais surtout pour le plaisir, car en réalité la corvée d'eau était explicitement mentionnée dans son contrat. Le Ministère avait décidé que lorsqu'on dépensait des fonds pour envoyer un homme formé au Groenland, il devait utiliser son temps à ce pour quoi il était embauché : à savoir diriger l'école, enseigner aux enfants et se préparer pour le lendemain. Au lieu de passer des heures à quérir de l'eau. Cela, le garçon d'école s'en chargeait, il était embauché pour ça ! Entre autres.

Mais Martin vivait la chose assez mal et ressentait toujours le besoin de se justifier quand le sujet venait sur le tapis.

– J'avoue : ça ne me plaît pas vraiment, mais le raisonnement est assez logique. Dans le fond, je préférerais m'en passer mais ce n'est pas de mon ressort, okay ?

– Pardon, dit Gert.

Satisfait d'une de ses rares victoires, l'instituteur reprit de la vitesse – et mit le cap sur le port où était amarré un bateau un peu plus grand que le sien, rouge et blanc. Martin cligna les yeux pour mieux voir.

– Je crois que nous avons de la visite, dit-il. Gert jeta un coup d'œil paresseux par-dessus son épaule. Puis il se raidit, se tourna et s'agenouilla à la proue.

– Des parkas ! haleta-t-il.

– Quoi ?

– Il y a des parkas sur le quai ! Des *qavdlunaks* !

Chapitre 8

– Des parkas ?

Martin clignait toujours des yeux sous le soleil surgi de derrière le rocher et observait le bateau rouge et blanc qui occupait le seul emplacement possible pour s'amarrer. Et là se tenait effectivement une silhouette revêtue de ce parka si pratique qu'il était presque devenu un uniforme pour les expatriés danois. Été comme hiver.

Gert, choqué, se tenait quasiment debout dans la barque.

– Ce sont ces idiots de Godthåb ! dit-il. Ils viennent prendre mon bateau !

– C'est cet homme sur la jetée que tu appelles « ces idiots » ? s'informa Martin.

– Il vient prendre mon bateau !

– Pourquoi prendrait-il ton bateau ?

– Je n'ai pas payé, et eux, c'est ce qu'ils veulent. Ils m'ont envoyé plein de lettres.

– Et tu n'as pas répondu ?

– Ils ne voulaient pas de réponse : ils voulaient de l'argent. Il vient prendre mon bateau ! Aide-moi !

Gert s'était retourné et était maintenant assis dos à la proue, la tête entre les mains, comme s'il sommeillait. Martin était perplexe, il voulait bien l'aider, mais il ignorait ce qui se passait et ce qu'il devait faire.

– Moi je t'aide tout le temps, gémit Gert dans un chuchotement. Ici il s'agit de papiers et d'idiots, c'est ton rayon à toi. Aide-moi !

– Que diable veux-tu...

– Aide-moi.

Ils atteignirent la jetée et accostèrent près du bateau.

Le parka les accueillit.

L'homme, qui affichait un peu plus de la cinquantaine, long et maigre, avec une coupe de cheveux genre collégien attardé totalement dénué d'humour, était visiblement de ceux qu'on ne choisirait jamais pour animer une fête, et très vite il confirma tous ces préjugés.

Il baissa les yeux vers le bateau.

– C'est bien Gert Malakiassen ? demanda-t-il.

Gert courba la tête et ne répondit pas.

– C'est bien Gert Malakiassen ?

Martin avait depuis l'enfance une dent contre les gens qui ne commençaient pas par dire bonjour, mais il réprima sa mauvaise volonté. Comme Gert n'avait pas l'air de vouloir répondre et que le parka semblait capable de continuer à questionner des heures, autant en finir.

– Oui, répondit Martin. *C'est...* Gert Malakiassen, oui.

– Merci.

L'homme était à présent satisfait, et il poursuivit :

– Veuillez avoir la gentillesse de venir à terre un moment !

Gert continuait à fixer le fond du bateau, laissant Martin se débrouiller. Gert s'était mis aux abonnés absents.

Martin savait, d'après ses expériences avec la bureaucratie, qu'il s'agissait à tout prix de gagner du temps.

– Nous avons juste quelques poissons à transporter. Pourrions-nous revenir à cette question cet après-midi autour d'une tasse de café ? demanda-t-il.

Sans résultat.

– C'est malheureusement impossible. Je vous demande de venir à terre tout de suite.

À présent le manque de civilité de l'homme outrepassait jusqu'au seuil d'irritation d'un Seelandais.

– Sans vouloir être impoli, à qui ai-je l'honneur de parler ? demanda Martin, tandis que Gert susurrail faiblement entre ses bottes en caoutchouc :

– Bien, professeur ! Allez, vas-y !

Mais l'homme en parka n'avait rien contre le fait de se présenter, il avait juste voulu régler l'affaire le plus rapidement possible et sans chichis.

– Vous parlez à l'huissier de la préfecture de Godthåb. Je fais ce voyage une fois par an et il me faut visiter toute la côte. Je n'ai guère le temps de prendre le café avec chacun des débiteurs, et je vous demande donc de venir à terre immédiatement.

L'huissier satisfait baissa les yeux vers Martin.

Qui regarda Gert.

Lequel était toujours recroquevillé sur lui-même et faisait semblant de ne pas exister.

Martin soupira et sauta à terre.

Ils se tenaient à présent face à face. L'huissier ouvrit son dossier et sortit un stylo.

– Vous savez de quoi il s'agit... commença-t-il.

– Malheureusement non, répondit Martin.

L'huissier leva les yeux de son dossier et il était clair qu'il pensait : « Pitié ! Encore un de ceux-là ! »

Puis il soupira et attaqua le morceau.

– ... bon, alors on reprend tout au début : il s'agit de votre bateau...

– Jusqu'il y a peu, c'était le bateau d'Ole Matthiesen, sourit Martin.

L'inspecteur confronta le bateau et ses papiers.

– Un canot en fibre de verre de quatorze pieds, marque Askeladen – jaune – et orange à l'intérieur – moteur Evinrude de quatre chevaux – et vous êtes Gert Malakiassen...

– Non.

L'inspecteur leva de nouveau les yeux.

- Non ?
- Non, répéta Martin. Je *ne suis pas* Gert Malakiassen.
- Vous venez de dire que vous l'étiez !

Martin corrigea gentiment :

– Non. Vous avez demandé : “C’est bien Gert Malakiassen ?” – et j’ai répondu : “Oui, *c’est* bien Gert Malakiassen !”

Il montra du doigt le petit bout d’homme ratatiné dans le bateau, qui ne leva pas la tête.

– Et à gauche, ce sont les poissons, ajouta aimablement Martin.

Maintenant, c’était au tour de l’huissier d’être irrité, et lui ne connaissait pas l’art de la dissimulation.

– C’est assez embrouillé... commença-t-il.

– Vous voulez que je leur demande de changer de place ?

L’huissier le regarda d’un air vraiment las. Lui-même n’étant pas un humoriste, il était d’avance gagné par la fatigue quand il en flairait un. Car l’humour est une déviation de la ligne droite, or c’est la ligne droite qui mène au but.

Il ne se laissa donc pas distraire.

– Pourquoi alors Gert Malakiassen n’a-t-il pas répondu lui-même ? s’enquit-il.

– Je l’ignore... Martin se tordait les méninges. Sans doute parce que vous lui avez posé la question en danois. Gert ne parle que le groenlandais.

De nouveau le dossier, qui semblait le point fixe de l’huissier, fut consulté. Il pointa le stylo sur un des paragraphes.

– Selon mes papiers, Gert Malakiassen est bilingue, constata-t-il. Sinon j’aurais emmené un interprète.

Un instant, Martin fut embarrassé, puis il secoua la tête et partit à l’attaque.

– Il y a donc *encore* une erreur dans les papiers ! C’est quand même une plaie, vous ne trouvez pas ?

L’homme sec n’eut pas le temps de répondre que Martin poursuivait déjà :

– Excusez-moi de ne pas m’être présenté : Martin Willumsen, je dirige l’école ici.

Il tendit la main et l’huissier fut obligé de la prendre, ce qui l’obligea à glisser son stylo dans sa bouche ; cela ne lui seyait pas du tout, et ne lui convenait visiblement pas non plus.

Martin garda sa main et entama une conversation détendue :

– Votre voyage s’est-il bien passé ? C’est une belle promenade, surtout quand tout est calme comme aujourd’hui...

L’huissier libéra sa main, ôta le stylo de sa bouche et explosa :

– Il n’y a pas d’erreur dans les papiers : je les ai moi-même remplis !

Il vérifia avec inquiétude s’il n’y avait pas de traces de dents sur le stylo.

Il y en avait, c’était rageant.

– Mais l’information comme quoi Gert Malakiassen serait bilingue, vous avez bien dû la recueillir quelque part, n’est-ce pas ?

– Oui, bien sûr, mais...
– Vous voyez bien ! Ce n'est donc pas non plus très facile pour vous, je le comprends parfaitement.

C'était comme essayer de faire fondre un iceberg avec une bougie. Le fonctionnaire de Godthåb ne laissait aucune prise : ils avaient envoyé plusieurs courriers à monsieur Malakiassen mais n'avaient jamais reçu de réponse.

Ici, Martin intervint. Il leva une main et demanda :

– Toutes ces lettres... vous les avez évidemment écrites en danois, n'est-ce pas ?

L'huissier hocha la tête. Oui, bien sûr.

– Vous voyez bien ! Martin eut un grand sourire et le prit par les épaules pour le ramener à son bateau.

– Revenez donc une autre fois et amenez un interprète ! Et profitez du beau temps, comme nous le faisons, nous ! Gert et moi, nous avons passé tout l'après-midi sur le détroit à bavarder et à pêcher.

L'huissier se libéra de son bras et se tourna vers lui. Il souriait gentiment :

– En tant qu'agent de la fonction publique, ce que vous êtes, n'est-ce pas... voudriez-vous avoir la gentillesse de traduire ?

Martin lui retourna son gentil sourire.

– Ç'aurait été avec plaisir. Mais malheureusement moi non plus je ne parle pas le groenlandais.

Le long fonctionnaire pencha un peu sa tête étroite et demanda :

– N'avez-vous pas bavardé tout l'après-midi, vous et monsieur Malakiassen ?

Gert avait insensiblement levé la tête et jetait un coup d'œil sur le duel, où son zélateur était en difficulté.

– Oui, bafouilla Martin. Oui, mais... très peu en fait. Je ne sais pas beaucoup de... groenlandais... c'est pour ça que nous nous sommes contentés d'une demi-journée...

Gert se cacha de nouveau rapidement le visage.

L'instituteur baissa les yeux.

Le fonctionnaire souriait.

C'était raisonnable, après tout : Gert avait acquis un bateau et il devait évidemment le payer. La morale était claire comme de l'eau de roche et Martin savait parfaitement qu'il menait un combat non seulement vain mais également fallacieux. C'était Gert qui s'était mis en tort, et le fonctionnaire qui avait raison.

Martin fut sur le point de se tourner vers Gert pour lui dire de cesser ces bêtises, de monter à terre et d'assumer ses responsabilités – ils trouveraient sûrement un arrangement. Il pouvait tout simplement proposer à Gert de lui prêter l'argent pour deux ou trois mensualités. Ce n'était pas non plus très juste de faire perdre du temps à l'huissier quand son bateau attendait.

Mais l'huissier ignorait ce qui se passait dans la tête de Martin et il gâcha sa

victoire par une bourde qu'il eût fort bien pu éviter. La bureaucratie danoise auto-instaurée avait l'habitude d'avoir raison, puisqu'elle agissait toujours sur la base de ses propres règles – c'étaient les chasseurs groenlandais qui devaient s'adapter aux papiers et aux décrets.

Jamais le contraire.

Au fond, la législation est fondée sur le sentiment universel de justice, mais un état-major de fonctionnaires s'est au cours des temps habitué – et nous a habitués nous aussi – à ce que le sentiment de justice se fonde sur la législation !

De sorte que le système ne combat jamais en terrain étranger.

Lorsque, sous la silhouette d'un aimable agent, il se déplace parmi ceux qui constituent la justification de son existence, son terrain familier l'accompagne sous la forme d'un petit dossier. Dès que le dossier s'ouvre avec un minuscule *clac*, le terrain familier se déploie comme un canot en caoutchouc gonflable, afin que le fonctionnaire se sente à son aise.

Mais cet huissier-ci avait oublié que papiers et paragraphes étaient également le terrain familier d'un directeur d'école, aussi, lorsque, satisfait d'avoir gagné la bataille, il tendit les imprimés à Martin, il gâcha tout par une seule petite phrase inutile :

– Puisque vous savez suffisamment de groenlandais pour bavarder tout un après-midi, vous en savez sûrement assez pour traduire ces quelques mots à monsieur Malakiassen, je suppose ?

Martin était sur le point de jeter l'éponge et de confirmer d'un hochement de tête lorsque l'autre ajouta :

– Il faut bien que les instituteurs servent à quelque chose !

Toute activité cérébrale cessa chez Martin, le flux fut neutralisé un bref instant, puis repartit, mais il avait suffi de ce bref instant pour qu'il prît un tout autre cours.

Martin ne se retourna pas vers Gert mais fit front contre l'impudent, et mobilisant une autorité par ailleurs inexistante, il se grandit de quelques centimètres.

Une belle prestation, mais qui est tout à fait réalisable.

– Pourrais-je jeter un coup d'œil ? demanda-t-il en souriant et en tendant la main.

Il reçut le dossier et se mit à étudier les papiers. Il parcourut une page – puis releva vivement les yeux vers l'huissier qui, dans l'exercice de ses fonctions, n'avait jamais connu que des triomphes et ignorait qu'il venait de réveiller un enseignant.

Martin fronça les sourcils.

– Voyons, mais il y a une faute d'orthographe !

L'inspecteur eut un sursaut.

– Vraiment ?

– Oui, dit Martin. Et encore une !

Les épaules du fonctionnaire de Godthåb s'affaissèrent un peu – à peu près

d'autant que Martin avait grandi quelques instants auparavant. La somme des succès et des fiascos dans une situation est-elle toujours constante ?

Martin secoua lentement la tête.

– Mais il y en a un tas ! Avez-vous un bac littéraire ou scientifique ?

De sa main libre, l'huissier essaya de récupérer ses imprimés, mais Martin s'éloigna d'un pas – trop intéressants, vraiment. L'homme à la triste figure essaya de mobiliser son statut antérieur, mais l'avantage du terrain familier s'était envolé.

– Je suis huissier, attaché à la préfecture. Et j'ai donc une formation complémentaire de bureau. Ce qui réclame un certificat d'aptitude professionnelle !

– Ah, fit l'instituteur avec un hochement de tête. Le certificat ! Dans ces conditions, bien sûr, c'est tout à fait honorable, mais tout de même...

L'huissier troublé jeta un coup d'œil autour de lui – il se demandait où tout ceci allait mener. Martin posa une main sur son épaule, et il ne se déroba pas.

– Oui, ce n'est pas pour critiquer, s'excusa Martin, mais c'en est quasi incompréhensible : regardez ça, par exemple !

Il mit les papiers sous les yeux de l'huissier et posa l'index sur un mot.

– Comment épelez-vous « recouvrer » ?

L'huissier, pris de court, répondit par un automatisme acquis dans la nuit des temps :

– R-E-C-C-O-U-V-R-E-R.

– Et oui, c'est comme ça que vous l'épelez ! s'exclama Martin. Et c'est justement ce que vous ne devez pas faire ! Il n'y a qu'un *c* à recouvrer. Il faut que vous vous en souveniez.

L'huissier hocha la tête machinalement, et l'instituteur poursuivit :

– Voyez, regardez ici... regardez ce que vous avez écrit, sinon nous n'apprendrons jamais rien, n'est-ce pas ?

Un sourire mi-figue mi-raisin, arboré pour sauver les meubles, est souvent interprété comme le premier signe de la capitulation.

L'autorité de l'instituteur s'accrut en conséquence.

– Le verbe est composé, ET, quand le verbe est composé, il est naturel de se demander : DE QUOI est-il composé ?

Il regarda le fonctionnaire paralysé mais ne lui donna pas le temps de répondre.

– Oui, poursuivit l'instituteur. Il est composé de deux parties – à savoir « re » et « couvrir ». Si cela n'apparaît pas, le verbe n'a aucun sens, n'est-ce pas ? Donc, un seul *c* ! On s'en souviendra, n'est-ce pas ?

Il contrôla du regard l'interrogé.

Juste le temps d'avaloir sa salive et de commencer à ouvrir la bouche, l'instituteur était à nouveau prêt.

– Bon ! Essayons de mettre un peu d'ordre. Qu'est-ce qui devrait être écrit là ?

L'instituteur pointa.

– Où ? L'inspecteur se dépêchait : cette fois il ne voulait pas être en reste. – Il y a écrit : « date limite expirée ».

Martin hocha tristement la tête.

– Si seulement c'était le cas... Mais en fait il est écrit « date limite expirée ». Il manque un *r*.

L'homme maigre avança son nez sur les papiers pour étudier la catastrophe.

– C'est juste un *r* qui a sauté, se défendit-il. C'est une faute de frappe.

– Mais une faute de frappe vraiment malencontreuse ! affirma l'instituteur, si quelque chose est expié, la peine a déjà été subie... Si vous me prêtez votre stylo, je vais souligner les fautes, ça va faire un sacré gribouillis, mais autrement, nous n'apprendrons jamais rien.

Il prit l'homme ébranlé par les épaules et ils avancèrent ensemble vers son bateau pendant que Martin parlait :

– Maintenant je vais relire tout ça ce soir et le mettre sous enveloppe pour l'envoyer au préfet en personne. Comme ça vous pourrez en causer avec lui à votre retour. Il suffira que vous corrigiez le plus gros et ce sera parfait. Bon voyage !

Il aida le grand homme desséché, accablé d'étranges tiraillements au coin des yeux, à monter à bord et à larguer les amarres.

C'est affligeant, pensa Martin, de voir les immenses blessures laissées par la scolarité, que les gens se coltinent toute leur vie. Sans s'en douter, jusqu'à ce que tout à coup quelqu'un enfonce le couteau dans la plaie.

Il décida soudain que, si ce n'était pas déjà trop tard, il s'efforcerait avant tout dans son travail de ne pas faire de mal.

Il observa le bateau qui s'éloignait à une telle vitesse qu'on aurait pu croire que lui aussi venait de subir une remontrance. Martin découvrit alors qu'il avait retenu son souffle tout ce temps et commençait à avoir le vertige. Il inspira profondément, et découvrit que Gert l'avait rejoint. Il souriait jusqu'aux oreilles, tapa Martin sur l'épaule et dit :

– T'es un génie, ma parole !

Martin le regarda gravement et répondit :

– Et toi, un poltron.

Et il s'en fut.

Dans la cuisine de l'instituteur, Jakúnguaq était en train de réchauffer dans une casserole du ragoût de porc en sauce. À Nunaqarfik, les portes n'étaient jamais fermées à clef, sinon les gens ne pouvaient pas entrer.

Il salua joyeusement quand Martin et Gert entrèrent.

– J'ai eu envie de casser une petite croûte tout seul, alors j'ai emprunté ta cuisine. C'est d'accord, hein ? demanda le garçon.

– Bien sûr, répondit Martin. Mais alors... tu ne vas pas manger chez toi ?

– Pas aujourd'hui, ils mangent quelque chose que je n'aime pas.

Jakúnguaq rit et fronça comiquement le nez, et l'instituteur secoua la tête et

rit à son tour, un peu distraitemment. Il avait toujours en tête la situation précédente et se sentait perturbé. Ils se débarrassèrent de leur matériel et Gert jeta un coup d'œil dans la casserole.

– C'est quelque chose que tu *vas* manger, ou que tu *as* déjà mangé ?

Puis ils sortirent pour mettre les poissons à sécher.

C'est toujours le propriétaire du bateau qui récupère la pêche, mais Gert n'avait rien voulu entendre et ils avaient amené la brouette chez Martin.

Gert était de très bonne humeur.

– T'es sacrement doué, professeur !

Martin s'adossa le dos au mur de tourbe de la maison.

– Laisse-moi me détendre un peu. J'ai un contrecoup.

Gert se mit immédiatement à découper les poissons. Il les fendait en longueur, de la queue jusqu'au départ de la tête, de sorte que le poisson tenait toujours par celle-ci. Puis, avec un long bâton muni d'un clou, il hissait le poisson sur le séchoir et l'accrochait, à cheval sur les traverses, hors de portée des chiens.

– Je crois qu'il va rêver de toi cette nuit ! rigola Gert.

Martin colla sa nuque à la tourbe tiède.

– Ne me fais plus jamais faire ce genre de choses, dit-il. C'est lamentable ! Je ne suis pas comme ça, je ne sais pas ce qui m'a pris.

– Tu l'as cloué. Comme ça !

Le poisson glissa à sa place, et Gert attaqua le suivant.

– Oui, mais l'homme avait raison, poursuivit Martin. Si tu as des dettes concernant ce bateau, il faut que tu les paies. Il reviendra.

– Pas tant que tu seras là !

– Quand il se sera remis, il sera furieux. Et il va y avoir du grabuge !

– Tu te débrouilleras, professeur !

Martin se redressa et regarda avec étonnement son ami à la petite stature, qui s'appliquait à hisser un flétan sur le séchoir.

– Ah, tiens ! Alors tout à coup tu trouves que je suis bon à quelque chose...

Gert n'en doutait pas.

– Pour tout ce qui a à voir avec les papiers et les idiots, oui. Pour les choses importantes, tu ne vaux rien.

– Tu ne le penses pas !

– Oh que si ! Sinon tu ne me laisserais pas accrocher les poissons tout seul.

L'instituteur sourit et s'empara d'un autre long bâton. Il n'avait jamais essayé auparavant, mais ce n'était pas difficile, du moment qu'on se concentrait.

Ils travaillèrent un bout de temps en silence, enfonçant le clou dans la tête du poisson, soulevant le bâton et le maintenant patiemment en équilibre en l'air jusqu'à ce que le poisson fût en place.

– De quoi t'as l'air ! dit Gert.

– Mmmmmm, répondit Martin, qui se concentrait. Ça salit. Mais on en a accroché pas mal.

Ça gouttait sur eux entrailles et autres délices de poissons éventrés.

– Et il y a aussi une sacrée pagaille dans ta maison, ajouta Gert peu après. Il y a du linge à laver...

L'instituteur balaya la remarque.

– Oui, je n'ai pas eu le temps de...

Puis il s'interrompit : maintenant il savait où Gert voulait en venir. Avec le grand loup marin en équilibre au bout du long bâton, il attendit patiemment l'inévitable. Gert continuait à réfléchir sans interrompre son travail.

– Alors moi être là.

Et moi penser :

pourquoi ministre envoyer instituteur si loin, loin au nord du Groenland ?

Lui envoyer là pour laver linge ?

Non.

Lui envoyer là pour faire ménage ?

Non.

Moi croire que lui ministre envoyer instituteur pour diriger l'école et enseigner enfants.

Martin était toujours immobile. Il dit sèchement :

– Ah bon, tu crois...

– Oui, justement. Mais... moi penser :

qui alors laver linge ?

Et qui faire ménage ?

Alors moi penser :

Aha ! *Kivfak* !

Un peu fatigué, Martin appuya le long bâton par terre : le loup marin était lourd.

– Chaque fois que tu me parles de cette façon idiote, dit-il, tu n'as qu'une idée en tête...

Gert interrompit et devina :

– Alors moi te rouler ?

– Et tu crois vraiment que ça va réussir ?

Gert hocha la tête fièrement.

– À chaque fois ! dit-il.

Le loup de mer se décrocha du clou et tomba sur Martin aussi malencontreusement que peut le faire un loup marin éventré. Mais la chose est difficile à décrire pour des gens qui ignorent le concept de « charlotte ».

Gert regarda son ami, qui avait fermé les yeux pour se contrôler.

– Elle s'appelle Naja, l'informa-t-il gentiment.

Chapitre 9

Elle ne parlait pas le danois, Naja. Pourquoi l'aurait-elle fait ?

Elle arrivait le matin, quand la maison était vide, et, pendant que Martin tentait d'orienter la jeunesse prometteuse sur les exploits de Lars & Lone et leurs intéressantes observations touchant au Danemark méridional, elle s'occupait d'une part plus significative de l'existence, tant et si bien que Martin trépignait d'impatience de rentrer pour la pause de midi.

Au début, il avait honte – ou plutôt, la situation le rendait honteux. Que quelqu'un d'autre nettoie derrière lui, range le fouillis du petit déjeuner, efface les auréoles laissées par la tasse de café, mette ses chemises sales à laver. Et les lave par-dessus le marché ! Il le supportait à peine.

Pour ne rien dire des sous-vêtements !

Là, c'était à la limite de l'intolérable ! Un peu vainement, sachant très bien que c'était sans espoir, il les cacha. Le sac de traîneau, que les saisons ne lui avaient pas encore permis d'étréner, était accroché dans l'entrée. Avant de partir pour l'école, il y dissimulait ses caleçons sales et chaque fois que sa main plongeait dans le tas sans cesse croissant, il s'avouait que ça ne pouvait pas durer. Il avait besoin d'une solution à long terme.

Elle se présenta d'elle-même, comme de bien entendu.

Un jour où il rentrait en hâte pour le déjeuner, il s'arrêta net en voyant sa maison, durement frappé : une corde à linge ! Couverte de caleçons d'homme. Dans l'air gelé, le linge ressemblait à de petites plaques de polystyrène blanc.

Cela devait arriver. Il prit une profonde inspiration, passa sous le terrible fil de la honte, pénétra dans l'entrée – le sac n'y était plus – puis dans la cuisine.

Le déjeuner était bien sûr servi sur la table, et dans l'évier il découvrit le sac retroussé. Naja éclata de rire, agita une main devant son nez et s'exclama : « Berkk !!! »

Alors il pivota sur ses talons et s'enfuit. Loin : jusque sur les rochers derrière le hameau.

Que faire ? Partir *qivigtoq* ?

Ou bien se laisser aller à la dérive sur une plaque de glace – mais ce n'était pas la saison.

Ce serait un peu trop compliqué – il faudrait prendre le bateau, peut-être faire le plein d'essence d'abord, aller jusqu'à un iceberg... bien incommode, quand même – et la spontanéité du désespoir en prendrait un coup.

Certes, il avait déjà fait l'expérience – de se faire servir.

Enfant unique, il avait eu l'habitude de voir disparaître ses vêtements sales, magiquement remplacés par des propres, joliment pliés sur la petite chaise à côté de son lit. Tel avait été son quotidien jusqu'au jour où, à dix-huit ans, il

avait été appelé à servir la patrie.

Et il avait eu l'impression que l'obstination de la marine à s'en tenir aux seuls règlements avait empêché sa mère de l'accompagner. Cependant sa pudeur toute neuve n'était nullement feinte, car ce n'était plus sa mère qui s'occupait de ses immondices. C'était Naja.

Naja !

Cette belle créature éthérée, dont les pieds ne devraient pas toucher terre, dont l'haleine était comme une boisson des dieux et dont la silhouette était d'une telle beauté qu'on osait à peine s'en approcher de peur qu'elle ne fût une vision de rêve... Et c'était elle qui devait tenir l'élastique d'un caleçon d'homme JBS, lourd de savon, avec poche kangourou et tout le tralala.

Ça lui était insupportable.

Évidemment, il était amoureux, inutile de le dire. Depuis le premier instant. C'eût été un comble qu'il ne le fût pas ! Car Naja était belle : plus grande que la plupart des gens du coin, plus mince aussi, d'ailleurs, ses cheveux étaient noirs et ses yeux bruns – aucune raison de renier ses origines. Martin avait remarqué que la plupart des Groenlandais prenaient la loi de la pesanteur à la lettre quand ils se déplaçaient, ce qui donnait aux hommes une attitude terrienne très seyante et aux femmes une sorte de lourdeur qui n'était pas toujours en accord avec son idéal féminin. Et tant pis pour lui, pas de doute là-dessus.

Mais avec Naja c'était différent : elle pensait vers le haut. Son esprit avait cette légèreté qui dans le fond a toujours été une condition à la survie. Il faut une tournure de pensée assez tordue, européenne et infectée de religion, pour faire de la légèreté d'esprit une caractéristique négative. Une telle démarche était étrangère à Naja : son esprit était aussi beau qu'il était léger.

Et son corps suivait l'esprit, de sorte qu'elle emplissait sa vie de rires – et son rire de vie.

Une telle femme, on ne peut que l'aimer – ce serait offenser l'existence que d'y manquer. Mais Martin estimait que son amour ne se prêtait pas à être rendu public.

Naja avait vingt-deux ans – lui trente-huit. Elle était venue au monde l'année où il avait acquis sa première motocyclette – une Husqvarna rouge, avec selle sport. Ça n'allait pas !

S'y ajoutait en outre toute la banalité de l'histoire : celle du Danois expatrié qui à peine arrivé se jette sur une femme groenlandaise, circonstance très problématique à une époque où le degré de « danicité » servait bien trop souvent au Groenland de mesure de valeur de toute chose.

Donc Martin gardait ses pensées, et ses mains, pour lui et essayait de toutes ses forces de considérer Naja d'un point de vue purement professionnel.

Elle était femme de ménage – *kivfak* – travail ordinaire et sensé. Elle touchait un salaire pour faire les courses, la vaisselle, laver le linge – et pas seulement les chemises. Elle était utile, il l'avait embauchée. Un point c'est tout.

Tant que Martin s'en tenait à ces considérations pratiques, tout roulait comme sur des roulettes.

Seul problème : c'était impossible.

Il était désarmé face à tant de merveilles.

Il y avait mille tâches à accomplir dehors : nourrir les chiens, pêcher... mais, à la longue, il devient tout de même difficile d'éviter sa propre maison. Surtout quand on y est irrésistiblement attiré.

Il s'était habitué à lui parler d'un ton un peu blagueur et coléreux – en danois. Sachant très bien qu'elle ne comprenait pas le danois et ne faisait aucun cas de la colère.

Il trouvait à présent plus commode de s'occuper du courrier de l'école à la maison. Comme ça il pouvait se plonger dans ses papiers pendant qu'elle repassait les draps et les chemises. Et riait de lui. Cela lui permettait également de fantasmer sur une vie de famille entièrement imaginaire – et c'était sûrement pour cela qu'elle riait.

– Regarde-moi ça, pouvait-il dire en pointant le doigt sur une nouvelle absurdité de la bureaucratie. Monsieur Gudmandsen poussait à la commande de la nouvelle édition de Lars & Lone, maintenant illustrée en couleurs par la femme de monsieur Gudmandsen qui, après tant d'années à Godthåb, était supposée savoir capter la spécificité groenlandaise qui rendrait ses coloriages plus significatifs pour les enfants groenlandais.

– Parions qu'on va bientôt publier dans la série des livres de calcul, s'esclaffa Martin en froissant la lettre. Et ces pauvres enfants seront obligés de calculer aussi *combien* de voitures, de saucissons, de pieds contre une marche...

Il entendit Naja rire et il s'interrompit :

– Je n'ai pas fini, dit-il. Tu ne peux quand même pas rire d'une histoire inachevée !

– *ivdlit*, dit-elle en le désignant du doigt. C'était de lui qu'elle riait – pas de ce qu'il disait.

Il se renversa contre le dossier de sa chaise, s'étonnant qu'on puisse prendre plaisir à être un objet de moquerie. Si elle me demande maintenant de l'aider à tirer les draps avant de les repasser, je meurs de bonheur.

Il y coupa.

Car la porte s'ouvrit, et on ne plie pas des draps quand on a de la visite.

C'était le médecin du district, Jørgen Andersen, qui entra en trombe – et était le bienvenu. Certes, les invités le sont toujours, mais c'était Jørgen qui en son temps avait amené Martin d'Umanaq à Nunaqarfik, qui l'avait quasiment kidnappé à sa descente de l'hélicoptère et conduit sur quarante kilomètres jusqu'au hameau.

Durant le trajet, le médecin avait déployé une constante activité. Pilotant la barque d'une main, il tirait de l'autre main des mouettes pour la soupe et, à son arrivée au hameau, Martin avait appris davantage d'histoires sur des personnes inconnues de lui qu'il n'en avait entendu en quatorze années de

récréation dans la salle des instituteurs.

C'était donc un hôte estimé qui arrivait.

– Il me faut du café ! dit-il en se jetant sur une chaise qui soutint le choc. Jakúnguaq arrivait derrière lui, portant son sac, et il fit mine lui aussi de s'asseoir.

– Déguepiss, morpion ! dit le médecin en lui faisant signe de partir. Il faut qu'on cause un peu. Reviens quand tu entendras jouer de l'accordéon.

Pas le moins du monde blessé, Jakúnguaq sortit tout content.

– Pourvu qu'il ne le prenne pas mal, s'inquiéta Martin. Il revient du Danemark et je crois que ce n'est pas toujours très facile.

– Alors j'aurai dû le porter moi-même, ce sac, dit le médecin en souriant à Naja, qui lui rendit son sourire.

Martin s'empressa de faire les présentations.

– C'est le médecin du district, commença-t-il. C'est lui qui m'a amené...

Jørgen l'interrompit :

– Inutile de nous présenter. Navarâna et moi, nous nous connaissons.

– Naja, glissa Martin.

– Précisément ! Le médecin ne s'arrêtait pas aux détails.

Grand !

C'était le premier mot qui vous venait à l'esprit quand on voulait décrire le médecin danois d'Umanaq. Et puissant, bien sûr.

Il possédait une force primitive qui n'était pas compatible avec la finesse. Et il en avait profité pour laisser son impulsivité innée donner l'impression d'une parfaite adaptation au caractère national groenlandais. Comme on en avait l'habitude dans ces contrées, Jørgen Andersen vivait dans l'instant – comme il l'aurait fait ailleurs, de toute façon. Même s'il avait abouti dans un hôpital de province danois.

Un être sans grande civilité mais foncièrement honnête.

Arborant la barbe, ça va de soi : il était contre sa nature d'empêcher quoi que ce soit de pousser à son gré. Après seize années de Groenland, il se sentait en général parfaitement à l'aise n'importe où. Donc ici aussi.

– Je fais l'école buissonnière, dit-il en prenant une gorgée de café. Il adressa un signe de tête reconnaissant à Naja : – Il est horrible.

Naja posa la cafetière sur la table et sourit.

– Je retourne très vite à Umánaq, poursuivit-il en s'adossant sur la chaise gémissante. Il faut que je sois demain midi à hôpital : si je ne suis pas revenu à temps, il y a quelques alcooliques qui devront prendre eux-mêmes leur température, et ça, c'est inacceptable.

Martin rit. Cela lui manquait, ce genre de bêtises.

– Tu es libre, alors... on pourrait aller pêcher ? demanda-t-il.

Le médecin secoua tristement la tête.

– Malheureusement, non. Je suis libre, mais j'ai promis de faire un remplacement pour le dentiste.

– Tu t’y connais en dents ?
– Je sais où elles se trouvent, oui, répondit Jørgen avec un hochement de tête tout en tendant sa tasse vers Naja.

Elle prit la cafetière et demanda :

– *míkisínguamik* ?

– Non, merci. Verse à ras bord. Il est vraiment mauvais.

Puis il reprit son explication – il adorait raconter.

– Le dentiste est un criminel, le savais-tu ?

Martin l’ignorait, même s’il n’avait jamais vraiment apprécié les dentistes.

– Claus aurait dû faire ici la tournée des margoulettes, mais il a été convoqué au Danemark.

– Rien de grave, j’espère ?

– Oh que si ! t’es dingue ou quoi ! Le bonhomme a envoyé son inventaire de la clinique sur formulaire bleu, or c’est le vert qu’il faut utiliser.

– Sale affaire !

– Et comment, crénom de Dieu ! Le formulaire bleu est pour la déclaration de revenus. Ils ont failli en faire une attaque, au Ministère : ils croyaient qu’il avait des masses de pépettes dans les placards de la clinique.

– Curieux quand même, non ?

Le médecin confirma d’un hochement de tête.

– Ce sont des idiots, et ils l’ont toujours été. Enfin tant pis ! Claus a une occasion de voir sa famille, et moi je m’occupe du plus urgent pendant son absence. J’ai même emprunté son matériel.

Martin se leva.

– Veux-tu que j’envoie quelqu’un le chercher dans le bateau ?

Mais Jørgen l’interrompit et le fit rasseoir d’un geste.

– Pas nécessaire. Je l’ai là.

Il sortit une tenaille de sa poche et l’agita en l’air.

Naja se leva immédiatement, enfila son chandail et se déroba par la porte avec un petit sourire et un « *bye* ».

Le médecin la suivit des yeux.

– Où va-t-elle ?

– À la maison, je suppose. Elle a fini, répondit Martin.

– Ah, je croyais qu’elle habitait là.

– Elle est embauchée ici, fit rapidement Martin. Pendant que je suis à l’école, elle est ici parce qu’il le faut.

Il réagit aux sourcils interrogateurs du médecin.

– Elle est *kivfak*, puisque je n’ai pas le temps de m’occuper moi-même du ménage. Quand je suis à l’école. Elle travaille ici.

Jørgen avait compris.

– Comment ça va, sinon ? Tu t’es adapté ?

Martin était content de changer de sujet et de pouvoir répondre positivement. Il n’avait rencontré que gentillesse, serviabilité, hospitalité – tout ce qu’un immigré turc peut souvent chercher en vain dans une petite ville

ordinaire du Danemark.

– Il me semble déjà être entouré d'amis, dit-il. Puis il se pencha en avant. Il avait besoin d'un confident.

– Mais j'ai un problème, commença-t-il.

– C'en est un de trop, affirma immédiatement le médecin en se penchant lui aussi. Était-il ironique ? Avec lui, on ne pouvait jamais savoir.

Martin lui parla de son problème avec Pavia.

– Il faut que j'en parle à quelqu'un, et après toutes les années que tu as passées ici, tu dois avoir un certain discernement.

– Bigre ! J'espère bien que non ! s'exclama le médecin. Ce genre de choses, je m'en méfie comme de la peste. C'est fichtrement encombrant et d'ailleurs c'est en train de passer de mode. Avec ça, on n'arrive jamais à prendre une décision.

Martin, qui ne voulait pas se lancer dans une discussion, se dépêcha de rectifier : Jørgen devait avoir acquis une certaine expérience. Comme l'autre le lui concédait, Martin poursuivit en toute hâte avant qu'il ne commence à détailler celle-ci.

Il parla des abus d'alcool de Pavia, de ce que cela signifiait pour l'école et pour l'église. Et pour le hameau en général.

Cela fut dit avec beaucoup de tact et Martin prit garde à ne pas parler de façon désobligeante de Pavia, un homme par ailleurs intelligent et aimable. Mais qui connaissait de ces périodes, où l'alcool prenait le dessus.

– C'est donc un poivrot, conclut Jørgen en se levant.

Martin se tortilla un peu : bon, on pouvait l'exprimer comme ça.

– Alors faisons-le, dit le bon docteur qui avait une prédilection pour les diagnostics fermes. On le met sous Espéral.

Il devait d'abord aller chez Birgitte, la sage-femme, qui avait réuni dans son cabinet un petit groupe de gencives douloureuses. Puis il irait faire un brin de causette avec Pavia.

– Dès demain, il prend les petites pilules blanches, conclut-il d'un ton rassurant.

– Merci... juste une chose encore... s'il commence à parler de *tupilaks*...

– Oui ?

– Pavia vient d'emménager dans une maison en bois. Il prétend qu'il y a des fantômes.

– Alors c'est sûrement vrai. Sinon il ne le dirait pas, hein ?

– Euh, non... Ils auraient des pieds immenses...

Le médecin rit.

– Oui... et des culs ! C'est le cas de ce genre de créatures. Je m'en occupe !

Martin, reconnaissant, promit de préparer un repas entretemps, et Jørgen partit, tenaille brandie, vers la maison de Birgitte.

Mais non sans s'être arrêté sur le seuil pour demander à Martin s'il connaissait Harald Dent d'Or ? C'était sûrement la tenaille qui avait agi comme déclencheur.

Harald Dent d'Or était le précédent dentiste du district. Il avait fait fortune et était maintenant installé dans le sud de la France où il passait son temps à crachoter des noyaux d'olives.

Il avait eu la chance d'être dentiste à une époque où un Parlement débonnaire et magnanime avait lâché la bride aux subventions de santé groenlandaises. Harald Dent d'Or avait écumé le district en arrachant des dents dès qu'il voyait menacer ne fût-ce que l'ombre d'un entartrage. Il décrétait ensuite l'urgente nécessité de poser des dents en or, lesquelles étaient commandées au prothésiste local – son épouse. Celle-ci entretenait d'étroits contacts avec certaines mines d'or sud-africaines, et veillait à ce qu'une bonne partie de leur production finisse dans les bouches béantes de la population du district d'Umanaq. Les factures de ce modeste commerce d'importation étaient ensuite expédiées, par l'intermédiaire de son mari, à l'État danois, heureux de pouvoir ainsi contribuer à l'hygiène buccale arctique.

Tout se passa à merveille et, cinq ans plus tard, le couple repartait, achetait une voiture de sport décapotable de grande marque et se dirigeait joyeusement vers le soleil du sud où ils coulaient depuis des jours heureux au milieu des cyprès et des citronniers et jouaient au golf avec un handicap de 43.

Jørgen Andersen soupira : c'était le bon temps !

Puis il se ressaisit et sortit satisfait. Certaines personnes veulent toujours avoir le dernier mot – lui, c'était la dernière histoire.

Martin, resté seul, continua à rire. Préjugant de l'ampleur de sa faim, le médecin avait proposé un repas basé sur de l'aigle. Martin ne pensait pas en avoir en réserve ; mais un gigot d'agneau, peut-être.

Il se mit à fouiller dans le congélateur. Le contenu des congélateurs est toujours rangé selon un principe très particulier : ce dont on a besoin se trouve forcément au fond.

Et en effet, il y avait là un gigot d'agneau. Martin se demanda si l'on pouvait cuire directement un gigot congelé. Puis il haussa les épaules et s'y attela.

Y'en a qui savent s'y prendre !

Cependant, il aurait presque eu le temps de le laisser décongeler, car le docteur Andersen ne revenait pas. Évidemment, il était impossible de savoir combien de personnes l'attendaient dans le cabinet de la sage-femme.

La dentition était un vrai problème pour un peuple qui n'avait jamais eu besoin de s'en soucier. Le grand fautif, c'était le biscuit sec, hérité de la marine danoise, lequel était devenu, tout comme les autres gâteaux industriels de longue conservation, le dîner des paresseux. Ceux qui se nourrissaient encore des richesses alimentaires groenlandaises n'avaient aucun problème dentaire – leurs dents se trouvaient entretenues pendant qu'ils mangeaient. La morue séchée est aussi efficace que la brosse à dents – certes, l'odeur est différente mais tout ça reste une affaire de goût.

La transformation des produits naturels avait annihilé leur pouvoir

intrinsèque de préservation des dents. Cela n'avait absolument pas été pensé ainsi. « Au huitième jour, le Seigneur créa la brosse à dents... » Des âneries, non ?

Il était déjà arrivé à Martin d'être séduit dans le hameau par une belle silhouette de jeune fille exhibant devant lui ses multiples attraits et provoquant chez lui quelques émotions des plus naturelles, jusqu'à ce que la jeune femme se retourne et lui découvre dans un grand sourire des gencives nues qui eussent fait la gloire d'une maison de retraite danoise.

Harald Dent d'Or ne s'était donc pas occupé de tout le monde.

Ici visiblement – à l'inverse du Danemark méridional – c'étaient les jeunes qui perdaient leurs dents, alors que les vieux avaient une bonne dentition car on ne change pas les habitudes alimentaires de toute une vie.

Martin jeta un coup d'œil découragé au gigot posé sur la table et enveloppé de torchons. Il était archi-cuit ; le contraire aurait été surprenant puisqu'il n'avait pas décongelé avant. Maintenant, en plus, il refroidissait.

La porte s'ouvrit, et son regard s'éclaira d'une lueur d'espoir. Mais elle ne fut poussée qu'à moitié, et une petite tête apparut.

– Y'en a de bonnes odeurs de nourriture, dit Jakúnguaq d'un ton caressant en se faufilant dans la pièce. Il contempla la table mise – pour une fois avec des serviettes – et s'illumina.

– Y'a bien la place pour trois couverts, oui ? demanda-t-il.

Martin aurait volontiers dit oui mais il s'était réjoui de bavarder avec Jørgen. Il attendait également avec impatience le rapport de sa conversation avec Pavia et mieux valait qu'il n'y eût pas de tierce personne.

Le garçon essaya donc un refus, et s'en trouva déçu.

– J'ai faim, protesta-t-il. Nous on mange du phoque tout le temps, c'est insupportable !

– Quoi ! le phoque t'est devenu tout à coup insupportable ? Martin était abasourdi.

– Sauf quand il est bien préparé. Mais elle le fourre.

– Qui ça, elle ? Ta mère ?

– Oui, maman... elle le fourre dans une marmite qui bouillonne depuis la veille, une grosse soupe avec des mouettes et tout le reste... et de la graisse ! Il y a des bouts de graisse dedans, de quoi dégueuler !

– Mais enfin, n'est-ce pas comme ça qu'on a l'habitude de faire ?

– Si. Ici, oui.

– Mais c'est ici qu'on est, Jakúnguaq !

L'instituteur regarda le garçon qui avait faim. Il s'était assis sur l'accoudoir du divan et lorgnait le paquet enveloppé de torchons au milieu de la table. Il avait un faible pour ce garçon. Ce ne devait pas être facile d'être lui.

Et c'était un gros gigot.

– Bon, dit-il alors. Prends une assiette et mange maintenant. Mais quand le médecin arrive, tu files. Sans discussion !

Jakúnguaq hocha la tête, tout content, et se leva pour aller se servir.

– Mais il n’y a pas de pommes de terre : je les ferai cuire quand il arrivera.

– Ça ne fait rien, c’est bon la viande !

Il avait débarrassé le gigot de ses torchons et commençait à se tailler de belles tranches.

– Ç’aura été plus long que prévu pour les patients de la sage-femme, expliqua Martin sans s’apercevoir de son jeu de mots. Et il devait passer après chez Pavia.

– Ça fait longtemps qu’il est allé chez Pavia, répondit le garçon tout en mâchant.

– Alors il ne va pas tarder, je vais mettre les pommes de terre.

Jakúnguaq secoua la tête.

– Ça m’étonnerait, il y a une fête.

– Une fête ?

– Oui. Chez Pavia, ils dansent. Alors je ne crois pas que tu devrais mettre les pommes de terre.

Martin se dirigea résolument vers la porte.

– Toi, tu restes là ! dit-il sévèrement au garçon sans se donner le temps de réfléchir à la raison pour laquelle il disait cela. Mais Jakúnguaq haussa les épaules avec satisfaction, posa le regard sur le gigot et l’y laissa.

Martin se dirigeait lentement vers la maison de Pavia, d’où émanaient en effet des rires et des notes joyeuses. Lorsqu’il ouvrit la porte, tout déferla sur lui : la chaleur, la musique, les rires, les martèlements de pieds cadencés – la joie, si l’on veut. Mais ce soir-là, l’instituteur n’était pas branché sur cette longueur d’ondes et lorsque, à travers la fumée, il aperçut le médecin sur la piste de danse, il fonça droit sur lui.

– Mais nom d’un chien, c’est quoi ce foutoir ? explosa-t-il, car la pression intérieure avait vite grimpé. Tu m’avais promis...

Jørgen lâcha son opulente compagne en lui adressant un sourire qui devait signifier qu’il ne s’agissait que d’une interruption momentanée. Ou quelque chose comme ça. Puis il saisit l’instituteur furieux par l’épaule et ôta son cigare de sa bouche avec la main qu’il agitant toujours quand il devait fournir une explication aussi nécessaire que celle-ci.

– T’es vraiment arrivé à un moment très défavorable, lui dit-il à voix basse. J’en avais presque fait le tour. Maintenant, tout est à recommencer à zéro et c’est pas une mince affaire !

– Pavia... commença Martin.

– Je sais, je sais. J’aurais voulu lui en parler, tu sais. Mais j’ai débarqué ici, et il se trouve que le neveu de sa sœur de Julianehaab a son anniversaire aujourd’hui. Il a onze ans, le cher bambin. Tu sais que pour les grandes fêtes familiales, il ne faut pas... Et Pavia est vraiment un homme très hospitalier, rien à dire là-dessus !

– Tu m’avais promis de m’aider ! siffla Martin.

– Je le ferai. Je lui parlerai demain matin avant de partir. C’est évidemment inacceptable.

– Sacré coup de main, je te jure !
– Écoute. Jørgen aspira une bouffée de son cigare. Ils savent que je joue vraiment bien de l'accordéon ! et c'est une fête de famille, alors c'est difficile de dire non. J'ai promis de jouer un peu plus tard.
– Demain matin, il doit être à l'école, devant les enfants, c'est justement ça, le problème, nom de Dieu !

Martin tapa du pied.

À un moment musicalement très bien choisi, à l'évidence, car tous les invités s'arrêtèrent et le considérèrent avec étonnement. Puis ils poussèrent un : *A-iiiiih !* et applaudirent.

– Le problème, corrigea Jørgen, c'est qu'il y a trop de bière en ville. On va essayer d'y remédier.

Martin pivota avec colère sur ses talons, sortit dans le froid et claqua la porte derrière lui.

Lorsqu'il entra dans la cuisine, Jakúnguaq leva des yeux heureux vers lui.

– C'est un très bon agneau, dit-il, la bouche pleine de ce qu'il avait trouvé bon.

– Je n'ai pas faim, murmura Martin. Mange tout. Ou emporte-le chez tes parents.

Il se laissa tomber de tout son long sur le divan.

– Mes parents sont à la fête chez Pavia, alors eux non plus, ils n'ont pas faim.

– En ce cas, mange-le en entier ou donne-le aux chiens, moi je n'en veux pas. Et puis j'aimerais bien être seul !

– Je pourrais en donner à Kavâjaq : il n'a rien chassé depuis deux jours.

– Parfait. Qu'il disparaisse ! Tu peux disposer ! Et salue-les de ma part !

– Ils vont trouver drôle que tu ne viennes pas, puisque c'est de ta part.

– Dis-leur que je suis malade !

– Alors Naja va s'inquiéter et elle va venir te voir.

Martin dut à contrecœur réactiver ces facultés qu'il venait de tenter de mettre au repos. Bien sûr, Kavâjaq et Mákak étaient les parents de Naja.

Il paraîtrait un peu bizarre d'envoyer le garçon chez eux avec de la viande et un message disant qu'il était malade. Le gamin avait raison : Naja viendrait.

Ce serait merveilleux. Il se mit donc immédiatement en devoir de l'éviter.

Peu après, Martin et Jakúnguaq traversaient le village, un paquet dans les bras. Une bien petite procession, il convient de le dire, mais ce n'était pas non plus un très grand village.

Ils s'arrêtèrent pour jeter des pierres sur la maison de Kavâjaq jusqu'à ce que celui-ci en sortît pour les mener à travers la meute de chiens qui, couchés autour de la maison, surveillaient leur territoire.

Là où Martin avait été élevé, il fallait nécessairement avoir un objet de visite, ou faire comme si on en avait un. Sinon on risquait de paraître importun : il ne fallait surtout pas s'imposer. Étrange, dans le fond, d'avoir besoin d'un prétexte pour entrer en relation avec des gens.

À Nunaqarfik, on entrait tout simplement dans la maison et on expliquait : « *pulârpunga* » je suis venu en visite. Aussi simple que ça. En revanche, l'invité ne s'attendait pas à de grandes réjouissances – peut-être une tasse de café, éventuellement.

Il n'y avait donc rien de particulièrement étonnant à la visite de cette petite délégation. On les salua joyeusement d'un bonjour et on les invita d'un geste à s'asseoir sur le lit.

On était en train de faire cuire du phoque.

Le frère de Kavâjaq était là aussi, c'était lui qui avait ramené le phoque. Naja, assise sur le lit, sourit à Martin puis reprit ses travaux manuels.

Elle se coupait les ongles.

Les pièces groenlandaises ne sont pas bien grandes. Il y a une table de cuisine, une table à manger, un lit, une ou deux chaises et un poêle, et les murs sont ornés d'images découpées dans des magazines danois. La famille royale, les Beatles et Jésus de Nazareth ont la plus grande cote. Martin ne savait où s'asseoir – il n'y avait vraiment de place que sur le poêle – et encore, il y avait la marmite. Naja se poussa un peu sur le lit pour qu'il puisse s'installer. C'était bien le pire endroit qu'il eût pu imaginer. Les odeurs émanant de la marmite emplissaient la pièce, il y avait de la viande en abondance pour tout le monde, et un instituteur danois était assis à côté de la plus délicieuse créature du monde, avec un gigot dans les bras, se sentant aussi bête qu'une dame patronnesse américaine ayant croché un lot de chauds caleçons de laine pour les enfants miséreux de l'Afrique équatoriale.

Il lança un regard furieux à Jakúnguaq, qui haussa les épaules.

À Martin de se débrouiller.

Petit con ! pensa l'instituteur en sentant le gigot lui brûler les doigts, bien qu'il ait eu largement le temps de se rafraîchir.

Il lorgna de nouveau vers le garçon qui, à présent, s'amusait ouvertement de l'embarras de l'instituteur.

Puis on leur offrit de la viande !

Voulaient-ils un peu de phoque ? Mákak sortit des bouts de viande avec une cuillère en bois et les distribua. Jakúnguaq fit des grimaces à l'instituteur derrière son dos. Mákak tendit, un peu hésitante, un morceau à l'instituteur danois : accepterait-il ?

Martin sembla se réveiller et accepta d'un hochement de tête. Puis il réussit, avec le peu de groenlandais qu'il connaissait, à expliquer qu'il aimerait beaucoup, lui, goûter ce phoque exceptionnellement délicieux, mais que le jeune homme n'était pas encore assez vieux pour apprécier la viande de phoque. Aussi avait-il été obligé d'apporter pour lui un morceau de gigot.

Avec un sourire de renard, il tendit le paquet au gamin, qui devint silencieux pendant que les rires fusaient.

Puis on continua à manger. Après tout, il faisait ce qu'il voulait.

« Sava » est le mot. Qui signifie « mouton » en groenlandais. Et se prononce exactement comme « ça va » en français.

Les deux convenaient.

Puis l'instituteur se figea. Qu'est-ce que c'était que ça ? Les autres le regardèrent et, voyant qu'il tendait l'oreille, ils écoutèrent à leur tour. Ils n'entendaient rien de spécial, mais lui, oui. Il connaissait ce bruit !

De nouveau, il se fit entendre :

– Toc, toc, toc... uuuuuuuuh !

– Des *tupilaks* ! dit-il.

Les autres le regardèrent, interrogateurs.

– Ceux d'Uvkussigssat ! Aux grands pieds !

Puis ça reprit :

– Toc, toc, toc... uuuuuuuuh !

– Écoutez !

Martin reproduisit le bruit en frappant sur la table puis en imitant de la voix le *uuuuuuuuuh* !

Le père de Naja se leva et lui fit signe de le suivre. Ils sortirent sur l'escalier devant la maison et Kavâjaq montra du doigt le bas du mur où ses chiens, couchés à l'abri du vent, se grattaient de temps à autre, faisant cogner leur patte tendue contre la paroi de bois. Puis ils entonnaient le hurlement de loup caractéristique des chiens de traîneau.

– Toc, toc, toc... uuuuuuuuh !

Ils rentrèrent.

C'était donc ça ! Pavia avait toujours habité une maison en tourbe et maintenant qu'il avait emménagé dans une maison en bois, il entendait des bruits inconnus jusque-là.

L'instituteur s'affala sur le lit. Bête ! Nom d'une pipe, ce qu'il était bête ! Il ferait mieux de rentrer tout de suite au Danemark. Grands dieux !

Puis ils commencèrent à rire. On avait jusque-là montré une certaine réserve envers l'étrange Danois, mais à la longue c'était intenable : il fallait que le rire fuse.

Et le rire n'est pas une mauvaise chose. Surtout quand on descend d'un peuple qui sait devoir à sa gaieté la survie de générations et de générations.

Jakúnguaq riait, Kavâjaq, son frère, Mákak, sa femme, Naja – le rire tournait autour de lui dans la petite pièce et finalement prit racine en lui. Il démarra par un petit gloussement qui remonta par secousses à travers son corps. À la fin, il le laissa éclater vers le plafond et se renversa en arrière sur le lit, la tête sur les genoux de Naja.

Où il s'endormit.

Chapitre 10

Il y avait eu une assez longue période de mauvais temps. L'automne s'était vraiment installé et l'hiver se tenait prêt dans les starting-blocks. Le vent avait pressé les icebergs les uns contre les autres et ils formaient presque un bouchon dans le Petit Détroit. Mais la glace ne s'était pas encore formée.

Il était difficile pour les pêcheurs de sortir – difficile de pêcher à bord de petits bateaux entre de grands icebergs. Et le menu se composait principalement de mouettes qui se vautraient follement dans le vent et s'approchaient un peu trop des côtes de l'île, où les hommes se tenaient aux aguets derrière les rochers. De leur cachette, ils tendaient un bras en l'air et agitaient une aile de mouette tout en imitant le cri de l'oiseau. Un son très puissant, qui exigeait qu'on pousse l'air à travers les cordes vocales d'un coup violent. À déconseiller formellement aux personnes susceptibles de souffrir de diarrhée. L'imitation réussissait souvent et un des grands oiseaux libres plongeait pour venir voir ce que son camarade avait sur le cœur.

Et il y avait de nouveau de la viande dans la marmite.

Plus d'un mois s'était écoulé depuis les derniers contacts avec la ville, ce qui en soi ne signifiait pas grand-chose. La petite boutique manquait un peu de tout, mais quelle importance, disaient les gens. Il n'y avait déjà pas grand-chose, donc ce serait arrivé de toute façon.

Et pourtant – et là nous abordons un sujet limite pour la pudeur de Martin, mais cela fait partie d'une description véridique de la réalité.

Pour le dire tout cru : le P.Q.!

La petite boutique manquait de papier toilette.

Normalement, dans notre monde, ce genre d'article est considéré comme une évidence presque triviale – et on n'en évalue le prix que lorsqu'on en manque. Mais quand cela arrive, ce manque devient exceptionnellement obsédant.

À Nunaqarfik, on avait l'habitude de prendre les choses de la vie telles qu'elles se présentaient, mais là des décennies de politique danoise d'approvisionnement efficace avaient produit leur effet. Des hommes forts, habitués à défier les humeurs de la nature, à se tenir courageusement face à face avec des ours blancs et à braver morses et baleines, des hommes qui affrontaient les difficultés en riant et la douleur avec un haussement d'épaule, devenaient soudain apathiques et découragés, le regard lointain, lequel se posait souvent d'une façon très particulière sur les poissons plats des entrepôts de salage.

Martin ignorait comment les autres s'arrangeaient, très franchement, il n'en savait rien. Et il ne posait pas non plus la question.

Personne ne le faisait. Dans l'ensemble, d'ailleurs, on ne se parlait plus beaucoup. Il y avait dans les contacts quelque chose de douloureux et de fermé, comme un fatalisme réservé. À chacun de se débrouiller comme il le pouvait.

Maintenant – tant d'années plus tard – on peut sans doute révéler que l'instituteur danois n'avait jamais tant apprécié les archives de l'école répertoriant les absences des élèves, ni les recueils de « Règles et Décrets concernant le système scolaire groenlandais ».

Lesquels remontaient jusqu'à 1954 et remplissaient une étagère entière.

À son arrivée.

Et il est très utile de se remémorer ainsi la vitesse à laquelle peut être chamboulé votre jugement sur ce qui a de la valeur dans l'existence.

Mais cette fois l'heure de la délivrance approchait !

À l'horizon gris apparut le *Poisson blanc*, le bateau d'approvisionnement de la compagnie Royal Greenland, louvoyant entre les glaçons, les icebergs et les bourrasques.

Les enfants l'aperçurent évidemment en premier – comme toujours – et ils n'avaient pas la réserve des adultes. Exultants, ils traversèrent le hameau en criant :

– Papier toilette *aggerpooq* !

Il était en route, le papier béni qui allait ramener le calme dans les esprits.

Le bateau approchait et l'école se vida de tout ce qui vivait et respirait, le gérant de la boutique sortit de son bureau et tous furent drainés vers la jetée et s'y massaient lorsque le *Poisson blanc* accosta.

– Papier toilette, papier toilette ! chantait encore et encore le chœur jubilant des enfants, dont l'écho ricochait entre les rochers, assurant tout le monde que les quarante jours de traversée du désert prenaient fin.

L'équipage avait dévissé le grand panneau de cale et le gros moufle de la grue s'enfonça dans l'obscurité.

L'instituteur et le catéchiste se tenaient côte à côte, les yeux rivés sur le miracle qui allait se produire.

– Et voilà ! dit Pavia en s'illuminant.

Une grosse moto surgit des entrailles du navire et l'on sentit la déception chez tous les spectateurs – sauf chez Pavia.

– Je l'ai commandée à Munich, expliqua-t-il.

Et Martin pensa : « Oh, mon Dieu ! »

Une entreprise de vente par correspondance allemande avait trouvé un filon en expédiant son gros catalogue à tous les foyers du district. Et avait par là allumé une braise et créé un besoin qui n'aurait guère existé sans elle. Une vieille femme du hameau était ainsi en possession d'un vibromasseur électrique, et la sage-femme s'était procuré une télévision. Elles n'attendaient plus à présent que le jour où l'on installerait l'électricité.

Pavia alla réceptionner sa moto et commença à le dépouiller de son emballage de carton.

Martin, n'y tenant plus, s'approcha avec curiosité.

– À quoi diable va te servir une moto, Pavia ? demanda-t-il. Il n'y a ni routes ni sentiers, les maisons sont dispersées sur les rochers !

Pavia eut un sourire patelin et mystérieux.

– Où veux-tu aller avec cet engin ?

Pavia avait un secret, et il y tenait. Il rayonnait comme un soleil et répondit qu'il ne le savait vraiment pas.

– Mais nom de nom ! Tu ne peux pas t'en servir ici !

Pavia tapota avec extase la selle et lança un sourire taquin à son collègue danois :

– *ímaqa*, chuchota-t-il avec un bonheur mal refréné. *ímaqa*...

Puis le crochet de la grue plongea à nouveau dans la cale et on s'attendit cette fois-ci à voir enfin la première palette du papier tant attendu.

Un garçon cria :

– *mánakut W.-C. papieri* ! Le voilà !

Mais non.

Les clameurs s'éteignirent lorsque la grue tira un piano de la cale. Martin jeta un rapide coup d'œil à Pavia, qui fit non de la main. Ce n'était pas lui. L'instituteur s'approcha pour examiner le mystérieux piano qui fut libéré du crochet, lequel retourna aussitôt au fond de la cale.

Qui diable avait pu commander un piano ?

Mais à présent le moufle réémergeait et cette fois il y avait une palette de papier toilette au bout du câble. C'était au temps où au Danemark, en cas d'urgence, on prenait le téléphone et on composait 0 0 0 – et Martin commençait à deviner d'où était venue l'idée.¹

Les hourras se déchaînèrent sur le quai, les enfants jubilaient et applaudissaient, des cris jaillissaient aussi des rochers alentour où de jeunes gens déchargeaient leurs fusils en l'air dans un élan de pur enthousiasme.

Au milieu de ce transport de joie, un passager descendit du bord.

Un homme élégant de quarante ans et quelques années – le manteau jeté sur les épaules, les gants dans une main et une écharpe nouée gracieusement autour du cou. Il regarda autour de lui en souriant à tout ce brouhaha, jouissant de chaque seconde et agitant la main à droite et à gauche comme s'il voulait personnellement saluer le monde entier et sa louange fervente.

Puis il aperçut le piano et alla l'inspecter.

Là se tenait Martin ; il remarqua alors seulement le nouvel arrivant qui, après inspection, leva un regard soulagé.

– C'est formidable : il n'a absolument pas l'air d'avoir été endommagé. Il faudra bien sûr le réaccorder... – et il ajouta confidentiellement et non sans fierté : – j'accorde moi-même !

Derrière son dos une nouvelle palette de papier toilette – plus grande que la première – fut hissée de la cale et pendant qu'elle était encore suspendue sur le crochet, une nouvelle vague de hourras éclata.

L'hôte élégant au manteau jeté sur les épaules contemplait autour de lui la

foule heureuse. Il souriait de toutes ses dents.

– C’est quand même bouleversant ! s’exclama-t-il. Je ne me plaindrai certes pas de l’accueil que j’ai reçu partout jusqu’à présent, mais ceci est... oui, je ne trouve pas d’autre mot que bouleversant !

Il agita la main et salua affablement en inclinant la tête.

Martin sentit que c’était à lui de prendre la situation en main.

– Bonjour et bienvenue ! Je m’appelle Martin Willumsen. Je suis instituteur ici.

– Ah, alors c’est vous qui vous occupez de l’organisation ?

– L’organisation ?

– Je le répète ; l’accueil est absolument fabuleux – j’ignore comment je vais pouvoir être à la hauteur de tout cela.

Il était clair que l’impeccable monsieur riait sous cape de cette idée impensable qu’il pourrait ne pas en être capable. Et il regarda de nouveau Martin, qu’il considérait à présent comme l’organisateur.

– Mais il faut que vous me disiez comment cela va se dérouler !

– Euh... oui.

Martin l’aurait volontiers satisfait mais il était désemparé. Visiblement l’aimable bonhomme pensait bénéficier d’un accord quelconque. Avec qui ?

Mais il fallait crever l’abcès et Martin prit une grande inspiration :

– Comment ? demanda-t-il hardiment.

– Comment ?

Martin évita son regard.

– Oui, en fait, je suis là à me sentir un peu bête. Je ne sais pas du tout...

– Vous ne savez pas du tout... ?

Il dut affronter les yeux étonnés.

– Oui... je n’ai entendu parler d’aucun événement à organiser.

– Non ? Vous n’avez rien reçu du Ministère ?

– Nous avons été coupés du monde pendant presque un mois et demi. À cause des glaces flottantes.

– Ah, et maintenant elles ne flottent plus ?

Martin regarda avec surprise l’homme qui agita son écharpe en feignant la confusion.

– Pardon, dit-il avec un petit rire. C’est plus fort que moi, vous voyez – je ne peux tout simplement pas m’empêcher de faire de l’humour. On est comme ça à l’opéra, on n’est pas du tout comme les gens s’imaginent.

Un peu interloqué, Martin allait répondre que c’était une bonne chose, mais l’homme poursuivit :

– Mais mon Dieu ! Je ne me suis même pas présenté, je pensais...

Il tendit la main et Martin la lui serra.

– Olaf Lindgreen, chanteur lyrique, bonjour ! Je suis attaché à l’Opéra Royal, et je devais donc terminer ma tournée ici.

Bien entendu, il y avait un sac de courrier à bord du bateau, et plus tard Martin devait lire la lettre du département culturel du Ministère du

Groenland : « Le Ministère vous informe par la présente que l'illustre chanteur baryton de l'Opéra Royal, Olaf Lindgreen, a été envoyé faire une tournée dans toutes les villes et quelques comptoirs de la côte. »

On souhaitait par là « renforcer le sentiment de communauté culturelle des différentes parties du royaume : Olaf Lindgreen, au cours de ces concerts, interpréterait un choix de chansons tirées du trésor culturel danois, une des pierres angulaires de nos efforts pour garder notre identité danoise. »

Mais tout cela, Martin ne le lirait que plus tard. Debout sur la jetée devant le chanteur inattendu, il devait improviser à l'aveuglette.

Olaf Lindgreen commençait à prendre conscience du contexte des choses – ou leur absence de contexte.

– Mais cela veut-il dire, demanda-t-il, que vous ignoriez totalement que je venais aujourd'hui ?

– Nous ignorions totalement que quelqu'un allait venir, oui, répondit Martin en plein accord avec la vérité.

– Alors ça !... Mais...

Il regarda avec étonnement les gens qui l'avaient malgré tout acclamé à son arrivée.

Puis il s'éclaira.

– Ça, c'est quand même étonnant : une réaction spontanée !

– En quelque sorte, oui.

Martin fut distrait par Jakúnguaq qui le tirait par la manche. Ce n'était pas le garçon souriant qu'il connaissait : ses yeux étaient différents.

– Professeur, chuchota-t-il, est-ce que je peux dormir chez toi ce soir ?

Martin fronça les sourcils. Que se passait-il à présent ? Mais il fut obligé d'expliquer que ce serait pour une autre fois, il avait a priori déjà un invité.

Le garçon hocha la tête et disparut. Quelque chose n'allait pas, Martin le sentait bien. Il fut ramené à la situation immédiate par le chanteur d'opéra qui commençait à s'inquiéter.

– Si mon arrivée n'a pas été annoncée à l'avance, comment allons-nous organiser le concert ?

– Le concert ?

Martin qui n'avait pas encore lu la lettre réfléchissait à toute allure pour savoir de quoi il retournait.

– Oui, poursuivit Lindgreen, le capitaine m'a informé que la *Baleine blanche*...

– Le *Poisson blanc*, corrigea Martin poliment.

– Ah, c'est un poisson ? En tout cas il m'a dit qu'exceptionnellement il resterait à quai cette nuit – à cause du concert, justement. Mais je doute qu'il puisse rester davantage.

Le problème n'est pas si compliqué, pensa Martin. Sauf évidemment qu'il n'avait aucune idée des mesures à prendre.

– Eh bien, nous organisons tout simplement... le concert, n'est-ce pas ?... ce soir, proposa-t-il.

Olaf Lindgreen paraissait préoccupé.

– Oui, mais allons-nous pouvoir rassembler les gens en si peu de temps ? Qu'en pensez-vous ? N'auront-ils pas d'autres rendez-vous ? On ne peut pas savoir si leur agenda...

– Ils viendront ! affirma Martin d'un ton rassurant.

C'était justement cela qui était étonnant dans un comptoir comme celui-ci : il ne s'y passait jamais rien mais tout le monde était toujours occupé. Il y avait des activités et des fêtes toute l'année – sans qu'il fût besoin de prendre date, sans calendrier ni agenda.

Martin avait un jour montré le calendrier de l'école au grand chasseur, le vieux Juânse. Il lui avait expliqué comment un calendrier comme celui-là permettait d'évaluer d'un seul coup d'œil le temps dont on disposait.

Juânse avait trouvé que le calendrier était très beau – celui-ci était illustré d'un ennuyeux monument de Copenhague – mais personnellement il se refusait à en posséder un. Pour lui, pareil objet mettait justement l'accent sur le temps qui manquait. Et ça, il n'en avait pas besoin. C'était même une drôle d'idée de tenir la comptabilité de ce genre de choses.

Martin évita de faire part de ces pensées au chanteur et s'attacha au côté pratique. Il n'y avait pas d'hôtel en ville, mais l'artiste était le bienvenu dans la maison de l'instituteur.

L'autre hocha la tête, satisfait.

– C'est comme ça que je l'entends. Il y a quelqu'un qui s'occupe de ma valise, n'est-ce pas ?

Martin lui promit qu'on s'en occuperait.

– Et le piano ? s'enquit l'invité.

On le ferait transporter à la Maison des Pêcheurs. C'était le local de réunion du hameau, construit deux ans auparavant par l'association des chasseurs (autrement dit par tous les hommes du hameau).

Quand tout le monde devait participer, les maisons étaient trop petites pour que la danse soit joyeuse, or celle-ci devait l'être. Sinon c'était inutile.

De plus on avait longtemps manqué d'une salle de cinéma ! C'était là un des véritables triomphes de la promotion culturelle ministérielle : on convertissait tous les films populaires au format 16 mm, afin de pouvoir les faire circuler dans les hameaux où l'on disposait d'un projecteur *ad hoc*.

Deux fois par semaine, il y avait donc séance de cinéma dans la Maison des Pêcheurs, et tout le monde accourait – quel que soit le programme. On s'asseyait à même le sol, sur les bancs ou les tables, serrés comme des harengs en caque, le regard rivé au mur blanc, pour assister au miracle. Dans un coin de l'image, s'incrustait en permanence la bouche d'aération du local avec sa chaîne en métal, ce qui était un peu perturbant pour les films plus exotiques. Mais que diable ! les chaînes de télévision du monde entier obligent bien des millions de téléspectateurs à accepter le logo de la chaîne dans un coin de l'écran, et sans doute nombreux sont ceux qui préféreront une bouche d'aération.

Qui a une fonction, elle.

Et le monde médiatique a si désespérément besoin d'une bouche d'aération.

Une fois que le Ministère avait payé pour la conversion en 16 mm, tout l'argent était consommé, et il ne restait plus rien pour financer un sous-titrage, ni – heureusement ! – une postsynchronisation. Donc, à la place de l'image, apparaissait de temps à autre un carré gris, et un présentateur groenlandais informait alors les spectateurs de ce qui allait se passer ensuite. C'était très pratique : cela permettait de décider si cela valait le coup, ou s'il n'était pas préférable de faire un petit tour dehors pour fumer une clope.

Les séquences grises étaient de longueur et de fréquence très variables, selon le genre du film.

Un film d'Ingmar Bergman exigeait de nombreux passages gris puisqu'il y avait beaucoup de choses à démêler, en revanche, quand il s'agissait d'un de ces films américains où un homme mal rasé, relativement taciturne et renfermé, se mettait dans une colère noire parce que quelqu'un avait fait exploser sa voiture, puis employait le reste du temps que durait le film à brutaliser des passants et dans l'ensemble à se conduire de manière fort impolie avec toute personne d'autre origine ethnique, il suffisait d'une seule petite séquence au début.

La venue du *Poisson blanc* signifiait donc l'arrivée d'un nouveau film – mais impliquait également des adieux déchirants.

Durant les cinq ou six semaines passées, on avait dû se contenter d'un seul film, qu'on passait deux fois par semaine. Mais peu importait – la salle était comble chaque fois. Et pas seulement – même si cela comptait quand même – parce que le film était un grand succès ! Le film *Martha*, qui racontait les péripéties vécues par l'équipage d'un vieux rafirot danois naviguant quelque part à l'étranger, où il faisait terriblement chaud, avait conquis le public local. Birger Jensen y jouait un matelot atteint du mal de mer, Karl Stegger un gros capitaine qui avait le cœur au bon endroit, un peu au nord de la ceinture... tout était comme il convient.

Mais ce que tout le monde attendait, avec une secrète allégresse, c'était le moment où le chef machiniste – le très jeune Morten Grunwald – constatait qu'il n'y avait qu'une seule chose à faire pour remettre en route le moteur cramé du bateau : « Il nous faut une POMPE ! »

Alors toute la salle jubilait, les enfants ricanaient et applaudissaient, et si l'opérateur Jïnse était de bonne humeur, il faisait marche arrière et montrait encore une ou deux fois la séquence. Mais jamais au ralenti ! Cela eût déformé le son : « Il nous faut une POMPE ! »

Il faut savoir que le mot danois « pompe » était devenu en groenlandais une expression d'argot pour désigner une relation sexuelle et, même si on est en droit de s'étonner qu'une société où la plupart des actes de ce genre devaient nécessairement se dérouler assez ouvertement, et où la pudibonderie ne semblait pas être un trait caractéristique, on pût à ce point s'amuser de l'expression, il était un fait que le seul emploi de ce mot, dans n'importe quel

contexte, faisait s'écrouler de rire tout le monde.

Il est difficile d'en comprendre la raison, mais parfois mieux vaut sans doute s'abstenir de comprendre et se contenter de se joindre au rire.

Il n'y aurait donc pas de séance de cinéma ce soir – Martin l'avait compris. Mais un autre événement, et qui promettait, il en était sûr.

Et maintenant il avait vraiment envie de quitter la jetée. Il voulut entraîner son invité vers la maison, mais Olaf Lindgreen l'arrêta.

– Il y a encore une chose : mon accompagnateur.

– Oui, où est-il ? demanda Martin. Il n'est peut-être pas descendu encore ?

– On m'avait dit que dans les petites localités, je pouvais compter sur le catéchiste local. Qu'ils avaient une formation d'organiste.

Ils arrivaient justement à la hauteur du joyeux Pavia qui venait d'arracher les derniers bouts de carton au monstre bleu chromé.

– Pavia ! il faut juste que je te présente Olaf Lindgreen, dit Martin.

Pavia leva les yeux et hocha la tête. Mais Martin voulait un peu plus de formes et Pavia dut se lever et serrer la main au nouveau venu.

– C'est un chanteur de l'Opéra Royal, Olaf Lindgreen, expliqua-t-il, et voici Pavia Olsen.

– Ah, je croyais que c'était *Ole* Olsen, lâcha le chanteur, qui apparemment connaissait la jeune star montante des courses à moto. Mais il se reprit immédiatement.

– Pardon, dit-il. Pardon, mais c'est plus fort que moi, il faut que je plaisante, c'est très gênant, je le sais. Excusez-moi, c'est impardonnable de ma part. Bonjour, monsieur Olsen.

Pavia s'en fichait. Il lui serra la main et lui souhaita la bienvenue pour pouvoir retourner à la splendeur bleue munichoise. Mais Olaf Lindgreen insista pour fixer un rendez-vous professionnel. Le concert avait lieu le soir même, il valait donc mieux qu'ils répètent. Pavia soupira et jeta un long regard nostalgique à son engin.

Le chanteur comprenait parfaitement que les partitions envoyées n'avaient pu arriver – ce que le catéchiste confirma tout de suite – mais cela ne faisait rien. Un chanteur royal ne se laissait pas vaincre si facilement.

– Tous les chants sont dans le *Recueil des Chants du Danemark*, le doyen de Godthåb m'a dit qu'on en avait un exemplaire dans toutes les églises du pays. Pourrions-nous le feuilleter ensemble cet après-midi, monsieur Olsen ?

Pavia hocha la tête – vaincu.

À présent, toutes les affaires pratiques ayant été réglées, le chanteur regarda autour de lui pour la première fois :

– Mais comme c'est fascinant, tout ceci ! s'exclama-t-il. Et ce que nous avons là-bas, ce doit presque être une montagne ?

Il s'avança sur le port et regarda avec enthousiasme autour de lui.

Ce qui donna à Pavia et à l'instituteur l'occasion d'échanger quelques mots à voix basse.

– Qui est-ce ? demanda Pavia.

Martin n'avait jamais entendu parler de lui.

– Sans doute chante-t-il. Puisque tu dois l'accompagner.

Pavia secoua la tête.

– Je n'ai pas le temps, et je ne sais pas. Je ne connais pas les mélodies.

– Non, mais si vous parcourez les partitions cet après-midi...

– Il n'y a pas de partitions...

L'instituteur soupira.

– Les partitions du *Recueil des Chants du Danemark* se trouvent à l'église, non ?

Pavia regarda le sol.

– Il n'y a pas de partitions !

– Le *Recueil des Chants du Danemark* ?

Cette fois Pavia enfonça ses mains aussi profondément que possible dans ses poches, afin qu'au moins une partie de lui-même lui fût cachée. Il évitait toujours de croiser les yeux de Martin.

– Ça fait plus d'un mois que... la boutique manque... murmura-t-il.

Le déclic se fit chez Martin. Bien sûr !

– Aïe !

Le chanteur d'opéra les ramena à l'instant présent.

– Voilà ! J'ai tout vu ! dit-il avec satisfaction. Voudriez-vous avoir la gentillesse de me montrer mes quartiers ?

Martin s'éclaircit la gorge.

– Il semble que nous ayons un petit problème...

– Avec mes quartiers ? S'il y a un problème avec les quartiers, je me contenterai des cinquièmes... pardon !

Il eut vraiment l'air confus.

– Je sais que c'est terrible, mais je n'arrive pas à...

– Les partitions... commença Martin.

– Oui ?

– Les partitions ont... celles du *Recueil des Chants*... dans l'église. Elles ont... disparu !

– Oui, compléta Pavia. Lors de l'incendie de l'église.

Le chanteur d'opéra fut effrayé.

– Oh, ça alors... l'église a brûlé ?

– Non... dit Martin, un peu nerveux à l'idée de ce vers quoi le poussait Pavia. Seulement une partie de l'église !

– Une partie ?

– Oui, dit Pavia. Une petite partie... les partitions !

– Quel malheur.

Lindgreen réfléchit.

– Ne savez-vous pas jouer sans partitions ? demanda-t-il prudemment, et Martin secoua immédiatement la tête.

Ça, au moins, c'était vrai.

– Oui, je peux difficilement me passer d'accompagnement... réfléchit le

chanteur. Savez-vous siffler ?

La réponse ne vint jamais, car à ce moment Martin entraîna son invité, laissant Pavia à sa moto.

On descendait maintenant du bateau le sac du courrier. Pavia le suivit des yeux, prenant immédiatement conscience que dans ce sac se trouvait une lettre pour lui. Avec des partitions.

Ce serviteur dominical du Seigneur fut un instant attaqué par un doute sur la grâce de la Providence et fortement tenté de tourner un peu plus son visage vers l'entreprise de vente par correspondance de Munich. Mais même les disciples de Jésus ont leurs attermoissements – et personne ne doit juger trop sévèrement Pavia pour ce petit vacillement de sa foi.

¹ Dans les années 60, le papier toilette brun clair s'appelait : 0 0. (N.d.T.)

Chapitre 11

En chemin, ils passèrent devant la maison de Timúta et, comme d'habitude, une explosion se fit entendre. Le conduit de cheminée dégringola. L'explosion avait été plus puissante que d'ordinaire.

Le chanteur d'opéra s'arrêta, surpris.

– C'est juste Timúta, expliqua Martin. Il doit être en train de se faire un café.

– C'est peut-être ce qu'on appelle un café frappé ! releva le chanteur.

Martin pensa que sa visite pourrait bien se révéler de celles qui vous paraissent interminables et fit semblant de n'avoir pas entendu.

– Café frappé... ! insista le chanteur en jetant un coup d'œil plein d'espoir au visage fermé de Martin. Puis il secoua la tête.

– Je n'ai pas dû mettre la bonne intonation. Vous voyez, la drôlerie de la remarque tient à infiniment peu de chose. La formulation, l'inflexion. C'est quelque chose qui m'intéresse énormément. Peut-être aurais-je dû...

Ils poursuivirent leur route vers la maison.

La maison de l'instituteur était une petite maison, or Olaf Lindgreen n'avait rien de petit. Aussi à peine était-il entré qu'il portait la main à sa tête. L'instituteur s'empressa de lui présenter des excuses au nom de la poutre. Mais l'artiste blessé émit la sage opinion que ce n'était pas la faute de la maison.

– Toutes les difficultés de la vie sont dignes d'être vécues, déclara-t-il en frottant sa bosse. Et si l'on marche toujours tête baissée, on ne voit rien. Tout compte fait, ce n'est peut-être pas si mal, un tel appendice crânien : peut-être cela améliore-t-il l'acoustique.

Remarque assez divertissante, lui sembla-t-il, mais à ce moment-là il aperçut Naja, et dégaina le sourire du troisième acte d'*Il Trovatore*.

– Serait-ce la maîtresse de maison ?

Martin rougit et se hâta d'expliquer que Naja était son aide ménagère, qu'elle venait chaque jour assurer l'entretien de la maison, et ce genre de choses.

– C'est exactement ce dont on a tant besoin, s'exclama le chanteur. Olaf Lindgreen, pour vous servir.

– Naja.

– C'est un nom ravissant, observa Lindgreen avec un sourire.

Oui, pensa Martin. C'est vrai.

– Ça vient bien en bouche... Naja. Le chanteur prononçait le nom avec une sorte de gourmandise. C'est un nom groenlandais, je suppose... cela veut-il dire quelque chose de particulier ?

Martin se sentit obligé d'intervenir.

– Cela veut dire à peu près... goéland, expliqua-t-il.

Lindgreen coinça un peu : il peut être difficile d'être chevaleresque quand la réalité n'est pas tout à fait à la mesure de la poésie qu'on lui attribuerait volontiers.

– Ah bon... mais c'est aussi... un très bon oiseau... euh... du café, avez-vous dit ? Tout à fait franchement, plutôt du thé.

La porte s'ouvrit brusquement et le plus jeune des fils d'Angutekavsak entra en trombe. Il déversa un flot de paroles que Naja comprit et que l'instituteur comprit en partie. Ils se précipitèrent dehors, et le chanteur resta seul dans la maison, regardant, troublé, autour de lui.

– Je ne sais même pas où se trouve le thé, pensa-t-il, et il choisit donc de sortir pour voir ce qui se passait.

Une maison en tourbe était en feu, ce qui est en gros impossible. Mais son contenu, lui, tout en bois, peut brûler. Ce qui était en train de se produire.

Cette fois Timúta avait vraiment utilisé trop de poudre dans son poêle et il y avait une grande pagaille. Les gens couraient ici et là mais ne pouvaient qu'essayer d'étouffer le feu avec des tapis et des peaux. Les réserves d'eau de l'été étaient épuisées – le gros tuyau en caoutchouc qui descendait du lac situé dans la montagne jusqu'au réservoir du hameau avait depuis longtemps gelé et on fondait maintenant des bouts d'iceberg pour se procurer de l'eau. C'était la règle de fin septembre à mai. Cela donne l'eau la plus pure du monde mais n'est pas très utile en cas d'incendie.

Timúta lui-même, couché sur un brancard, était emmené vers la jetée tandis que sa femme courait à côté de lui et que ses enfants tentaient de sauver le plus de choses possibles de la maison en feu.

Naja et Martin parlaient avec animation avec la sage-femme et le capitaine du *Poisson blanc*, puis ils firent signe au chanteur de venir les rejoindre.

Il fallait conduire Timúta à l'hôpital d'Umanaq – le bateau devait donc partir immédiatement. Il n'y avait aucun doute qu'il s'agissait du dernier bateau de l'année, par conséquent Olaf Lindgreen devait aller chercher ses affaires et rembarquer. Le chanteur repoussa fermement cette idée. Il ne voulait en aucun cas être un obstacle à une action humanitaire, et espérait que tout serait fait pour transporter l'accidenté aussi vite que possible. Mais après l'accueil grandiose qu'il venait de vivre, il ne pouvait pas, en tant qu'artiste, consentir à annuler le dernier concert de sa tournée. Que le bateau s'en aille ! Il était persuadé que le Ministère d'une façon ou d'une autre organiserait son rapatriement.

– Ceci est un cas de force majeure, ils trouveront une issue, assura-t-il. Ils n'oseront pas regarder l'Opéra Royal en face avant de m'avoir ramené dans son giron – une grande partie de la saison repose sur moi ! Allez, faites en sorte que ce pauvre homme soit soigné en vitesse, et sortez de cette maison tout ce qui a une valeur affective ! Le reste, les assurances s'en chargeront !

Et la discussion s'arrêta là. Olaf Lindgreen revint dans la maison de

l'instituteur, nullement par insensibilité ou manque d'envie de prêter main forte mais parce qu'il était assez lucide pour reconnaître qu'il était plutôt une gêne.

Cependant il n'y avait plus grand-chose à faire – les murs ne brûlent évidemment pas mais une fois que le toit et les meubles sont partis en fumée, il ne reste quasi rien d'une maison.

C'était grave, néanmoins le mal était moindre ici que dans beaucoup d'autres sociétés où une famille, dans un tel cas, se retrouve à la rue. Ici, il s'agissait de faire le tri des propositions – si votre entourage ne se compose que de famille et d'amis, la simple solidarité humaine veille à ce que la misère ne soit pas trop grande.

C'était bien pire là d'où Martin venait. La bonne volonté et le malencontreux besoin d'administrer ce qui aurait dû relever de l'instinct avait à tel point érigé en système l'entraide humaine naturelle qu'elle l'avait pratiquement éliminée. Et l'on allait jusqu'à abandonner les êtres les plus chers à des médecins et des administrateurs, auxquels on s'en remettait entièrement et passivement, tandis que le monde qui venait ainsi de s'écrouler, finissait dans un classeur des archives communales.

Comment une telle chose avait-elle pu arriver ?

Comme si on pouvait construire des bureaux parce qu'une main se tend !

La femme de Timúta accompagna en pleurant son époux à Umánaq. Et elle le fit sans se préoccuper auparavant de savoir qui prendrait soin des enfants pendant son absence, et qui de leurs biens. Pourquoi s'en fût-elle inquiétée ? Elle n'avait aucune raison de se méfier de quiconque.

Le calme revint très vite dans le comptoir.

Une petite communauté comme celle-là ressemble aux culbutos avec lesquels jouent les enfants. Quand on les pousse, ils réagissent violemment, se balancent d'un côté à l'autre, mais étonnamment vite ils reviennent à leur position initiale, comme si rien ne s'était passé.

L'instituteur était assis sur une grosse pierre devant la petite boutique et s'efforçait de digérer les événements de la journée. Naja était retournée chez lui et faisait la conversation au chanteur – Martin sourit à cette pensée – et le reste du hameau affluait vers la boutique. Le *Poisson blanc* avait apporté le dernier approvisionnement de l'année et, si vous vouliez acheter ce qui vous manquait, c'était tout de suite.

Martin se demandait s'il n'aurait pas dû couper court et annuler ce concert que personne n'attendait et dont on ne pouvait pas non plus espérer qu'il serait particulièrement bienvenu ni significatif. Mais il avait cependant compris que tout ce qui n'était pas du quotidien était en soi une occasion de fête – laquelle succédait toujours au malheur. Sans la moindre honte.

Son problème personnel, c'était que le *Poisson blanc* était parti et que le chanteur d'opéra était resté. Martin n'était pas inhospitalier et savait bien qu'il est important d'accorder de la valeur aux imprévus de la vie, mais il se promit de consacrer ses prochains efforts à faire reconduire Olaf Lindgreen à

Umánaq.

Même s'il devait lui-même payer sur une plaque de glace pour parcourir les quarante kilomètres qui les séparaient de la ville.

Il sourit et salua de la main Pavia qui arrivait avec un carton de bières sous le bras. Pavia tenta de dissimuler le carton, mais c'est difficile quand on ne veut surtout pas le laisser tomber.

– Il reste ? demanda Pavia.

– Le bateau est parti, tu l'as bien vu.

Martin le regarda d'un air un peu taquin. Les partitions étaient-elles dans le courrier ?

Pavia hocha lourdement la tête. Alors Martin poursuivit :

– Il va sûrement falloir du temps pour transporter le piano dans la Maison des Pêcheurs. Je lui dirai que vous pouvez répéter sur l'harmonium de l'église cet après-midi. C'est d'accord ?

Pavia essaya de trouver un horizon autre où fixer son regard.

– Je me sens nervosité, murmura-t-il.

L'instituteur hocha la tête : il comprenait fort bien. Puis il prit le taureau par les cornes – ou comment doit-on dire dans ces coins-ci ? Le morse par les défenses ?

– Pavia, dit-il. Est-ce qu'il ne vaudrait pas mieux que je garde ces bières... jusqu'après le concert ?

– Ces bières ne pas sont pour maintenant, s'empressa d'assurer Pavia. Elles là juste sont parce que le *Poisson blanc* venir pour la dernière fois avant l'été. Comme ça je les avoir si la famille un anniversaire fêter.

– Tu as une grande famille, Pavia, soupira Martin.

– Merci, répondit modestement Pavia – puis il reprit sa route.

Martin demeura assis, jouissant de se laisser aller quelque peu au fatalisme. Il contempla le hameau, savoura le calme, le silence et la pureté de l'air. Aujourd'hui, certes, il avait surtout inspiré de la fumée, mais cela lui évitait au moins ce dernier cliché, pensa-t-il.

Il ne s'était pas du tout rendu compte qu'Ábala s'était assis à côté de lui.

Ou plutôt – car ce n'est pas tout à fait vrai, personne n'est aussi discret – au début, il ne remarqua pas le père de Jakúnguaq. Ils étaient juste assis là, tous les deux.

D'une part il est de bon ton de donner aux intentions une apparence de hasard, et d'autre part il est difficile d'entamer une conversation quand l'une des parties est un peu en retrait question langue du pays.

Ce fut Martin qui prononça les premiers mots en groenlandais.

– Ton fils est doué, dit-il.

Ábala aspira de l'air entre ses lèvres et haussa les sourcils.

Donc ils étaient d'accord sur ce point.

Il faisait froid ce jour-là – moins dix ou quinze degrés – on ne s'attache pas trop au détail quand l'air est sec. C'est le vent qui est déterminant. Et ce jour-là, il n'y en avait pas et il faisait donc beau, tout bien considéré. Mais Martin

commençait à sentir qu'il était resté assis immobile un bout de temps.

– Jakúnguaq parle vraiment bien le danois, risqua encore Martin, et de nouveau Ábala fut d'accord.

Ce n'était pas si mal.

– Mais peut-être... ça coûte beaucoup d'argent de parler le danois, réfléchit le chasseur.

– Non, c'est gratuit, se hâta de dire Martin. L'école ne coûte rien !

– Mais la nourriture, oui, dit Ábala en regardant pour la première fois directement l'instituteur.

– Oui... la nourriture, sans doute que oui.

Martin hésitait : de quoi parlaient-ils ?

– Si on ne la chasse pas soi-même, oui.

Alors Martin sut de quoi il s'agissait.

– Je sais bien, dit-il. Il ne mange plus chez moi maintenant, je comprends très bien...

– Il se fâche aussi ! Ábala était maintenant en train. Peut-être qu'il parle bien le danois, mais quand il ne le fait pas, il parle mal.

C'était, Martin le savait bien, ce qu'il y avait de pire. Ne pas manquer de ce ressort qui vous permet d'être agréable aux autres. Alors le respect déclinait.

– C'est mon fils !

Ábala avait honte de son fils – et quand on a honte de son fils, on a honte aussi de soi-même.

– Je vais lui parler, promit Martin.

Il n'était pas idiot, il savait bien ce qui n'allait pas. Mais n'était-ce pas le prix de l'évolution ?

Jakúnguaq était déjà bilingue et ils n'étaient pas foule à l'être. Il pouvait devenir n'importe quoi. Toutes les portes lui étaient ouvertes – l'avenir lui appartenait. Et puisque l'avenir lui appartenait, on pouvait peut-être supporter quelques grincements dans le présent, non ?

Ce qu'il essaya, tant bien que mal, d'expliquer au père.

Ábala se leva et sourit.

– Peut-être deviendra-t-il médecin, dit-il.

– Oui, pourquoi pas ? Martin écarta les bras avec enthousiasme.

– Ou commis.

– Oui... Martin se sentait un peu bête avec ses bras écartés. Il regarda le chasseur empoigner son fusil et aller vers le cap pour crier comme une mouette.

Mais la ruse ne donnerait sans doute rien aujourd'hui.

Il n'y avait pas de vent.

L'instituteur se leva, se secoua, et partit à la recherche de Gert. Il avait besoin de parler avec lui.

Mais ses recherches furent vaines – peut-être Gert était-il lui aussi parti à la chasse aux mouettes. C'était presque la seule activité de la saison : comme le vent soufflait souvent, les icebergs se mettaient en mouvement, ce qui rendait

les lignes peu sûres. Elles étaient coupées et on perdait lignes et précieux hameçons.

En revanche Martin s'égara dans trois café-parlottes – la chose arrive fréquemment quand on se balade sans but très précis.

En revenant, il passa devant l'église où il aperçut Pavia qui était sorti en toute discrétion pour se soulager. Pavia fit semblant de ne pas le voir, se dépêcha de remonter sa fermeture éclair et fila vers la porte ouverte de l'église.

Qu'il franchit à la seconde tentative.

Peu après s'entendirent les accents de l'harmonium. Martin poussa un profond soupir et entra dans le bâtiment.

Pavia actionnait les pédales en regardant fixement la partition de *La chanson danoise est une jeune fille blonde* tandis qu'un chanteur d'opéra quelque peu préoccupé se tenait à ses côtés.

– Monsieur Olsen, dit celui-ci prudemment. Puis-je vous interrompre un instant ? Comme vous l'avez remarqué, nous nous trouvons dans cette mélodie principalement en ré majeur – il y a donc deux dièses. Mais pour cette note-ci en particulier, vous ne devez en mettre qu'un !

Pavia hocha la tête – il suivait.

– Peut-être pourriez-vous jouer la mélodie une ou deux fois tout seul, puis nous essayerons ensemble.

Il se tourna vers l'instituteur qui venait d'entrer et s'informait un peu timidement de la marche des choses.

Olaf Lindgreen hésita un instant mais répondit alors :

– Ce n'est pas très différent des autres comptoirs, non.

Visiblement soulagé, l'instituteur se dirigea vers la porte.

– Alors je ne vais pas vous déranger davantage. N'hésitez pas à me dire si je peux aider à quelque chose.

Lindgreen l'arrêta immédiatement :

– Il y aurait peut-être une chose...

Et Martin s'arrêta la main sur la poignée et en proie à un sentiment qui pourrait peut-être se décrire comme celui que le héros des bandes dessinées du Wild West de son enfance exprimait en traduction par « malédiction ! ».

– Si vous voulez bien nous excuser un instant, monsieur Olsen, je reviens tout de suite !

Il fit un signe de tête à Martin et l'entraîna dehors.

De l'extérieur, dans l'air limpide et glacé, ils pouvaient entendre Pavia répéter à l'intérieur : lui et l'harmonium avaient quelques difficultés de mise en condition.

– Alors ça ne marche pas si bien quand même ? voulut savoir Martin.

Olaf Lindgreen sourit courageusement, lui aussi entendait Pavia :

– Comme je l'ai dit, ce n'est pas très différent des autres comptoirs. Mais il y a une petite chose... si vous pouviez faire jouer votre influence...

Martin dut donc demander de quoi il s'agissait.

– Oui, voyez-vous...

Ce n'était apparemment pas très facile à exprimer.

– Je n'aime pas avoir à le dire... C'est si important d'avoir une bonne relation avec son accompagnateur... et on n'aime pas risquer de blesser... mais...

Le chanteur d'opéra repoussa du pied un peu de neige sur le seuil, et Martin dut le relancer.

– Mais ?

Il y avait encore pas mal de neige à dégager.

– Nous venons de répéter *Regarde cette belle journée d'été, Que le beau sourire et Je vois au loin les îles aux hêtres clairs...*

De nouveau, il fallut le relancer.

– Et ça n'allait pas ?

Le chanteur d'opéra se tortilla un peu, et puis il y avait encore toute cette neige à repousser.

– D'un point de vue musical plus universel, c'est acceptable, oui... mais pourrais-je vous demander d'en parler avec monsieur Olsen ?

– De ?

– De... quand il m'accompagne...

Soudain Lindgreen le regarda droit dans les yeux :

– Si vous pouviez lui demander d'éviter de chanter aussi ?

Chapitre 12

Après un mois sans aucune liaison avec l'extérieur, il y a beaucoup de courrier, et Martin était totalement absorbé. Sur la table basse placée devant le divan, il le classait en deux tas : les lettres officielles adressées au directeur de l'école – et les personnelles.

De sa propre initiative, Naja était restée pour préparer le dîner, qui se révéla surtout destiné à elle-même. Martin, occupé par sa tâche, avait posé son assiette sur la table basse et y picorait de temps en temps tandis que Olaf Lindgreen ne mangeait par principe jamais avant une représentation.

Il y avait un bout de miroir au-dessus de l'évier et en changeant un peu de position – en pliant les genoux, en montant sur une chaise, en s'asseyant en amazone sur la table de cuisine – Lindgreen parvint à vérifier et perfectionner sa tenue. Naja avait brossé sa veste de smoking et récolté un grand sourire en remerciement.

Damné courrier !

Martin en avait par-dessus la tête des éternelles lettres de harcèlement de monsieur Gudmandsen concernant ses foutus livres. Les premières avaient été des lettres circulaires adressées à toutes les écoles, mais à présent Gudmandsen écrivait personnellement à Martin – la plupart des autres ayant dû obtempérer. Martin, cependant, avait, avec le plus grand sérieux, pris en considération la responsabilité pédagogique qui lui incombait et jugé que ces livres n'étaient bons qu'à être mis au placard.

Il avait commencé à photocopier son propre matériel d'enseignement – non qu'il s'imaginât être un auteur de livres de classe compétent, mais parce qu'il tenait à rester dans le monde conceptuel des enfants groenlandais. Il ne servait à rien de leur apprendre à la fois une toute nouvelle langue et un tout nouveau monde, rempli d'autobus et de forêts de hêtres. Il grimaça et jeta la lettre. Naja éclata de rire.

– Était-ce une facture ? demanda le chanteur d'opéra.

– Non, répondit Martin, mais c'était en passe de le devenir.

Puis il continua son tri. Les lettres de ses parents étaient insupportables tant elles relevaient de la monomanie – avec une constance digne de monsieur Gudmandsen, leurs pensées tournaient sans cesse avec inquiétude autour de la question des vêtements chauds. En avait-il suffisamment ?

Il leur avait adressé des pages et des pages de descriptions enthousiastes de la nature, de la population, de tout ce qui l'emplissait – et reçu en retour des lettres l'informant qu'ils venaient de lire dans un magazine que le vent là-haut était terriblement froid.

Qu'en conséquence ils espéraient vraiment qu'il ne sortait pas sans ses

gants.

Pour ne pas se mettre en colère, il avait dans ses réponses ignoré leurs inquiétudes, ce qui n'avait fait que les confirmer dans leur hypothèse : il sortait donc bien *sans* ses gants.

C'était également la première fois qu'il essayait de se concentrer sur sa correspondance accompagné des vocalises d'un chanteur d'opéra et il devait contrôler une irritation croissante. Naja en revanche vivait cela intensément. Elle n'avait jamais rien entendu de semblable. C'était surprenant et donc amusant. L'assiette à la main, elle circulait en riant dans la pièce, tout en s'appliquant à garder la nourriture dans sa bouche.

Le chanteur d'opéra était enchanté par cette jeune fille de si joyeuse humeur.

– À quoi sert par ailleurs cette Maison des Pêcheurs : la maison commune ? s'enquit-il. Y tient-on des soirées dansantes de temps à autre ?

– Tout le temps ! – Martin leva le regard de son courrier. – Ils adorent danser par ici. Il suffit que l'un prononce le mot, et c'est la traînée de poudre. *Dansemik* ! Moi je n'ai jamais vraiment osé.

– Je suis évidemment un peu hors circuit, reconnu Lindgreen. Alors je ne sais pas... mais comment en pratique se procure-t-on un orchestre en si peu de temps ? Ou bien... ?

– Il y a toujours quelqu'un qui sait jouer de quelque chose ou claquer de la langue. Mais à part ça, ils possèdent au moins les mille dernières cassettes d'accordéon.

Monsieur Lindgreen se détourna du miroir – de passetemps agréable, la conversation prenait soudain un caractère captivant.

– On dispose donc d'un lecteur de cassette ?

– Oui, oui, rit Martin. Il appartient à l'endroit : ils ne pourraient pas vivre sans ça.

On voyait que le chanteur d'opéra trouvait extrêmement intéressant d'être informé sur les conditions de vie dans les régions arctiques – et qu'on lui avait donné là un os à ronger.

La porte s'ouvrit lentement. Jakúnguaq entra en douce et alla s'asseoir sur le banc de cuisine. Il leur adressa un bref signe de tête, mais resta muet et détourna le regard.

L'instituteur prit une profonde inspiration – maintenant il s'agissait d'être loyal envers la petite société qui l'avait accueillie.

– Oui, Jakúnguaq, il reste à manger, dit-il, mais, non, Jakúnguaq, tu ne peux pas dîner ici ! Il faut que tu rentres chez toi et que tu prennes ce qui se trouve sur la table. Ou dans la marmite, je ne sais pas, moi.

Il vit que le garçon pleurait. Silencieusement.

Et qu'il lui était arrivé quelque chose : il avait la joue colorée de bleu et de vert, tandis qu'une blessure saignait sur son nez.

Ils restèrent un instant sans rien dire – même le chanteur d'opéra se taisait.

Jakúnguaq regardait la table.

– Est-ce que je peux dormir ici ? demanda-t-il.

Martin se leva et alla s'asseoir à côté de lui. Il posa un bras sur son épaule, et sentit tout son petit corps trembler.

– Qu'est-ce qui ne va pas ? demanda-t-il. Tu t'es battu avec quelqu'un ?

– Je suis tombé, répondit Jakúnguaq sans conviction. Puis il releva les yeux et ajouta, parlant plus fort – il y avait de l'amertume dans sa voix : – Je ne suis pas habitué aux rochers... J'ai glissé sur une de ces foutues crottes de chien !

Lindgreen hocha la tête avec compréhension :

– J'ai connu ça lors de mes promenades dans le parc de Bernstorff, les gens devraient les ramasser.

– Il faut te mettre un pansement, et nettoyer la plaie.

Martin se leva et alla chercher la mallette de premier secours pendant que Naja s'asseyait à côté de Jakúnguaq et lui parlait à voix basse. Le garçon garda les yeux braqués sur la table et ne répondit pas, mais Naja continua à parler. Puis le garçon se leva et voulut partir.

– Pourquoi ne réponds-tu pas à Naja ? demanda l'instituteur d'un ton coupant. L'irritation qu'il ressentait un peu auparavant s'exprimait à présent.

Jakúnguaq se retourna sur le seuil et le regarda d'un air de défi.

– Parce que je ne comprends pas ce qu'elle dit ! répondit-il, puis il sortit et referma la porte derrière lui.

Naja et Martin se jetèrent un regard impuissant : sa langue était revenue depuis longtemps. Ce ne pouvait être que de la pure provocation.

Olaf Lindgreen essaya de détendre l'atmosphère :

– Cela dit, moi non plus je n'ai pas compris !

Le concert fut un succès époustouffant – comment aurait-il pu en être autrement. La salle était comble : tout le monde avait afflué. Certes, c'était toujours le cas – quoi qu'il s'y passe – mais le spectacle du jour était tout de même ce qu'on avait vécu de plus étrange.

Et donc de plus beau.

Le chanteur d'opéra, debout à côté de Martin, regardait la salle se remplir. Il n'était pas mécontent. Et il s'était au cours de sa tournée habitué à ce que les réunions collectives n'impliquent nullement des formalités vestimentaires. On ne lave pas ses vêtements tous les jours quand on doit se procurer l'eau en faisant fondre des icebergs. Ce qui ne veut pas dire que les gens du coin manquaient d'hygiène, mais seulement qu'on ne faisait pas la lessive tous les jours.

Lorsque l'eau, l'air et tout ce qui vous entoure est propre, l'hygiène personnelle est moins importante. Martin avait remarqué avec étonnement qu'il pouvait porter la même chemise pendant des jours : sa sueur était inodore. On n'était pas imprégné d'autant de saletés que dans la région européenne de la Ruhr où l'on lavait, frottait et rinçait pour se débarrasser des symptômes des impuretés de l'existence. C'est surprenant comme on a peu

besoin de savon quand rien ne pollue.

Cette constatation avait depuis longtemps été oubliée là d'où il venait – où on avait choisi de chier dans son propre nid pour ne pas entraver le développement économique.

Mais dans la Maison des Pêcheurs, il y avait bien sûr beaucoup de gens rassemblés dans un petit espace et, évidemment, la vie dépose ici aussi des traces sur ceux qui en sont les acteurs – et coupe-ongles et autres petits remèdes n'auraient pas été superflus. On ne peut davantage dissimuler que nulle part au monde il n'est anormal que, au sein d'un grand groupe de personnes, il s'en trouve toujours une pour se sentir obligée de lâcher discrètement un petit vent débonnaire et lui laisser prendre ses aises. C'est pratiquement une loi de la nature – mais au milieu de mangeurs de poisson invétérés, l'effet est plus dramatique qu'ailleurs.

La soirée ne manquait donc pas d'ambiance.

Lindgreen se pencha confidentiellement vers Martin et dit :

– J'hésitais un peu entre le frac et le smoking, mais je crois que j'ai visé juste.

L'instituteur hocha la tête. Oui, le frac aurait été un rien excessif.

Les gens, excités par la joie de l'attente, se serraient comme d'habitude sur les bancs et les tables tandis que les enfants étaient assis par terre. Au bout du local, contre le mur où, deux fois par semaine pendant tout un mois le célébrisime Morten Grunwald avait, sous la bouche d'aération, enchanté grands et petits par sa frivolité involontaire, se dressait le piano. Il serait donc approprié d'appeler ce lieu « la scène ».

Au piano se tenait Pavia. Et c'était heureux, car il avait besoin d'un point fixe. Il était prêt, le regard rivé sur la partition – il avait réussi à passer la tête à travers son plus bel anorak et quelqu'un avait dû le peigner après cet exploit.

Le chanteur d'opéra faisait craquer ses doigts tout en saluant les gens qui entraient. Il était professionnel jusqu'au bout des ongles et personne n'aurait pu deviner à son visage que le torchon brûlait.

Puis Gert s'approcha de Martin, qui fut heureux de le revoir enfin.

– Je t'ai cherché, lui chuchota-t-il. Il faut que je te parle de Jakúnguaq.

– Plus tard, chuchota Gert. J'ai promis de traduire.

L'instituteur hocha la tête, et Gert poursuivit en chuchotant :

– Pavia, ça ne va pas du tout. Tu le lui as dit, au chanteur ?

– Il le sait bien, soupira Martin. Il a essayé tout l'après-midi de répéter avec lui.

Le chanteur d'opéra leur jeta un regard interrogateur – pouvait-il commencer ? Martin fit oui de la tête et Gert s'avança comme interprète. Pavia allait jouer l'introduction mais un geste du chanteur l'arrêta : pas encore !

Le chanteur royal prit la pose – ce n'est un secret pour personne que les chanteurs d'opéra y excellent. Difficile de dire comment ça se passe quand ils doivent se mettre à l'affût, faire le guet ou le pied de grue – mais prendre la

pose ! Ça ils savent faire.

– Chers spectateurs ! Chers habitants de Nunaqarfik !

Gert traduisit.

– C’est une grande joie pour moi de terminer ma tournée sur la côte, ici, ce soir...

Gert traduisit.

– Il s’agit donc pour moi d’une sorte de finale, qui ne peut être qu’exceptionnel.

Gert traduisit de nouveau et Pavia l’encouragea en hochant fièrement la tête.

– Mon accompagnateur et moi avons répété dans l’église tout l’après-midi...

Traduction.

– Monsieur Olsen et moi-même avons eu une excellente collaboration, ça a été un moment inoubliable.

Il se mit à applaudir en se tournant vers Pavia et les gens, un peu désorientés, l’imitèrent pendant que Gert traduisait. Pavia voulut se lever pour saluer mais recula devant l’ampleur du projet.

– Malheureusement...

Gert lança un coup d’œil interrogateur au chanteur, qui, hochant la tête, répéta :

– Malheureusement...

Traduction.

– Malheureusement, il se trouve que ce pauvre piano est irrémédiablement désaccordé...

Traduction encore, pendant que Pavia s’étonnait visiblement, soulevant le dessus et examinant l’intérieur de l’instrument.

– Et je serais impardonnable d’imposer à un accompagnateur compétent, doté d’une formation d’organiste, un outil si misérable pour épanouir ses talents musicaux.

Une sacrée tirade, mais Gert en donna la version groenlandaise.

Martin murmura avec admiration :

– Élégant !

– *qanoq* ?

Naja, qui était à côté de lui, n’avait pas entendu. Alors il répéta :

– Élégant !

Elle haussa les sourcils comme on le fait au Groenland quand on est d’accord mais qu’on trouve trop fatigant de dire oui.

Olaf Lindgreen regarda l’assemblée en souriant :

– Comme il est malheureusement trop tard pour déplacer le spectacle jusque dans l’église, je vais donc interpréter les chants danois *a capella*, c’est-à-dire sans accompagnement.

Gert le regarda avec étonnement, mais traduisit pendant que le chanteur allait serrer fermement la main de Pavia, en encourageant les gens à

l'applaudir. Cette fois, Pavia réussit à se lever et à saluer, flatté. Il resta debout, légèrement penché, tenant le piano comme si c'était celui-ci qui avait besoin d'une béquille.

Lindgreen passa en souriant devant Gert et laissa sourdre un chuchotement par un coin de la bouche :

– Aide-moi, j'ai peur qu'il ne chante avec moi !

Puis il revint au centre avec un grand sourire et le front haut, s'éclaircit la gorge, se prépara, feuilleta les partitions, fit monter la tension – bref : fit passer le temps tout en suivant le déroulement de la situation du coin de l'œil.

Gert capta le regard de Pavia, lui fit signe de le suivre et l'entraîna discrètement dehors, suivi de tous les regards.

La voie étant libre, le soliste de la soirée contempla son public en souriant, sortit une cassette de la poche de son smoking et dit, cette fois-ci sans interprète.

– On m'a cependant laissé comprendre qu'il y avait un lecteur de cassette ici, or j'ai un enregistrement réalisé par mon accompagnateur danois. C'était à l'origine une cassette de répétition, mais aux grands maux... Voulez-vous...

Il donna la cassette à l'instituteur qui partit au fond du local où se trouvait le magnétophone.

– La première chanson pourrait presque être un titre pour le programme de toute la soirée : *La chanson danoise est une jeune fille blonde*, texte de Kai Hoffmann et musique de Carl Nielsen.

Il fit un signe et l'instituteur mit la cassette en route.

Puis Olaf Lindgreen libéra sa voix et, pour la première fois, un grand baryton emplît la Maison des Pêcheurs :

– *La chanson danoise est une jeune fille blonde
qui fredonne dans la maison du Danemark
Elle est fille de...*

Une manœuvre habile, pensa Martin. Compliquée, mais habile – et lorsqu'on pense à toute l'inventivité humaine dépensée à travers les âges pour trouver des façons de nuire aux autres, il ne faut pas mépriser un homme qui consacre du temps à éviter de blesser ou d'humilier un autre.

Bravo, conclut Martin. Bravo.

Tous les yeux étaient braqués sur le point central et culminant de la soirée. Martin s'éclipsa par la porte de derrière. Il voulait juste savoir comment Gert s'en sortait avec Pavia.

Lorsqu'il sortit à l'air pur, il vit Gert qui regardait le catéchiste s'éloigner en titubant sur les rochers saupoudrés de neige.

Le chant leur parvenait de l'intérieur et Martin ne put s'empêcher de sourire.

– Tu t'en es sorti ? demanda-t-il, et Gert confirma de la tête.

– Je lui ai demandé s'il ne voulait pas qu'on rentre chez moi. J'ai un carton entier à la maison.

– Et alors, il n'a pas trouvé bizarre que tu ne l'accompagnes pas ?

Gert leva le regard vers lui.

– C’est ce que je vais faire, dit-il. Il faut juste que je traduise encore une fois, puis j’y vais : j’ai promis qu’on allait boire quelques mousses ensemble.

Martin sentit l’inquiétude le gagner.

– Mais alors... tu es presque obligé de le faire ?

Gert haussa les sourcils – oui.

– Non, c’est vraiment trop, s’exclama Martin avec regret. Ça va te gâcher toute la soirée !

Gert secoua la tête.

– J’aime bien Pavia, dit-il. Et j’aime bien la bière. Et comme ça, je ne suis pas obligé d’écouter cet idiot.

Gert avait presque l’air fâché. Un peu bizarre, se dit Martin.

– Si tu trouves que c’est un idiot, pourquoi l’as-tu aidé ?

– Je ne l’ai pas aidé : j’ai aidé Pavia, répondit Gert en montrant du doigt la silhouette vacillante qui s’éloignait.

Martin vit la main tendue et saisit fermement le poignet de Gert. Toute sa main était couverte de pansements et il y avait une couche de gaze sur les jointures.

Leurs yeux se rencontrèrent.

– Qu’est-ce que c’est ? demanda Martin. Quand est-ce que ça s’est passé ?

Gert ne soutint pas son regard et libéra sa main.

– Je suis tombé... murmura-t-il. Je suis tombé sur les rochers. Et je me suis blessé...

– Tu mens, dit Martin, et Gert le lui accorda. Les sourcils. Martin savait comment ça fonctionnait.

– Jakúnguaq ? demanda-t-il, et les sourcils de Gert confirmèrent de nouveau, avant qu’il ne baisse le regard.

– Ça ne devrait pas être comme ça, dit-il tristement. C’est le fils de ma sœur.

– Et la blessure... c’est quand tu l’as frappé ?

Gert secoua la tête.

– C’est quand je ne l’ai pas frappé. Il était debout devant les barils de pétrole. Mais je l’ai eu la fois d’après.

L’instituteur était choqué.

– Gert, nom de Dieu ! dit-il. T’es pas du genre à frapper !

Gert leva les yeux sur lui et répondit alors :

– Au fond, non. Mais j’ai eu une jeunesse si malheureuse !

– Hellerup ? demanda Martin, et Gert eut un petit rire bref.

– Mais non ! Comment peux-tu croire ça ? Hellerup est un endroit tout à fait convenable.

Martin soupira et raconta sa conversation avec Ábala.

– C’est malheureux, dit-il, et pour Juliane et pour Ábala. Surtout au début, mais maintenant il a quand même réappris sa langue...

Gert l’interrompit avec une violence que Martin ne lui connaissait pas.

– Oui, en effet ! Leur fils a vraiment réappris la langue qu'ils lui avaient déjà apprise une fois ! Et maintenant qu'ils la lui ont apprise une seconde fois, devine quoi : ils n'aiment pas entendre ce qu'il dit !

L'instituteur sentit qu'il devait monter au créneau pour Jakúnguaq – et pour le système.

– Et pourquoi, au juste ? demanda-t-il. Ils pourraient peut-être y trouver de nouvelles inspirations ?

– Parce que, poursuivit Gert, parce que quand on a eu sa chambre à soi à Kokkedal, on trouve peu ragoûtant de dormir dans le même lit que ses frères et sœurs ! Et quand on a mangé des hamburgers, des pommes frites, des fricadelles et des saucisses pendant un an, eh bien le repas de bienvenue, avec phoque, graisse et *suåset* vous donne envie de dégueuler...

– Je lui ai dit qu'il fallait qu'il prenne sur lui, répliqua l'instituteur pour défendre son protégé. Ou bien se défendait-il lui-même ?

Gert hocha la tête avec ce petit rire bref que Martin n'avait jamais entendu avant.

– Il faut qu'il prenne sur lui, oui ! Il peut prendre sur lui pour aller à la boutique acheter une boîte de ragoût à un million ! Il peut prendre sur lui pour rentrer à la maison et donner sa portion de phoque à des foutus chiens ! Et il peut prendre sur lui pour traiter ses parents de porcs !

Martin dut le refréner :

– Mais enfin, Gert, nom de Dieu ! C'est quand même bizarre que...

– C'est bizarre ? – Gert ne menait pas une conversation, il n'utilisait les objections de Martin que pour rebondir. – C'est bizarre, quand, pendant toute une année, on a pris des douches et même des bains, qu'on s'est lavé les mains à l'eau courante, froide ou chaude, avec du carrelage partout autour de soi, et qu'on a tiré la chasse, et qu'on a peut-être même tiré une deuxième fois pour être bien sûr – c'est bizarre, en rentrant chez soi, où papa et maman sont en train de chier dans un seau dans un coin de la pièce, de trouver que ses parents sont des porcs ? Hein, professeur ? Est-ce que c'est si bizarre que ça ?

Martin était troublé par son agressivité et s'efforçait de calmer sa rage de manière à pouvoir le raisonner.

– Je comprends bien tout ça, Gert, reconnut-il. J'y ai réfléchi moi aussi, et c'est terrible pour Juliane et Ábala ! C'est terrible, maintenant ! Mais est-ce que ce n'est pas le prix à payer, Gert ? Si le Groenland doit avoir une chance dans l'avenir, alors cet avenir appartient à Jakúnguaq !

– Oui, c'est ça ! L'avenir lui appartient. Et c'est pour ça que ça lui est égal de chier sur le présent, du moment que ce n'est pas dans un seau au coin de la pièce, bien sûr !

Martin ferma les yeux, sur le point de laisser tomber.

– Nom de Dieu, Gert, tu n'es pas de bonne foi !

– Non, mais toi tu l'es ! répondit Gert en lui tapant sur l'épaule. Toi, tu es de bonne foi ! Et Jakúnguaq aussi ! Vous êtes de bonne foi ! Tous les Danois sont si sacrément de bonne foi ! C'est la première chose à laquelle vous

pensez quand vous vous levez le matin : oh, comme je vais être de bonne foi aujourd'hui ! Et vous êtes de bonne foi toute la journée pour pouvoir aller tranquillement au lit le soir en sachant que vous avez passé toute la journée à être de bonne foi ! À la bonne heure, je vous dis. Vous êtes des idiots ! Comme lui là-dedans. Des idiots !

Martin était désespéré – et pris au dépourvu.

– Si tu trouves que je suis à ce point idiot, demanda-t-il, pourquoi diable discutes-tu avec moi ?

– Parce que, *ilñiartitsisoq*, tu n'es pas seulement un idiot – tu es aussi mon ami. Je veux bien parler avec mes amis. Et c'est ce que je vais aller faire maintenant.

Il descendit les rochers, ne se retournant qu'une seule fois pour crier :

– Et mon autre ami et moi, nous allons boire un tas de bières, professeur. Et je vais être soûl comme un porc ! Et tu verras alors que je ne suis pas seulement de Hellerup !

– Gert !

Martin voulut courir après lui mais la porte s'ouvrit et le chanteur d'opéra sortit la tête : Martin l'aurait volontiers giflé. Des torrents d'applaudissements se déversaient par la porte, accompagnés de notes de piano.

– Comment fais-je pour arrêter la cassette ? demanda le chanteur. Je ne connais pas cette machine, il faut qu'il y ait une pause de temps en temps pour laisser applaudir les gens.

Il disparut à nouveau à l'intérieur et Martin jeta un regard déconcerté vers son ami qui était tellement différent de ce qu'il avait cru.

Puis il rentra et ferma la porte derrière lui.

Et il en fut ainsi.

Gert alla boire des bières avec Pavia, et Martin s'occupa du magnétophone pour Olaf Lindgreen.

Le concert fut un grand succès : on n'avait jamais rien entendu de pareil ! Une des grandes qualités de ce peuple était de savoir apprécier ce qui sortait de l'ordinaire. Et si on peut affirmer que le concert fut un succès tous azimuts – c'est à prendre au pied de la lettre.

Ce dont on pourra être convaincu si l'on se donne le temps de considérer un instant tout cela de l'extérieur : la maison de bois peinte en rouge, petite mais bondée en cette fin d'automne arctique ; les demeures des hommes dans ce hameau qui s'obstine à être une part de la grande nature, où le ciel nocturne n'est pas comme par une nuit d'octobre au Danemark un édreon moelleux mais pesant, enveloppant le monde, mais une voûte vertigineuse déployée à l'infini, où les étoiles et le croissant de lune de service ce soir-là brillent avec un éclat et une puissance qui vous font enfin prendre conscience de la distance prodigieuse à laquelle elles se trouvent ; les montagnes, celles de pierres comme celles de glace, ces dernières tout étincelantes devant la perspective de mouiller au calme dans un endroit merveilleux pour tout le long hiver ; le silence. Le silence... le silence !

Et puis cette soirée : cette soirée où retentirent les notes.

Celles de la chanson danoise, des îles aux hêtres clairs, et de tout ce qui est doux au cœur danois. Et, malgré leur incongruité, elles n'étaient nullement encombrantes. Au contraire, elles suscitaient l'approbation à l'intérieur comme à l'extérieur, où les chiens de traîneau autour des maisons s'unissaient en trios, en quatuors, oui, même en chœurs entiers pour improviser un dithyrambe en l'honneur du baryton solitaire avec les premières lueurs d'aurore boréale comme témoins.

Jamais auparavant le petit hameau n'avait connu cela.

Et on le savait. Aussi, lorsque le concert prit fin, y eut-il de la joie et de la jubilation. Un triomphe sans faille pour le chanteur danois qui ne se doutait pas avoir touché un aussi large public.

Martin avait cependant commis une petite bétise cet après-midi-là. Le gérant de la boutique avait demandé s'il fallait fournir ou organiser quelque chose à l'occasion de la soirée.

Martin avait répondu qu'au Danemark, il était de coutume d'offrir un bouquet après le concert – mais la chose serait assez impossible à réaliser ici. Et c'est alors qu'il s'était rendu coupable d'un petit impair en ajoutant par plaisanterie qu'on pouvait toujours offrir au chanteur quelques poissons !

Aussi, lorsque le baryton comblé salua en écartant les bras, la petite-fille de Juansinguaq, vêtue du costume national, vint lui remettre un flétan de douze kilos. Avec un ruban rouge accroché autour de la queue pour qu'il puisse le tenir.

Lindgreen ne s'étonna pas une seconde mais reçut le poisson avec émotion. Il avait été offert comme un bouquet et pour lui *c'était* un bouquet. Lindgreen était un artiste – pas un marchand de voitures d'occasion.

Martin était ressorti, en partie pour respirer la froide clarté, en partie pour réfléchir à l'épisode de sa conversation avec Gert.

Lindgreen déboula, tout rayonnant, et lui demanda de garder le poisson un instant. La nature l'appelait.

Il se déboutonna et tourna au coin de la maison, mais pour se retirer aussitôt.

– Pardon, dit-il. Vraiment, excusez-moi !

Il repassa cependant la tête et ajouta :

– Je n'avais pas idée que vous étiez là !

– Les toilettes pour dames, et occupées, expliqua-t-il en repassant devant l'instituteur pour gagner l'autre coin. Dans la maison résonnaient maintenant une musique dansante et des cris d'allégresse.

– Que se passe-t-il donc ? voulut savoir le chanteur.

– Vous avez remporté un succès, monsieur Lindgreen, sourit Martin. Il faut célébrer ça ! Les jeunes ont mis leurs propres cassettes : c'est le *dansemik* !

Le chanteur se dépêcha de se reboutonner et se lava les mains dans la neige.

– Ça dépasse toute espérance ! s'exclama-t-il, enthousiasmé. Une réception après le concert ! Venez ! il faut qu'on aille vivre ça ! Il vaut mieux que je

reprenne le poisson : il ne faudrait pas qu'ils me tiennent pour un ingrat.

Au moment de rentrer, Lindgreen prit Martin par le bras, s'arrêta un instant et regarda l'immensité autour de lui.

– Savez-vous, monsieur Willumsen, dit-il, ça peut paraître un peu affecté de ma part, mais entre nous : ce succès m'a vraiment surpris !

– Ah bon ! mais c'était excellent, pourtant, objecta Martin.

– Absolument ! J'étais bon, ce soir, dit l'homme élané avec satisfaction. Il n'est pas dans ma nature d'afficher une fausse modestie, mais je ne suis pas non plus complètement idiot.

– Il y a des gens qui trouvent que je le suis, soupira Martin.

Le chanteur d'opéra poursuivit.

– Non, non, ce sont de jolies chansons, certes, mais destinées à un tout autre cercle culturel. C'est complètement absurde que je sois là au milieu des icebergs et... quelle température fait-il aujourd'hui ?

– J'ai peur que nous soyons en train de plonger vers les moins quinze, moins vingt. Ils disent que la glace va prendre.

– N'est-ce pas ?! Alors les runes, les hêtres clairs, les jeunes filles blondes et les paysans qui récoltent et sèment dans le terreau noir, c'est quand même d'un ridicule, n'est-ce pas ?

Il rit avec chaleur et secoua la tête.

– Bon... après tout, c'est leur affaire !... Moi je suis tout à fait satisfait – je fais un beau voyage le long de la côte, je rencontre un tas de gens passionnants, je vois tout ce que je n'aurais jamais vu sinon, et en plus on me paie pour ça ! Ça me suffit ! Et vous, pourquoi êtes-vous là ?

Il reprit son flétan et rentra avec entrain pour participer à la fête, laissant seul l'instituteur.

Pourquoi était-il là ?

– *ilíniartitsisoq !*

Quand et comment Gert était-il revenu ? Se heurtant à Olaf, puis le contournant, il sortit rejoindre Martin.

– *ilíniartitsisoq ! qa !* cria-t-il les yeux brillants. Il faut que tu viennes danser !

Martin était perplexe.

– Quand es-tu revenu ? Et Pavia ?

– Il dort, répondit Gert en riant. Maintenant il faut que tu dances ! C'est la fête !

Martin le prit par l'épaule et lui dit gravement :

– J'ai pensé à ce que tu m'as dit...

– Je dis tant de choses, faut pas s'y attacher. Je suis plein de blagues, tu le sais bien ! Gert en fit la démonstration par un grand rire. Naturel, qui plus est.

Martin voulait finir :

– Mais si tu as raison, alors...

– Je n'ai pas raison ! répondit Gert immédiatement. Je n'ai jamais raison, c'est ma spécialité ! Et maintenant il faut que tu dances !

Il entraîna l'instituteur dans l'entrée où ils se frayèrent un chemin entre des gens joyeux.

– Je ne sais pas danser, Gert ! protesta Martin. Je ne suis pas bon pour ça, je n'aime pas ça !

– Tout le monde danse ! proclama le jeune homme d'une voix forte. C'est ça, la fête, mec ! Si on ne danse pas, il n'y a pas de fête !

Ils étaient maintenant arrivés là où le vacarme de la musique rendait toute conversation normale impossible. Il fallait hurler.

Le chanteur royal Lindgreen était en train, avec le plus grand naturel du monde, de se faire une place sur un banc à côté d'une dame potelée. Elle s'appelait Arnaq, et était du hameau voisin. En fait, elle était juste en visite chez sa sœur, mais à présent elle aurait quelque chose à raconter à son retour.

Rien de semblable n'avait jamais eu lieu à Igdlunguaq – le nom de son hameau. Le plus grand événement dont elle se souvenait, c'était lorsqu'ils avaient reçu la visite d'un conférencier de la Croix Bleue, qui avait parlé de façon si convaincante des malédictions de l'alcool que tout le hameau, bouleversé, s'était sur le champ converti et était devenu membre de l'association. Un triomphe sans pareil ! Et le triomphe s'était conjugué à l'excitation et s'était tout naturellement transformé en une fête, si grande et si belle que le lendemain ils avaient dû ligoter le conférencier sur son traîneau pour qu'il ne tombe pas en chemin lors de son retour à Umánaq. Et deux jours entiers s'étaient écoulés avant que tout le monde dans le hameau fût capable de marcher droit.

Un événement rare et démesuré – mais ceci était encore mieux !

Et Arnaq souriait de bien être lorsque le soliste de la soirée vint se glisser à côté d'elle et dit :

– Olaf Lindgreen. Cette place est-elle libre ?

Tout le monde rit et applaudit et on lui tendit une canette de bière de la part d'un monsieur un peu plus loin sur le banc. Celui-ci s'appelait Pîtakavsak, mais Olaf ne pouvait pas le savoir. Il dut se pencher au-dessus d'Arnaq pour atteindre la canette mais cela ne sembla pas susciter de désagrément.

– C'est extrêmement gentil, et il y en a d'autre de ce côté-là ? Merci beaucoup.

Pîtakavsak rit.

– *ivdlitdlo* ! dit-il. Cela signifiait « de rien » mais cela non plus le chanteur ne pouvait pas le savoir, et il hocha courtoisement la tête.

– Lindgreen ! Olaf Lindgreen ! Pour vous servir !

Il prit une grande gorgée – cela donne soif de chanter les ravissements du Seeland, la force du Jutland et tout ce qui s'ensuit.

– Aaaaah ! fit-il en posant sa tête sur l'épaule d'Arnaq. Quelle merveilleuse canette !

Puis il se redressa et se dit à voix haute, d'un ton de réprimande :

– Eh, eh ! il faut que je me retienne un peu quand même !

Près du magnétophone se mettait en place un véritable orchestre.

Hansínguaq était le plus vieux du hameau mais il savait jouer des cuillères que c'en était un enchantement. On ne voyait jamais Hansínguaq sans un cigare à la bouche et, comme c'était soir de fête, le cigare était allumé.

– Allez, en route, professeur, jubila Gert. C'est comme ça aussi qu'on se dégotte des femmes !

Martin se débinaït de pure peur.

– Le Ministère ne m'a pas envoyé ici pour que je me dégotte des femmes ! commença-t-il.

– Putain, mais c'est comme appuyer sur un bouton ! s'exclama Gert avec irritation. Il prit Martin par les deux épaules et le fixa droit dans les yeux.

– Maintenant, toi écouter, moi te dire quelque chose ! Ceci être très important !

– Qui appuie sur un bouton ? insinua Martin d'un ton sarcastique.

Mais Gert poursuivit.

– Toi bientôt habiter ici très, très longtemps.

Toi être content habiter ici ?

Martin s'énerva et repoussa les mains de Gert de ses épaules.

– Laisse tomber ce ton ! Tu l'emploies toujours quand tu veux me rouler !

Gert sourit et écarta les bras d'un air victorieux :

– Et ça réussit à chaque fois ?

– Oui, soupira Martin. Mais cette fois...

– Et pourquoi ça réussir ?

Parce que quand moi parler comme ça,
toi penser moi être bête.

Alors toi avoir mauvaise conscience
de disputer avec quelqu'un qui est bête.

Alors toi dire, oui, oui !

Gert lui tapa joyeusement sur l'épaule – il ne pouvait apparemment pas s'empêcher de le tripoter. Mais Martin savait ce qu'il voulait et que lui ne *voulait* pas.

Et il ne voulait pas non plus être la risée de tous.

– Pas toujours, Gert. Cette fois ce n'est pas si important. Alors moi dire non, non ! Moi devoir assurer l'école demain matin, matin, alors moi rentrer dormir, dormir. Merci, merci, pour cette soirée.

Il tourna les talons et se retrouva nez à nez avec Naja.

Elle lui sourit et tendit la main.

– Oui, dit-il.

Et il prit la main enchanteresse.

Puis la cassette et les cuillères démarrèrent.

Et tout le reste.

Il fut incapable plus tard de donner ne fût-ce qu'un compte rendu acceptable de la soirée. Oui, il dansa sans doute – sans doute est-ce ce qu'il fit.

Et pourtant pas... c'est difficile à dire.

Mais il lui fut soudain tout à fait clair que la chose la plus importante au

monde était de rester yeux dans les yeux avec Naja. Donc il fallut bien suivre.

Non que les cuillères et la cassette produisirent des notes particulièrement romantiques, au contraire, elles proposaient de l'énergie et de la joie de vivre, tout ce que des natures moins romanesques qualifieraient avec raison de... java.

On tape des pieds et on rit, d'un côté puis de l'autre, et puis on tourne et on tourne, et cela lui était complètement égal du moment qu'il voyait les yeux de Naja.

Alors, il fut entraîné dans son tourbillon.

Il n'avait aucune notion du temps, ce qui est toujours le cas des gens qui sont tourbillonnés.

Si, il se souvenait qu'ils étaient déjà dehors lorsqu'ils s'étaient embrassés. Cela, il en était sûr. Et puis qu'ils avaient descendu les rochers main dans la main – on ne peut pas marcher plus près l'un de l'autre sur des rochers couverts de neige. Sinon on tombe.

Le bruit de la fête devenait de plus en plus faible et les pensées de Martin commençaient à se reformer.

– Je ne rentrerai jamais plus au Danemark !

C'était ce qu'il avait pensé et repensé en tourbillonnant.

Ce qu'il avait pensé lorsqu'ils s'étaient embrassés.

Et il continuait de le penser pendant qu'ils descendaient vers la maison, main dans la main.

Jamais !

Il appartenait à cet endroit !

Parce que c'était à cet endroit qu'*ils* appartenait.

Ils étaient maintenant parvenus devant chez lui. Nous sommes arrivés à la maison, se dit Martin, et il ressentit presque un vertige dans le choix de ces mots. Ils se tenaient par la taille, debout, face à face, et ils penchèrent la tête, front contre front, afin que chacun puisse voir les yeux de l'autre emplir tout l'horizon. Puis ils rirent ensemble, comme le font des gens qui se réjouissent d'avoir bientôt un secret à partager, et Martin ouvrit la porte pour la faire entrer.

Ce n'est qu'alors qu'ils remarquèrent que la fenêtre était éclairée.

– La lumière est allumée, chuchota-t-il. Le chanteur d'opéra ! Zut !

Il la tira en arrière et referma doucement la porte. Se tint là, indécis.

Naja sourit, posa un doigt sur ses lèvres, et l'entraîna avec elle. Ils se glissèrent sans bruit derrière les maisons, comme des voleurs dans la nuit, jusqu'à la maison abandonnée à la sortie du hameau où le dénommé Bîntekavsak avait habité jusqu'à l'année précédente. Depuis elle était restée vacante.

Ils se faulèrent dans la maison vide et froide – avec des pouffements de rire étouffés, comme s'ils faisaient quelque chose d'un peu interdit. Une fois franchie l'entrée, il y avait deux pièces. Ils passèrent devant la première et allèrent jusqu'à la seconde parce que Naja savait qu'il y avait là un vieux

matelas.

Maintenant ils étaient tout seuls dans toute cette obscurité et ils étaient obligés de se toucher pour s'assurer qu'ils étaient bien là tous les deux. Cela ne faisait rien.

Maintenant je sais que je l'aime, pensa Martin pendant qu'ils se démenaient pour se déshabiller. Seul un amour authentique résiste à autant de couches de vêtements.

Un peu de discrétion serait à présent tout à fait de mise – on ne doit pas savoir tout sur tout le monde – mais on peut tout de même dire que l'amour de Martin était grand.

Et on peut ajouter que malheureusement, c'était tout ce qui chez lui l'était à ce moment-là.

Les hommes, même dans leur plus bel âge, doivent admettre qu'il est des choses qui peuvent se faire à moins vingt degrés, et d'autres, non.

Martin tremblait de tout son corps nu, la seule chose qui essayait de briller dans la maison sombre.

– *utorqaterpunga*, chuchota-t-il. Excuse-moi !

Naja partit de son rire léger comme un flocon de neige et l'embrassa partout où il y avait de la place. Puis ils bataillèrent pour renfiler tous leurs vêtements – ce n'était pas facile, qu'est-ce qui était à qui ?

Ils commencèrent à sortir main dans la main mais en passant devant la première pièce, ils entendirent comme un gloussement de femme. Et leurs yeux, qui s'étaient habitués à l'obscurité, distinguèrent le contour d'un flétan de douze kilos accroché à la poignée de la porte.

– Bonsoir, lança une aimable voix de baryton.

– Euh... bonsoir, répondit Martin tandis qu'une de ses mains tâtonnait à la recherche de la bouche de Naja pour refréner sa gaieté débordante.

– C'est presque impossible par ce froid, n'est-ce pas ? poursuivit le chanteur d'opéra sur le ton de la conversation. Certes, les deux premières fois, ça va, mais franchement, à la troisième ça commence à coincer, n'est-ce pas ?

Martin ne savait que répliquer.

– Oui, excusez-moi de parler si crûment, continua la voix dans le noir, mais comme nous sommes en quelque sorte dans le même...

Martin l'interrompit en chuchotant :

– Bonne nuit ! Dormez bien !

Ils se glissèrent dehors et avant d'avoir refermé la porte, ils entendirent le chanteur danois s'exclamer :

– Mais... ouuuuhuuuhhhh ! Voilà qui est tout à fait exquis !

Ils se faufilèrent, toujours main dans la main, jusqu'à la maison de Martin où la lumière était toujours allumée. Et Jakúnguaq fut prié de rentrer chez lui. Pas question de discuter ni de s'apitoyer sur quiconque : dehors !

Il le comprenait d'ailleurs très bien.

Plus tard – quand il n'y eut plus que la lumière de la bougie sur la table basse du divan et la noirceur des ombres vacillantes qu'elle projetait sur le

mur, et que les vêtements furent dispersés un peu partout, sur la table, les chaises, le sol – assis dans l’alcôve, ils s’éteignirent.

Martin prit la tête de Naja entre ses mains et regarda tout au fond de ces yeux qui avaient été son point de ralliement toute la soirée, et où il s’était imaginé ancré pour la vie.

– Tu as emménagé, Naja, lui dit-il, bouleversé par tout ce que contenait cette simple phrase.

Naja avait emménagé !

Demain, toute la ville le saurait. Oui, toute la ville devait le savoir !

Que Naja habitait là.

Que lui aussi habitait là.

Qu’ils habitaient là.

Mais jusqu’à demain, ils étaient les seuls êtres au monde à le savoir.

C’était leur secret – à eux seuls.

Naja passa de nouveau un doigt de ses propres lèvres à celles de Martin – et il l’embrassa.

Comme avant.

Avec bonheur.

Mais maintenant, il ne se contenterait plus de ça.

À l’extérieur, devant la fenêtre du salon, se tenaient quatre à cinq enfants aux aguets, se chamaillant à tour de rôle pour rigoler et se faire taire.

Puis l’un d’eux se retourna et cria vers le hameau de toute la puissance de ses poumons :

– *Martiiii Naja-lo POMPER, puuuuuuuut !*

Les autres enfants entonnèrent à leur tour : *Martiiii Naja-lo POMPER, puuuuuuuut !* et la nouvelle se répandit comme une traînée de poudre à travers le hameau. Les lumières s’allumèrent aux fenêtres, les gens sortirent sur les seuils – dans la Maison des Pêcheurs, Gert éteignit le magnétophone et sortit avec Hansínguaq qui laissa ses cuillères reposer un instant, inactives, dans ses mains.

Le cri s’était étendu et son écho claquait avec une telle violence contre les flancs de la montagne que les chiens de traîneau crurent le chanteur d’opéra de retour et reformèrent trios et quatuors pour donner leur accord.

Ce fut une des soirées les plus joyeuses qu’on puisse se remémorer dans le hameau.

Deuxième partie

Chapitre 13

Il fait de plus en plus noir à mesure que l'automne avance et, dès qu'on arrive au mois de novembre, le soleil disparaît pour ne plus réapparaître qu'en février. La saison sombre, comme on l'appelle, est redoutée de beaucoup.

C'est l'époque où les gens déjantent, font de la dépression, perdent la tête – et colportent ce genre de bêtises, comme quoi les gens déjantent, font de la dépression et perdent la tête.

Car la saison sombre est une période claire comparée au moite hiver danois. Le soleil est absent – c'est vrai – mais il y a une autre lumière que celle du soleil. La lune, les étoiles et le voile mouvant des aurores boréales brillent dans la transparence de l'air au-dessus de toute la blancheur qui couvre terre et mer.

Ici, il y a une grande hauteur de plafond.

Les vertigos et dépressions qui surviennent malgré tout n'ont pas lieu dans les hameaux mais dans les villes, où d'étranges citadins s'enferment sous une cloche à fromage de lumière électrique. En tentant avec arrogance de chasser l'obscurité, en vérité, on l'appelle. On choisit d'entrer en isolation volontaire dans une cellule de lumière claustrophobique qui condamne tout le reste au noir – à ne pas exister.

Alors, évidemment, on devient dingue.

C'est un choix.

De sa première saison sombre Martin se souviendrait toujours en raison de sa lumière. C'est à ce moment-là que le monde s'ouvrit vraiment à lui, que l'immensité fit son entrée. En s'étendant, la glace et la neige éliminèrent d'un coup toute notion d'île, de fjord, de détroit, de baie, de péninsule, de cap et de lac ; bref, toute frontière.

Bientôt tout fut ouvert – de tous les côtés et à tout moment – vingt-quatre heures sur vingt-quatre. La glace entre Nunaqarfik et Umánaq était encore fine comme du papier, mais maintenant cela allait vite.

Et un jour il se passa cette chose incroyable que, sans prévenir, un hélicoptère atterrit juste devant la boutique de Nunaqarfik.

Ceci réclame une explication, dont on ne fera pas l'économie.

On avait trouvé du zinc dans la partie nord du district. Au fond d'un long fjord, on avait creusé un tunnel à quatre cents mètres d'altitude dans un flanc de rocher presque vertical, et les experts avaient pu y détecter de grandes quantités de minerai. Sur lequel une société minière canadienne avait fort envie de mettre la main.

Rien d'étrange à cela, et l'affaire fut abordée avec toute la circonspection nécessaire. On fit une demande de concession, comme on se doit de le faire, et

on entra en négociation avec les autorités danoises – celles de Copenhague comme celles du Groenland. Ce furent de nombreuses et longues tractations – concernant la préservation de la nature, la capacité de production, les effets sur la population locale, bref tout ce qui entre dans ce genre de négociations politiques respectueuses de l’environnement, et où la problématique peut être résumée en une seule phrase : comment se partager le butin ?

Il n’y a rien de mal à cela : les hommes ont toujours été des prédateurs. Un chasseur qui veut occire un phoque ou une bande d’actionnaires qui veut mettre la main sur du zinc – c’est du pareil au même. La nature est notre réserve de ressources et cette réserve est multiforme.

Il y avait une claire empreinte groenlandaise sur l’accord final. On s’était assuré de deux choses : en tout premier lieu des taxes – des taxes propres, la propriété est une bonne chose – et en second lieu des créations d’emploi.

Car on avait vu dans les statistiques qu’il y avait un taux de chômage choquant dans le district – et aucun emploi disponible. Étudier cela sur des diagrammes aux couleurs bleu et rouge avait été une sale épreuve. Il fallait faire quelque chose – et on le fit ! Et ce dans une région du monde où le chômage est quasiment une impossibilité pratique tant qu’il y a des poissons et des phoques dans la mer, des perdrix et des lièvres des neiges sur la terre et des oiseaux dans le ciel.

Il fut décidé que la concession serait accordée à condition que 15 % de la force de travail soit groenlandaise.

Et la société minière dut se mettre au travail : dans la ville, dans tous les établissements et les comptoirs, on avait affiché des offres d’emploi pour la mine de zinc située à cent kilomètres au nord.

On promettait un bon salaire – trois mois de travail et un mois de congé – le transport en hélicoptère aller et retour, et l’accès libre aux oranges et au cinéma pendant le temps libre.

Les hélices de l’hélicoptère ne s’arrêtèrent même pas en attendant qu’Ábala prît hâtivement congé de sa famille. Serrant ses sacs contre lui et courbant la nuque – une courbure qui n’allait plus jamais le quitter – il courut sous les hélices sifflantes et sauta à bord ; et, avant même que la porte coulissante se fût refermée, l’hélicoptère décollait, exhibait sans pudeur son ventre de métal nu et, amorçant un long virage oblique, s’évanouissait de l’autre côté du cap.

Et tout redevint comme avant – c’était comme si Ábala avait disparu du hameau par enchantement.

Juliane ramena les enfants à la maison, mis à part Jakúnguaq qui s’était précipité sur le plus haut des rochers du petit promontoire, où il eut le temps d’apercevoir l’hélicoptère, infime point sur l’horizon avant qu’il ne disparaisse dans le ciel. Jakúnguaq tenait un bras fièrement levé, comme la statue de la liberté à New York ou un Africain sur le podium olympique.

Mais surtout comme lui-même.

Il rencontra Martin en revenant.

– Je ne savais pas pour ton père, dit Martin.

Jakúnguaq sourit calmement ; lui, il savait.

– Je ne pourrai pas venir aussi souvent en visite, ni venir manger, dit-il. Maintenant maman et moi, nous sommes seuls avec les petits.

Martin hocha la tête : il comprenait très bien.

– Et alors ? voulut-il savoir. Est-ce que tu vas devoir chasser, pêcher et tout ça, maintenant que ton père n'est plus là tous les jours ?

– Bien sûr que non, répondit le garçon en riant. Je vais à l'école, professeur !

Il lui fila une petite tape :

– Et on me gronde, si je m'absente, tu le sais bien !

– Je pensais plutôt : après l'école, dans l'après-midi, expliqua Martin. Moi je vais bien pêcher l'après-midi.

Jakúnguaq secoua la tête avec résignation.

– Il faut que je fasse mes devoirs, c'est toi-même qui le dis. Et d'ailleurs ce n'est pas nécessaire. Nous achèterons de la nourriture à la boutique. Papa a veillé à ce qu'il y ait de l'argent sur l'étagère.

– Il a déjà touché un salaire ?

– Non, dans trois mois seulement, répondit le garçon. Mais maintenant qu'il a un travail fixe, il a été chez le gérant de la boutique et a obtenu un emprunt à la banque. Parce qu'il est embauché, avec un travail fixe.

– Ton père est un bon chasseur, dit Martin avec inquiétude. Ce n'est sans doute que pour une courte durée ?

– Mon père n'est plus chasseur, rétorqua aussitôt Jakúnguaq. Il travaille dans une société minière internationale !

Il regarda autour de lui, comme s'il espérait que beaucoup de gens l'aient entendu.

– Je crois, ajouta-t-il, que mon père est celui, dans tout le hameau, qui peut emprunter le plus d'argent !

Puis il courut joyeusement vers cette maison où sa part de responsabilité s'était accrue. Il se retourna sans cesser tout à fait de courir :

– Il faut que tu viennes dîner un jour, professeur ! cria-t-il. Tu pourras toi-même décider ce que tu voudras manger.

Martin erra un peu sans véritable but. Il y avait quelque chose d'inquiétant dans ceci, pensait-il. Quelque chose qui clochait.

Chasseur... Salarié...

Des normes de valeur qui étaient peut-être en train de changer. Toute la société reposait sur le fait qu'être chasseur était la fonction la plus digne – porteuse de toute la culture. Qu'allait-il se passer maintenant si le chasseur était supplanté par le salarié ?

Qu'allait-il se passer si ce travail, auréolé du plus haut prestige, qui exigeait un savoir-faire et des connaissances transmises de génération en génération, et constituait le fondement de l'existence des hommes, perdait du terrain au profit de gens qui allaient donner un coup de main à des étrangers entreprenants ?

Il chassa le problème. Ne pas dramatiser ! Allons, Ábala serait absent pendant quelque temps, mettrait de l'ordre dans son économie et serait bientôt de retour dans son kayak.

Les mines de zinc aussi s'épuisent.

Mais Martin avait malgré tout du mal à évacuer ses préoccupations, il ne pouvait s'empêcher de penser qu'il venait lui-même d'une société où la catastrophe avait déjà eu lieu. Où les valeurs avaient déjà été chamboulées.

Bizarre, au fond, se dit-il, dans un pays qui fait une confiance aveugle aux mécanismes du marché, où ce dont on a le plus besoin donne aussi les meilleurs profits. Où l'offre et la demande déterminent tout.

Et pourtant, ceux qui produisent ce dont les hommes ont indiscutablement le plus besoin – à savoir la nourriture – sont incroyablement mal payés. Les paysans, les maraîchers et autres personnes patientes triment du matin au soir pour un revenu et une reconnaissance si misérables qu'il faut espérer que l'expression « le travail porte en soi sa récompense » n'est pas un vain adage. Tandis que d'autres qui déplacent des piles de papiers d'un bureau à un autre, décident quelles notes doivent être envoyées par fax, boivent de l'eau minérale avec une rondelle de citron pendant qu'ils débattent en réunion s'il faut transférer 37 % du capital en actions en yen japonais et pigeonner un fabricant de parapluies de Gdansk, se pavanent en BMW, prennent des hypothèques sur leur villa et agrandissent leur résidence secondaire.

– La vie est étrange, murmura-t-il. On a donné la priorité à tout ce qui entoure la chose plutôt qu'à la chose elle-même. Mais peut-être faut-il se retrouver sous d'autres cieux et voir les gens agir exactement de la même manière pour comprendre que quelque chose cloche ?

Juste avant que la glace ne se referme pour ouvrir un nouveau monde – ça paraît bizarre, mais c'est comme ça – Jørgen Andersen arriva dans son bateau à moteur. Au vrai, il était trop tard, mais Jørgen Andersen avait accompli tout le trajet par à-coups. Il avait lancé son lourd bateau au moteur puissant sur la fine couche de glace, la fendait sans cesse et s'ouvrant ainsi un canal à la manière d'un brise-glace.

Mais il ne lui restait que peu de temps lorsqu'il déboula chez Martin et Naja. Ses vêtements étaient couverts de givre ; sa barbe était blanche et dut être dégelée. Il vit Naja et tout son visage s'éclaira – du moins la partie qui dépassait de la barbe – le reste, c'était difficile à savoir.

– Tiens, dit-il. Elle fait encore le ménage ?

– Naja est ma compagne, répondit Martin, avec un mélange de joie et de crainte à utiliser ce mot.

– Quelle merde ! dit le médecin. Alors, elle ne fait sûrement plus aussi bien le ménage.

Mais elle comprend quand même un peu de danois, pensa-t-il aussitôt en attrapant le torchon qui volait vers sa tête.

Et il lui fallut aussi subir une engueulade. Martin lui rappela sa belle initiative du début de l'automne quand il lui avait promis de l'aider en parlant avec Pavia.

– Je voulais le faire ! se défendit-il. Mais d'une part ça n'aurait de toute façon servi à rien et d'autre part j'avais une foutue migraine le lendemain matin. Trop d'accordéon, sans doute. Donc j'ai filé.

– Merci, j'avais remarqué, dit Martin sèchement.

– C'est toujours aussi problématique ? demanda Jørgen.

Martin soupira : cela devenait de pire en pire. Pavia se présentait en général tous les jours à l'école – il n'y avait pas de défection alarmante – mais il était le plus souvent hermétique à tout. Il y avait toujours un bruit assourdissant dans sa classe : il baissait son appareil auditif en entrant et le rallumait pour parler avec Martin pendant la récréation. C'était assez désespérant.

– Mais c'est un brave homme, ajouta Martin avec désespoir. Et serviable ! Du moment qu'il est à jeun, il n'y a aucune limite à ce qu'il est prêt à faire pour vous. Et ces jours-là, le calme règne dans sa classe et les enfants écoutent de toutes leurs oreilles. Car il sait faire passer les choses qu'il sait. Et il en sait beaucoup ! Pavia a beaucoup lu !

Le médecin trouvait tout cela assez positif malgré tout.

– Ça rend les choses encore plus difficiles, soupira Martin. S'il avait été un sale idiot incompetent, il aurait été plus facile de prendre position.

– Pourquoi diable ne laisses-tu pas les choses être ce qu'elles sont ? demanda Jørgen. Ferme les yeux quand il est pompette, et réjouis-toi quand il est à jeun.

Martin secoua la tête avec résignation :

– C'est trop rare. Beaucoup trop rare ! Et la question est aussi que l'école se doit de montrer l'exemple ! Par principe...

Jørgen réagit tout à fait spontanément.

– Par principe !!! C'est un mot très dangereux à utiliser par ici. Évite-le absolument ! Comme je suis ton médecin, je dois te déconseiller toute fréquentation du mot « principe » : il induit un effet d'accoutumance et est indiscutablement démoralisant ! Tu devrais être bien placé pour savoir combien de postes de cadres sont occupés par des gens brisés et pitoyables, uniquement parce que ceux-ci n'ont pas pu s'empêcher d'utiliser ce mot. Mon Dieu, me voilà complètement perturbé, il me faut un calmant, vous n'avez rien d'autre que des torchons ?

Naja entreprit de préparer du café et Martin sortit la bouteille de whisky.

– Juste une goutte, dit le médecin modestement.

À Naja.

– Je ne peux pas rester longtemps, poursuivit-il. La glace va prendre très vite maintenant, mais j'ai promis de ramener ce chanteur d'opéra qui a sévi par ici.

Martin secoua la tête et éclata de rire.

Un mois s'était écoulé depuis le concert, Olaf Lindgreen s'était installé

dans la maison de Bîntekavsak avec la grassouillette Arnaq du hameau voisin. Tous deux attendaient une occasion de transport en bateau, mais ne s'activaient nullement – ou plutôt pas dans ce sens.

C'était un petit miracle qui s'était produit : le chanteur d'opéra s'était révélé en possession d'un talent stupéfiant pour s'adapter et frayer avec les gens, même si lui et Arnaq passaient également beaucoup de temps à l'intérieur de la maison. Ils allaient à toutes les fêtes, dansaient, et à la fin de la soirée on demandait à Olafekavsak d'interpréter certaines de ces chansons que ses collègues avaient l'habitude de chanter entre eux à la cantine de l'Opéra Royal de Kongens Nytorv.

Ces chansons devinrent très populaires, et quand les chasseurs étaient confrontés à de longues périodes d'attente dans la grande nature, on pouvait soudain entendre un Groenlandais solitaire, vêtu de pantalon en peau de phoque et anorak en renne, assis sur un rocher, fredonner pour lui-même en un danois approximatif :

– *surlavoieferrée*

unedanseusenueerrait

Il arrivait souvent à Lindgreen de se lever le matin, de sortir de la petite maison de Bîntekavsak avec une tasse d'ersatz de café bouillant, de regarder le fjord glacé et de saluer joyeusement les gens qui passaient. Il inspirait profondément et se disait à haute voix :

– Je me sens comme un coq en pâte !

Puis on l'appelait de la maison, il souriait, avalait son ersatz, rentrait et fermait la porte derrière lui.

On avait raté le dernier bateau, et voilà ! C'était un fait ! Les conditions glaciaires, la conjecture particulière du Groenland, etc. Olaf Lindgreen était un homme heureux. Un matin, il s'était installé avec des craies empruntées à l'école et avait dessiné une affiche qui était maintenant accrochée au-dessus de la petite table de leur cuisine :

Rien n'est plus grand

ni plus beau

que la force majeure !

À Copenhague on n'était pas d'accord – et, dans l'ensemble, on n'interprétait pas la situation de la même manière. Il régnait, comme l'avait fort bien prévu Olaf Lindgreen, une certaine panique à la direction de l'Opéra.

Mais l'impuissance était grande. C'est une expérience assez amusante que toute personne ayant vécu au Groenland en ce temps-là aura connue dans ses rapports avec les régions méridionales du royaume : des chefs efficaces, des directeurs de ceci et de cela, habitués à prendre des décisions, à trancher dans le vif et aller droit au but se trouvaient totalement à votre merci dès que vous invoquiez le Groenland, les conditions glaciaires et toute l'infinie richesse des difficultés arctiques.

Leurs regards devenaient étrangement hésitants et vacillants – ils ne savaient que faire – et l'on pouvait même aller jusqu'à leur faire croire que les

conditions glaciaires pouvaient être un obstacle à l'envoi d'un télégramme.

Ces mots : *les conditions glaciaires*, étaient les mots magiques qui pouvaient pacifier créanciers, huissiers et même inspecteurs des impôts. Partout dans les bureaux et les comptabilités, on prenait conscience avec un frisson qu'il était question d'un pays infiniment sauvage où il n'y avait ni autobus ni rien !

Naissait alors immédiatement une certaine compassion pour ces malheureux humains qui affrontaient l'existence dans des conditions extrêmes – et l'on pardonnait, l'on faisait grâce.

C'était extrêmement pratique !

Mais pas dans le cas du chanteur de l'Opéra Royal Olaf Lindgreen, car la presse s'en mêla.

Que quelques journaux du matin accusent l'État d'irresponsabilité, lui reprochant d'envoyer des artistes dans des régions aussi primitives, sans s'assurer que leurs familles et employeurs puissent les espérer de retour dans un laps de temps convenable, ne changea pas grand-chose.

Il n'y eut guère non plus grand monde pour s'évanouir quand plusieurs quotidiens titrèrent à la une : « Le chanteur de l'Opéra Royal disparu dans les déserts du nord ! », mais, lorsque des hebdomadaires commencèrent à publier des photos de « L'iceberg derrière lequel l'artiste royal doit sans doute être en train de mourir », les événements s'accéléchèrent. Et quand, la semaine suivante, vint s'ajouter l'information que le chanteur était un ami personnel de Sa Majesté la reine, et qu'à certaines occasions il avait même gardé le chien de Sa Majesté, l'affaire parvint jusqu'au Parlement.

Et tout culmina le jour où un membre du Parlement reçut une lettre d'un de ses électeurs – lettre accompagnée d'une photo, extraite de l'hebdomadaire royal, du chien susnommé qui, n'ayant à présent plus personne pour le garder de temps à autre, avait l'air de très fâcheuse humeur.

Il en résulta une lettre au ministre qui, immédiatement, déclencha une expédition de sauvetage – laquelle ne tenait absolument pas compte du fait qu'il n'y avait personne qui désirât être sauvé. On envoya un hélicoptère spécial à Umánaq – un modèle de pointe : on ne devait pas mégoter. L'hélicoptère était si grand qu'il ne pouvait atterrir que sur l'héliport d'Umanaq, et non sur les rochers de Nunaqarfik. Il aurait fallu pour cela un modèle plus petit et plus dépouillé, plus adapté aux circonstances. Mais il ne pouvait en être question : il fallait ce qu'il y avait de meilleur.

Résultat, il restait le problème non résolu des quarante kilomètres à parcourir en eau plus ou moins libre, et ce à une époque où la plupart des bateaux ne pouvaient plus passer. Toutes les instances officielles avaient donc refusé, mais à la fin le médecin avait accepté de tenter l'aventure – il possédait le moteur le plus puissant du district et trois couches de fibre de verre sur sa coque, alors que diable !

Il déglutit son whisky et tendit immédiatement son verre : un dernier pour la route.

Cela lui convenait parfaitement, il trouvait ça amusant et de plus un collègue allait le remplacer pour une appendicectomie.

Il rit et se laissa faire quand Naja lui fourra une tasse de café dans l'autre main.

– Il est tout nouveau, il ne se doute pas de ce qui l'attend, rigola-t-il.

Incrédule, Martin se figea, la bouteille à la main.

– Y a-t-il un médecin tout seul dans l'hôpital en train d'opérer une appendicite pour la première fois de sa vie ?

– Non, non ! – Jørgen secoua la tête et claqua des doigts pour éviter que Martin ne s'arrête au milieu du service. – Il est formé et tout. Il est arrivé il y a quelques semaines, il a de beaux papiers et tout ce qu'il faut, et même, je crois, un diplôme lui permettant de revêtir une blouse blanche spéciale, tout est en ordre.

Martin, rassuré, versa le whisky.

– Mais c'est la première fois qu'il opère ici, poursuivit Jørgen. Il va avoir une putain de surprise quand il va ouvrir et découvrir tout ça dans sa splendeur ! HA !

Il avait maintenant les bras tendus, une tasse dans une main et un verre dans l'autre.

– Dois-je m'asseoir dans la position du lotus ? demanda-t-il en se laissant tomber sur le banc.

– Parce que, poursuivit-il, c'est différent ici. Ils ont l'expérience de la faim, je vais te dire. De temps en temps. Mais de façon répétée, et une génération après l'autre : des périodes de famine, pas vrai. Quand il y a quelque chose à manger, ils bouffent comme des malades, – et quand il n'y a rien, ils ne mangent rien. Au fond, c'est très logique, mais ça donne une sacrée longueur d'intestins !

– Plus longs que les nôtres ? s'informa Martin – et Naja tâta avec étonnement son petit ventre délicat. Jørgen hocha la tête :

– Une fois que t'as ouvert un lascar comme ça, il y en a pour décorer de guirlandes toute la rue piétonne de Herning. Aaahhh ! c'était bien bon, me voilà de nouveau d'attaque.

Il posa résolument le verre vide et la tasse pleine sur la table et se leva pour partir.

– Nous nous reverrons quand la glace aura pris, vous allez en apprendre de drôles ! Il referma son anorak et allait enfiler son bonnet en peau quand il s'arrêta sur le seuil.

– C'est vrai ! dit-il. Avez-vous entendu parler du camion à merde ?

Ils secouèrent tous deux la tête et se sourirent.

– Bon, mais alors faut que vous sachiez, sacré bon Dieu ! J'ai juste le temps...

Donc, le receveur municipal avait commandé un nouveau camion à merde qui devait arriver par le dernier bateau.

Le camion à merde était un concept qui n'existait qu'à Umánaq. Là

vivaient environ mille personnes et on était par conséquent obligé d'organiser un système de ramassage des différents déchets. Or il n'y avait que quelques rares W.-C. à chasse d'eau dans la ville. Et encore, si certains chassaient, d'autres pas. Il fallait par conséquent vider régulièrement toutes les tinettes des maisons.

Un camion à plate-forme couverte effectuait donc le tour de la ville pour les collecter – il y avait une route circulaire – et des jeunes gens embauchés à cette fin allaient et venaient avec les seaux, montaient et descendaient du marchepied, vidaient et repartaient.

– Mais voilà que débarque cet été l'inspection du travail, rigola le médecin, et qu'elle conclut que ces jeunes gens pourraient avoir des problèmes de dos à soulever tant de merde.

– C'est sûrement vrai, raisonna Martin.

– Oui, oui, dit le médecin. Les gens devraient cesser d'utiliser du papier. Bon, mais ils ont donc commandé à Aabenraa un ancien camion de pompiers, modifié et aménagé de telle sorte qu'il suffit de poser les seaux à merde, de faire basculer un couvercle, de tirer une poignée – et vloop – tout le contenu d'excréments tombe dans un grand tambour et on peut amener le suivant.

– Parfait, dit Martin. C'est quoi le problème ?

– Aucun, dit le bon docteur. Pas le moindre problème, c'est très bien. Mais c'est un gros investissement pour une si petite communauté. Tout est relatif, bien sûr, et ça représentait un poste non négligeable du budget. Alors le receveur municipal a insisté pour qu'il soit inauguré. Le camion à merde devait être inauguré !

Il rit encore, s'accrochant d'une main à la porte.

Martin rit aussi, mais ajouta :

– Bon, mais que diable ! c'est tout à fait raisonnable ! C'est un gros investissement, alors pourquoi pas ?

Le médecin secoua la tête.

– T'emballe pas, j'y vois aucun inconvénient, mais... – avant de poursuivre, il dut se soulager de quelques hé, hé, hé ! – Et tout le monde était là, tout le gratin, même le curé, *Palase*, tu imagines ! – et tous en anorak blanc ! C'est vraiment ridicule, des Danois en anorak blanc, ils devraient s'abstenir, c'est comme un missionnaire en pagne !

Ruban rouge coupé, musique de magnétophone, bières et biscuits pour tout le monde – on n'avait pas pu se procurer champagne ni canapés – et Kâlikavsak, de l'usine à poisson, devait actionner la poignée...

Martin s'amusait à l'avance, sans savoir de quoi.

– Mais personne n'avait dit à Kâlikavsak qu'il fallait la tirer vers le bas, alors il l'a poussée vers le haut.

Du bout des doigts Jørgen illustra de façon très éloquente un crachin retombant sur l'assemblée, tout en continuant à rire :

– Les anoraks blancs ! pouffa-t-il. Le receveur, toute la bande : le prêtre de fort mauvaise humeur, le gérant cavalant chez lui prendre un bain, et

maintenant Kâlikavsak peut compter sur des bières gratuites dans toute la ville pendant des semaines et des semaines.

Maintenant Martin riait – et Naja aussi, qui en avait compris une grande partie.

– Merveilleux, dit Martin.

– Oui, admit le médecin. Bon, c'est pas le tout, arrête de me retenir avec tes bavardages. Le chanteur d'opéra est sûrement déjà à bord et la glace va se refermer. Je file.

La porte claqua. Jørgen Andersen était parti.

Ils se regardèrent en riant – il y avait au moins un baiser en route.

Mais la porte se rouvrit, le médecin entra et lança à Martin :

– Au fait, cette histoire d'intestins, hein...

Martin hocha la tête et le médecin poursuivit :

– Il y a des différences biologiques, c'est comme ça ! Est-ce que tu savais que les Groenlandais n'ont aucune pilosité sexuelle ?

– Ce n'est pas vrai ! éclata Martin.

– HA ! hurla Jørgen en reclaquant la porte derrière lui. HA !

Ils l'entendaient encore rire dehors quand ils se laissèrent retomber, un peu honteux, sur le banc de la cuisine.

Au fond, il était insupportable.

Ils apprirent plus tard que Jørgen Andersen avait bien embarqué Olaf Lindgreen et Arnaq, mais que les conditions glaciaires – ou fut-ce une conversation sensée d'homme à homme ? – avaient rendu impossible le retour à Umánaq : l'eau gelait tout simplement trop vite. Ils avaient été obligés de s'arrêter au petit hameau d'Igdlunguaq, d'où venait Arnaq. Là, ils avaient été logés, et quelques jours plus tard la glace du fjord fut assez épaisse pour que le médecin puisse convaincre un propriétaire de traîneau de lui faire parcourir les derniers kilomètres jusqu'à Umánaq.

Le chanteur d'opéra trouva l'aventure trop risquée et tira sur la corde pendant une quinzaine de jours encore, avant d'être obligé de faire des adieux assez difficiles et de se laisser rapatrier.

Il fut pris d'assaut par les journalistes dès son arrivée à Copenhague, mais se montra réservé et peu loquace – on pensa qu'il avait dû subir un choc. Mais lorsqu'il revint sur scène, tout était comme avant, certains critiques prétendirent même qu'il était meilleur qu'avant. Les gens mûrissent quand ils ont vu la mort dans les yeux.

Olaf Lindgreen ne revit jamais le Groenland ni son Arnaq, mais il se consacra à son art, jouissant d'une bonne réputation et remportant à intervalles réguliers des triomphes sur scène. Il se mêlait peu au débat public, se consacrait à ses amis et à son entourage proche.

Peu après son retour, il se produisit un incident malheureux lors d'un cocktail d'après-midi au château de Graasten où, par réflexe, il fila un coup de pied au chien de la reine pour le faire sortir d'une plate-bande de tulipes, mais l'affaire fut étouffée.

Il vécut le reste de sa vie dans la paix et l'intime conviction que toute existence n'était au fond que frivolités.

Mais dans le Nord l'hiver avait vraiment démarré, embarquant avec lui tous ceux qui y vivaient. Martin connaissait joie et amour sur le front familial – et impuissance croissante côté école.

Ils n'apprenaient rien, les gamins. Rien, en tout cas, qui fût à la mesure des efforts prodigués.

Pavia... Martin se refermait complètement quand il pensait à lui... où diable cet homme se procurait-il tout cet alcool ? Martin avait essayé d'obtenir un contact avec l'inspecteur scolaire groenlandais d'Umanaq, lequel était en somme son supérieur immédiat. Mais l'inspecteur se sentait coincé entre le danois et le groenlandais, et ne s'attardait pas sur les lettres, qu'il expédiait pratiquement les yeux fermés au Ministère à Copenhague. L'inspecteur n'aimait pas les conflits : il aimait les chansons et les discours lors d'occasions festives, il aimait la joie, la bonne humeur, les louanges et les visages souriants.

Et l'accordéon.

Les télégrammes gênants du petit comptoir ne faisaient qu'une courte halte sur son bureau. Pourquoi donc les gens ne pouvaient-ils vivre dans la paix et la bonne entente ?

C'était d'ailleurs la joie qui était prépondérante, Martin en convenait aisément. Naja à elle seule faisait que tout le reste n'était que brouilles insignifiantes – en plus de cet hiver incroyable qui glissait sur eux de toute sa beauté intacte.

Il possédait toujours ses vingt et un chiens. C'était trop. Mais d'une part les gens du hameau s'étaient montrés gentils, d'autre part il leur arrivait de manquer de liquidités. Et quand une peau de chien vaut cent couronnes et un chien vivant deux cents, pourquoi tuer la bête ? En outre, on se procurait également ainsi une source de revenu supplémentaire, car, contrairement à la peau de chien, le chien vivant doit être nourri chaque jour. Environ un kilo de poisson par tête, et donc en moyenne vingt et un kilos par jour, un instituteur danois est incapable d'en pêcher autant pendant la mauvaise saison.

Aussi, quand Jeremias, les larmes aux yeux, lui avait vendu son chien préféré qui boitait d'une patte, avant de repartir, il avait déclaré, d'un air un peu détaché, tout en enroulant les deux billets de cent et en les fourrant dans sa poche :

– Il est un peu maigre, je trouve...

Et Martin, qui ne voulait surtout pas être accusé de mauvais traitements, s'était hâté de conclure un accord.

Gert s'était fâché.

– Tu es stupide ! avait-il dit. Si un chasseur vend un de ses chiens, tu peux être sûr qu'il commence par le rebut. Rien au monde ne peut pousser un chasseur à se séparer d'un bon chien.

– Je le sais parfaitement, avait répondu l’instituteur. Mais je n’ai pas non plus besoin d’une Rolls Royce tout de suite, laisse-moi le temps d’apprendre à diriger un traîneau cet hiver. Et tant pis si je n’arrive pas à suivre les autres.

Gert voyait bien qu’il y avait du bon sens dans ce qu’il disait.

– D’ailleurs les accidents sont d’autant moins graves que les bêtes sont lentes, avait-il observé à haute voix.

– Quels accidents ? avait demandé Martin – et Gert avait eu son rire « attends-tu-vas-voir ».

Naja était allée faire une petite visite à ses parents, ils étaient seuls dans la maison et Gert apprenait à Martin à coudre des harnais pour sa meute. Ils étaient sortis pour prendre les mesures des chiens, un peu déroutés par leur intervention, qu’ils avaient répartis en *small*, *medium* et *large*. Et un unique *extra large* pour lequel Gert trouvait inutile de gâcher du cuir. Ni d’ailleurs de la nourriture – mais Martin ne voulait en laisser tomber aucun.

Donc ils étaient là, à bavarder avec du Nescafé en abondance à portée de main – Martin trouvait tout à fait agréable de couper à l’ersatz. Ils étaient peu à peu entrés dans une grande intimité et Martin parlait de Naja et de ses scrupules dus à la différence d’âge qu’il trouvait beaucoup trop grande.

Mais l’amour et la tentation l’étaient tout autant.

– Laisse ça à Naja, dit Gert en haussant les épaules. Je ne crois pas qu’elle trouve ça particulièrement compliqué.

Martin mesura une lanière de cuir sur son avant-bras pour un chien taille *medium*.

– Ce n’est pas bien de ma part, dit-il. Elle est trop jeune – et moi trop vieux. Elle est groenlandaise, moi je suis danois. Je ne vaux pas mieux que ces détestables artisans danois qui montent ici en été et se jettent sur les jeunes filles du pays.

Il vida sa tasse et s’aperçut qu’il avait oublié de touiller. Le fond n’était que sucre.

– Est-ce que vous n’êtes pas bien ensemble ? demanda Gert.

– Nous sommes merveilleusement bien !

– Et est-ce que Naja est contente ?

– Elle le dit... oui, elle l’est !

– Alors, est-ce que tu ne peux pas attendre pour te plaindre qu’il y ait quelque chose qui n’aille pas ? Pourquoi veux-tu changer quelque chose qui est bon ?

– Parce que, dit Martin qui, sur le point de suspendre sa tentative d’enfoncer l’aiguille dans le cuir épais, fut rappelé à l’ordre par un geste de Gert, parce que, quand j’aurai soixante-quinze ans et que je serai sénile, elle sera toujours dans ses plus belles années. Et alors ?

– Elle ne restera sûrement pas aussi longtemps avec toi, et donc il n’y a pas de problème !

Martin le regarda d’un air si bouleversé que Gert dut éclater de rire et le

consoler.

– Ou alors elle restera, et alors il n’y a pas de problème non plus !

Les épaules de Martin se détendirent.

Oui, pensa-t-il. Jouis du moment et sois heureux. Maintenant. À chaque jour suffit sa peine.

Ils cousirent un moment en silence : c’est bon de connaître une personne avec laquelle on peut s’abstenir de parler. De temps à autre, ils sortaient vérifier les mesures des chiens qui, s’ils étaient réveillés, trouvaient l’occupation étrange et essayaient de se défilier. Et s’ils dormaient, ils râlaient et bâillaient, aussi maussades qu’un client d’hôtel qui ne pense vraiment pas avoir demandé à être réveillé. Gert alluma sa pipe pour que ça ne finisse pas par être trop sain, tout ça.

– Tu ferais mieux de t’inquiéter un peu pour l’école, dit-il alors. Là, tu as des problèmes !

Martin soupira.

– Je sais bien... Pavia...

– Au diable, Pavia, interrompit Gert. Ce n’est pas lui le problème.

– Il boit comme un Polonais, objecta Martin avec indignation.

– Oui, c’est chiant, approuva Gert avec un hochement de tête. Mais ça change rien au problème.

– Qu’est-ce qui change alors ?

– Imagine que débarque dans une école danoise une bande d’instituteurs japonais et que les gamins ne comprennent rien, à part quand ils disent kimono...

– Ça, on en a déjà parlé, répondit Martin. La langue – c’est l’aberration des aberrations. Mais on essaie d’y remédier, Gert ! Je trime pour apprendre le groenlandais, nous avons rangé ces livres stupides dans un coin, tu m’aides chaque soir à réaliser ces pages que nous ronéotypons – merci ! Et c’est ce qui marche le mieux ! Nom de Dieu, on se bat, Gert !

Cette fois Gert interrompit son travail.

– Tu as confié à Bernhard une lettre pour ses parents, dit-il.

– Oui, en mauvais groenlandais, reconnut Martin. Mais c’est quand même mieux qu’en danois incompréhensible.

Il avait été obligé de réagir. Bernhard faisait l’école buissonnière, parfois pendant des jours et des jours, et Martin savait bien où Gert voulait en venir.

C’était un problème, et il ne savait que faire.

La vie dans le hameau était basée sur la chasse, et en partie sur la pêche. Mais le savoir-faire, qui est une condition pour que le chasseur accomplisse son travail, mourait parce que l’école obligatoire empêchait les garçons de faire leur apprentissage auprès de leur père. Auparavant, ils apprenaient tout de la profession en accompagnant celui-ci à la chasse – maintenant c’était impossible. Sauf évidemment s’ils faisaient l’école buissonnière.

– Tu vois bien, dit Gert, avec une étrange amertume, cette école, il faut s’en tenir à distance.

– C'est vrai, peut-être, répondit Martin. Il se leva et alla mettre de l'eau à chauffer. Tu as bien sûr raison, mais oses-tu prévoir l'avenir ? Le garçon doit avoir la possibilité de choisir un jour par lui-même. Je suppose que tu ne veux pas qu'on transforme toute la région en réserve naturelle ?

– Dans le fond, je transformerais bien tout ce que je peux en réserve naturelle, murmura Gert.

– Mais ça, tu ne le peux pas, affirma Martin. Et d'ailleurs tu n'en as pas le droit. Mais j'y pense, peut-être pourrait-on faire des petits raccords ici et là.

– Comment ça ?

– Il faudrait juste que j'aille relire un peu les décrets et les règlements.

Martin avait eu une idée, ni renversante ni révolutionnaire, mais peut-être une idée. Et « peut-être », cela suffisait dans ces régions.

Il pensait qu'en tant que directeur d'école, il avait le droit de regrouper le jour de la Constitution, un bout de la Pentecôte, l'anniversaire de la reine, les jours de congé entre Noël et le nouvel an, quelques bribes de vacances de Pâques, ainsi que tous les jours fériés non spécifiés que contenait traditionnellement le calendrier danois, en un gros paquet de trois semaines de congé, à prendre au moment de la meilleure saison de chasse.

– Ce sera trois semaines de pratique professionnelle, dit-il. Au moins, ça a un petit goût de... graisse.

– Si tu parviens à obtenir que les papiers te donnent raison, alors je fais savoir en ville que tu n'es pas si idiot que ça, s'exclama Gert avec enthousiasme en lui tapant sur l'épaule.

Mais aucun des deux n'essuya le café renversé.

Les hommes sont des cochons.

Chapitre 14

Le fonctionnaire Ovesen ressentait une inquiétude. Quelque chose ne tournait pas rond ! Il n'était pas normal qu'un tel silence règne si longtemps – l'apaisant roulement se faisait en général entendre à intervalles rassurants, signalant vie et activité.

Il y avait suffisamment de café, il le savait, ce n'était donc pas ça. Le sucre ne manquait pas non plus – mais le silence continuait de peser.

Ovesen décida de trouver une mission à remplir et dénicha un petit arrosoir qui lui permettrait d'aller observer les plants de tomate. Il entra dans le bureau après avoir frappé prudemment – n'éveillant aucune réaction, mais c'était tout à fait normal – puis il passa devant l'inspecteur silencieux et alla à la fenêtre.

– Soyez gentil de ne pas faire ça, Ovesen, dit monsieur Gudmandsen d'une voix faible. Vous savez bien que je m'en occupe personnellement.

– Bien sûr, dit Ovesen. Mais il y avait un tel silence que, je ne sais pas...

– Ce sont les commandes pour l'année scolaire à venir, il faut que je m'en occupe maintenant, il faut les faire expédier par bateau, les commander, préparer les colis et...

Il se renversa contre le dossier de son fauteuil – prenant ses distances avec le bureau encombré.

– Mais ce n'est pas à vous de vous atteler à cela, rétorqua le fonctionnaire. C'est la tâche du premier bureau...

– C'est particulier, cette année, Ovesen, dit Gudmandsen d'un air las en mordillant son stylo. Le goût ne dut pas lui plaire car, après l'avoir gratifié d'un regard courroucé, il le jeta dans la corbeille. – Il y a de la rébellion dans l'air !

– De la rébellion ? Ovesen ne comprenait pas ce qu'il voulait dire.

– Ça ne ressemble jamais à ça, au début, n'est-ce pas ? – Monsieur Gudmandsen se pencha sur le bureau, paumes jointes. – Ce genre de choses commence tout petit et l'on est tenté de dire : grands dieux, ne soyons pas mesquins, ne perdons pas notre temps avec ce genre de détails.

– Oui, c'est vrai, répondit le fonctionnaire qui ne savait que faire de son arrosoir.

– Non, justement, *ce n'est pas vrai*, dit Gudmandsen en se levant d'un mouvement brusque et en se dirigeant vers la grande carte du Groenland accrochée au mur près de la porte.

– Parce que si l'on n'étouffe pas ce genre de choses dans l'œuf, cela s'étend inconsidérément, et avant que l'on ait le temps de rien voir, la situation échappe à tout contrôle !

Le fonctionnaire hocha la tête et suivit des yeux son chef qui, retraversant

le bureau jusqu'à la fenêtre donnant sur Hauser Plads, saisit un des pots et le tint devant lui.

– Prenez-le un instant, Ovesen !

– Oui.

Ovesen se leva et essaya de prendre le grand pot de terre cuite mais il était gêné par l'arrosoir. Gudmandsen résolut le problème à sa place en lui arrachant l'arrosoir des mains et en le jetant dans la corbeille.

– Regardez bien cette merveilleuse plante dans son terreau frais – le fonctionnaire était presbyte et n'avait pas apporté ses lunettes, aussi s'efforça-t-il de la tenir à bout de bras aussi éloignée que possible – et dites-moi pourquoi mes plants de tomates, année après année, rayonnent de force et de vitalité ! Dites-moi pourquoi ça réussit toujours ! Allez-y ! Dites-moi voir pourquoi ! Pourquoi ?

Le fonctionnaire Ovesen sourit complaisamment :

– Parce que vous avez la main verte, monsieur Gudmandsen !

– J'ai des mains tout à fait ordinaires, monsieur Ovesen ! coupa l'inspecteur d'un ton cassant en reprenant le pot. Mais ces mains tout à fait ordinaires prennent soin de la plante depuis le moment où elle n'est encore qu'une graine ! Je surveille la terre et si je vois ne serait-ce qu'un germe susceptible de s'approprier ce qui est destiné à mon plant de tomate – *clac* ! – il n'a pas l'ombre d'une chance !

– C'est vrai qu'elles sont chaque année aussi belles, approuva Ovesen avec admiration tandis que le pot de terre cuite retournait à sa place sur le chambranle.

– C'est la même chose pour l'école, monsieur Ovesen ! Exactement la même chose ! poursuivit Gudmandsen en revenant vers le mur où était accrochée la carte du Groenland.

– Il faut contenir la mauvaise herbe avant qu'elle n'essaime de l'autre côté de la clôture. Il faut l'étouffer dès sa naissance... ici !

Il n'arrivait pas jusqu'à Umánaq.

– Où est mon stylo ?

– Je crois que vous l'avez jeté par mégarde dans la corbeille, monsieur Gudmandsen !

– Alors il faut que je saute ! – Ce qu'il fit. – Ici !

– À Umánaq ?

– Non, un petit comptoir du district, Nunaqarfik. C'est difficile de viser avec précision quand on saute.

– Je comprends parfaitement, affirma Ovesen avec un hochement de tête.

Gudmandsen, épuisé, retourna à son fauteuil derrière le bureau et lança un papier à son subalterne.

– Voici les commandes du directeur d'école de Nunaqarfik. Lisez !

– Les commandes ? Il n'y a qu'une seule page ? s'étonna-t-il.

– Lisez ! répéta Gudmandsen en secouant le thermos.

Il était vide.

– Flûte ! dit-il en le jetant dans la corbeille.

Le fonctionnaire Ovesen lut le fameux papier, les commandes de la petite école de Nunaqarfik pour l'année scolaire à venir. Et, en effet, elles étaient extrêmement concises.

À l'exception d'un peu de craie, de papier ordinaire et autres fournitures très banales, le directeur informait qu'il n'avait en réalité besoin de rien. Il signalait que l'enseignement de l'année suivante serait basé sur du matériel pédagogique personnel – reproduit sur la ronéo de l'école. L'argent ainsi économisé serait utilisé pour payer des instituteurs locaux, chargés d'enseigner aux garçons la chasse, et aux filles la couture du cuir. Toutes compétences qui étaient sur le point de se perdre.

On signalait également un remaniement des jours de congés et de vacances, afin de mettre en place des vacances de chasse prolongées à la meilleure saison. Tout cela pour renforcer la profession la plus porteuse de la région.

Ovesen leva les yeux et Gudmandsen capta son regard.

– Il a pris des décisions, vous voyez ! dit-il. Un jeune blanc-bec qui se vautre dans la sentimentalité et décide de devenir un Groenlandais amateur. Nous avons déjà eu ce genre d'individus, et ils sont mortellement dangereux pour le pays. Ils stoppent l'évolution et n'ont qu'une idée en tête : faire de tout le pays un grand musée en plein air !

Il lorgna avec irritation sa tasse, qui était vide.

– Mais on va l'arrêter, Ovesen, poursuivit-il. Ici et maintenant – il faut étouffer ça dans l'œuf !

– Je peux aller vous chercher du café, si vous voulez, proposa Ovesen. Je croyais qu'il y en avait assez.

– Vous feriez ça ? C'est vraiment très gentil de votre part !

Monsieur Gudmandsen s'affaissa un peu et regarda la photo de sa famille sur le bureau. Il avait aussi ses propres responsabilités : celles d'un homme envers sa famille.

La série Lars & Lone avait été une mine d'or – un trait de génie, pour le dire franchement. Et lui et les siens s'étaient habitués à cette source de revenus qui semblait ne devoir jamais tarir.

L'idée lui était venue alors que – il y avait bien des années de cela – il était instituteur dans une école communale ordinaire du Danemark. L'une de ses collègues, Anna Ladegaard, une aimable femme âgée, était affligée d'un fâcheux défaut en tant qu'enseignante : elle avait autant de charisme qu'un morceau de chewing-gum, son regard était fuyant et sa voix, d'une absolue discrétion, dépassait rarement le stade du chuchotement. Sa classe était toujours un grand chaos – les gamins ne tenaient pas en place et se fichaient de tout.

Un directeur à la fois compréhensif et sensé avait alors eu la brillante idée d'envoyer Anna Ladegaard en formation continue. Certes, cela n'améliora en rien ses aptitudes, mais l'école fut délivrée du problème pendant les deux ans que dura le stage et de plus elle revint avec une spécialisation – pédagogie de

la lecture – et put donc être affectée à l’enseignement particulier d’élèves en difficulté. Lorsqu’elle était seule avec un élève, celui-ci parvenait à entendre ce qu’elle disait et les problèmes disciplinaires étaient surmontables.

Tout le monde était content. Anna Ladegaard passa à l’échelon supérieur, ce qui signifiait moins d’heures de cours – ou heures de confrontation, comme les nommait son syndicat. Anna Ladegaard se retrouva avec trop de temps libre.

Comme ses relations avec les hommes n’avaient jamais été très consistantes – ils n’entendaient pas quand elle disait « oui » – elle se mit à écrire des livres.

Ils étaient publiés en mini-format et comptaient vingt pages tout au plus, avec une seule ligne par page, mais comme leur auteur était une pédagogue diplômée et qu’il y avait des limites au prix que l’éditeur pouvait exiger pour de pareilles miniatures, ils séduisirent les inspecteurs adjoints qui voyaient volontiers des livres bon marché entrer dans leur collection. Et d’ailleurs les enseignants achètent de préférence des livres d’enseignants.

Très vite, les livres d’Anna Ladegaard se retrouvèrent dans les bibliothèques de toutes les écoles du pays, côte à côte avec *Jørgen Stein*, *La Chute du roi* et *Pelle le Conquérant*, mais, pour un exemplaire de ces classiques, l’opuscule d’Anna Ladegaard était représenté en nombre suffisant pour une classe entière.

Et lorsqu’on effectuait le décompte des droits d’auteur à verser par les bibliothèques, on inventoriait les volumes et on ne faisait pas de différence entre un pavé compliqué de Klaus Rifbjerg et *Le pique-nique du petit cochon Lilly* d’Anna Ladegaard.

Il y avait donc en règle générale vingt pages dans un de ses livres. En page 1, il y avait un dessin du cochon Lilly avec le texte : « Voi-ci le co-chon Lil-ly » ; en page 2, un dessin en un gros plan plus rapproché du personnage principal qui souriait : « Le co-chon Lil-ly est con-tent. »

Puis suivait un dessin de l’animal debout sur deux pattes avec un panier sous la patte avant : « Au-jourd’hui le co-chon Lil-ly part en pi-que-ni-que. » Et ainsi de suite, jusqu’à la page finale où l’on voyait de tout près l’animal, qu’on connaissait à présent si bien, et où l’on apprenait que : « Ce-la a é-té u-ne jour-née mer-veil-leu-se, pen-sa le co-chon Lil-ly. »

Les livres tombaient en cascade de la machine à écrire d’Anna Ladegaard. Outre la trilogie classique *Le pique-nique du petit cochon Lilly*, *Le petit cochon Lilly prend le train*, et *Le petit cochon Lilly fait des courses*, elle enfanta à toute allure des séries sur Harald le Hérisson, Lilo le Lapin et Ano l’Agneau. Puis suivirent d’autres aimables animaux aux prénoms appropriés – et tous vivaient des aventures passionnantes comme prendre le bus, visiter une ferme ou manger des biscuits.

Et les revenus se déversèrent à tel point sur le compte en banque de l’innocente femme que différentes bonnes œuvres avaient déjà commencé à se frotter les mains.

C'est là que l'idée avait été semée, qu'une lumière s'était allumée. Elle était restée au stade latent dans la tête de monsieur Gudmandsen jusqu'au jour où il eut atteint une position dans le système scolaire groenlandais qui lui permit de mettre le plan à exécution.

Le résultat avait dépassé toutes ses espérances ! Remarquez-le bien, sans faire de tort à personne : les élèves avaient besoin de livres, et quelqu'un devait les écrire. Alors pourquoi pas ?

Et maintenant survenait ceci – qui pouvait devenir dangereux ! La première étincelle qui pouvait déclencher un feu de brousse. *Exit* Lars & Lone !

Il imagina la villa en Provence mise aux enchères, le voilier de plaisance *Le Druid*e démantelé et le trotteur *Hejvordegaard* repris par un escroc calculateur, menaçant de l'utiliser pour la reproduction.

Il ne fallait pas que cela arrive ! Tout devait être mis en œuvre ! Cet homme devait être stoppé.

– Ovesen ! cria-t-il, et l'excellent fonctionnaire apparut très vite à la porte.

– J'arrive, dit-il, haletant, mais le café a mis longtemps à passer, je crois que la machine est entartrée.

– Alors balancez-la, ordonna l'inspecteur général de l'Éducation nationale. Les choses doivent fonctionner, c'est pour ça qu'on les a ! Je n'ai aucune patience pour les choses qui ne fonctionnent pas ! Et ceci – il prit le bulletin de commande de Nunaqarfik – ne fonctionne pas !

Il froissa le feuillet et l'envoya voler dans la corbeille.

Ovesen versa le café, et dit un peu nerveusement :

– Seulement, monsieur Gudmandsen, ce ne sera peut-être pas si facile...

– Comment ça, pas si facile ? demanda Gudmandsen, les sourcils froncés, en prenant deux morceaux de sucre par pur énervement.

– De fait il n'y a là rien d'illégal, expliqua le fonctionnaire. Chaque directeur d'école a effectivement le droit de rassembler et déplacer les vacances et les jours de congé « si cela est souhaitable pour des raisons pratiques », et rien n'oblige à utiliser le système Lars & Lone : la méthode d'enseignement est libre. L'instituteur a la responsabilité finale de l'aménagement et de la conception de l'enseignement.

Monsieur Gudmandsen n'avait même pas eu le temps de remuer son café, il s'était figé, le regard rivé sur son subalterne comme sur un traître.

– Oui, je suis désolé de devoir le dire, poursuivit le malheureux. Il est stipulé dans les décrets qu'on peut enseigner les premiers secours, l'éducation sexuelle, ainsi que... la chasse et la couture.

– Certes, répondit monsieur Gudmandsen en pointant sa cuillère à café sur le fonctionnaire debout. Mais il est également stipulé que cela doit avoir lieu pendant l'heure hebdomadaire de débat, où l'on parle de toute façon de tout et de rien, or cette heure, monsieur Ovesen, fait partie intégrante des heures de danois.

Le fonctionnaire réfléchit un moment.

– Ce que vous voulez dire par là, c'est donc qu'il n'y a pas lieu

d'embaucher des instituteurs locaux parce qu'il est du ressort du professeur responsable des cours de danois d'enseigner la chasse et la couture des peaux ?

– C'est exactement ce que je veux dire, confirma monsieur Gudmandsen avec satisfaction. À bon entendeur, salut, monsieur Willumsen ! Et maintenant soyez gentil de m'aider afin que nous puissions envoyer un petit télégramme, n'est-ce pas ?...

Le fonctionnaire hocha la tête avec enthousiasme – et Gudmandsen jeta un regard heureux autour de lui dans l'espoir de trouver quelque chose susceptible de ne pas fonctionner.

À Nunaqarfik, Martin avait pour de bon commencé à faire du traîneau. Ce n'était pas aisé mais, puisqu'il en avait décidé ainsi, il fallait s'accrocher.

À Umánaq le médecin du district apprit que l'instituteur danois du petit hameau avait entrepris de s'initier à cet art difficile. Et il regrettait ! Il y avait bien longtemps qu'il n'avait vu de film comique, et ça lui manquait, un peu de divertissement. Il menait une vie assez ennuyeuse et monotone entre les verrues plantaires, les hémorroïdes et les infections urinaires, et aurait volontiers assisté au spectacle d'un idiot entraîné sur la glace dans diverses positions. Mais il n'y avait rien à faire : il devait s'occuper de son travail, et la glace au large d'Umanaq n'était pas encore assez épaisse pour son scooter des neiges.

La littérature regorge de descriptions des difficultés que rencontrent les novices : les voici emportés au-dessus d'amas de glace, un pied emprisonné dans un trait, ou bien écrasés par leur propre traîneau ; les chiens s'emmêlent en un gros tas affolé et rageur de bêtes sauvages montrant les dents ; leur traîneau les abandonne, les obligeant à rentrer à pied... on pourrait continuer à l'infini. Et Martin ne déçut aucune de ces attentes. Avec une rapidité exceptionnelle, il parcourut tout le répertoire, et s'acquitta dans le hameau beaucoup de considération. D'une part il avait fourni de nombreuses occasions de rire à ses concitoyens – d'autre part il s'était montré endurant. Il persévéra, ne devint pas agressif et ne rejeta jamais la faute sur quelqu'un d'autre.

On en prit note, et on commença à trouver qu'il valait la peine de lui donner, comme en passant, quelques petits conseils ici et là.

Et quand il fut en passe de se débrouiller assez bien, Gert vint lui demander s'il ne voulait pas tenter un jour de faire le tour de Qeqertarsuaq, aussi vite qu'il le pourrait ?

Naja réagit immédiatement. Martin devrait alors traverser le Petit Détroit, or le courant y était fort. On ne pouvait pas se fier à la glace à cet endroit-là. Gert fit un geste de dénégation des mains : Martin n'aurait évidemment pas à traverser le Petit Détroit. En y arrivant, il suffirait qu'il tourne à gauche et prenne par le cap d'Ikardalik – L'Endroit-où-on-Traverse – et il redescendrait

ainsi sur la glace ferme au large de Nunaqarfik.

Martin n'y voyait aucun inconvénient : il devait s'entraîner, alors, si c'était là une belle promenade, pourquoi pas ? Si l'on pouvait prendre à gauche par le cap, ce n'était pas non plus dangereux.

– Mais pourquoi as-tu envie que j'essaye d'accomplir ce trajet ? s'enquit-il.

– À toute vitesse ! précisa Gert. De préférence à toute vitesse ! C'est quand même surtout moi qui t'ai appris à conduire ce traîneau, non ?

Martin hocha la tête : absolument !

– Et les gens me tiennent un peu pour responsable, alors j'ai parié une cuisse de renne avec Angutekavsak...

– Que je pourrais le faire ?

Gert secoua la tête.

– Que tu pourrais le faire en une heure.

Lorsque Martin démarra de la maison, Gert et Angutekavsak se tenaient prêts à mesurer son temps avec un réveil. Naja resta à l'intérieur : elle était en colère, mais Gert avait assuré à Martin qu'ici il valait mieux ignorer les femmes si elles faisaient obstacle à un divertissement.

Martin partit bien. Les péripéties de ses innombrables journées d'entraînement n'avaient pas été vaines. Qeqertarsuaq – la Grande Île – était juste en face de lui et les conditions étaient parfaites. Ils n'étaient quand même pas si pitoyables que ça, ses chiens, pensa-t-il. Ils étaient en tout cas capables de remplir son cœur d'une joie bouillonnante quand ils filaient sur la glace. Il y avait évidemment les éternels petits problèmes avec ceux qui cherchaient tout le temps à changer de place, couraient sans tendre les traits ou désiraient déposer une crotte – mais rien d'alarmant.

Et au fond, c'était facile, une fois qu'on connaissait le maniement de base du fouet. Ce n'était pas très compliqué : si l'on claquait du fouet à gauche des chiens, ils allaient vers la droite, et si l'on claquait du fouet à droite, ils allaient vers la gauche.

Il contourna la Grande Île par la gauche, afin d'arriver au Petit Détroit à la fin. Il avait l'entière maîtrise de l'attelage et pouvait rester allongé sur le traîneau. De temps en temps, il devait corriger le cap avec le fouet et une fois qu'il eut dépassé l'île et que les immenses étendues du fjord glacé de Qaqajaq s'étendirent devant lui, il dut sauter à terre et courir à côté des chiens pour leur faire comprendre qu'ils ne devaient pas poursuivre vers les immensités attrayantes mais prendre à droite pour faire le tour de l'île.

Il consulta sa montre. Si le passage du petit cap ne se montrait pas trop difficile, il arriverait à temps – et permettrait à Gert de gagner la cuisse de renne. Il sourit. Grand bien lui fasse – c'était son ami.

Lorsqu'il s'approcha du Petit Détroit à l'endroit où le courant était plus fort, il n'osa pas sauter du traîneau de peur que la glace ne fût trop fine, il resta assis et fit claquer de toutes ses forces son fouet à droite des chiens pour les forcer à monter à terre.

Et l'accident arriva ! La lanière du fouet se prit dans le trait du chien d'aile

et Martin ne parvint pas à l'en dégager. Il essaya d'attirer le chien vers lui mais le temps était compté. Il tirait et s'escrimait sur le fouet sans aucun résultat. Celui-ci ne faisait que s'emmêler davantage dans le trait pendant que les bêtes inconscientes filaient vers le Petit Détroit.

Martin n'avait aucun moyen de les forcer à aller vers le cap – c'était comme perdre le volant de sa voiture – et, impuissant, il dut se laisser entraîner vers la mince épaisseur de glace qui dissimulait le courant.

Il sentit les patins faire craquer la couche friable. Les chiens, sachant qu'ils revenaient vers la maison, accélérèrent, et seule leur élan les empêcha de s'enfoncer. Ils restaient si peu de temps au même endroit qu'ils étaient déjà ailleurs quand la glace céda. Et puis ils étaient légers.

Ce n'était pas le cas du traîneau. Sa surface d'appui était certes plus grande, le poids pouvait être réparti, mais il pesait aussi davantage. Bien davantage.

Martin sentit qu'ils passaient au travers et, pour alléger le traîneau et répartir un peu mieux son poids, il se coucha, roula sur le côté pour se jeter à bas et voulut attraper le montant d'une main. Mais, insensibilisé par le froid et le maniement du fouet, il n'y parvint pas.

Sensiblement allégé, le traîneau se cabra presque et suivit les chiens à toute vitesse vers Nunaqarfik. Martin passa au travers de la glace et sentit le choc thermique lorsqu'il s'enfonça dans l'eau.

Il savait qu'on n'avait que très peu de temps dans une telle situation, mais les vêtements de peau étroitement ajustés se révélaient un facteur de prolongation. Le pantalon en peau était attaché au-dessus des empeignes des *kamiks* et la lanière de l'anorak serrée autour de la taille du pantalon. Aussi l'eau ne pénétrait-elle que lentement, ce qui lui fournit le répit dont il avait besoin.

Il savait qu'il devait se hisser lentement et patiemment, le dos contre le bord de la glace. Ce qu'il fit, en s'obligeant à ne pas forcer, même s'il savait qu'il luttait contre le temps. Il fallait rester allongé très calmement, le dos contre la glace et la tête rejetée en arrière, tout en exécutant des mouvements de nage au ralenti avec les pieds et les bras. C'était difficile car il commençait à trembler de tout son corps. Le truc, c'était la respiration, avait-il entendu dire. S'il parvenait à maîtriser son souffle, il maintiendrait plus facilement le calme dans son corps. Il combattit les tremblements et, pour finir, réussit à sortir de l'eau.

Il n'osa pas se mettre debout, il se retourna sur le ventre et rampa jusqu'à la rive où, grelottant, il entreprit, d'un pas mal assuré, de franchir le cap d'Ikardalik – l'Endroit-où-on-Traverse.

À Nunaqarfik, Naja attendait avec un repas. Celui-ci était mauvais, il avait brûlé et elle s'en fichait. Elle guettait par la fenêtre – sachant très bien qu'elle ne le verrait pas avant qu'il fût tout près.

Lorsque la porte s'ouvrit, pour livrer passage à l'apprenti de la boutique porteur d'un télégramme, le pauvre garçon fut reçu de façon si peu hospitalière qu'il passa le reste de la journée à vérifier son haleine, l'odeur de

ses aisselles et le nombre de ses boutons.

Naja n'était jamais comme ça.

Puis arrivèrent les chiens et le traîneau vide – et il n'y eut plus ni doute ni sujet de discussion. Elle fila chercher Gert et Angutekavsak, jeta à terre leur réveil idiot et les envoya sur la banquise avec leurs lampes de poche et leurs traîneaux.

L'entreprise de sauvetage prit fin, cependant, avant même d'avoir commencé car, dès qu'ils arrivèrent au petit port, ils rencontrèrent Martin, trempé et couvert de glace, qui arrivait en titubant. Et ne pouvait presque pas parler.

Naja se précipita et se jeta contre son anorak gelé. Elle éclata en sanglots et le frappa de ses poings fermés jusqu'à ce qu'il la serre si fort qu'elle ne pût plus bouger.

Gert s'approcha à son tour et tous deux l'aidèrent à rentrer dans la maison.

– Espèce d'idiot ! s'exclama Gert une fois qu'ils furent à l'abri. Où vais-je trouver du renne maintenant ? Je suis obligé d'aller jusqu'à Holsteinsborg !

Puis il fut jeté dehors par Naja, qui déshabilla Martin, le frotta avec des serviettes et le mit au lit avec tout ce qu'ils possédaient de couvertures. Elle se hâta d'ôter ses propres vêtements et se coucha auprès de lui pour le réchauffer comme les femmes groenlandaises ont de tout temps réchauffé leurs hommes transis.

La méthode était si rodée qu'elle ne pouvait faillir.

Quelques heures plus tard, il était remis, avait même échappé aux engelures ; ils étaient étendus sous l'empilement des couvertures et savouraient leur état de torpeur.

– Il y a un télégramme qui est arrivé, lui chuchota-t-elle d'une voix paresseuse.

Il tourna la tête brusquement :

– Un télégramme ?

Elle soupira et se leva pour aller le chercher. Elle n'avait jamais compris son impatience pour ce genre de choses.

– C'est du Ministère ! dit-il après l'avoir décacheté.

Néanmoins, ce n'était pas si simple, les télégrammes en ce temps-là. Le télégraphiste d'Umanaq était norvégien – et les Norvégiens ont toujours mis un point d'honneur à ne parler que le norvégien. Et à Nunaqarfik, c'était le commis de la boutique, qui ne connaissait pas le danois, et encore moins le norvégien, qui s'occupait du télégraphe.

Ajoutons à cela que le Norvégien d'Umanaq recevait le message via le radiotéléphone de Godthåb par l'entremise d'une personne qui ne parlait que le groenlandais – cette dernière recevant à son tour le texte d'un télégraphiste de Copenhague. Tout cela fonctionnait au mieux – mis à part les jours où, en raison du mauvais temps, on passait aussi par l'Islande.

Il ressortait du télégramme que :

– le mydistère six tonnes que les ailes èves doivent prendre le danois sans

lièvres danois ;

et le Ministère demandait :

– con en voix sur le champ fommulaires concert nannombre xact de larsetlone lièvres.

On ajoutait sévèrement que le Ministère pourrait en cas contraire se voir obligé de :

– prendre la mouche auvolet, courir la chasse aux deux lièvres, et chaud de cœur.

Mais il n’y avait pas de doute – c’était bien signé Gud Mandsen.

Martin trouva que c’était l’événement le plus amusant de la journée.

Puis ils éteignirent la lumière et laissèrent le champ au calme de la nuit.

Lequel ne dura guère longtemps.

Un hélicoptère, encore une fois, atterrit de façon tout à fait inattendue au milieu de la nuit. Mais quand il n’y a aucune différence entre le jour et la nuit, ce n’est pas très grave. Il arrivait à travers les airs parce que Noël approchait – comme le Père Noël et son traîneau.

Et, tout comme le Père Noël, il venait avec de bonnes choses pour les enfants sages et pour tous ceux dont l’âme était pleine de nostalgie.

Ábala avait eu quelques jours de congé pour l’occasion – les Canadiens étaient des employeurs humains et accordaient volontiers des faveurs à leurs employés.

« Vous serez dans vos foyers pour Noël ! » Il y a dans cette phrase quelque chose de très spécial, de chaleureux, d’indéfinissable, d’immensément doux. Si doux que l’on ne peut presque plus attendre.

Juliane et les enfants s’étaient précipités dehors et, tout bouleversés, regardaient le cœur battant les hélices tournoyantes qui soulevaient une tempête de neige dans la nuit paisible. Ils entendirent un frottement métallique quand la porte s’ouvrit et qu’une silhouette courbée apparut. La porte grinça de nouveau, le tournoiement des hélices s’accéléra, l’hélicoptère décolla et Ábala se trouva là, comme un être apparu de manière surnaturelle au milieu de la neige tourbillonnante.

Réapparaissant de même façon qu’il avait disparu : comme par enchantement.

À mesure que les tourbillons de neige retombaient, la silhouette devint plus nette et ils découvrirent Ábala debout, totalement immobile – et courbé. Pour se protéger contre la tempête locale produite par l’hélicoptère – et parce qu’il avait les bras chargés.

Comme le Père Noël !

Les petits sourirent d’espoir, Juliane pleura silencieusement de joie, Jakúnguaq se redressa et lança un regard autour de lui. À pas posés, le garçon alla à la rencontre de son père, puis Ábala lui aussi commença à s’avancer vers sa petite famille.

Au bout de quelques mètres, il trébucha, tomba et perdit toutes les oranges et le carton de bières. Puis il se remit non sans efforts sur pied et, passant sans un regard devant Jakúnguaq, il se dirigea droit sur Julianne et jeta de tout son poids les bras autour de son cou, avant de se mettre à vomir et de l'entraîner dans sa chute.

Chapitre 15

Noël est la fête des cœurs – et au Groenland le cercle des cœurs invités à participer est plus vaste que dans la partie méridionale du royaume, où il s'agit seulement de *la famille*. Dont on décompte soigneusement les membres avant de commander l'oie, le canard ou le rôti de porc – sans oublier du chou rouge pour tout le monde !

Et on tourne autour de l'arbre de Noël, main dans la main, en une joyeuse ronde qui est exactement de la taille de la famille – c'est beau et réconfortant. La paix et le calme règnent ce soir-là au sein de la maisonnée – un de ces rares soirs qui semble avoir été fait pour un verre de porto.

N'étaient les petits-enfants cupides et le lobby Lego.

Les choses sont cependant devenues un peu plus difficiles pour les jeunes couples du fait que les générations précédentes ont barboté dans les divorces et les remariages à n'en plus finir, et qu'on attend maintenant des jeunes parents qu'ils arrivent langue pendante avec leur marmaille pour célébrer calmement la fête en famille en trois ou quatre endroits différents au cours de la soirée, qu'ils tournent chaque fois autour d'un arbre de Noël, chantent les mêmes chansons et filent un discret coup de pied aux gosses qui rechignent à dénouer les rubans du paquet de grand-papa. Quel grand-papa ?

Dans un hameau groenlandais, on ne connaît pas ce problème, car Noël n'est pas la fête de la famille, mais celle du hameau. Tout le monde entre et sort des maisons – la notion de famille est de toute façon déjà assez embrouillée – et chacun accomplit l'exploit au cours des journées de Noël d'être à la fois au *kaffemik* chez les autres et constamment chez soi pour recevoir les invités. Avec une cafetière sur le feu.

Martin n'avait jamais rien vécu de pareil. Il allait de maison en maison et buvait dans chacune une tasse de café, plus la demi-tasse obligatoire – *mikisúnguamik* – pour montrer qu'il s'agissait là d'un café tout à fait exceptionnel. Plusieurs jours à la suite... De temps en temps, il lui fallait rentrer s'allonger sur le divan pour respirer un peu. Ou se précipiter dans le petit réduit où l'on avait le droit d'être seul.

– Pas un de plus ! soufflait-il haletant. Pas un de plus ! Si je dois faire encore une visite, je...

Naja riait et l'entraînait avec lui. Il restait encore Kunukavsak et Abikut et Timutakut...

Oui, Timúta était revenu de l'hôpital, cette histoire ne l'avait pas encore dit. Il était à présent équipé d'une cuisinière à gaz et trouvait la vie un rien plus ennuyeuse.

Et le café coulait, encore et encore – et Martin s'étonnait. La svelte beauté

au bras de laquelle il se présentait fièrement à chaque *kaffemik* se gorgeait de café et pulvérisait à la pelle des gâteaux plus pesants que le plomb.

– Qu'en fait-elle ? se demandait Martin.

Des troubles d'estomac aussi sonores qu'un feu d'artifice à Tivoli n'excluent pas le bonheur. Le soir de Noël les enfants firent le tour de la ville en chantant des psaumes devant chaque maison. Debout dans le gel, ils chantaient devant la fenêtre – trois quatre psaumes, on ne lésinait pas – puis on les invitait à l'intérieur avant qu'ils ne continuent vers la maison suivante.

Plus tard la jeunesse de la ville prit le relais – de nouveau des psaumes et un passage des Écritures devant chaque maison – mais les jeunes préféraient tout de même une cigarette et une tasse de café aux sucreries.

La nuit était alors bien avancée !

Et de temps à autre, au cours de ces journées, on se précipitait à l'église. Il semblait y avoir un besoin constant de s'y retrouver tous, chacun dans ses plus beaux atours – ou peut-être était-ce un accord tacite de toute la petite société pour maintenir Pavia en train, pour qu'il ne reste pas sur la touche, lui qui était un homme si festif.

Ce n'était pas, comme au Danemark, le repas qui composait le point d'attraction de la fête, ni les cadeaux, qui menaient ici une existence en retrait, non, c'était cette éternelle navigation entre les maisons qui en formait l'essence. Si l'on avait passé Noël en accéléré – *fast forward* – on aurait eu l'impression que tout le monde était en même temps chez tout le monde. Et c'est une belle idée, même si ça n'a pas de sens.

Si les journées précédant Noël gardèrent une certaine tenue, et si l'église y fut activement visitée, dès le lendemain de la fête le vernis commença à craqueler et le terme même de « fête » prit un caractère moins élevé. Entre Noël et le nouvel an, les psaumes cérémonieux récités devant les fenêtres recouvertes de glace furent remplacés par de joyeuses polkas dans des pièces enfumées. Et la bière brassée maison – l'*ímiaq* – succéda aux biscuits et au café.

Tant de sainteté comprimée en si peu de temps exigeait bien un antidote – et ce fut violent !

Naja et Martin ne sortirent pas beaucoup – l'ambiance était trop déchaînée. Et pas très agréable quand l'ivresse prenait le dessus. Ils furent invités mille fois, et Naja remerciait chaleureusement, mais malheureusement les entrailles de Martin n'avaient pas encore passé la saison des feux d'artifice. Martin offrait volontiers son concours en restant couché au fond du salon et en gémissant : « Aïe, aïe. »

Même Gert était devenu insupportable, débarquant à tout moment et ne comprenant pas pourquoi ils ne se joignaient pas aux autres.

Le lendemain de Noël, il avait pourtant été comme à son habitude et ils avaient eu une longue conversation, parce que ça n'allait pas trop fort, chez Ábala. Or Juliane était la sœur de Gert.

Chez Ábala, en effet, les choses s'étaient déroulées un peu différemment

que dans le reste du hameau. On y avait dès le début fêté un peu moins la naissance de Jésus, et beaucoup plus le retour d'Ábala.

C'était un homme très différent qui était revenu.

Auparavant c'était un chasseur habile, maîtrisant des compétences accumulées au fil de plusieurs générations. Et qui le faisait savoir par son regard et sa droiture.

Mais à présent Ábala n'était plus chasseur – il n'en avait pas le temps – Ábala était un grand homme. Des billets dépassaient de toutes ses poches et il avait toujours une aimable bière prête pour les gens qui passaient. Ou chez qui il allait.

En revanche, il supportait mal d'être contredit, et Juliane avait un côté du visage vert et jaune, et une épaule un peu de travers. Mais on n'en parlait pas, on se taisait, car on savait d'expérience qu'on ne pouvait rien contre le mauvais temps. On ne pouvait que prendre son mal en patience.

Il y avait également eu des altercations inédites chez le gérant de la boutique, car celui-ci pensait que maintenant qu'Ábala avait touché de l'argent, il pouvait tout doucement commencer à rembourser son emprunt bancaire. Ábala, très excité, avait répondu au naïf villageois que là d'où il venait – la société minière *internationale* – on savait distinguer ! Ceci n'était pas un salaire : c'était une avance ! Et on s'était mis d'accord sur le fait qu'Ábala rembourserait l'emprunt une fois qu'il aurait commencé à toucher son salaire ! Pas une avance ! Si on ne comprenait pas ça, on ne méritait rien de mieux que de rester assis sur son pauvre cul dans un coin à écouter ce que les gens du vaste monde avaient à dire ! Et c'est après cela qu'il s'était mis à le bousculer.

Et le gérant de la boutique, qui ne comprenait pas ce qui arrivait et n'avait aucune intention d'en venir aux mains, avait hoché la tête. Compris. Il en fut ainsi – ils s'en tinrent à leur accord. Ábala claqua la porte derrière lui en partant.

Mais sinon il était l'ami de tous, car, à un moment où la boutique se trouvait à court de tout, rien n'est plus formidable que d'être en possession de vraies bières. Ainsi que d'un sac de sport rempli de raretés introuvables telles que du whisky, du gin, du cognac et des lunettes en plastique pour les enfants.

Au milieu du calme des premiers jours de Noël, on put percevoir une inquiétude ponctuelle quand Ábala faisait sa tournée.

Il ne dormait pas non plus beaucoup chez lui. Juliane faisait semblant de rien : elle avait osé un jour élever quelques objections, elle ne s'y risquerait plus. Elle avait donc choisi de regarder les gens en face et de les laisser penser ce qu'ils voulaient. De temps en temps, des voisins venaient dans la nuit et Jakúnguaq devait sortir et pousser dans un traîneau son père endormi pour le ramener à la maison. Lui aussi avait choisi la dignité plutôt que de présenter des excuses qui eussent été un aveu de son humiliation.

Le premier jour de Noël, Ábala avait au matin rendu visite au grand chasseur Juânse. Il était encore tôt, il éprouvait juste un léger mal de tête, et le

café de Juânse lui fit du bien. Il put même lui parler de cette ville minière fantastique où tout était possible et où l'on trouvait de tout.

La télévision ! Il parla de la télévision – et il y avait un cinéma ! Pas un minable machin, pas un mur blanc percé d'une bouche d'aération et un petit présentateur pouilleux. Non, c'était fantastiquement grand... et tout le temps, il atterrissait des hélicoptères, oui, regorgeant de merveilles de la planète entière. Dans la boutique, on pouvait acheter tout ce qui existait dans le monde – et Ábala y avait un compte !

Déjà, tout cela lui manquait, il lui tardait de repartir !

Puis il se leva, remercia poliment pour le café, et enfonçant comme par hasard une main dans sa poche, en tira un billet de cinq cents couronnes qu'il déposa à plat sur la table devant le grand chasseur.

– Tiens ! dit-il en lui adressant un clin d'œil familier.

À la porte, il se retourna et ajouta :

– Cadeau de Noël ! Il eut un grand sourire, écarta les bras et s'en alla rapidement avant que Juânse ait le temps de le raccompagner.

Juânse demeura seul avec un sentiment de vide : dérouté, il n'avait pas eu le temps de raccompagner son hôte. Ce n'était jamais arrivé auparavant.

Puis il saisit avec précaution le billet des deux mains et le déposa dans une boîte sur l'étagère au-dessus du divan. Il se grava bien dans la tête où il l'avait rangé car ce n'est pas bien d'avoir à chercher longuement au moment où celui qui a oublié quelque chose chez vous vient le rechercher.

Entre Noël et le nouvel an, l'hélicoptère canadien revint prendre Ábala. Cela se passa assez discrètement, car l'engin atterrit très tôt par un de ces matins qui n'en est pas vraiment un. Jakúnguaq accompagna son père mais Ábala parcourut seul en rampant les quelques derniers mètres sur les rochers sous le sifflement de l'hélice. Son fils leva la main, non pas triomphalement, comme la première fois, juste en manière de salut. Mais il n'y avait personne à qui dire au revoir car l'hélicoptère avait déjà avalé Ábala comme un aspirateur aspire un mouton de poussière. Puis il disparut.

Jakúnguaq laissa retomber son bras et revint à la maison pour aider sa mère en attendant que celle-ci recouvre l'usage du sien.

Martin avait tout suivi de la fenêtre – comme d'ailleurs le reste du hameau. Personne n'était sorti et les enfants ne s'étaient pas précipités, les yeux étincelants de joie, pour crier : *Helicopteriiii!* comme ils en avaient l'habitude.

Les journées se succédèrent comme si Ábala n'était jamais venu : on faisait la fête et on s'amusait. Et le soir du nouvel an arriva, où les festivités devaient atteindre leur apogée.

– Mon Dieu ! pensa Martin. J'espère que ça ne va pas être encore pire !

Tout commença à l'église. Tôt le matin, où assurément la tolérance du Seigneur était supposée être le moins mise à l'épreuve. Tout le monde se présenta et chanta les psaumes. Certains laissèrent couler le rythme du chant dans leur sang et glissèrent insensiblement dans le sommeil. Les coudes des

femmes mariées avaient fort à faire et, ici et là, au cours du service religieux, les pères de famille se réveillaient avec de petits sursauts sur les bancs.

Pourquoi partout dans le monde sont-ce les femmes qui veillent à ce que la société conserve un semblant de colonne vertébrale ? pensa Martin avec amertume. N'y a-t-il donc pas une seule de ces dames qui puisse s'assoupir un moment ou prononcer quelque parole malséante ? Non, malheureusement – pas aujourd'hui en tout cas.

L'après-midi, le chœur des enfants revint avec un répertoire un peu plus joyeux et fut, comme à Noël, invité à entrer déguster des sucreries. Au soir se présenta le chœur des jeunes gens, et Naja et Martin se félicitèrent d'être dans les premiers de la tournée. Martin en tout cas, car Naja aurait en réalité dû être de ceux qui chantaient. Mais elle lui affirma que – Martin ou pas – elle n'avait jamais participé qu'à la tournée de Noël.

À minuit – et plus tôt pour ceux qui étaient incapables d'attendre – on déchargea fusées de détresse et pistolets d'alarme. C'était interdit et c'était beau. Malheur à qui aurait vraiment été en détresse le soir du nouvel an. On se fût contenté de pousser un hurra en applaudissant et le malheureux eût attendu vainement des secours.

Après le nouvel an la normalité – le quotidien – reprit lentement ses droits, un peu au hasard des événements. Rien de sérieux, cependant, avant le court rebondissement des festivités de la nuit de l'Épiphanie, avec ses Rois Mages – un chœur un peu dérangé affublé de déguisements carnavalesques – *mitârtut*.

Presque comme un dernier spasme.

Mais ensuite les traîneaux se remirent en route et il fut de nouveau possible de soutenir le regard de l'autre. Comme toujours au Groenland, on avait fait la fête tant qu'il y avait de quoi la faire, mais à présent les réserves étaient épuisées. L'un après l'autre, les traîneaux s'élançaient, pleins d'espoir, depuis le petit port pour mettre le cap sur la grande glace : il fallait refaire des provisions, maintenant ! Provisions de vivres, de vêtements et d'argent – c'était ce qui manquait et ce que les chasseurs devaient fournir. La glace était maintenant épaisse et sûre, et le monde ouvert de tous côtés.

Naja et Martin avaient surtout employé les jours de Noël à se rapprocher. Bien sûr, ils l'avaient fait dès le premier regard, le premier baiser, la première fois qu'ils avaient dormi ensemble – mais maintenant ils voulaient y ajouter la langue.

Quand on est véritablement amoureux – et c'était le cas – on ne peut jamais être assez proche l'un de l'autre. Et si on tient à l'être, on a besoin aussi de ces nuances qui vont au-delà des regards, des caresses et de la fascination. Martin apprit le groenlandais à une vitesse record, et le danois de Naja était déjà impressionnant. Ils s'exerçaient sans arrêt – parlaient une langue, puis l'autre, mais en évitant soigneusement tout mélange. Si celui-ci prenait racine, ils finiraient par communiquer de façon tout à fait primitive – et ils s'étaient mis en tête de partager leurs pensées les plus intimes. Les pensées intimes, celles qui ont le plus de valeur, ne sont en vérité que des perceptions et des

sentiments qui ne deviennent pensées que par la formulation. C'est pourquoi la formulation est tellement importante – et la richesse de nuances de la langue une condition nécessaire à la faculté de penser de l'être humain.

Martin le savait – et frissonnait au souvenir de son ancien collège où ce genre de discours était considéré comme politiquement incorrect. Une exigence de précision, de connaissance et d'acquis linguistiques était vite estampillée comme anti-pédagogique et inhibitrice du développement naturel. Ce n'était pas un problème que les élèves fassent des fautes d'orthographe ou s'expriment gauchement, du moment « qu'on comprenait ce qu'ils voulaient dire » et « où ils voulaient en venir » – et un manque de savoir concret, de savoir immédiat comme on disait, ne constituait pas non plus un obstacle. Il était beaucoup plus important de pouvoir « se situer » face à ce qu'on ignorait totalement.

Et tandis que ses collègues, victimes innocentes de l'esprit du temps, tiraient ainsi à boulets rouges sur ce professionnalisme, dont plus tard ils allaient se réclamer, Martin était assis dans son coin, se sentant vieux jeu et mal à l'aise.

Il n'avait pas fui – ce n'était pas ça. Mais il ne supportait pas d'être constamment de mauvaise humeur, et c'est alors qu'il avait cherché l'aventure. Et il l'avait trouvée, pas de doute là-dessus. Néanmoins, d'un point de vue purement professionnel, il était passé de fièvre en haut mal. C'était sur le plan personnel que l'explosion avait eu lieu.

Et à présent Naja et lui se menaient mutuellement à la baguette comme s'ils étaient tous deux embauchés par une école profondément réactionnaire : ils se corrigeaient sur des détails, pinaillaient sur des bagatelles, pédants et vétilleux – et se lançaient de longs regards éloquents quand inévitablement survenait une réaction du type « enfin-finalement-ça-revient-au-même ».

Ils avaient eu beaucoup de divertissement à s'attaquer aux problèmes de fond que posaient les différences entre les deux langues ; les Groenlandais ne peuvent facilement reconnaître si une consonne est aspirée ou non – donc si on souffle –, et un Danois est au début totalement désarmé lorsqu'il découvre que la longueur des voyelles comme celle des consonnes change le sens du mot.

Naja s'embrouillait entre « beau » et « peau », « comme » et « gomme », « de » et « te », parce que son oreille n'était pas rodée à entendre le souffle insensible qui permet de distinguer entre *b* et *p*, *go* et *co* et *d* et *t*. Et Martin n'entendait pas qu'il prolongeait d'un millième de milliseconde de trop le « a » du mot groenlandais qui signifie « écrire », et disait en fait « voyager ».

– C'est quand même une putain de différence alors que je n'en entends aucune ! s'exclamait-il amèrement et Naja y trouvait un merveilleux divertissement.

Son rire fit des vagues jusque sous le plafond le jour où, sa mère Mákak leur rendant visite, Martin voulut lui montrer des photos. Il avait déniché un vieux cliché noir et blanc ; une dame âgée y souriait aimablement, mais son

regard laissait supposer que le photographe avait été bien long à faire sa mise au point.

– C’est mon arrière-grand-mère, dit Martin. *Ânassuaq* – il est tout fait de votre droit d’appeler ainsi une telle femme, mais certainement pas si on prononce un « a » court et un « n » long, auquel cas on affirme tout à fait littéralement qu’il s’agit de la photo d’un grand... euh... étron.

Si la vieille femme sur la photo avait su que son propre arrière-petit-fils la traiterait un jour d’excrément, le regard las aux yeux mi-clos eût été tout à fait compréhensible. Mákak fut étonnée, Naja réjouie – et Martin troublé.

Naja expliqua en riant comment la différence se faisait sentir et Martin se sentit si confus et balourd que, lorsque Mákak se leva pour partir et qu’il la raccompagna à la porte, il refit la vieille faute qu’il commettait avant l’emménagement de Naja.

Il avait durant quelques mois avec grande constance reçu poliment ses invités avec une injonction groenlandaise qui ne peut se traduire que par : « Bienvenue ! entre et lève-toi ! » Et lorsque lui-même était en visite et allait partir, il se levait toujours de table avec les mots : « Merci pour le café, je dois malheureusement m’asseoir et rentrer chez moi ! »

La mère de Naja se trouva ainsi raccompagnée par une sorte de gendre qui regrettait en souriant qu’elle dût s’asseoir si vite.

Mákak entendit le rire de sa fille jusqu’au dehors et put rentrer annoncer à Kavâja qu’ils ne devaient pas s’inquiéter. Leur fille allait bien et semblait de très bonne humeur, même si elle n’était pas tout à fait quitte d’un certain trouble.

À part cela les jours se suivaient et se ressemblaient. Après l’école Martin se dépêchait de rentrer, d’enfiler ses vêtements en peau, d’atteler et de rejoindre le trou d’où il remontait sa ligne avant d’en poser une nouvelle. Il lui fallait de la nourriture pour ses chiens et il ne pouvait ni ne voulait tout acheter. Il pêchait en moyenne trente à quarante kilos de poissons, ce qui lui permettait de sauter un jour si le temps était trop mauvais. Puis il poursuivait vers les trois icebergs où, sous la glace, il avait posé ses filets à phoque.

Il est évidemment plus élégant de tuer le phoque au fusil, mais un phoque est un phoque, et il attendait avec impatience le jour où il reviendrait au hameau avec sa première proie. Alors les marmites seraient mises sur le feu et la porte serait ouverte à tous, car la viande du premier phoque tué est tenue pour posséder des vertus et un goût tout à fait particulier. Et il serait honteux qu’un homme n’offre pas à tout le monde la possibilité de partager cette intensité de goût exceptionnelle. En revanche il savait qu’on attendait des invités qu’ils questionnent le chasseur, pour lui donner ainsi l’occasion – à force de prières – de faire part aux autres de son combat héroïque avec la bête.

Comment il pourrait tricoter pareil récit s’il se contentait de hisser l’animal hors du trou, où il s’était noyé, entortillé dans un filet sous la glace, Martin n’en avait pas encore une idée très claire, mais c’était un défi pratique auquel, quand le temps viendrait, il se réjouissait d’avoir à répondre.

Un jour où il n'y avait pas un souffle de vent et où le soleil aurait brillé dans un ciel sans nuages s'il avait été présent, il fut privé de sa sortie quotidienne.

Il venait de laisser filer le dernier élève et de classer quelques devoirs sur l'étagère. Il rangea la ronéo et allait partir lorsqu'il découvrit Pavia sur le seuil.

Pavia avait été à jeun toute la journée, ce n'était donc pas ça !

– Peux-tu un peu me donner l'aide ? demanda le catéchiste en jetant des coups d'œil autour de lui comme s'il craignait que quelqu'un ne l'entende.

Ça ne devrait pas être très long, pensa Martin qui avait envie de sa promenade en traîneau – et il s'empessa de suivre Pavia.

Ils sortirent de l'école et se dirigèrent vers la maison de celui-ci.

– C'est quelque chose que je croyais mais que le manuel est seulement allemand, expliqua Pavia. Martin ne comprit pas mais le suivit gentiment derrière chez lui.

Et elle était là !

Martin l'avait complètement oubliée : cela remontait au temps où le chanteur d'opéra était arrivé par le dernier bateau.

La moto !

Pavia la contempla amoureusement. Sur le porte-bagages était posé le manuel de l'utilisateur.

– Tu ne dois pas dire à personne, dit Pavia d'un air conspirateur. Je dois rouler mais je ne comment sais pas !

– Mais doux Seigneur ! répondit spontanément Martin. Je te l'ai déjà dit quand elle est arrivée. Ici tu ne peux pas rouler ! Les sentiers passent sur les rochers, une moto a besoin d'une route. D'asphalte ! Il n'y a pas de route, Pavia !

– J'ai remplir d'essence ! insista le catéchiste.

– Ça ne change rien, soupira Martin. Tu ne peux pas t'en servir. Tu peux la recouvrir de plaques et t'en servir comme portail de jardin ou bien la faire empailler et l'accrocher au mur – mais ici il n'y a pas d'endroit où tu peux rouler sur cet engin !

– Tu veux du café ? demanda Pavia qui ne se laissait apparemment pas démonter. L'instituteur danois hocha la tête, lança un regard nostalgique à la banquise et entra derrière son hôte.

Kristine avait bien entendu du café sur le feu et ils s'assirent à la petite table de la cuisine. C'était juste devant la fenêtre, avec une belle vue sur tout ce que Martin ratait.

– Là ! dit Pavia triomphant en montrant du doigt la glace.

Pavia ne possédait ni chiens ni traîneau. Il n'en avait jamais eu. Il venait du sud du Groenland – de Julianehaab – où il avait été élevé au milieu des moutons, lesquels excluaient les chiens de traîneau dont les papilles gustatives eussent rendu problématique toute coexistence paisible avec ceux-ci.

Sa famille étant dépourvue de tradition dans ce domaine, il n'avait jamais appris l'art du traîneau. Il n'avait pas non plus essayé : le besoin irréprouvable

qui avait poussé Martin à le faire n'avait jamais titillé Pavia. Pour lui les chiens et les traîneaux avaient une fonction professionnelle – un chasseur a besoin d'un traîneau comme un pêcheur d'un bateau. Pavia était catéchiste – et à l'église aussi bien qu'à l'école il n'avait pas besoin de chiens.

Mais dans une société où avoir de bons chiens vous conférait un statut et où la conversation tournait souvent autour de ce thème, Pavia avait commencé à se sentir un peu pauvre. C'était également agaçant d'avoir toujours à implorer une place quand à de rares occasions il voulait se rendre dans un autre hameau ou à Umánaq.

C'est alors que, dans le catalogue allemand de vente par correspondance, il était tombé sur la merveille bleue et avait eu l'idée : la glace !

Une fois que la glace avait pris, c'était la plus large autoroute du monde !

Il fallait normalement trois à quatre heures pour couvrir les quarante kilomètres jusqu'à Umánaq en traîneau, mais Pavia pensait avoir déchiffré dans le catalogue allemand que la moto pouvait atteindre 210 kilomètres à l'heure, et il avait donc calculé qu'il pourrait être à Umánaq en onze minutes et demie !

Martin en fut éberlué. C'était vrai – Pavia était ingénieux ! Les onze minutes et demie étaient peut-être un peu optimistes mais c'était vrai qu'il y avait une longue étendue totalement plane de glace épaisse capable de supporter n'importe quoi. Il se mit à rigoler et Pavia se carra avec satisfaction dans sa chaise et regarda Kristine qui demanda un peu nerveusement :

– C'est vrai ce qu'il dit ? Ce ne sont pas des bêtises ?

Martin secoua la tête.

– Non, dit-il, puis il se reprit.

Il s'y laissait souvent prendre – la langue, encore : quand on posait une question, les Groenlandais répondaient toujours avec logique. Quand Kristine demandait : « Ce ne sont pas des bêtises ? » et qu'il répondait « non », il niait que ce n'étaient *pas* des bêtises. En d'autres mots : il confirmait que ça l'était.

Si quelqu'un demande : « Tu ne viens pas ce soir ? » et qu'on a l'intention de dire « oui » à l'invitation, il faut répondre « non ».

À l'affirmation qu'on ne vient pas.

Martin voyait bien qu'au fond c'était profondément logique mais c'était un peu fatigant de devoir toujours se tenir sur ses gardes.

– Oui, se hâta-t-il de corriger, et Kristine et Pavia, qui peu à peu s'étaient habitués à la façon de répondre des Danois, se regardèrent, un peu désemparés.

– C'est une idée géniale ! poursuivit Martin et il vit les visages se détendre. Tu pourras peut-être faire le trajet en une demi-heure ou trois quarts d'heure... c'est pas si bête.

– Hé, hé ! exhalèrent les lèvres de Pavia et il baissa modestement les yeux sur la table. – Nous du schnaps voulons avec le café, non ! demanda-t-il et répondit-il dans la même phrase, et en détournant les yeux. Puis il exhala quelques autres « hé, hé » satisfaits.

– Tu ne rien dis à personne avant que je conduis ! insista-t-il.
– Je ne le croyais pas, dit Kristine, fière d’avoir un mari sur lequel elle pouvait se tromper à ce point.

– Oui, mais as-tu un permis pour conduire une moto, Pavia ? voulut quand même savoir Martin.

– Chuuuuut ! répondit le rusé catéchiste. Il n’y pas avoir beaucoup de police de la circulation sur la glace !

– Non, sans doute, dut reconnaître Martin. Mais ce que dans le fond il voulait savoir, c’était si Pavia savait conduire un engin de cette sorte.

Alors Pavia s’anima et expliqua que c’était justement ce pour quoi il désirait l’aide de l’instituteur. Il suffisait qu’il lui explique comment faire, et les autres allaient vraiment ouvrir de grands yeux !

– Ils peut-être même dire, dit-il avec une satisfaction remplie d’espoir, « Oh là là ! Voilà catéchiste nous qui va à Umánaq en onze minutes et demie ! »

– Trois quarts d’heure, corrigea sa femme, qui avait écouté.

– Est-ce que tu sais faire de la bicyclette ? demanda alors Martin, et Pavia secoua la tête.

– Une bicyclette, ça trop lentement aller !

– Oui, mais est-ce que tu as essayé de conduire un véhicule à deux roues ? Un vélo, une motocyclette ? Est-ce que tu en as l’habitude ?

– Non, répondit Pavia. Jamais ! Alors toi me dire comment !

Martin ne put s’empêcher de rire.

– Tu vas tomber !

– Ça, il en a l’habitude ! intervint Kristine – mais elle comprit au regard de Pavia que c’était mal venu.

– Il ne suffit pas qu’on vous dise comment faire, expliqua Martin. Il faut s’entraîner.

Pavia fut déçu : il s’était réjoui à l’avance du triomphe de la surprise – mais pas du tout à ce que les autres le voient s’entraîner.

– Moi, j’ai un permis moto, poursuivit l’instituteur. Mais avant de pouvoir l’obtenir, j’ai dû m’entraîner. D’abord sur une bicyclette ordinaire, quand j’étais petit, puis j’ai eu une motocyclette, qui était légère, mais pour la moto j’ai dû m’entraîner encore.

Pavia était effondré.

– Je n’avoir pas le temps de commander une ordinaire bicyclette, murmura-t-il.

– Pavia ! dit Martin. L’idée est bonne – elle est même très bonne – mais tu es obligé d’apprendre à faire du vélo avant !

Pavia hocha la tête.

– Je écrire à quelqu’un, voir si ils ont une ordinaire bicyclette à Umánaq.

Martin se leva. Il promit lui aussi de demander à des Danois expatriés si par hasard ils avaient emporté leur bicyclette dans le déménagement. Il voulait bien aider Pavia – son idée était amusante.

Il promit de n’en rien dire dans le hameau.

Lorsqu'il revint chez lui, Jakúnguaq était en visite avec sa mère. Martin fut heureux de le voir : depuis un certain temps, il n'avait vu Jakúnguaq qu'à l'école et lui avait été impossible de lui parler entre quatre-z-yeux.

Mais lorsqu'il entra, il sentit que le silence régnait depuis longtemps. Naja avait évidemment servi le café et les gâteaux mais l'insupportable silence qui peut parfois peser comme une chape de plomb sur un *kaffemik* imprégnait l'atmosphère.

Martin ne savait trop quelle contenance adopter.

Feindre la bonne humeur ? Non.

Ajouter à la pesanteur de l'atmosphère sans en connaître la raison ? Non plus.

– Y a-t-il une tasse pour moi ? demanda-t-il en s'asseyant.

Il y avait des limites au temps qu'il pouvait passer à s'extasier que ce fût bien le cas, aussi, au bout d'un moment, fit-il lui aussi silence.

Il prit un morceau de gâteau.

Et sourit à Naja.

Qui lui sourit.

Puis il ne se passa rien pendant un bout de temps.

– Jakúnguaq est devenu bon à l'école, complimenta l'instituteur.

Juliane hocha la tête.

– Mais il a été au Danemark, lui ! dit-elle – et elle récolta ce coup d'œil en biais de son fils que Martin connaissait si bien à force de réunions de parents et d'élèves au Danemark, où ce que les parents disaient aux instituteurs était par définition toujours complètement idiot aux yeux de leurs enfants.

Juliane regarda sa tasse et ajouta quelques mots, si bas que Martin ne comprit pas. Groenlandais ou non.

Puis Jakúnguaq murmura du bout des lèvres :

– Ma mère m'a demandé de traduire...

– Oui... dit Martin en ménageant une pause complaisante pour leur donner l'occasion de continuer.

– Ma mère voudrait demander, poursuivit le garçon sans le regarder, si tu veux, demande-t-elle... acheter des petites nappes qu'elle a faites ?

Il poussa sa mère du coude et Juliane sortit quelques broderies de perles groenlandaises d'un sac en plastique. Des motifs bien connus de petites perles en plastique de couleurs différentes. Honnêtement, cela n'avait jamais été la tasse de thé de Martin. Sur le très beau costume national des femmes groenlandaises, il aimait ces broderies, mais autrement cela ne lui disait rien. Une occupation triviale !

– Elles sont belles ! dit Naja, et Martin confirma d'un hochement de tête.

– Ça doit être beaucoup de travail, déclara Martin en groenlandais. Elles sont très belles !

Juliane haussa timidement les épaules : il y avait sûrement d'autres femmes qui les faisaient mieux. Mais elle avait quand même reçu suffisamment d'encouragement pour sortir aussi des dessous de bougeoirs – également en

broderies de perles.

– Tu veux vraiment les vendre ? demanda Naja. Comme c'est gentil de ta part !

– Oui, dit Martin. C'est... combien ça coûte ?

Il répéta la question en groenlandais puisque Jakúnguaq ne traduisait pas. Juliane sourit à sa tasse – et il dut répéter sa question.

– *ivdlit* ! murmura-t-elle alors.

Mince ! Martin aurait dû le savoir. On vous renvoyait toujours ça à la figure – à toi de décider ! – et on en était réduit à prendre en charge les deux côtés de la négociation : veiller à ne pas trop offrir pour ne pas se rendre ridicule, ni trop peu pour ne pas voler l'autre. À ceci s'ajoutait dans le cas présent qu'il ne fallait surtout pas que l'offre, par son montant, ressemble à de la pitié, ce qui reviendrait à accorder une aumône et ferait perdre la face à Juliane.

Zut, zut et zut ! Et en plus il n'avait aucune envie ni d'acheter ni de posséder ces horreurs ! Nom de nom, est-ce que lui il mettait une bergère en porcelaine sur sa cheminée ?

Il ignorait vraiment ce qu'il devait proposer pour ces choses dont il ne voulait pour rien au monde.

– Oui... c'est beau, fit-il pour gagner du temps – et très groenlandais, oui. Ça doit représenter beaucoup de travail...

– De toute façon, maman n'avait rien d'autre à faire ces derniers soirs, dit Jakúnguaq.

Martin hocha la tête et prit les broderies, les contempla d'un œil de connaisseur. Elles étaient un peu usées, il y avait des coulures de cire sur les dessous de bougeoirs.

Naja tenta de le sortir de son dilemme.

– Peut-être cinquante couronnes pour ceux qui sont pour les bougies, et puis cent pour la nappe ronde ?

Personne ne lui répondit ni ne la regarda, et Naja comprit qu'elle avait fait un faux pas. Pas pour le prix, mais en intervenant. La fierté de Juliane pouvait tout juste supporter de vendre ces travaux à l'instituteur danois, elle n'aurait pas supporté d'avoir à se vendre à la fille de Kavâjaq.

Naja se dépêcha de murmurer quelque chose, comme quoi elle n'avait fait que penser tout haut – cela ne la regardait pas et maintenant elle allait préparer un peu plus de café.

Martin se rendit compte qu'il ne restait qu'une seule issue.

– Il me semble, dit-il, que ce qui serait juste serait cent couronnes pour chaque dessous de bougeoir et deux cents pour la nappe.

Juliane but son café.

– Qu'en dites-vous ? Est-ce que ça va ?

Il jurait intérieurement mais Juliane haussa les sourcils et Jakúnguaq hocha la tête sans le regarder.

Comme toujours, pensa-t-il. Même si on sait qu'on a donné trop, ils vous

donnent l'impression d'être un rapiat.

Martin se hâta d'aller chercher quatre cents couronnes pour en finir.

– Et puis il va falloir que je réfléchisse où les mettre, dit-il en souriant et en pensant aux crevasses des glaciers.

Il s'agissait pour les deux parties d'en finir aussi vite que possible et Juliane et son fils étaient déjà prêts à sortir lorsque Martin décida qu'il était de sa mission à lui de faire face à la réalité.

– Jakúnguaq, demanda-t-il. N'as-tu pas le temps de rester un instant ? Je voudrais te parler... à propos de l'école.

Juliane hocha la tête et Naja s'empressa de déclarer qu'elle devait faire un petit saut chez ses parents. Ainsi Juliane et elle pouvaient faire un bout de chemin ensemble.

Le garçon se tenait toujours près de la porte lorsque l'instituteur et lui se retrouvèrent seuls.

– Viens t'asseoir, dit Martin gentiment tout en s'installant confortablement lui-même et en se disant qu'il serait si bon de pouvoir fumer une pipe. Elle aurait apporté le calme – et il y en avait tant besoin.

Jakúnguaq était assis sur le divan, tendu comme un ressort, et Martin ignorait par où commencer.

– Ça fait longtemps que tu n'es pas venu lire Donald Duck, commença-t-il.

Le garçon hocha la tête. Il n'avait pas eu le temps.

Bien sûr – il y avait sans doute beaucoup de tâches à accomplir quand son père était en voyage.

– Je fais mes devoirs, dit Jakúnguaq. C'est pour ça que je n'ai pas le temps.

Évidemment. Martin le comprenait bien.

Et ils restèrent encore un moment silencieux.

L'un appelait de ses vœux une ouverture que l'autre faisait de son mieux pour éviter.

– C'est plus facile pour moi de parler avec toi qu'avec les autres, avança Martin prudemment, puisque je ne parle pas encore très bien le groenlandais.

Le garçon haussa les épaules – il avait envie de rentrer chez lui.

Martin sentit alors que c'était maintenant ou jamais.

– Jakúnguaq ! dit-il en se penchant avec insistance sur la table où il aurait volontiers pris les mains du garçon si elles avaient été posées là. J'aimerais beaucoup vous aider ! Ta mère n'a pas besoin de vendre ces objets !

Le garçon le regarda avec circonspection, et Martin se sentit encouragé.

– Je sais bien comment c'est, poursuivit-il à voix basse. Je le sais, Jakúnguaq, mais nous n'avons pas besoin d'en parler. Tu n'as pas besoin non plus de le dire à ta mère, mais si ça coince, il faut que tu saches que tu peux venir ici chercher quatre cents couronnes, même sans broderies de perles.

Il tendit les mains vers les épaules du garçon mais ne put les atteindre.

– Maman les a faites pour que tu sois content ! Pour que tu aies quelque chose de joli à regarder !

Ses joues étaient blêmes maintenant, et Martin dut se rabattre sur une

solution presque chirurgicale.

– Ta mère, dit-il brutalement, vend ces objets parce que ton père a bu jusqu'à la dernière couronne ! Et maintenant il ne vous reste plus rien pour vivre !

Jakúnguaq bondit sur ses pieds.

– C'est un mensonge ! dit-il. Mon père gagne de l'argent ! Il gagne beaucoup d'argent !

– Où est-il alors, cet argent ? demanda Martin, douloureusement conscient qu'il n'y avait plus de voie de retour.

– Il va arriver ! siffla le gamin. Il va arriver ! Et il va en arriver beaucoup ! Seulement papa n'a pas encore touché son salaire !

Alors Martin se leva à son tour. Pour prendre physiquement contact avec le malheureux garçon.

– S'il n'a pas encore reçu son salaire, avec quoi a-t-il acheté de la bière pendant toutes les fêtes de Noël ?

– Des avances ! hurla le garçon. DES AVANCES ! Et la Noël est une fête ! Tu comprends ce que c'est, ça, professeur ? UNE FÊTE !

Il s'écarta rageusement de Martin.

– Vous ne connaissez pas ça, vous les Danois, hein ! La fête ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'une fête ! Vous pouvez vous retrouver pour parler, pour manger et regarder la télévision, et passer un bon moment ensemble ! C'est ça que vous savez faire : passer un bon moment !

– Pardon, dit Martin qui devait à tout prix calmer le garçon. Et soi-même.

Mais il était impossible d'arrêter le garçon. Il tournait autour de Martin pour l'éviter. Il pleurait, criait et renversait ce qui se trouvait sur son chemin.

– Mais la fête ! cria-t-il, ça vous ne savez pas ce que c'est, ça vous fait peur et vous dites : oh là là, maintenant il faut faire un peu attention. Seulement la fête, ce n'est pas de faire attention ! C'est se lâcher ! Ça, nous nous le savons, vous vous ne le savez pas ! Et mon père est groenlandais, mon père sait se lâcher ! Mon père sait faire la fête ! Et quand il ne fait pas la fête, il gagne de l'argent ! Et c'est ce qu'il fait maintenant, alors nous n'avons pas besoin de toi et de ton argent danois !

La violence du garçon était effrayante tant était grand son désespoir et Martin s'efforça juste d'être présent et d'entendre. Peut-être était-ce bon que cela sorte !

Jakúnguaq vint tout près de lui devant la table – visage contre visage – si près que Martin pouvait sentir l'humidité de l'agressivité du garçon.

– Et si tu trouves que maman et moi ne sommes que des mendiants, professeur, dit-il haineusement, et que tu veuilles nous donner de l'argent comme ça, alors vraiment, ce n'est pas la peine que maman ait travaillé pendant plusieurs nuits pour te faire quelque chose à toi, hein !

Il ramassa d'une main les broderies et les jeta contre le mur. Les minces fils usés qui tenaient les vieilles perles en plastique se brisèrent et ce fut comme une violente averse de grêle sur le parquet.

Jakúnguaq ouvrit rageusement la porte et cria à travers ses sanglots :
– Ce n'est pas la peine, hein ! Ce n'est pas la peine !
Puis il claqua la porte, et Martin resta seul dans toute son impuissance.

Chapitre 16

Martin nourrissait quelque ressentiment envers le dentiste – et sans doute n’y a-t-il là rien à redire. Même si le bon Claus était un homme distrayant qui lui avait raconté de façon pittoresque son voyage au Danemark, où il avait été rappelé d’urgence pour des vétilles bureaucratiques pendant que les dents d’Umanaq étaient abandonnées à elles-mêmes – ou arrachées par le cruel médecin du district.

Mais donc Claus était arrivé à Nunaqarfik dès le début de janvier. En traîneau à chiens – avec assistante, fluor et plate-forme de forage transportable. Cela avait été une vision merveilleuse quand le cortège avait fait son entrée – avec éclairneur et tout – trois traîneaux à chiens bourrés de crainte et de grincements de dents et pourtant accueillis par des cris de bienvenue et de jubilation lorsque, franchissant le rebord de glace, ils avaient traversé le hameau pour monter jusqu’à l’école. Le dentiste avait établi son cabinet de consultation dans le bureau de Martin pendant deux jours – et, de temps à autre, il tenait des conférences prophylactiques avec son assistante comme interprète.

C’était à la fois beaucoup de remue-ménage et une grande plénitude d’événements pour une si petite société – et personne ne confessait cette peur du dentiste si habituelle dans les cliniques dentaires danoises. Peut-être n’existait-elle vraiment pas. Les médecins, dentistes et autres professionnels qui gagnent leur vie en bricolant nos organes, soutiennent en effet que le seuil de douleur des Groenlandais est bien plus élevé que celui d’un administrateur de supermarché de Løgstør et de ses semblables.

Si l’on ajoute à cela la faculté étonnante des Groenlandais à prendre tout ce que la vie vous apporte comme une expérience, il est clair que, malgré un assez vaste chantier de forage et d’extraction, on n’entendit guère de gémissements dans le bureau de l’école durant ces deux journées. Ce n’était pas tous les jours qu’on avait l’occasion de se faire dégarnir la bouche et c’était donc une source de divertissement.

Claus avait raconté à Martin un voyage en traîneau qu’il avait fait un jour avec un jeune chasseur groenlandais – Qajutaq. Lequel avait bien évidemment été baptisé lui aussi d’un de ces habituels prénoms impraticables à moins que l’on ne vise une carrière dans le Mossad. Mais, lorsque le futur jeune homme était né, et que tout le monde eut constaté que l’enfant avait été doté d’un long corps mince et d’une tête à la forme parfaitement circulaire, un nom s’était imposé de lui-même : Qajutaq – la Louche. Il s’appelait comme ça depuis et tout le monde y trouvait son compte.

La Louche et le dentiste étaient donc partis en tournée à la chasse aux

perdrix des neiges dans l'intérieur du pays. Tout s'était bien passé et tous deux se réjouissaient de rentrer chez eux et de voir leurs femmes s'atteler à un long travail de plumage. Il ne leur restait qu'une dernière descente pour quitter la montagne. Avant de parcourir cette dernière partie de trajet à grande vitesse, ils s'étaient arrêtés pour démêler les traits – et dès que Qajutaq eut terminé, avant même qu'il ait eu le temps de s'écarter, les chiens excités s'élancèrent. Le chasseur n'eut pas le temps de se dégager du traîneau, il se prit un pied dans les traits et se trouva entraîné à toute allure dans la descente. Il n'y avait presque pas de neige, et, tiré sur la roche nue, il se blessa durement sur les bosses, les pierres et les rebords de faille. Lorsque les chiens hystériques, affolés par ses cris et angoissés par le lourd traîneau qui suivait derrière eux durent s'arrêter, haletants, au milieu des amas de glace qui avaient bloqué l'attelage, Qajutaq s'était brisé tous les os et n'était plus qu'une grande écorchure sanglante.

Quand le dentiste arriva enfin auprès de son compagnon de chasse pour constater à son grand étonnement qu'il était encore en vie, il s'arrêta, stupéfait.

Car l'homme meurtri riait !

Prudemment, bien sûr, pour ne pas défier ses nombreuses blessures, mais il riait vraiment ! Se marrait doucement en essayant de secouer la tête.

– Mais Qajutaq, enfin ! haleta le dentiste troublé. C'est affreux, pourquoi ris-tu ?

Après un petit toussotement douloureux, La Louche parvint à articuler :

– Parce que ça, ça ne m'était jamais arrivé !

On riait de l'inattendu – et tels étaient donc les patients qui livraient leurs dents et leurs gencives à la compétence de Claus. Aussi était-il peu enclin à utiliser l'anesthésie.

Le dentiste avait sollicité l'aide de Martin pour tout le travail de prévention. Ce que l'instituteur avait accepté de très bon gré ! Enfin une tâche indiscutablement utile. On pouvait s'interroger sur tout le travail de Martin : n'était-ce pas en réalité de l'impérialisme culturel et ne faisait-il pas plus de mal que de bien ? Il l'ignorait et se posait de nombreuses questions.

Mais ce doute s'effaçait quand il s'agissait de quelque chose d'aussi indiscutablement bénéfique que d'aider les gens à conserver leurs dents dans leur bouche.

Et donc, on se brossait les dents chaque jour à l'école. Chaque élève avait sa brosse à dents. On rinçait au fluor, et on tempêtait contre les biscuits secs et le Jolly Cola, véritable ruine des dents.

Claus avait donc donné l'idée à Martin de réaliser une petite expérience à l'école. Lorsqu'un des petits élèves un jour lui lança, tout rayonnant : « Oh ! » en exhibant une dent qui venait de tomber, Martin réunit toute l'école, leur montra la dent, puis la déposa soigneusement dans un verre rempli de l'horrible Cola. On ferma avec un film plastique, serré par un élastique, et le verre fut cérémonieusement enfermé dans un placard dont la clé fut hissée en

haut du mât de l'école.

Un mois plus tard, Martin rassembla de nouveau toutes les classes, descendit la clé du mât, et tout le monde vint se presser autour du placard. Martin parla encore des effets néfastes de la boisson sucrée sur l'émail dentaire, puis on ouvrit le meuble dans un silence plein de suspense – et on sortit la dent du verre.

Elle ne s'était absolument pas détériorée et paraissait comme neuve, prête à retrouver sa place dans la bouche qui l'avait perdue.

Ce fut à cet instant précis que Martin commença de nourrir du ressentiment envers le dentiste – même s'il ne put s'empêcher lui aussi de rire quand les gamins laissèrent exploser le rire qu'ils refrénaient jusqu'alors et qui s'éleva à des hauteurs insoupçonnées. Martin sut qu'il allait être taquiné pendant des semaines et décida qu'il pouvait tout aussi bien y prendre goût.

Il décida en même temps que lorsque Claus remettrait ses traîtres pieds dans le hameau, il se verrait dans l'obligation d'offrir une tournée générale de Cola à toute l'école.

Même lorsqu'il s'agit de seuil de douleur, il n'est pas de règle qui ne souffre une exception. À l'instant où le traîneau du dentiste était entré dans le hameau, Gert en avait disparu : il partit à la chasse et resta absent, par mesure de sécurité, pendant quatre jours.

Lorsqu'il revint et s'approcha prudemment de l'école, il fut accueilli par des reproches. Il avait de mauvaises dents – on le savait, car il se plaignait sans cesse de maux dentaires – mais il ne montra pas l'ombre d'une mauvaise foi.

– Je suis une poule mouillée, dit-il. Je ne supporte pas, ça fait mal et jamais je n'irai de mon plein gré.

Il était tout à fait conscient qu'à la longue ne rien faire lui causerait plus de mal que de bien. Alors pourquoi ne pas s'en débarrasser le plus vite possible au lieu d'endurer des douleurs à longueur d'année ?

– C'est vrai, répondit-il en écartant les bras. Mais à quoi ça sert puisque je suis une poule mouillée ? Je ne peux pas, tout simplement. Et alors ? On ne demande pas non plus à une taupe de voler. Et pourquoi ne le fait-on pas ? Parce qu'elle ne le peut pas !

Il s'assit et on n'en parla plus.

On parla d'autre chose.

Quand des hommes se retrouvent entre eux, ils parlent souvent de football – et là aussi, ce fut le cas. Gert voulait savoir ce qu'il en était de Martin et du foot ?

Eh bien, d'une part Martin avait joué en son temps, pas à un très haut niveau, certes, mais somme toute de façon très honorable, d'autre part c'était une de ses options à l'École Normale – enfin, le sport en général. Gert sourit, satisfait. C'était parfait, justement il leur manquait un goal.

On jouait en effet pas mal au foot dans le coin, mais seulement en hiver. En été c'était difficile, entre les rochers, de trouver une surface plane

suffisamment grande, mais, dès que la première glace se formait, les jeunes sortaient avec de grands piquets et installaient des buts à une distance raisonnable l'un de l'autre. Les marquages au sol se faisaient un peu au jugé – du genre : « de cet iceberg-là jusque face au mât de Kanajoq ». Tout à fait de circonstance et pas difficile à gérer pour des sportifs accommodants.

Certes l'instituteur n'était pas tout jeune, mais Gert et les autres s'étaient dit qu'un goal n'était pas forcément tenu de prendre part à tous les sprints – c'était précisément d'un goal qu'ils manquaient.

Lorsque le soleil reviendrait fin février, ils devraient livrer un match à l'extérieur contre leur ennemi de toujours. Dans le petit hameau situé sur le versant sud de Nûgssuaq, l'immense péninsule et chaîne de montagne qui séparait le district d'Umanaq de celui de Jakobshavn.

– Sarqaq ! s'exclama Martin – c'était le nom du hameau.

Gert hocha fièrement la tête.

– Il va falloir qu'on leur flanque une bonne branlée, déclara-t-il avec détermination.

Martin hésitait, non pas à garder les buts, ça c'était sans doute faisable, mais parce que le match se déroulerait à l'extérieur.

– C'est un voyage en traîneau de deux à trois jours, avec des montagnes de presque mille mètres d'altitude... je ne suis pas encore prêt. Je viens de commencer, objecta-t-il.

– Tu auras de l'aide, assura Gert.

– Oui ! dit Naja.

Ils la regardèrent. Bon, bien sûr c'était une femme, mais elle était plus jeune, et elle avait passé son enfance sur des traîneaux.

– Est-ce un avantage d'être à deux sur le traîneau quand on est en montagne ? s'enquit Martin.

Gert haussa les épaules.

– Pour la montée, c'est bien d'être à deux pour pousser, et quand on dévale la pente, ça n'a aucune importance qu'on soit deux ou non.

Il était tenté, certes. N'était-ce pas ce qu'il avait cherché ? L'aventure ?

Mille sabords, oui !

Martin se mit à s'entraîner de manière intensive. Si on voulait que cette entreprise réussisse, il ne fallait pas dormir ! Il essaya plusieurs combinaisons d'attelages, courut autant que possible derrière le traîneau au lieu de s'asseoir – l'épreuve allait exiger de lui une condition physique parfaite – et s'exerça au fouet. N'importe où et n'importe quand.

Le long fouet à la lanière claquante était le premier jouet des garçons groenlandais, Martin avait donc presque une vie de retard. Or le fouet était l'alpha et l'oméga – il était à la fois le volant, le frein, l'embrayage et la pédale d'accélération. Il se remémorait son désagréable passage à travers la glace et était conscient que celui qui ne maîtrisait pas le fouet n'avait pas accès à l'aventure. Le fouet était la clé des étendues infinies et, si on ne savait pas s'en servir, la porte en restait close.

L'après-midi, il n'avait qu'une hâte : quitter l'école. Il allait leur montrer ! Cela le poussa à tricher un peu et à convaincre Gert de le remplacer pour certains cours. Il se persuadait que ce n'était pas tout à fait de la triche puisque son idée était justement que, l'année suivante, Gert reprenne quelques-unes de ses heures. Il était donc pédagogiquement tout à fait défendable de tester comment cela se passait.

Quand on veut vraiment quelque chose, le cerveau humain dispose de mille ruses pour légitimer une démarche douteuse.

Il était en train de rassembler ses chiens quand une grosse pierre vola à travers les airs et toucha son grand chien blanc, Qaqortuaraq. La soudaine douleur fit hurler la bête qui partit en courant.

Martin pivota sur les talons et vit Jakúnguaq, debout derrière lui, qui regardait l'animal filer du côté de l'école.

Il en eut le souffle coupé et tout se bloqua en lui. Il resta planté là à regarder le garçon.

Depuis cette soirée où tout avait mal tourné et où le visage du garçon avait semblé comme une grande blessure, Jakúnguaq s'était refermé, figé dans un masque inexpressif.

Le garçon le fixait et le silence ne le gênait pas – il continuait à regarder l'instituteur abasourdi.

– Pourquoi ? chuchota enfin Martin.

– Pour qu'il s'en aille.

Martin regarda en direction du chien en réfléchissant à toute allure.

Attention, pas de faux pas, se répétait-il. Pas de faux pas...

– Pourquoi ?

Jakúnguaq s'accroupit, enserrant ses genoux de ses bras. Il ne le regardait plus.

– Je ne sais pas, répondit-il. Et puis ça n'a pas d'importance. Ou peut-être que tu me donnerais de l'argent pour ne pas recommencer ?

Martin ferma les yeux et resta debout, les épaules affaissées. Comme un homme qui a pris un coup. Puis il fit un effort pour reprendre le dessus et choisit la lutte.

– Sans doute ai-je été maladroit – et sans doute y a-t-il des choses que j'ignore ou que je ne comprends pas, dit-il d'un ton pressant. Mais j'essayais d'aider. Si on n'essaie pas, tout se bloque.

– Pourquoi est-ce qu'il faut que tu fasses du traîneau ? demanda alors le garçon. Tu n'es pas groenlandais !

– Non ! Je le sais ! Martin commençait à sentir monter la colère. Et je ne suis sûrement pas très doué. Mais je vais te dire : pour ça aussi, je veux essayer ! Comme ça je montre ma bonne volonté, tu comprends : je veux bien essayer d'apprendre. Et c'est difficile quand tu chasses mes chiens.

– Je pense qu'il n'avait pas envie d'y aller, dit le garçon avec un petit rire satisfait et un hochement de tête.

– Ce pauvre chien ! s'exclama Martin, qui luttait contre une rage croissante.

Tu es fâché contre moi, ça, on ne peut rien y faire, mais pourquoi Qaqortuaraq doit-il prendre une pierre ?

– C'est mon chien, rétorqua le garçon.

– Arrête ces bêtises ! Je l'ai acheté à ton père il y a longtemps, à mon arrivée ici.

Jakúnguaq hocha la tête.

– Je l'aime bien : il était à moi quand il était chiot.

Il se leva.

– Comme ça, il ne sera pas obligé d'« essayer ».

Puis il tourna les talons et s'en alla le dos bien droit.

De la fenêtre, Naja avait assisté à la scène et elle sortit rejoindre Martin. Elle lui prit la main pendant qu'ils regardaient le garçon s'éloigner dans une direction qui n'était pas dictée par un but précis, mais par le fait qu'il tenait à tout prix à garder le dos tourné.

– Pourquoi m'en veut-il ? demanda Martin avec désespoir, presque pour lui-même. Je l'ai aidé, il est venu dans ma maison, il a souvent mangé chez moi. À un moment donné, on aurait presque dit qu'il m'admirait.

Naja continua en danois, puisque c'était dans cette langue qu'il avait commencé.

– Je crois aussi qu'il t'admire, dit-elle prudemment. Peut-être est-ce pour ça qu'il t'en veut ?

Peu à peu, il y eut de plus en plus de lumière dans la clarté transparente de l'air. On sentait que le soleil avait décidé de pointer le bout de son nez au nord, et bientôt parut à l'horizon une rougeur, comme si l'astre avait surpris quelque chose d'inconvenant – mais ce ne pouvait être le cas dans ce coin.

Et avec la lumière vinrent aussi les visites.

Ils n'avaient pas vu le médecin depuis son court passage en novembre, mais un jour où Martin revenait en traîneau, il trouva un splendide scooter des neiges arrêté devant sa maison, tandis qu'à l'intérieur s'entendaient rires et exclamations déchaînées.

Naja et le médecin de district faisaient des gorges chaudes d'un article de journal et lorsque l'instituteur étonné entra chez lui, Jørgen Andersen ne dit ni « bonjour », ni « bonne année », ni « comment ça va », il se leva, le journal à la main, et s'approcha du Danois emmitoufflé dans ses vêtements de peau.

– Regarde-moi ça ! s'exclama-t-il en frappant du dos de la main le journal ouvert. Qu'est-ce que t'en dis ?

Martin n'en dit rien. Car il avait ce léger problème : lorsqu'il venait du dehors où il régnait - 30°C et entraît dans une maison, ses lunettes s'embuaient immédiatement au point qu'il ne voyait plus le bout de son nez. Il réussit cependant à les ôter et cligna des yeux pour essayer d'accommoder.

Il y avait une photo en noir et blanc dans le journal. Apparemment des alpinistes autour d'un drapeau planté au sommet d'une montagne, ou quelque

chose comme ça.

– Et voilà nos Espagnols ! s'esclaffa Jørgen. Ils nous ont eux-mêmes envoyé le journal pour qu'on voie la photo. Ils sont fiers comme des papes – au moins ça leur sert à quelque chose d'être catholiques !

Il trouva sa propre réflexion très divertissante et en tira les conséquences. Martin dut attendre un moment pour demander :

– Les Espagnols ? Quels Espagnols ?

– Les Espagnols, bordel ! Puis le médecin se souvint que Martin n'était pas encore arrivé lorsque cette merveilleuse histoire avait eu lieu.

Aubaine ! Un auditeur ! Voilà exactement ce qui convenait à Jørgen Andersen qui s'installa à son aise, les deux fesses sur la table de cuisine, tandis que son interlocuteur se tenait toujours sur le seuil, son bonnet et ses gants dans une main et ses lunettes embuées dans l'autre.

– Bon, eh bien, en fait, tout ça a commencé l'année dernière, se mit à raconter le médecin tout dispos. Ces idiots – les Espagnols donc – débarquent ici l'an passé en été, ils ont loué un hélicoptère et ils tournent et tournent autour de la montagne d'Umanaq pendant une journée entière. Ils sortent leurs appareils photo et ils mitraillent, ils mitraillent et ils mitraillent.

Assis sur la table de cuisine, le médecin mimait comment on prend des photos – un rien superflu, puisque Martin n'était pas totalement ignorant de ce volet de l'évolution technique.

– Bien, poursuivit-il, ensuite ils passent tout l'hiver dans une sorte de club de montagnards en Espagne à manger des escargots.

– Ça, c'est surtout en France, rectifia Martin.

– C'est vrai, dut avouer le médecin après une courte hésitation, mais disons qu'on a pu leur en envoyer. Bon, en tous cas, ils sont donc là à s'empiffrer dans ce club tout en construisant, en papier mâché, échelle 1 : 500 – une copie exacte de la montagne d'Umanaq.

Puis il se mit à dépeindre comment les membres enthousiastes du club avaient tourné tout l'hiver en pensée autour de la montagne de 1 170 mètres, située là-haut dans le Grand Nord. À partir des innombrables photos, ils avaient construit une maquette minutieusement exacte de la montagne afin de pouvoir préparer l'ascension, les endroits où fixer les pitons et les dépôts de provisions.

Mille cent soixante-dix mètres, cela ne paraît peut-être pas impressionnant à l'oreille d'un non-initié, mais ici il faut se rappeler que l'ascension commence au niveau de la mer et non pas, comme pour d'autres sommets célèbres, dans un village népalais où l'on se trouve déjà au 7 / 8 de la montagne avant d'avoir entamé l'escalade. C'est toujours le dernier kilomètre qui constitue le véritable exploit.

Après ces efforts hivernaux, les Espagnols revinrent au mois de juin et se mirent en devoir d'accomplir leur projet. Comme pour toute équipée de ce genre, ils procédèrent par étapes et tout le monde n'atteignit pas le sommet. Ce n'était d'ailleurs pas leur intention. Le plan fut réalisé et les quatre fiers

émissaires de la péninsule ibérique plantèrent le drapeau espagnol sur le sommet le plus élevé de la montagne, écartèrent les bras et lancèrent quelques exclamations de joie dans leur langue.

Jørgen leva le journal afin qu'on puisse bien voir le quatuor triomphant autour du drapeau – et ajouta que, nom d'un chien, ils devaient bien être cinq, sinon qui aurait pris le cliché ?

– Il y en avait sûrement un qui avait oublié de ne pas se raser, grommela-t-il, et ils ne l'ont pas voulu sur la photo.

Martin trépignait un peu impatiemment à la porte, faisant signe qu'il aimerait bien entrer s'asseoir, mais il fut arrêté par Naja qui, les yeux étincelants d'une joie merveilleuse, vint auprès d'eux.

– Bon, une fois qu'ils avaient pris cette photo d'eux-mêmes et du drapeau, il n'y avait plus grand-chose à faire là-haut, continua le médecin, et ils reviennent donc en ville au cours de la soirée.

Puis il raconta comment les Espagnols avaient organisé une réception à Umánaq – tout à fait quelque chose pour ses habitants qui n'avaient encore jamais été invités à une réception espagnole. On cria hurra, qui se dit de la même manière dans toutes les langues du monde, on tint des discours et on se félicita les uns les autres. Tout cela fut fort divertissant, on rit beaucoup et c'était maintenant un fait communément admis à Umánaq que le mot « œufs », qui au Groenland se dit *mánít*, se dit *los huevos* en Espagne.

Comme le monde est varié et riche dans sa diversité, se disait-on avec une belle unanimité.

Grâce à un peu d'interprétation en une sorte d'anglais, on parvint également à mener de petites conversations et échanger des compliments. Les Espagnols louèrent la beauté du pays et l'hospitalité de ses habitants, et le joyeux inspecteur scolaire groenlandais, qui avait un mot gentil pour chacun, déclara que cela lui faisait grand plaisir de rencontrer des gens d'autres pays qui savaient à ce point apprécier la nature groenlandaise.

– Car il y a vraiment une vue merveilleuse de là-haut, dit-il, moi-même j'y monte souvent pour m'asseoir et regarder le fjord. C'est très beau !

Les joyeux conquérants des cimes connurent un certain trouble quand on leur eut traduit ce propos, et ils s'en furent un peu plus loin à la recherche d'un autre interlocuteur. Il est très important, à ce genre de réception, de parler un peu à tout le monde.

Les Espagnols avaient retrouvé toute leur fierté lors du discours du receveur municipal, puis on avait crié hurra pour la énième fois. Mais au beau milieu de l'allégresse, la porte s'était ouverte : le toujours serviable Kálikavsak de l'usine de poissons se tenait sur le seuil, en bras de chemise, pantalon de cuir et vieilles chaussures en caoutchouc.

Il était légèrement essoufflé et dut reprendre un peu sa respiration avant de pouvoir articuler :

– Vous aviez oublié votre drapeau !

Les Espagnols ne surent pas trop lequel d'entre eux devait réceptionner

lorsqu'il le leur tendit.

Jørgen Andersen éclata encore une fois de rire et claqua le journal contre la table de cuisine.

– Et maintenant, ils nous envoient triomphalement un canard espagnol, mais pardi, il n'y a pas de photo de Kâlikavsak ! Alors, qu'est-ce que t'en dis ?

– Je dis bonjour ! dit Martin en réussissant enfin à se glisser entre eux vers le salon pour retirer ses vêtements et essuyer ses lunettes.

Il avait aussi le sens des problèmes graves, le médecin, il ne fallait pas s'y tromper, et lorsque, plus tard dans la soirée, ils échangèrent des propos sur la vie, Martin lui parla de Jakúnguaq, et de son père, qui était devenu mineur.

– Bien sûr que non, il n'est pas devenu mineur ! répliqua Jørgen immédiatement – et il affirma que de telles catastrophes survenaient dans tous les hameaux du district. Et aussi à Umánaq, mais c'était pire dans les hameaux.

Que la société minière canadienne fut tenue d'embaucher 15 % de ses employés parmi la population locale était une idée fondée sur de bonnes raisons et intentions. Le seul problème, c'était que le travail de la mine, aujourd'hui, était un domaine extrêmement spécialisé, réservé à des gens hautement qualifiés.

Quand le commun des mortels parle de travail à la mine, on se représente toujours de solides Gallois, aux gueules d'un noir de cirage et au cœur d'or, remontant de la mine de charbon, et s'en allant faire un petit crochet par le pub en chantant un air triste à plusieurs voix avant de rentrer chez eux, auprès de femmes rondouillettes qui attendent patiemment à la cuisine avec une tambouille immangeable.

Mais la réalité n'est plus du tout de cet ordre. Si : en Grande-Bretagne, où l'on se refuse toujours à admettre que la reine Victoria est vraiment morte – mais pas ailleurs.

Maintenant les travailleurs de la mine sont en majorité des gens aux ongles propres et au nez chaussé de lunettes qui, assis dans des salles de contrôle, appuient sur des boutons et surveillent les oscillations des aiguilles d'appareils de mesure de pointe.

Et comme il n'y a pas surenchère d'ingénieurs des mines groenlandais, les 15 % d'employés groenlandais en viennent tout naturellement à occuper les emplois qui, dans la société groenlandaise, sont tout en bas de l'échelle.

Le fier chasseur avait échangé son fusil contre une serpillière.

Il ne s'avavançait plus lentement derrière son écran de tir, il traînait un aspirateur. Et le soir, il ne s'installait plus avec sa pipe pour jouir de la fierté de sa famille quand il raconterait que : « d'abord, j'ai cru que je n'arriverais jamais à enlever la grosse tache près des étagères, mais alors j'ai cessé de diluer l'Ajax et j'ai frotté sans la serpillière, pour que la brosse accroche

vraiment... »

C'était un travail de *kivfak* – traditionnellement, un travail dont on ne se vante pas. Et surtout pas un travail d'homme. Seulement ce sont souvent les gens qui se trouvent dans une situation dont on ne peut se vanter qui justement se vantent. Se vanter n'appartient pas non plus aux valeurs culturelles les plus prisées d'une société de chasseurs.

Aussi lorsque ces hommes qui, selon les normes anciennes, ont connu une brutale déchéance sociale, reviennent dans leur petite communauté et déclarent gagner dix fois plus qu'un grand chasseur, la société est perturbée. Tout est mis sens dessus dessous et on ne sait plus faire la différence entre bien et mal.

Il arrive alors qu'on cesse de le faire.

– Je crois qu'il est bon que la vie se transforme tout le temps, dit Jørgen en déposant sa tasse. Je crois que les changements sont bénéfiques aux hommes, mais nous ne supportons pas les bouleversements. Tout, autour de nous, se transforme en étapes douces : le grand été ne devient pas hiver de glace d'un jour à l'autre ; l'enfant met vingt ans à devenir homme ou femme ; on vieillit durant des années, on ne devient pas vieux le 19 septembre 1972 à 11 h 47. À moins que notre monde ne s'écroule... et c'est de ça que nous parlons ici.

Ils restèrent un moment silencieux autour de la table où était servi le café – deux hommes danois et une femme groenlandaise – dans une petite maison au milieu de la grande nuit. Y pouvaient-ils quelque chose ?

– Peut-on faire quelque chose ? demanda Martin.

– Bigre, je ne le crois pas, répondit le médecin. Quoi donc ? Le rouleau compresseur avance, on n'y peut rien. Mais tu n'as pas de bière du tout ?

– Si, pardon.

Martin se leva d'un bond et alla chercher les dernières canettes qu'il avait cachées pour une occasion spéciale.

– À moins que ce ne soit un grand pas en arrière, ajouta Jørgen. Oui, ça, ce serait peut-être quelque chose à faire ! Je crois que je suis pour le recul : c'est la voie vers l'avant !

Martin revint avec les bières : il en restait quatre dans le placard.

– Crénom de nom ! s'exclama alors le médecin en bondissant sur ses pieds. Il se précipita dehors et ils l'entendirent farfouiller dans le scooter des neiges. Puis il revint avec un carton entier de Tuborg.

– Vingt dieux ! j'avais oublié ! s'excusa-t-il. Elles sont congelées à bloc, mais elles l'auraient été de toute façon.

– Un carton entier ! Vingt-quatre bières ! Est-ce que tu te rends compte de la richesse que tu apportes dans cette maison ! s'exclama Martin avec ravissement. On se dépêche de les dégeler.

Il prit le carton et le posa résolument sur le petit poêle. Mais Jørgen vint immédiatement le retirer.

– Mais non, bordel ! On vient justement d'en parler ! Dis-moi, tu n'écoutes pas du tout ? Si tu les dégèles trop vite, tu les abîmes ! Elles prennent un goût

d'eau saumâtre ! Lentement, mon ami ! En douceur !

Ils attachèrent des courroies autour du carton et le suspendirent à un crochet à bonne distance au-dessus du poêle.

C'était une image idyllique : trois personnes assises sur le divan, parfois conversant, parfois silencieuses, mais toujours les yeux fixés sur le paquet cubique pendu au-dessus du poêle. Comme une petite famille de la banlieue de Brønshøj, réunie le premier dimanche de l'Avent, le regard posé sur la belle couronne.

– C'est justement une de ces lentes transitions de la nature, expliqua le médecin. De la glace à la bière, de l'inaccessible au délice... comme c'est beau !

– Ou bien comme... ajouta Martin saisi par l'inspiration poétique, comme il est dans l'ordre des choses de descendre de sa bicyclette, alors qu'on se sent merdeux d'en tomber !

– Oui, confirma le médecin pensivement. C'est exactement ça !

– Ou comme être un grand chasseur, dit Naja.

Ils la regardèrent, surpris : Naja avait plutôt l'habitude d'écouter quand elle et Martin n'étaient pas seuls.

– Grand chasseur ? demanda Martin. Malgré la meilleure volonté du monde, il ne comprenait pas où elle voulait en venir.

– On ne le devient pas d'un jour à l'autre, expliqua Jørgen Andersen. Ah, ça y est, ça goutte, mais ce n'est que la couche de glace extérieure.

– Oui, il y a de ça aussi ! approuva Naja, puis elle parla de son grand-père maternel qui était décédé. Il avait été un grand chasseur, durant longtemps. Le grand-père de Naja était devenu très vieux. Et il avait jugé que sa tâche était d'employer sa vieillesse à expliquer à ceux qui grandissaient tout ce qu'il savait. Il en savait beaucoup, cela lui avait pris une vie entière de l'apprendre, aussi trouvait-il dommage que tout ce savoir se perde.

C'est pourquoi le grand chasseur racontait, et Naja et ses frères et sœurs l'écoutaient et buvaient ses paroles, car ils devaient partir de là où leur grand-père était arrivé. Leurs racines avaient été nourries d'engrais afin qu'eux-mêmes grandissent et profitent de sa force et de sa sagesse – et lorsqu'un jour grand-père ferma les yeux pour toujours, ce ne fut pas sans une sorte de satisfaction.

C'était bien avant que d'autres générations, enthousiasmées par l'énergie et le rythme des grands bonds en avant, oublient totalement la signification d'un bon départ dans la vie.

Un jour, Naja se trouvait assise en compagnie de son grand-père au bord de la mer. C'était l'été et son petit frère jouait au kayak à côté sur un rocher – avec de petites pierres disposées autour de lui en forme de kayak. Il avait un bâton en guise de pagaie et réalisait de grands exploits entre des icebergs chavirants et des morses agressifs qui surgissaient soudain devant le kayak et voulaient s'emparer du phoque qu'il venait d'attraper au harpon.

– Comment devient-on un grand chasseur, grand-père ? avait demandé Naja.

Elle avait remarqué que tous les autres chasseurs – de jeunes gens énergiques et des pères de famille mûrs et résolus – se précipitaient à la chasse dans leurs bateaux en été, dans leurs traîneaux en hiver. Ils parcouraient chaque jour de grandes distances et ramenaient un butin en rapport raisonnable avec leurs efforts.

Mais son grand-père était un grand chasseur et il se levait un peu plus tard que les autres, prenait une tasse de café puis s’asseyait sur le banc devant la maison. Là il restait un moment, s’imprégnant de tout – humant l’air, observant la terre, écoutant l’eau et prenant contact avec la montagne. Puis il disait :

– Aujourd’hui, il y a des perdrix des neiges... là ! Et il se levait, prenait son fusil et allait tuer les perdrix.

Lorsque les autres revenaient, il était à nouveau assis sur son banc et leur souriait gentiment.

C’est pour cela que le grand-père de Naja était un grand chasseur.

Et puisque sa petite fille lui posait maintenant une question simple – comment devient-on un grand chasseur ? – elle reçut une réponse simple.

– C’est très facile, Naja, il suffit de rester là où on est.

Il n’en dit pas plus, jusqu’à ce qu’il aille corriger un peu les gestes de son petit-fils qui s’était lancé dans une manœuvre qui eût rapidement pu le faire chavirer.

C’était comme ça qu’on devenait un grand chasseur : il suffisait de rester là où on était. Car il faut une vie entière pour percevoir le vent, le changement du temps, les courants de la mer et les voies de l’esprit.

Naja était heureuse que son grand-père à elle, justement, ait été grand chasseur.

Martin hocha la tête, et intérieurement, il se sentit gagné par la tristesse. C’était la sagesse d’une société statique qui, à présent, allait inévitablement être écrasée par la perception de la vitesse d’une société dynamique. Et il n’y avait en réalité rien à faire.

– Ce devait être bien d’avoir un tel grand-père, dit Jørgen, et Naja sourit. Elle avait remonté ses jambes devant elle et reposé le menton sur ses genoux. Pour une fois, Martin ne trouva pas que c’était le plus beau sourire du monde, car il ne le vit pas.

Il regardait les bières.

Tous trois, ils regardaient les bières.

Et ce genre de choses prête à la réflexion.

Jørgen se racla la gorge.

– J’ai toujours lu avec passion la Bible, le Coran et tous ces livres qui contiennent les pensées fondatrices des grandes religions, dit-il. Il a été dit et écrit des choses sages par les prophètes des différentes confessions et je trouve tout ça très raisonnablement pensé. En réalité, je crois qu’il faut être un sacré

idiot pour s'imaginer qu'il y a une véritable différence entre les religions. Mais de toutes ces philosophies de la vie, je crois que je préfère celle de ton grand-père. Car celle-là n'a jamais été à l'origine d'une guerre.

À ce moment-là, une des courroies prit feu. Le carton de bières tomba et cassa l'émail du poêle.

– Bordel ! cria Jørgen en bondissant pour sauver les canettes. Je l'avais bien dit : il ne fallait pas les placer si près !

Chapitre 17

Monsieur Gudmandsen laissa ses mains, qui tenaient le fameux télégramme, retomber sur le bureau. Pendant un temps très long à son échelle personnelle, il resta totalement immobile sur son fauteuil, essayant de faire marcher son intelligence. Espérant que ses pensées se soumettraient – comme elles en avaient l’habitude – se mettraient en rangs et en colonnes, et constitueraient des formations significatives afin qu’une conclusion en engendrât une autre.

Il cligna les yeux et essaya de reprendre le contrôle de son intellect – il fallait qu’il refasse fonctionner sa tête, ou bien qu’il l’enlève et la jette à la corbeille : il n’avait aucune patience pour les choses qui ne fonctionnaient pas.

Il était arrivé à décrypter le télégramme – grâce à de longues années d’entraînement – et demeurait stupéfié.

Le télégramme du directeur de l’école de Nunaqarfik était tout simplement impudent. Il en ressortait que le besoin en livres de la série Lars & Lone était en recul puisque, dès l’année prochaine, les élèves ne commenceraient à étudier le danois qu’en troisième année. Les deux premières années, l’enseignement serait 100 % groenlandais – en partie, malheureusement, avec accent.

Pour l’enseignement, réduit, du danois dans les classes supérieures, on produirait localement du matériel pédagogique basé sur le quotidien des élèves, et non sur les conditions de vie d’autres régions culturelles. L’utilité de la série Lars & Lone ne semblait donc plus avérée.

Ceci va s’étendre, pensa Gudmandsen. C’est maintenant qu’il commence, le feu de brousse ! Pourquoi n’ai-je donc pas insisté pour expédier cet amateur sentimental à Godthåb, où il se serait noyé dans la masse ?

– Ovesen ! appela-t-il d’une voix basse et contrôlée, afin qu’il y ait une chance que le fonctionnaire ne l’entende pas et qu’il ait ainsi lui-même un alibi pour laisser sa frustration exploser en un cri primal.

Vain espoir : Ovesen se tenait déjà à la porte.

– Oui ?

Gudmandsen lui jeta un regard irrité, lui fit signe de s’approcher et lui tendit le télégramme.

– Ceci est-il légal ? demanda-t-il. Le fonctionnaire Ovesen haussa les épaules. Lui aussi avait lu le télégramme.

– Oui, sans doute, répondit-il à contrecœur en prenant l’encombrant bout de papier. Le directeur de l’école fait référence aux décisions concernant la mise en place d’enseignements expérimentaux, et il joint apparemment une

autorisation de l'inspecteur scolaire d'Umanaq.

– Vraiment ? dit Gudmandsen avec amertume. Celui-là, c'est une chiffemolle, il l'a toujours été... a-t-il vraiment donné cette autorisation ?

Le fonctionnaire baissa les yeux sur le télégramme et dit :

– C'est affirmé ici, et l'on mentionne également que d'éventuels malentendus lors de la transmission pourraient être dus aux conditions glaciaires particulièrement difficiles cette année.

– Ha ! cria Gudmandsen en frappant de la paume sur le bureau comme pour prendre son élan et se lever de son fauteuil.

– Au cas où le Ministère pour une raison ou une autre serait en désaccord avec les mesures prises et les changements opérés, continua à lire Ovesen, il serait malheureusement à l'heure actuelle trop tard pour changer quoi que ce soit pour l'année scolaire à venir...

Ovesen leva les yeux.

– Encore une fois... en raison des conditions glaciaires particulièrement difficiles cette année dans le Nord.

– Les conditions glaciaires ! s'exclama Gudmandsen. Les conditions glaciaires ! Nom de Dieu, qu'il se garde d'utiliser le coup des *conditions glaciaires* !

Ovesen objecta qu'en fait eux-mêmes se servaient justement des conditions glaciaires lorsqu'il fallait préparer des réponses à des questions embarrassantes du Ministre.

– Oui, mais moi je ne suis pas membre du Parlement ! Ni journaliste ! Je sais de quoi il s'agit ! poursuivit l'inspecteur général hors de lui. J'ai moi-même vécu là-haut plus longtemps que n'y vivra jamais cet infâme anarchiste ! Les conditions glaciaires ! Mais nom de nom, c'est moi-même qui l'ai inventée, celle-là !

Il renifla et se rassit.

– Bien, dit-il. Ça suffit comme ça : virez-le.

Il fit signe à Ovesen de se retirer mais le fonctionnaire resta, alléguant qu'il serait en réalité difficile de faire licencier cet homme.

– Il a le droit d'instaurer un enseignement expérimental dans une école de hameau s'il a l'aval de l'inspecteur scolaire. Jusqu'à présent, il n'a rien fait qui aille directement à l'encontre des règlements.

Gudmandsen se tourna lentement et regarda le fonctionnaire droit dans les yeux.

– Alors trouvez quelque chose ! dit-il lentement en détachant chaque syllabe.

Ovesen avait l'air malheureux. Et il réfléchissait.

Alors Gudmandsen se leva, débarrassa un coin du bureau, s'assit face à son subalterne et lui parla raison.

– Il n'y a rien de personnel dans cette histoire, dit-il. Vous êtes peut-être en train de penser que je pourrais avoir des intérêts propres dans la série Lars & Lone, ce qui est effectivement vrai. Je ne peux pas nier que ceci

m'irrite et m'énerve en tant que personne privée, je le reconnais.

Ovesen était heureux de rencontrer tant de sincérité chez son supérieur.

– Mais ce genre de détails, je n'ai pas à en tenir compte dans mon travail, évidemment, et je ne le fais pas. Il y a des choses bien plus graves en jeu.

Il se leva et se dirigea vers la fenêtre pour tâter la terre dans les pots. Ovesen le suivit machinalement.

– Mon cœur bat pour ce pays, Ovesen, poursuivit-il doucement en regardant avec tendresse ses plantes et en enfonçant le pouce dans le terreau humide. J'ai des amis groenlandais, vous le savez, et j'ai consacré ma vie à agir pour que le Groenland puisse avoir un avenir. Ils ne peuvent pas vivre de la conservation de leur passé.

Il pivota et tourna le dos aux plants de tomate, se détachant en silhouette sur fond de lumière au-dessus de Hauser Plads.

– C'est pour ça que je m'érige si vivement contre un acte apparemment insignifiant. Parce qu'il me tient à cœur que des gens, nés dans la partie la plus septentrionale du royaume, aient eux aussi le droit de devenir des hommes modernes, d'avoir part au progrès.

Ovesen hocha la tête. À la fois parce qu'il désirait montrer qu'il était d'accord, et parce qu'il l'était.

– Sans doute cet homme n'a-t-il encore jamais rien vécu, proposa-t-il pour contribuer à la compréhension du problème. Et le voilà si bouleversé face à tout cet inconnu qui le charme qu'il en perd son cœur.

– Qu'il le fasse, grands dieux ! répliqua immédiatement Gudmandsen. Mais pas sa tête ! Tout comme les bonnes sœurs et les dames patronnesses sont un poison pour tout le secteur social professionnel, Ovesen, cet homme est de la mauvaise herbe dans le mince terreau groenlandais. Dans son enthousiasme, il absorbe l'engrais dont la plante a besoin pour croître, grandir et fleurir. Il maintient la pousse fragile à un niveau bien plus bas que nécessaire. C'est pour ça, Ovesen, qu'il faut qu'il parte !

De nouveau Gudmandsen se tourna vers ses plantes, cherchant un corps étranger dans les pots pour illustrer ses propos. Mais il ne trouva rien : elles étaient bien trop soigneusement entretenues.

– C'est sur nous que repose cette responsabilité, termina le souple sexagénaire en revenant s'asseoir dans son fauteuil et en posant un regard insistant sur son subordonné. Et c'est pourquoi je vous dis : virez-le. Trouvez quelque chose !

Ovesen était resté debout près de la fenêtre et contemplait pensivement les toits de Copenhague. Il y avait de nouveau du brouillard : il pouvait à peine apercevoir le château de Rosenborg et, lorsque la garde royale sortirait, il devrait encore se contenter de l'entendre sans le voir. Enfin il se retourna, un peu hésitant, et dit :

– Il y a bien sûr cette question de la cinquième année...

– La cinquième année ? Gudmandsen était intéressé.

– Oui, les élèves en cinquième année ont l'habitude de venir au Danemark

pendant un an...

– S’il leur a refusé ça, c’est un manquement à ses obligations, et nous le tenons !

– Non, ce n’est pas si facile, regretta de devoir répondre le fonctionnaire. À moins que vous ne puissiez trouver quelque chose. Voyez-vous, les trente-deux élèves des sept classes de niveau de l’école de Nunaqarfik sont pour des raisons pratiques répartis en trois groupes : les petits, les moyens et les grands.

– C’est comme ça dans toutes les écoles de hameau, grommela son chef.

– Le directeur de l’école ne les répartit donc qu’administrativement en sept niveaux, c’est une répartition purement fictive.

Gudmandsen hocha la tête : rien de neuf dans tout ça.

– L’école de Nunaqarfik a fait savoir, termina Ovesen, qu’elle a pour l’année prochaine des élèves aux 1^{er}, 2^e, 3^e, 4^e, 6^e et 7^e niveaux. Malheureusement aucun au 5^e...

Gudmandsen secoua la tête et regarda droit devant lui.

– Il ne sait pas ce qu’il fait, dit-il. Il est une menace pour tout le système éducatif. Si ceci s’étend, tout va exploser : l’école deviendra groenlandaise et provinciale, et finira par interdire aux jeunes de s’intégrer à un niveau supérieur dans les sociétés occidentales.

– Vous avez raison, approuva le fonctionnaire. Mais que pouvons-nous faire ?

– Cet homme est fou ! affirma Gudmandsen.

Et son subalterne s’illumina.

– S’il est fou, il peut être congédié !

Ils se regardèrent : ils tenaient le bon bout. Ovesen poursuivit :

– Nous avons déjà cette ancienne plainte émanant de l’huissier de la préfecture de Godthåb, comme quoi l’instituteur lui avait paru irresponsable lorsqu’il était venu réclamer de l’argent, dû pour un bateau, je crois.

– Ah bon ?

– Oui, mais en ce temps-là nous l’avions négligée parce que c’était au tout début. Et que nous connaissions cet...

– Oui, c’est un crétin, reconnu son supérieur.

– Mais maintenant nous pouvons utiliser cette plainte, s’enthousiasma le fonctionnaire. Pour autant que je me souvienne, l’huissier utilise précisément ce mot : irresponsable.

– Parfait, Ovesen, dit Gudmandsen avec satisfaction tout en continuant à réfléchir. Je connais le médecin de district à Umánaq, un excellent homme, en place depuis des années. Je l’ai rencontré une ou deux fois : amusant ! très divertissant ! Il saura de quoi il retourne. Veuillez être gentil de lui écrire...

Ovesen avait déjà sorti son stylo pour noter, mais Gudmandsen se ravisa.

– Non, dit-il avec résolution. Non, j’écris moi-même. C’est plus personnel. J’explique la situation au médecin – je crois qu’il s’appelait Andresen, vous vérifierez – et je lui demande de procéder un examen psychiatrique de cet instituteur. Et nous en parlerons ensemble lorsque je ferai ma tournée

d'inspection.

– J'ai réservé, dit le fonctionnaire. L'avion et l'hélicoptère.

– Parfait, Ovesen, lui signifia son supérieur à présent tout à fait joyeux. Nous avons bien mérité une tasse de café, tous les deux !

Il y eut un grand fracas quand un des pots de plants de tomates, qui devait se trouver un peu trop près du bord, tomba du rebord de la fenêtre et s'écrasa sur le sol.

Le fonctionnaire Ovesen sursauta.

– Excusez-moi, s'exclama-t-il, terrifié.

– Ce n'est pas de votre faute, Ovesen, le rassura Gudmandsen en souriant. Cette plante n'est plus bonne à rien maintenant, c'est la marche de la vie, voulez-vous avoir l'amabilité de la jeter dans la corbeille ?

Il prit du papier à lettres tandis qu'Ovesen commençait à ramasser les éclats et le terreau qui jonchaient le parquet de chêne. Le fonctionnaire s'arrêta cependant et leva les yeux :

– Excusez-moi, monsieur Gudmandsen, mais la corbeille est déjà pleine...

Gudmandsen se redressa, furieux d'avoir été dérangé, et ses yeux lancèrent des éclairs.

– Mais alors nom de nom jetez-la à la poubelle, cria-t-il. Êtes-vous donc incapable de penser par vous-même, Ovesen !

À Nunaqarfik, Pavia s'était foulé une cheville.

La vue du scooter des neiges de Jørgen Andersen avait été trop pour lui – c'était ça, bien sûr, qu'il aurait dû se procurer ! Il avait tourné autour et, lorsqu'enfin le médecin s'en était allé, l'avait longuement regardé partir.

Il fallait qu'il mette cette moto en marche ! Mais c'était sûrement vrai, ce qu'avait dit Martin : il fallait qu'il s'entraîne d'abord à tenir l'équilibre. Il savait que Martin avait prié le médecin de demander autour de lui à Umánaq si quelqu'un avait un vélo à lui prêter. Mais cela pouvait prendre beaucoup de temps. Pavia soupira en voyant le médecin s'éloigner à toute vitesse, une vitesse que Pavia aurait souhaité être sienne.

C'est alors que Jakúnguaq était arrivé et que tous deux s'étaient mis à bavarder. Le garçon était lui aussi fasciné par le scooter des neiges et Pavia consentit alors à lui faire la grâce de l'emmener derrière sa maison contempler la vision de rêve bleue. Qu'il ne conduirait peut-être jamais, car l'instituteur avait raison.

Jakúnguaq ne le pensait pas. Il avait fait du vélo pendant une année entière au Danemark, et pour le dire franchement, avait même essayé une motocyclette : il pouvait facilement enseigner à Pavia l'art de la conduite.

Le catéchiste osait à peine en croire ses propres oreilles – était-ce possible ?

Il avait beaucoup de respect pour les opinions de l'instituteur, mais la moto bleue était là, devant lui, et le jeune homme prétendait que ce dont il rêvait était réalisable !

Pavia sentit ce que cela veut dire d'être irrésistiblement tenté – et

finallement il hocha la tête et accepta la proposition.

Ils attendirent que Martin, un après-midi, soit parti en traîneau, puis ils s'entraidèrent pour pousser la moto sur les rochers et la descendre sur la glace.

Jakúnguaq repensa à sa virée en motocyclette et se souvint qu'il devait ouvrir l'arrivée d'essence. Déjà, Pavia était impressionné.

Il tremblait de joie expectative et, lorsque le garçon montra clairement qu'il connaissait la démarche à suivre, il fut certain que cette joie serait bientôt réelle.

Jakúnguaq réussit à faire démarrer l'engin, puis il roula ! Pavia voyait ! De ses propres yeux ! Lentement, avec prudence, Jakúnguaq sortit du port. Ça n'allait pas très vite, car il n'arrivait pas à passer d'autre vitesse que la première. Lorsqu'il voulut tourner et revenir, le monstre dérapa et le garçon eut juste le temps de sauter avant qu'il ne se couche. Bien sûr ce n'était pas de l'asphalte, c'était de la glace recouverte d'une très fine couche de neige.

Le garçon tenta de redresser la moto, mais c'était plus facile à dire qu'à faire. D'une part ce n'était pas une motocyclette, cette machine était vraiment lourde, d'autre part la glace était si glissante que les roues continuaient à déraper quand il essayait de la relever. Il ne faisait donc que la pousser sur la glace. Pavia vint en courant lui donner un coup de main et, l'un bloquant, l'autre soulevant, ils réussirent à la remettre debout.

Maintenant, c'était au tour de Pavia.

Jakúnguaq dit qu'il trouverait sûrement les autres vitesses par la suite, pour le moment Pavia devait se contenter de la première. Pas de problème, répondit le catéchiste, qui ne pouvait attendre une seconde de plus.

La seule courte distance franchie par le garçon avant que la moto ne glisse à terre s'était gravée dans la tête de Pavia et avait donné aliment à son rêve. Il se voyait roulant fièrement le long de la côte nord, visitant les villes et les hameaux, et même les petits établissements, et accueilli partout avec stupeur et fascination.

– Eh, mais voilà le catéchiste qui, comme le plus rapide des lièvres des neiges, surgit tantôt ici tantôt là, dirait-on.

Le catéchiste motorisé deviendrait une légende sur la côte – légende qui se transformerait en saga, engendrant mille anecdotes, et sa Kristine tendrait gentiment la tasse de café au visiteur et dirait avec une humilité très seyante : « Oui, c'est mon mari. »

Jakúnguaq fit redémarrer le moteur, puis descendit afin que Pavia puisse s'installer sur le siège, cependant qu'il s'efforçait de le soutenir autant que possible. Mais chaque fois que le catéchiste soulevait les pieds, la moto commençait à pencher dangereusement.

– C'est parce qu'elle ne roule pas, cria Jakúnguaq par-dessus le vacarme du moteur. On ne peut pas tenir l'équilibre quand elle est immobile. Il faut de la vitesse, après ce sera plus facile. Garde les pieds sur la glace, comme ça tu as une sorte de point d'appui.

Ah ! ah ! Ceci exige donc du courage, pensa Pavia. Pas de problème, on

n'en manquera pas ! Maintenant, ils vont voir !

Il prit une grande inspiration, retint son souffle et, d'un geste vif, tourna la poignée des gaz à fond.

Un hurlement jaillit des nombreux chevaux venus d'Allemagne du Sud qui, pour la première fois, pouvaient donner libre cours à leur puissance dans les régions arctiques. La roue arrière tournoya à une allure folle, mais il n'y avait rien que les reliefs du solide pneumatique puissent accrocher et la roue avant resta sur place tandis que la moto commençait lentement à tourner autour de l'axe de sa fourche.

Tournoyant ainsi sur sa moto, Pavia sentit que sa dignité n'était pas à la hauteur de son rêve – mais tout début est difficile, et il maintint la poignée des gaz à fond, les pieds au sol et le regard fixé droit devant lui.

Il y avait seulement ce hic que ce « droit devant lui » changeait constamment. Il parvint à décrire un tour et demi, ce que même un motard expérimenté aurait eu du mal à faire de son plein gré, mais ensuite il dérapa sérieusement, tomba et reçut la lourde machine sur la jambe.

Pavia était choqué et il resta allongé sans dire mot pendant que Jakúnguaq s'efforçait de le libérer.

Et c'est alors que du secours arriva.

Le pire qu'il pouvait imaginer.

À savoir qu'il n'y avait presque que des femmes et des enfants dans le hameau, les hommes étant partis à la chasse. Ce renfort vint en si grand nombre que peu importait qu'une femme ou un enfant fût en général moins vigoureux qu'un homme. Quatre personnes se chargèrent de Pavia et les autres de la moto. Pavia fut conduit chez la sage-femme, qui constata que la cheville était foulée ; et la moto fut ramenée à la maison de son propriétaire.

Ce n'est donc pas l'aide en elle-même, qui fut la pire qui soit. Tout le côté pratique des choses fut arrangé au mieux. Le malheur pour Pavia fut que ce sont justement les femmes et les enfants qui ne trouvent guère nécessaire de brider leur sens de l'humour.

Or tout le monde avait vu ce qui s'était passé depuis le début. Il n'y a rien de discret à faire démarrer une BSA Lightning 650 m3 juste à la sortie d'un petit hameau où le moindre petit craquement de glace à dix kilomètres de distance fait que tout le monde s'arrête et tourne la tête en direction du bruit.

Et dès qu'il fut avéré que rien de grave ne s'était produit, Pavia dut sautiller à cloche-pied dans un monde où il n'était entouré que de rires silencieux, de regards taquins, que paupières qui s'abaissaient, de bavardages joyeux qui éclataient derrière lui sitôt dépassé un groupe de femmes qu'il venait pourtant de saluer d'un hochement de tête poli. C'était usant, énervant : ce n'était pas ainsi qu'il s'était imaginé attirer l'attention. Il se referma dès lors un peu plus sur lui-même, se mit même à consommer un peu moins d'alcool, et pensa constamment à sa revanche. Cela devint une obsession.

Les visages souriants consacraient également un peu d'attention à Jakúnguaq. Dans une moindre mesure, certes : ce n'était qu'un gamin et ce

n'était pas lui le principal acteur du véritable spectacle. Mais il en fut tout de même marqué.

De ce jour, il resta la plupart du temps chez lui, quand il n'était pas à l'école, et s'occupa de ses affaires. Et de lui-même.

Martin ne se rappelait pas quand il l'avait vu sourire pour la dernière fois. Et il savait qu'il n'y pouvait rien : Jakúnguaq était un pays fermé. Surtout pour lui.

Il s'était armé de courage et avait rendu visite à sa mère, Juliane. Un jour où le drapeau était hissé, il avait vérifié dans la cartothèque de l'école si c'était l'anniversaire d'un des enfants. Il n'avait pas osé demander, mais Pavia lui avait révélé que c'était celui de Juliane, et Martin s'était résolu à s'y rendre pour le café, même s'il n'avait pas été invité.

Il avait attendu tout l'après-midi, n'avait pas sorti le traîneau, car il sentait qu'il était important qu'il aille sonder cette famille frappée par la crise, mais aucun enfant n'était arrivé en courant pour lui crier à la porte qu'il devait venir boire le café.

Il s'était donc décidé à y aller de son propre chef, avec une paire de chaussettes de la boutique, joliment emballées. Le cadeau ne devait évidemment pas être trop modeste, mais surtout pas trop important non plus : ce pourrait provoquer une catastrophe.

Cela avait été une erreur : il s'aperçut immédiatement en entrant qu'il n'était pas le seul à ne pas avoir été invité. On n'invite pas les gens à prendre le café quand on n'a pas de café à leur offrir.

Martin ne s'était pas assis, n'avait croisé le regard de personne, avait déposé son paquet, murmuré qu'il avait honte d'avoir tant de choses à faire et s'était précipité dehors. Avec une boule dans la gorge, et choqué par la misère qu'il avait davantage perçue que vue. La vraie pauvreté a son propre rayonnement : elle a une odeur particulière.

Gert était à la chasse, Naja était allée aider Kristine à faire la lessive, et il lui fallait parler à quelqu'un. Il fallait agir – mais lui ne pouvait rien faire. En tout cas pas directement. Il avait besoin d'un médiateur.

Toujours troublé, il descendit chez Juânse. Les images surgissaient en désordre à sa mémoire, les odeurs, l'humiliation de Juliane recevant le paquet, sa propre fuite, et, comme dans un encart, les pieds de Jakúnguaq sur la couchette. Les chaussettes trouées qui devaient seules protéger les pieds du garçon dans ces bottes en caoutchouc qui lui servaient tous les jours – même à moins trente.

Il ne pouvait accepter ça – et il s'assit chez le vieil homme, le grand chasseur, accepta d'un hochement de tête une tasse de café et oublia tout ce qu'il avait appris sur la façon de tourner lentement autour du sujet qui vous amenait avant de l'aborder franchement.

Il déballa tout : parla d'Ábala, du malheur de sa famille, de la pauvreté, dit qu'il ne pouvait rien faire mais qu'il fallait que quelque chose pourtant fût fait. Il parla et parla, et Juânse écouta attentivement.

Martin était conscient de salir la réputation d'Ábala mais il n'y avait pas d'autre issue.

C'était peut-être dans une situation comme celle-là que, en tant que Danois, on avait sa raison d'être, qu'on pouvait agir de façon positive en oubliant tout de la réserve prudente et des bonnes manières groenlandaises, en dévoilant crûment et brutalement la situation telle qu'elle était vraiment, afin de faire avancer les choses.

Lorsqu'il eut terminé – comme en un long souffle – le silence régna un moment, et il se souvint qu'il serait impoli de laisser le café se refroidir. Il se dépêcha de l'avaler et d'accepter la demi-tasse supplémentaire.

Puis le silence s'installa de nouveau, un silence qui n'avait rien d'oppressant mais qui témoignait qu'il y avait là réunis des hommes réfléchis. Martin refréna son impatience – il espérait une réaction de Juânse.

Le grand chasseur choisit avec soin un biscuit et en savoura le croustillant sous la dent. La journée n'avait pas été mauvaise : il avait ramené un phoque et sa ligne avait également bien rapporté.

– C'est une bonne chose que tu te donnes le temps de nous rendre visite, réfléchit-il en regardant calmement Martin qui ne trouva d'autre réponse que de hocher la tête. Et c'est très bien aussi que des gens qui viennent d'ailleurs pour s'installer ici, se demandent si les autres ont de la joie et quelque chose à mettre dans leur marmite.

Puis ils demeurèrent de nouveau un moment silencieux. Était-ce tout ?

Il faut qu'il en dise un peu plus, pensa Martin. Il lui avait quand même posé plusieurs questions, présenté certaines propositions – alors ?

– Ábala part pour de longues périodes, recommença prudemment Martin. Il y est obligé puisqu'il doit faire ce travail.

Juânse hocha la tête. Ce que disait l'instituteur était tout à fait vrai.

– Mais cela veut dire aussi que Juliane est maintenant seule avec les enfants et n'a strictement rien... – Martin se secoua et poursuivit : – parce que son mari n'a pas laissé l'ombre d'une couronne et a filé !

Bon, c'était dit. Sa propre franchise le faisait trembler un peu, mais c'était la seule solution.

– Je peux les aider, ajouta-t-il alors, j'aimerais les aider, mais ils ne doivent pas savoir d'où vient l'argent et...

Puis il se bloqua. Il n'en pouvait plus – et c'était en outre comme si ses mots groenlandais s'embrouillaient de plus en plus.

– Il se trouve, commença Juânse à voix basse, qu'Ábala et moi nous connaissons depuis qu'il est tout petit. Il était toujours de bonne humeur, il ne se fâchait jamais contre personne. Je connaissais son père. Lui aussi était ainsi. Il s'appelait Tikile et il lui est arrivé une fois d'accompagner Kununguaq.

Cela vous conférait beaucoup de prestige d'avoir ne fût-ce qu'été en contact avec Knud Rasmussen – Petit Knud – Kununguaq.

Martin hocha la tête, ne se maîtrisant qu'avec difficulté, lui qui en appelait à

l'action et non aux histoires anciennes. Mais Juânse poursuivait :

– Kununguaq était toujours content d'emmener le père d'Ábala en voyage, car Tikile avait une grande aptitude à prédire les difficultés.

– C'est très bien, opina Martin en regardant autour de lui dans la pièce, ce qui fit que la femme de Juânse se sentit obligée de se lever pour lui verser un peu de café.

– Oui, dit Juânse en hochant la tête. Et maintenant je me dis que le fils de Tikile possède le même don.

– Celui de prévoir les difficultés ? demanda Martin. Il croyait avoir mal entendu.

– Peut-être, oui... peut-être.

Juânse se leva du divan et alla chercher une boîte sur l'étagère, l'ouvrit et en sortit un billet de cinq cents couronnes.

– Avant de partir, Ábala est venu dans notre maison et m'a donné un peu d'argent sur lequel je devais veiller.

Martin fixait le billet comme s'il avait surgi par enchantement.

– Je pense qu'il a fait ça pour qu'il y ait quelque chose le jour où sa famille serait en difficulté.

Il reposa la boîte sur l'étagère et reprit place sur le divan. Le billet était posé au milieu de la table comme s'il avait été mis là pour des raisons décoratives.

Juânse reprit un biscuit.

– Ce doit être ça, dit-il comme s'il se parlait surtout à lui-même. Certains ont bien sûr senti que le temps était bientôt venu, mais c'est bien que tu aies pensé à nous rappeler ce qu'Ábala avait prévu.

Martin ne savait comment réagir. C'était vraiment trop gros ! Pourquoi ne pouvait-on jamais dire les choses telles qu'elles étaient ?

– C'était sage de la part d'Ábala d'agir ainsi, dit Juânse avec un hochement de tête satisfait.

– Oui, répondit Martin. Il devrait le faire un peu plus souvent !

À cela, le grand chasseur ne répondit pas.

Mais plus tard, Martin le vit aller rendre visite à Juliane. Et un peu plus tard encore, il vit Juliane descendre chez le gérant qui, un peu à contrecœur, alla ouvrir la boutique bien que ce fût après l'heure de fermeture.

L'hiver par ailleurs se passait bien pour la plupart des familles : la chasse était bonne et, tant que l'économie naturelle tenait debout, on connaissait une certaine aisance. On ne manquait pas de peaux pour les vêtements ni de viande dans les marmites. Mais l'économie monétaire se trouvait, elle, durement touchée !

En effet, les peaux qui ne servaient pas à habiller la famille devaient être vendues, commercialisées. La compagnie Royal Greenland achetait les peaux et les vendait aux enchères, aussi les prix variaient-ils d'année en année selon

l'offre et la demande.

Ce qui n'avait rien d'étrange : c'est la loi du commerce.

Mais à présent tout avait plongé. Brusquement le prix des peaux était devenu presque risible.

Pour la première fois au Groenland, on faisait l'expérience de ce que veut dire être victime de l'ignorance du monde moderne. Pour la première fois, on découvrait combien il est difficile de prouver qu'on est dans son bon droit.

L'organisation pour la protection de l'environnement Greenpeace, ainsi qu'une blondine française vieillissante, avaient mobilisé toute la coterie branchée et « tendance » en jouant sur un sentimentalisme totalement déconnecté des faits réels et, à la suite d'une émission de télévision où l'on avait filmé d'indéniables cruautés commises sur des bébés phoques par un groupe de Norvégiens près de Terre-Neuve, avaient appelé du jour au lendemain au boycott des peaux de phoque. Gratte-papiers, vendeuses en parfumerie et représentants d'autres secteurs significatifs défilaient à présent en longs cortèges pendant leur temps libre avec des banderoles et des tracts, dans le but de rayer de la carte un métier aussi vieux que l'existence de l'homme.

Parce qu'il avait toujours été la condition de sa survie.

Le fait qu'il ne fût jamais venu à l'esprit des chasseurs groenlandais, qui de tout temps ont vécu de la capacité de production de la nature, de se jeter sur des proies aux fourrures et à la valeur nutritive si médiocres, n'avait pas la moindre influence sur le débat, dans un monde qui à l'avenir allait de plus en plus être mené par les sentiments et de moins en moins par les réalités concrètes.

Il y avait des manifestations de prestation dans le monde entier, et des nations, qui elles-mêmes tuaient industriellement des poules, des porcs et des veaux après leur avoir offert une vie de misère, se permettaient de pointer du doigt un petit peuple qui, en accord avec les lois de la nature, chassait des animaux dans la mesure où il en avait besoin pour se vêtir et se nourrir.

Martin fut beaucoup questionné sur ce qui pouvait bien se passer. Pourquoi tant de monde était fâché contre les chasseurs. Et pourquoi des gens qui n'avaient jamais mis les pieds dans leur pays prétendaient à présent qu'il était mal de se comporter comme on l'avait fait aussi loin que remontaient les souvenirs.

Martin eut honte et écrivit des lettres à droite et à gauche, tenta de publier des articles dans la presse danoise, mais sans le moindre effet. La condamnation perdurait, car elle ne reposait pas sur des faits et était donc insensible aux contre-arguments.

Il adressa une longue lettre à un ancien camarade d'études qu'il savait être président local d'une antenne de Greenpeace mais reçut en retour une lettre assez réservée qui marquait une totale incompréhension. Son ancien camarade avait personnellement vu à la télévision les cruautés commises contre les bébés phoques – télévision qui diffusait maintenant en couleurs en sorte qu'il

était encore plus difficile de ne pas prendre acte de ces documents.

Martin finit par abandonner, comme tous les autres, et à continuer comme si de rien n'était.

Mais ça y était.

Il s'était passé quelque chose.

Martin n'imaginait pas à ce moment-là combien d'années s'écouleraient avant que la raison l'emporte – ou peut-être l'indignation se fatigua-t-elle et eut-elle besoin de chercher d'autres pâturages. Il n'imaginait pas non plus que cette organisation, qui luttait courageusement bec et ongles pour la préservation des gobe-mouches à ailes larges dans des régions marécageuses inaccessibles, contribuerait à ce point à la mort de toute une culture de chasseurs.

Et sans doute est-il bon que nous ne puissions voir très loin, car, indéniablement, il est sain de temps à autre pour l'âme et pour l'esprit de consentir.

L'instituteur danois, qui avait été envoyé dans le Grand Nord pour faire avancer les choses, se sentait de plus en plus souvent enclin à la quiétude qu'offre le fatalisme. Il lui semblait de plus en plus fréquemment que mener une lutte idéaliste pour quelque cause que ce soit équivalait en général à faire un tour sur soi-même pour revenir exactement au point de départ. Alors pourquoi ne pas laisser les choses être ce qu'elles sont ?

Mais quand lui venait ce genre de pensée, il finissait cependant toujours par se reprendre et partir en guerre pour ce à quoi il tenait vraiment. En vérité, il ne cessait d'échafauder des projets – surtout personnels. Mais il est tout à fait compréhensible d'avoir parfois des doutes – même sur sa propre énergie.

Sa maîtrise du traîneau s'affirmait – c'était presque devenu de la routine, et il avait maintenant le temps d'aller à un *kaffemik* avant d'atteler et de démarrer – en partie aussi parce qu'il faisait de plus en plus clair. Il fallait d'ailleurs qu'il fasse des progrès car le jour du match de l'autre côté des grandes montagnes approchait.

Il se préparait justement à atteler lorsque Bebiane arriva tout essoufflée. Elle était dans la classe du milieu – c'était une de ces gentilles filles calmes qu'il fallait faire un effort pour ne pas oublier – et elle était bizarrement excitée. À la fois effrayée et heureuse d'être la première à apporter des nouvelles toutes fraîches.

– Professeur ! cria-t-elle alors qu'elle se trouvait encore loin. Viens ! Martiniii ! À l'école !

C'était un peu frustrant – il venait d'attraper quelques-uns des chiens – mais Bebiane ne se serait pas montrée aussi excitée s'il n'était survenu un événement grave. Il attacha les chiens au mât et remonta à l'école avec Bebiane.

En tournant le coin et en arrivant devant l'auvent protégeant l'entrée, il

découvrit le chien mort.

Qaqortuaroq avait été pendu et n'était pas mort depuis longtemps car il se balançait encore un peu au bout de la corde du mât, nouée autour de son cou et accrochée à une poutre de l'auvent.

Chapitre 18

Le chien fit un heureux : Pavia.

Le chien était grand, il était blanc, cela ferait juste un pantalon chaud pour son petit-fils.

Kristine le dépeça et prépara la peau, puis Qaqortuaroq figura au menu pendant quelques jours.

Martin dut décliner l'invitation, il n'était pas végétarien mais il ne mangeait pas de chien.

Et surtout pas le sien.

Comment faire face à pareil incident, il l'ignorait. C'était évidemment Jakúnguaq – il n'en douta pas un instant – mais comment devait-il réagir ?

Il était enragé en revenant chez lui – arpentant la pièce dans son impuissance. Maintenant il allait appeler la police ! On peut aussi se tuer à essayer de comprendre, maintenant ça suffisait ! Et il avait frappé du poing sur la table, et laissé son impuissance l'entraîner dans de nouveaux allers et retours à travers la pièce.

Naja aussi était furieuse. Contre lui.

Parce que c'était Kristine qui avait eu le chien, et c'était vraiment une belle peau.

– Alors j'ai demandé à Pavia ce qu'il fallait que je fasse, hein... – il se tourna vers elle sans interrompre ses allées et venues. Je ne peux pas laisser passer ça !

Sa compagne maussade haussa les sourcils, ce qui voulait dire : « oui », et il dut s'arrêter un instant pour se concentrer. Comment était-ce déjà, la logique de réponse des Groenlandais ? Ce « oui » était-il ce qui correspondait à notre « non » ? Ou disait-elle simplement « oui » pour confirmer qu'elle était d'accord avec lui, ce « oui » étant alors vraiment un « oui » ?

– Qu'est-ce que ce foutu pays où on n'arrive même pas à savoir si sa compagne vous dit oui ou non ? gémit-il en se laissant tomber sur le divan à côté d'elle. L'effort intellectuel suscité par les difficultés de compréhension avait eu un effet apaisant sur sa colère.

– Qu'a proposé Pavia ? demanda Naja.

Martin eut un rire découragé.

– Que je lui donne une colle !

Naja rit, impatiente de savoir ce que cela pouvait bien être – et elle rit encore davantage quand elle apprit que c'était une punition qui vous permettait de rester à l'école, bien au chaud, tout l'après-midi alors qu'à la maison on serait obligé d'aider à chercher de l'eau et à faire le ménage.

– Mais ceci est quand même grave, dit Martin, à présent qu'il était calmé.

Ce garçon apparemment me déteste, mais pourquoi s'en prendre au chien ? Je ne comprends pas.

– Pourquoi ne lui as-tu pas tout simplement donné ce chien ? demanda Naja.

– Quoi ?

– C'était le sien quand il était chiot, il ne voulait pas que tu t'en serves.

– Il y a aussi beaucoup de choses que *moi* je ne veux pas, répliqua violemment Martin. Mais ce n'est pas pour ça que je vais tuer les animaux des autres !

– Tu ne peux même pas prouver que c'est Jakúnguaq qui l'a fait.

– Écoute, dit-il en se tournant vers elle, la main posée sur le dossier, ça franchement je crois que je le pourrais : il suffirait que je le lui demande. Il répondrait oui sans ciller.

Le fait qu'un chien ait été tué n'était pas en soi une chose exceptionnelle dans une société se composant de cent cinquante personnes et de cinq cents chiens. Le chien était un animal utile, qu'on tuait avec la même simplicité qu'on tue d'autres animaux dans une société agricole, où ni les vaches, ni les porcs, ni les poules ne dépassent l'âge que leur autorise leur emploi.

Mais ceci était inouï ! C'était le chien d'un autre homme – et un chien qui avait à peine atteint le maximum de ses capacités. Selon les normes groenlandaises, le crime était plus grand qu'il ne l'aurait été selon les règles, écrites ou non, de la partie méridionale du royaume.

Mais lorsqu'on abordait le problème des éventuelles sanctions, le mode de pensée différait totalement. Martin était arrivé avec une certaine philosophie de la vie : s'il y a du brouillage – dans les émissions radio, l'embrayage de la Fiat ou l'existence – cela devait être réparé. La question n'était pas s'il fallait réparer – mais uniquement *comment*.

Ici dans le Grand Nord, l'homme a toujours constitué une part si insignifiante du tout qu'il aurait été fou de croire qu'on pouvait changer quoi que ce soit dans la plupart des circonstances.

Tout comme les Bédouins arabes, qui dans l'infini du désert ne sont que des points infimes, ont de tout temps affronté leur destin avec *Inch'Allah* ! – et tout comme les naïfs paysans sur les champs du Seigneur, en ces temps anciens où la Chine apparaissait comme une contrée immensément lointaine, acceptaient n'importe quoi parce que « tout est entre les mains du Père Tout-Puissant », de même dans les petites sociétés de chasseurs intervenait-on peu volontiers dans les décrets de l'existence.

Comment serait-il juste d'agir vis-à-vis de Jakúnguaq ?

– *asukiaq*... difficile de le savoir.

Alors faut-il ne rien faire du tout ?

– *ímaqa*.

– Bien sûr que je ne vais pas appeler la police, commença Martin. Et ce n'est pas non plus le sort du chien qui me préoccupe, mais celui de Jakúnguaq. Comment pourrais-je retrouver une relation normale avec lui ?

– Ça, tu n’y arriveras pas, répondit Naja.

– Je ne lui ai jamais rien fait !

– Jakúnguaq est blessé, dit Naja en se serrant contre lui. Tu n’y peux rien.

Martin laissa glisser son bras posé sur le dossier vers l’épaule de Naja et perçut son corps contre le sien – la chaleur, la respiration, une vie humaine. Et il sentit une angoisse monter en lui – une angoisse née de la responsabilité qui lui incombait envers la personne qu’il avait liée à lui. Il y avait quelque chose d’à la fois merveilleux et terrifiant au fait que lorsque deux personnes se rapprochaient autant, chacune était forcément appelée à devenir responsable de l’existence de l’autre. Pas moins. Or qu’avait-il entrepris ? Habiterait-il toujours ici, ou rentrerait-il un jour au Danemark en compagnie de Naja ?

Jakúnguaq n’était pas un cas isolé.

Est-il possible, pensa-t-il, que si une personne issue d’une culture donnée fait l’expérience de s’enraciner dans une autre, est-il possible que cette personne finisse toujours par ressentir du mépris pour les deux sociétés, et donc aussi pour elle-même ?

Le monde est grand. Et moi non.

Et il décida de ne rien faire. En tout état de cause.

À quoi bon ? La vie et le monde embellissaient chaque jour : il y avait de plus en plus de lumière, au milieu de la journée un liséré rouge braise se dessinait au-dessus des cimes de Nûgssuaq, la grande péninsule montagneuse qui s’avançait dans la mer et séparait le sud du Groenland et la baie de Disko des districts de chasseurs à traîneaux. Les immenses chaînes de montagne faisaient barrage à la marche du soleil vers le nord. La lumière se pressait, de plus en plus insistante, contre les versants, pour avoir enfin le droit de passer. Les montagnes tenaient encore bon, mais ici au nord on percevait de mieux en mieux l’énergie accumulée qui, infailliblement, finirait par déborder. Chaque jour le fil rouge bordant les sommets augmentait de puissance. Bientôt la lumière se déverserait, s’échappant de ses rives – et l’on se réjouissait.

Souvent, l’après-midi, Naja accompagnait Martin en traîneau. La lumière, à ce moment-là, ne culminait plus mais laissait des traces dans l’air, dans la clarté, dans l’esprit des gens.

L’aventure ! pensait Martin, l’esprit léger, et, pour arriver à croire que cette irréalité était bien réelle, il dut se pincer le bras. Ce qui n’eut cependant aucun effet vu les nombreuses couches de lainages que dissimulait l’anorak. Il pouvait se pincer autant qu’il le voulait, il ne sentait qu’une pression infime, à peine un effleurement.

Il secoua la tête, heureux de vivre en un lieu où la différence entre rêve et réalité était si difficile à établir. Et en même temps, il s’en voulait. Pourquoi se pincer le bras ? Qu’était-ce que cette mesquine incrédulité seelandaise qui le poussait à se montrer sceptique quand le destin lui versait du bonheur à grands coups de louche ?

Contente-toi de remercier, espèce d'idiot ! se disait-il en regardant le jeune être qui courait à côté de lui derrière le traîneau. Tous deux avaient les mains sur le montant et couraient au lieu de rester assis sur le traîneau, afin de donner de la vitesse aux chiens et de la chaleur à leur propre corps. Il voyait le visage rond encadré par le bord de fourrure de l'anorak, voyait ces yeux, qui étaient pour lui, et l'haleine blanche de la jeune fille qui ondoyait doucement dans la clarté gelée quand elle riait. Sa propre haleine se dessinait à côté, mais émise à intervalles plus courts.

À cet instant-là, le monde n'était pas plus grand que ça. Son cercle était aussi infime que ça, sa vie aussi intense – parce que la joie ne procède *que* de la présence.

Les filets à phoque étaient comme ensorcelés – toujours vides – et il ignorait quelle faute il commettait. En revanche le poisson mordait à sa ligne : des flétans grands comme des raquettes et même plus grands encore, des loups marins, des cabillauds de fjord et l'épouse du requin, comme on appelle la grande baudroie plate.

Certains pêcheurs, avec une chaîne de métal au bout de la ligne, pêchaient aussi le requin lui-même – *signartorssuaq*, le grand ensommeillé, l'appelaient, car cet animal par ailleurs dangereux vivait sous ces latitudes en eau si profonde que, lorsqu'on le hissait hors du trou, il était totalement anesthésié par la différence de pression. Couché sur la glace, avec son expression hébétée, le requin de plusieurs mètres de long était aussi inoffensif qu'un cygne de plage en caoutchouc dans les eaux de la Baltique, et le pêcheur pouvait en toute tranquillité lui couper la tête.

Martin et Naja n'eurent jamais affaire à un requin, sauf un jour où, lorsqu'ils eurent enfin repercé le trou, ils constatèrent qu'une ligne entière avec plus d'une centaine d'hameçons avait disparu.

Ils se reposaient sur le traîneau, avec du café dans le thermos, lorsqu'ils entendirent au loin un grondement et aperçurent au nord un point noir s'agrandir dans le ciel jusqu'à dessiner nettement la silhouette d'un hélicoptère – celui de la société minière canadienne aux hélices éternellement tournoyantes qui descendait vers le hameau.

Martin ferma les yeux. Ici les fluctuations de la vie étaient violentes et il se sentit tout à coup lourd et fatigué, tandis que le Seelandais en lui se frottait les mains en marmottant avec satisfaction : « Je le savais bien ! Rien ne pousse dans le ciel ! »

Ils ne voyaient pas le hameau caché derrière les icebergs et les rochers – mais ils savaient que l'hélicoptère avait atterri. Et lorsqu'il remonta, ils surent qu'il avait déposé – et se doutèrent de la suite.

Naja posa sa moufle sur la sienne.

– Est-ce que c'est toi qui as eu cette idée ? demanda-t-elle.

Il baissa les yeux vers la glace. Non, ce n'était pas lui.

– Est-ce qu'Ábala est ton père ?

Non plus.

– Alors est-ce que c’est de ta faute à toi, Martin ?

Il leva les yeux, mais vers le lointain.

– Pas personnellement.

Martin ne pouvait se tenir pour coupable – en tant que Martin.

– Tout a mal tourné quand Ábala est parti pour la mine, dit Naja. Tu n’avais rien à voir avec ça : tu ne le savais même pas.

C’était vrai, et du reste la nouvelle avait surpris tout le monde. Martin y compris.

C’était Ábala lui-même qui avait pris la décision, c’était Ábala lui-même et sa famille qui devaient à présent en subir les conséquences.

Mais qu’est-ce qui avait fait naître chez lui ce besoin malheureux de se faire valoir par le biais d’une valeur aussi étrangère à sa culture que l’argent ? Voilà un homme qui avait vu son père acquérir sa réputation grâce à son savoir-faire dans une société qui, certes, n’était pas indifférente à la notion de prestige, mais où on l’obtenait en montrant qu’on maîtrisait l’existence telle qu’elle était – dans le lieu et le temps impartis.

Qu’est-ce qui avait mal tourné ?

Est-ce qu’en réalité la situation n’avait pas dérapé longtemps auparavant – pour nous tous – le jour où l’homme s’était montré assez ingénieux pour inventer des symboles pour les valeurs ? Qu’est-ce qui avait brisé la fierté d’Ábala au point qu’il avait trouvé nécessaire de partir à la ville s’en acheter une nouvelle ?

Naja repoussa la pesante machine à philosopher qui était assise à côté d’elle sur le traîneau, et se mit à le boxer de toutes ses forces. Il ne sentait presque rien et elle fut obligée de persévérer longtemps.

Heureusement.

Lorsqu’ils revinrent, assez tard, le hameau était comme vidé de ses habitants – à l’extérieur. Pas un enfant ne vint à leur rencontre leur lancer des taquineries, s’installer sur le traîneau pour remonter jusqu’à la maison et les aider à dételer. Il y avait de la lumière dans les maisons mais les rideaux étaient tirés. Bizarre... et désagréable.

Plus tard, Naja apprit par ses amies ce qui s’était passé.

Après qu’Ábala eut passé une ou deux heures chez lui, sa porte s’était ouverte dans un fracas qui avait retenti dans tout le hameau. Ábala s’était précipité dehors, avait chassé à coups de pied les chiens qui se trouvaient sur sa route et s’était dirigé droit sur la maison de Juânse.

Il s’était arrêté, hésitant, puis s’était mis à jeter des pierres sur la maison. Cela n’avait rien d’étonnant si l’on se méfiait des chiens, mais Ábala avait continué, un bombardement furieux qui semblait ne jamais devoir prendre fin.

Les yeux injectés de sang, une pierre dans chaque main, l’homme désespéré avait hurlé son humiliation :

– C’était un cadeau ! criait-il. On ne rend pas un cadeau ! C’était un cadeau !

Puis il s’était trouvé à courts de mots et était resté là, la salive coulant de

ses lèvres – courbé, les mains chargées de pierres pendant le long de son corps. Respirant lourdement, par à-coups, luttant avec son souffle et sa honte.

– Nous avons fait du café, avait dit Juânse en se reculant d'un pas pour inviter son hôte à entrer.

Ábala avait ouvert la bouche pour parler, mais rien n'en était sorti.

D'où les mots lui fussent-ils venus ?

Il avait lâché les pierres, les avait laissées tomber à terre, s'était retourné et avait repris le chemin de sa maison, abattu.

– Un cadeau... chuchotait-il, le souffle court. C'était un cadeau...

Plus tard, des voisins avaient dû emmener Juliane chez la sage-femme qui l'avait soignée et lui avait permis de passer la nuit chez elle. On avait également vu le pâle adolescent sortir avec ses petits frères et se rendre chez Gert pour la nuit.

Martin ne pouvait rien faire, et en même temps il ne supportait pas de voir cela.

Le lendemain, il aperçut Gert qui partait à la chasse.

Il sortit en courant de la classe, prit un raccourci par les rochers et arrêta son traîneau.

– Pourquoi ne fais-tu rien ? lui lança-t-il. C'est ta sœur !

Gert le regarda – sombrement.

– Je fais, répondit-il. Un jour je ferai peut-être quelque chose.

Un cri de Gert et les chiens s'élancèrent. Martin resta debout, à regarder le traîneau s'éloigner sur la glace, puis il revint au pas de course à l'école.

Mais les jours passèrent, bien évidemment, et l'on s'habitua.

Les choses les plus incroyables peuvent finir par appartenir au quotidien. Martin avait honte de son manque de capacité à agir, mais la plupart du temps, au bout du compte, il refoulait la question. Puis avait honte de cela.

Enfin le soleil arriva ! Le 4 février à midi moins le quart, tout le monde s'était réuni autour du mât du gérant de la boutique et, lorsque le soleil rougeoyant surgit et emplit le monde d'une force impensable, on chanta les vieux psaumes avec une énergie toute neuve : la vie était un vrai plaisir.

La journée passa.

Le soir vint.

On but, on dansa.

Et rien de plus.

Le lendemain après-midi, Pavia était seul sur la brèche à l'école. Martin avait échangé des heures afin que Naja et lui puissent partir dès onze heures – pour pouvoir être tout seuls sur la glace quand le soleil réapparaîtrait, lui souhaiter la bienvenue et le remercier pour la veille.

Ils étaient en train de casser au marteau la glace au-dessus du trou lorsque Martin s'aperçut que Naja venait de s'interrompre et regardait vers Umánaq. Quoi encore ? Il suivit son regard et découvrit l'étrange... oui, que diable pouvait-ce bien être ? Il cligna les yeux. En vain. Maintenant ils entendaient un lointain bourdonnement et voyaient une masse sombre se déplacer sur la

glace en direction de Nunaqarfik.

– Un scooter des neiges, d’après le bruit, supputa Martin. Mais c’est trop gros.

Naja sortit les jumelles du sac de traîneau. Elle observa longuement et Martin ressentit cette forme d’impatience qu’il essayait tant de combattre. Puis elle baissa les jumelles et le regarda d’un air étonné.

– C’est bien un scooter des neiges, dit-elle. Mais d’un genre particulier, j’en ai vu sur des photos.

– Sur des photos ?

– Comme... pour une fois elle cherchait ses mots mais ne les trouvait pas. En groenlandais non plus. C’était dans un film comique qu’il apparaissait, où quelqu’un était en vacances et mangeait.

Il prit les jumelles – qu’est-ce que ça pouvait bien être ?

Il dut les régler pour que l’image soit nette – et lorsqu’il vit, il ne comprit pas.

– Une caravane ! s’exclama-t-il en laissant les jumelles accrochées à son cou.

– C’est comme ça que ça s’appelle ? Je ne m’en souvenais pas !

– Pourquoi diable un scooter des neiges vient-il ici attelé à une caravane ?

Pour le coup, pas question de refréner sa curiosité. On avait vu bien des étrangetés dans le hameau, mais des campeurs !...

Martin se hâta de remballer et ils prirent le chemin du retour. Ils n’arrivèrent pas les premiers mais suffisamment à temps malgré tout pour voir l’étrange attelage faire son entrée à Nunaqarfik.

Ce n’était pas une caravane, tout compte fait : il avait mal vu.

C’était un de ces kiosques à saucisses ambulants qui jalonnent les rues danoises.

Martin était abasourdi.

– Mais oui, c’est ça ! dit Naja tout excitée.

Ce qui, au fond, ne rendait pas les choses plus claires. Pourquoi un scooter des neiges attelé à un kiosque à saucisses ? Rien à dire quant à son authenticité, la marque en faisait état – dano-danois en diable – mais que faisait-il ici ?

Il se révéla que c’était là le fruit d’une initiative privée qui pointait son nez. Svend Bildt, artisan danois, avait toujours été en quête de la bonne combine. Il avait testé plusieurs de ses idées fixes au pays des hêtres clairs, mais il y avait décidément trop de règlements à prendre en compte. Sans parler des papiers, en veux-tu en voilà, c’était totalement ingérable.

Svend, originaire de Lemvig, était un excellent menuisier, jamais à court de travail. Ni à court de revenus supplémentaires. Car bien qu’il mît un point d’honneur à faire du bon travail de menuisier, il était malgré tout commerçant dans l’âme. Non que ses clients se soient jamais fait rouler – qu’on ne s’y trompe pas – nul autre que le Trésor public ne s’était jamais senti roulé par Svend Bildt. Et le Trésor public, ça ne compte pas vraiment.

Mais il en était ainsi que, dans la campagne qui avait vu naître Svend Bildt, toutes ces histoires de TVA, de taxes, de circulaires et autres n'avaient jamais vraiment pris. Jamais on n'avait consenti à déléguer son sens personnel de la justice à des instances communales – on en avait personnellement besoin tous les jours. Qu'il faille verser un impôt sur le revenu, personne n'en doutait – on payait loyalement sa part pour les hôpitaux, les routes et même pour la consommation de stylos du maire, pas de problème. Mais Svend n'arrivait pas à se mettre dans la tête qu'échanger avec un sympathique fermier une porte d'étable neuve contre un cochon pût concerner en rien les autorités.

Quelqu'un avait dû moucharder, car Svend avait commencé à recevoir des lettres farcies de réclamations désagréables et, pour finir, il s'était rendu à l'hôtel des impôts, puis directement dans le bureau concerné.

– Vous voulez 50 % ? avait-il demandé. Très bien – les voilà !

Et il avait balancé un demi-cochon sur les formulaires posés sur la table.

– Et allez donc voir vous-mêmes si vous pouvez obtenir du fermier une demi-porte d'étable ! avait-il dit en claquant la porte derrière lui.

– Qu'est-ce que c'était ? avait demandé le chef de bureau une fois sorti de son petit isoloir d'où, tétanisé, il avait suivi l'esclandre. Il tremblait de tout son corps : il était de Copenhague et n'était pas habitué aux demi-bêtes.

Il connaissait bien sûr les bêtes entières – elles étaient dans les champs et les étables et pouvaient parfois émettre des sons – et il connaissait les bêtes par unités bien plus petites, qui se trouvaient dans les frigos et les présentoirs de supermarchés et ne faisaient en général pas grand bruit.

Il dut se retirer un instant dans son territoire pour tenter de calmer ses nerfs avec un verre d'eau gazeuse.

Ses employés furent évidemment moins choqués. Ils étaient de la région et bien plus occupés à décider comment se partager le demi-porc. Pour finir, ils avaient persuadé leur chef que la viande avait été envoyée pour destruction. Puis ils avaient organisé une réunion de travail et joué le cochon aux dés.

Svend n'avait plus entendu parler de cette affaire. Mais il y en eut d'autres du même genre, tous incidents à la fois inhibiteurs et agaçants.

Puis lui vint l'idée de partir au Groenland, et Dieu sait qu'il n'était pas du type primaire, insensible à la beauté de la nature. Absolument pas ! Il l'appréciait énormément, mais on ne peut pas en vivre ! Ce qui, en tout premier lieu, l'incita à y rester, ce fut la liberté. L'été on pouvait travailler vingt-quatre heures sur vingt-quatre, si ça vous prenait – et on pouvait s'accorder une journée de libre, du moment que le travail était terminé à temps. Ici on pouvait faire des affaires – et on pouvait négocier.

Il avait fait le tour des maisons d'Umanaq, avait pointé à l'intérieur son nez plein de bon sens et s'était demandé : « De quoi manquent ces gens ? »

Il avait alors monté une petite échoppe, ouverte le soir, où l'on pouvait acheter toutes sortes d'articles bizarres que personne jusqu'à présent n'avait pensé à rendre accessibles aux habitants du pays.

Et, cet été, il avait eu l'idée d'un kiosque à saucisses ambulant. Jamais

auparavant il n'y en avait eu au Groenland du Nord – lui-même n'en avait jamais vu, aucune de ses connaissances ne se souvenait qu'eux ou leurs parents en eussent entendu parler, et il avait lu les récits de Knud Rasmussen sur ses longs voyages parmi les Esquimaux du bout du monde et autres documents utiles – nulle part on ne mentionnait la présence de kiosque à saucisses. Or il était persuadé que, s'il s'en était trouvé un, on en aurait parlé.

Il signa un contrat et, par le dernier bateau, arrivèrent kiosque à saucisses et caisses de saucisses en grande quantité pour le frigo. Ketchup, moutarde, rémoulade, oignons grillés – tout ! Même des serviettes, des petites assiettes en carton, un tablier et une casquette en papier, ronde et blanche, pour Svend. Il y avait une bâche sur le kiosque et il l'y laissa : il fallait rester discret.

Il était bon commerçant. Il pensait stratégie de vente et voulait présenter son projet sensationnel au moment où l'attention serait optimale. Quand le soleil serait revenu mais que la glace porterait encore, il commencerait par une tournée dans les hameaux afin que la nouvelle et la curiosité filtrent jusqu'à Umánaq où devrait avoir lieu le grand coup commercial.

Et à Nunaqarfik, Svend ne put se plaindre d'un manque d'attention. C'était la chose la plus étrange que l'on eût vue depuis le chanteur d'opéra – et on se pressa autour du kiosque à saucisses pendant que son propriétaire préparait tout.

Il dut repousser les curieux pour pouvoir ouvrir les volets, qui faisaient ensuite office d'auvent, mais par contre il obtint de l'aide pour les bouteilles à gaz qui devaient mettre l'engin en route. Les enfants surtout étaient excités, même si ce n'étaient pas des clients potentiels, les enfants n'ayant pas d'argent. Mais c'était une tournée de promotion et, Svend étant un homme aimable, il distribua des casquettes en papier dont les visières portaient un dessin de saucisse rouge. C'était tout à fait divertissant à regarder, mais ne conférait pas beaucoup de chaleur – et cela ne fit nullement partir le commerce.

Des deux côtés, maintenant, on était dans l'expectative : autour du kiosque à saucisses s'était formé un grand cercle d'intéressés, puis il y avait un ou deux mètres de *no man's land* et, dans le kiosque, Svend, équipé d'un tablier et d'une casquette, attendait que les clients et les saucisses soient chauds.

Un peu plus à l'extérieur encore, quelques meutes de chiens commençaient de frémir des narines en raison d'une odeur de seconde en seconde plus intense, mais absolument inconnue. Les chiens se regardèrent, indécis. Ceci était-il une occasion de hurler ?

À présent, les saucisses étaient aussi chaudes qu'elles pouvaient l'être mais les clients toujours hésitants.

– Saucisses gratuites pour les dix premiers enfants ! cria alors Svend Bildt, et ce genre de procédé commercial est en général très efficace.

Mais pas, évidemment, si le cercle des clients parle une autre langue que vous. Svend n'avait jamais fait l'effort d'apprendre une langue étrangère – lui, son truc c'était plutôt les chiffres – et il fut donc obligé de réitérer son cri d'un

ton de plus en plus désespéré.

Enfin quelqu'un eut l'idée d'aller chercher Jakúnguaq qui était resté chez lui – et dès que celui-ci traduisit, tout alla très vite.

Les enfants se jetèrent sur le kiosque qui se mit à osciller sur la neige et Svend Bildt dut rapidement arrimer toutes les parties mobiles.

– *Uvanga, uvanga, uvanga !* criaient les enfants – moi, moi, moi ! en tendant leurs mains avec enthousiasme.

– Attendez ! cria Svend. Du calme, prrrrrrrhhhhh, *Ruhe ! Moment, bitte !*

Il savait tout de même quelques mots étrangers – et parvint à confectionner et à distribuer dix échantillons qui furent répartis au milieu d'un grand chaos. Il avait choisi de présenter le hot-dog, lequel se révéla susceptible être partagé en quatre – au prix, c'est indéniable, de quelques cochonneries.

Mais l'intérêt avait été éveillé – sans que toutefois la situation économique des jeunes gens eût changé. Les adultes ne s'avançaient pas. Svend avait peut-être raté sa campagne promotionnelle en définissant indirectement sa cible : « Ah ! C'était donc juste pour les enfants ! »

Il y eut des murmures et de l'agitation, et Svend commençait déjà à craindre que la bataille ne fût perdue et d'être obligé de quitter Nunaqarfik sans avoir rien vendu d'autre que dix hot-dogs gratuits. Un sale départ pour son commerce.

Puis un coup de feu claqua, tout le monde sursauta et regarda anxieusement à droite et à gauche tandis que Svend plongeait sous son comptoir.

Encore un coup de feu – et cette fois, ils virent qui en était l'auteur : Ábala, brandissant son fusil de chasse, tira un nouveau coup en l'air. Son fils se tenait à côté de lui. Ábala avait posé un bras sur les épaules du garçon afin qu'il l'aide à garder l'équilibre et il riait bruyamment.

Le vendeur de saucisses danois ! lança-t-il. Le vendeur de saucisses danois avait offert des saucisses aux enfants mais maintenant lui – Ábala – allait en offrir aux adultes !

Il déchargea à nouveau son arme en l'air et poussa Jakúnguaq en avant afin qu'il aille voir Svend et lui explique que tout devait être porté sur le compte de son père.

Alors l'ambiance décolla – les gens rirent et applaudirent. Ça, c'était un geste, et on tapa Ábala sur l'épaule lorsqu'il fendit la foule. Les enfants avaient l'air un peu penauds.

Ábala décida de surenchérir :

– ET aux enfants ! cria-t-il en tendant triomphalement des deux mains le fusil vers le ciel. À TOUS !

Svend se releva et se mit au travail. Il allait plus vite qu'il n'aurait fait à Lemvig, car il n'y avait aucun désir particulier concernant le dosage entre ketchup, moutarde, rémoulade, oignons crus ou grillés, etc. C'étaient là des paramètres inconnus et Svend pouvait se contenter de produire un modèle standard en flot continu.

L'ambiance était au beau fixe – les saucisses étaient bonnes, trouvait-on,

c'était gratuit, ce n'était jamais arrivé auparavant, c'était la fête ! On se poussait et on se bousculait dans la bonne humeur et on riait les lèvres badigeonnées de rouge et de jaune – et Ábala était l'heureuse source de toute cette gaieté.

Un seul incident vint apporter une ombre à ce joyeux tableau : ce fut quand Gert insista pour payer lui-même. Ábala regarda son beau-frère avec mécontentement : qu'est-ce que cela signifiait ?

– Que je veux payer moi-même, répondit Gert en prenant son hot-dog, avant de tourner le dos et de s'éloigner.

Ábala resta un instant indécis, cramponnant son fusil tandis que la rage montait en lui. Puis la bonne humeur et les éloges des autres prirent le pas et il détourna son regard de Gert, rejeta la tête en arrière et éclata de rire sous l'auvent qui cachait l'immensité du ciel.

Jakúnguaq s'écarta discrètement de la foule et alla se camper à côté de son oncle. Gert entoura d'un bras son épaule et ils demeurèrent silencieux l'un à côté de l'autre, chacun mâchonnant son hot-dog.

Peu après Martin vint les rejoindre – tous trois observèrent l'insolite rassemblement.

– Doux seigneur ! s'exclama Martin au bout d'un moment.

Jakúnguaq leva les yeux vers lui, comme s'il ne l'apercevait que maintenant. Puis il s'en alla.

Martin savait bien reconnaître une gifle quand elle arrivait.

– Pourquoi est-il si fâché contre moi ? demanda-t-il d'une voix rauque.

– Parce que tu es danois, dit Gert sans hésiter.

– Ce n'est pas ma faute !

– Non, mais c'est ta faute si tu es ici. Et je ne crois pas que Jakúnguaq apprécie qu'il y ait des Danois au Groenland, ni des Groenlandais au Danemark.

Les épaules de Martin s'affaissèrent.

– La première fois que j'ai rencontré ce garçon, protesta-t-il, il était très content de tout ce qui était danois !

– C'était avant qu'il ne fasse une certaine expérience, sourit amèrement Gert. Au Danemark, il a appris un tas de choses, puis ça s'est arrêté là. Il n'y a aucune raison d'apprendre quelque chose qui ensuite ne sert plus, n'est-ce pas ?

– Ressens-tu la même chose, toi ? demanda l'instituteur. Après sept années à Hellerup ?

Gert rit et secoua la tête.

– Oui, c'était un peu dingue, hein ? dit-il. Du gâchis, peut-être, je n'en sais rien, mais j'ai cessé de départager les gens en Danois et en Groenlandais. Nous avons tous le droit d'être là où nous voulons être. Mais j'ai quelque chose contre les idiots où qu'ils soient !

– Celui-là ? demanda Martin en pointant un doigt vers le kiosque.

Gert haussa les épaules.

– En ce qui concerne celui-là, je suis tout à fait d'accord avec toi, dit Martin fermement.

Il était complètement ridicule d'amener un kiosque à saucisses ambulant dans un hameau du nord du Groenland. On pouvait sans discussion appeler ça de l'impérialisme culturel : au beau milieu d'un monde qui vous offre les meilleurs et les plus purs produits de la terre et de la mer, un entreprenant Danois essaie de fourguer aux gens une production industrielle de troisième catégorie. Mettre en compétition des déchets de boucherie enveloppés d'intestins artificiellement colorés avec du phoque, des poissons et des perdrix des neiges frais. Que diable s'imaginait cet homme ?

– Faux-cul ! lui répondit Gert. C'est vachement bon. En tous cas, c'est une des choses qui m'ont manqué !

Martin regarda son ami avec étonnement.

– Et c'est drôle ! continua Gert. Tu ne vois pas ? C'est nouveau, c'est différent. Oh, oh, ça alors ! Les gens sont de bonne humeur, non ?

– Mais enfin, c'est se ficher de... commença Martin.

– C'est du plus haut comique ! l'interrompit Gert. Demain il sera parti et l'odeur aussi. Et les gens feront comme ils l'ont toujours fait.

Mais Martin ne voulait pas s'avouer vaincu.

– C'est peut-être le début de...

– Foutaises ! rit Gert. Pourquoi aller plus vite que les violons ?

– Mais ça ne t'écœure pas ?

Gert hocha la tête.

– Si, répondit-il. On pourrait dire ça : ça m'écœure. D'ici peu, il repartira à sa mine de zinc et les autres n'auront pas de quoi se nourrir parce qu'il aura voulu fanfaronner.

Martin suivit son regard vers son beau-frère.

– C'est vrai, approuva-t-il. C'est très grave. Que devons-nous faire ?

– Rien, répondit Gert doucement. Nous n'y pouvons rien. C'est une affaire de famille.

Puis il sourit avec tristesse et fit mine de partir. Mais il se ravisa et tourna la tête vers Martin.

– T'es un homme bien, professeur, dit-il. Il n'y a rien de tordu en toi. Mais tu ne peux rien faire.

Puis il s'éloigna et Martin resta un moment seul jusqu'à ce qu'il commence à avoir froid. Il rentra alors pour retrouver Naja.

Elle n'était pas à la maison.

Elle était allée manger des saucisses.

Naja ramena Svend Bildt à la maison. Le vendeur de saucisses avait demandé où il pouvait trouver l'instituteur danois pour être hébergé avant de repartir le lendemain. C'était une pratique habituelle – les Danois expatriés avaient au fil des ans adopté l'hospitalité groenlandaise et en avaient apprécié la valeur. Où qu'on arrive – en vieil ami ou en inconnu – il ne manquait

jamais d'hôtes pour vous accueillir. La joie de la visite était grande et enrichissante pour les deux parties – et l'évidence de l'accueil une part essentielle du plaisir.

Martin accueillit donc chaleureusement son invité mais se hâta de lui offrir de la viande de phoque. Les yeux bleus et innocents de l'homme de Lemvig s'affolèrent un peu, mais il connaissait les règles non écrites et remercia avec empressement.

Martin attira Naja à l'écart et lui demanda en chuchotant d'essayer de dénicher quelqu'un qui aurait un bout de *kujak* – le meilleur morceau du phoque, celui qui sert à l'accouplement, pourrait-on traduire. Une sorte de culotte, donc.

Cela se révéla facile : son père, Kavâjak, pouvait en fournir – et la viande fut cuite au four. Pas bouillie.

Ils observèrent attentivement le vendeur de saucisses frais émoulu lorsqu'il prit sa première bouchée. Serait-il convaincu que ce n'était pas si mauvais que ça ? Martin dut s'avouer qu'il y avait en lui un petit missionnaire idiot : pourquoi diable devait-il se mêler de ce que les gens aimaient se fourrer dans la bouche ?

– Mais c'est vachement bon, s'exclama Svend Bildt, et Martin, qui avait retenu son souffle, hocha la tête avec satisfaction et se cala contre le dossier de sa chaise.

Cependant, comme il n'y avait pas de sauce, Svend Bildt espérait qu'ils ne verraient pas d'inconvénient à ce qu'il fasse un petit saut jusqu'au kiosque pour chercher un peu de ketchup ? Cela, personne n'aurait songé à le lui refuser – et d'ailleurs, il savoura encore davantage le repas après avoir été autorisé à en camoufler un peu le goût.

Après, ils bavardèrent, bien agréablement de surcroît. Leurs mondes étaient différents, beaucoup de leurs opinions aussi, mais il est curieux de voir à quel point le rayonnement individuel des gens fait que leurs différences se développent en points de vue irréconciliables – voire en conflits – ou bien se résorbent dans l'acceptation généreuse qu'il faut de tout pour faire un monde.

Tard le soir, ils lui préparèrent un lit sur le divan et tous trois allèrent dormir. Malheureusement pour Naja et Martin, ce fut Svend Bildt qui s'endormit le premier. Ça grondait dans toute la maison, et ils se regardèrent avec désespoir, avant d'éclater de rire. Comme sous le fracas des icebergs qui, l'été, se détachent de l'indlandsis, la maison était secouée par un ronflement qu'elle n'avait sans doute jamais abrité auparavant. Et pour lequel elle n'avait peut-être pas du tout été construite.

Difficile de dire quand, finalement, ils cessèrent de rire et finirent par sombrer dans le sommeil, mais à un moment donné il y eut quand même trois personnes à dormir dans la maison.

Dehors, au milieu du hameau, se tenaient le scooter des neiges et l'incroyable kiosque à saucisses.

La lumière des étoiles et de la lune tombait sur les volets refermés, sur les étiquettes autocollantes, sur l'enseigne du fabricant de saucisses et sur un panneau, seule production artisanale proposée par le kiosque :

*Dans la vie, rien n'est fichu,
Si en saucisses, Svend Bildt vous a pourvu !*

Les chiens s'étaient chargés du nettoyage – tous les restes avaient disparu, y compris le papier – maintenant la surface de neige piétinée se laissait illuminer par les lueurs de la nuit. Tout ce qui restait de l'orgie était le fusil d'Ábala.

Peu après minuit, Jakúnguaq vint le chercher.

Chapitre 19

Ils ne dormirent pas bien longtemps. Quelques heures à peine après minuit, Gert entra en trombe, alluma la lumière et se mit à secouer violemment le vendeur de saucisses.

– Réveille-toi ! cria-t-il hors de lui. Réveille-toi et fait démarrer ce scooter des neiges !

Svend Bildt, totalement pris de court, s’emmêla dans toutes les couvertures dont il avait tenté de se couvrir, mais Gert persistait.

– Va le mettre en marche ! criait-il. Vite !

Naja et Martin arrivèrent en courant pour savoir ce qui n’allait pas.

– Il l’a fait ! chuchota soudain Gert d’une toute petite voix qui avait du mal à sortir.

Il s’affala sur le banc de la cuisine et enfouit sa tête dans ses mains.

– Trouve-le Naja ! continua-t-il à bout de souffle. Trouve-le ! Occupe-toi de lui ! Moi je vais à Umánaq !

Puis il se releva et hurla au vendeur de saucisses de se dépêcher. L’homme décontenancé fit ce qu’on lui commandait sans poser de question. Il avait compris que l’explication viendrait plus tard.

Mais Martin, lui, ne l’avait pas compris.

– Qu’est-ce qui se passe, Gert ? demanda-t-il. Qu’est-ce qu’elle doit faire, Naja ? Je peux...

– Non, tu ne peux pas, répondit aussitôt Gert. Surtout pas toi ! Combien de fois dois-je te le dire : toi, tu ne peux rien faire.

Jakúnguaq ! C’était clair maintenant. Il devait être arrivé quelque chose au garçon, sinon Gert ne parlerait pas ainsi.

– Il est blessé ? demanda Naja qui était en train d’enfiler ses vêtements. Qu’est-ce qui s’est passé ?

– Il a tiré sur son père ! répondit Gert. Trouve-le !

Ils le regardèrent tous les deux, effrayés.

– Où est-il ? demanda Naja.

– Je n’en sais rien... ça n’a pas d’importance ! Trouve-le ! – Gert entraîna le vendeur de saucisses dehors : – Fais démarrer ton scooter, nous on va y atteler un traîneau et on l’enveloppera de peaux. Je viens aussi.

Ils se précipitèrent dehors, et Naja les suivit. Martin resta seul, avec une sensation de vide au creux de l’estomac.

Puis lui aussi courut à l’extérieur.

On amenait Ábala sur la civière que la sage-femme gardait toujours chez elle. Pavia portait l’avant, Angutekavsak tenait solidement l’arrière. Birgitte, la sage-femme, courait à côté avec des serviettes qu’elle essayait de maintenir

sur le corps. Il y avait du sang partout.

Sur la civière, Ábala criait. Le sang se déversait d'une de ses jambes ou de la hanche ou bien était-ce l'aine ? Impossible de le voir. Et il hurlait, remplissant de cris de douleur ce petit hameau qui avait si souvent résonné de cris de joie. Il y avait foule, des lanternes vacillantes partout, des gens qui aidaient ou se mettaient en travers en un grand chaos.

Martin se tenait seul devant sa porte.

En dehors de tout.

Il sentait qu'il pleurerait. Ici il ne pouvait rien apporter, ne pouvait pas aider, ne pouvait rien faire.

Alors il pleurerait.

On criait et on lançait des ordres de tous côtés, Hansínguaq arriva en courant avec un traîneau, d'autres apportaient des peaux. Ils commencèrent à dételer le kiosque à saucisses du scooter des neiges.

Enfin Svend Bildt reprit ses esprits.

– Arrêtez ! cria-t-il. Non ! hurla-t-il. Stop !

Tout le monde s'immobilisa, surpris, mais Gert se précipita sur le vendeur de saucisses, le saisit au collet et lui siffla à la face :

– J'en ai rien à foutre de ton kiosque à saucisses ! Il peut rester là jusqu'à ce qu'il pourrisse sur pied, maintenant tu l'emmènes à l'hôpital !

– Mais justement, bordel ! cria Svend Bildt – il n'était pas en reste, question rage et puissance pulmonaire. Installez-le dans le kiosque ! Avec le gaz, on peut le chauffer !

Gert comprit immédiatement et entreprit de diriger la nouvelle manœuvre. On installa les peaux sur le sol, Ábala par-dessus et Gert à côté.

– Et empêche-le de gueuler ! ordonna le grand Danois avant de démarrer. Il se vide de son sang ! File-lui en une, fais ce que tu veux, mais calme-le !

Birgitte eut le temps de jeter un tas de serviettes à l'intérieur et elle allait refermer la porte quand Gert ressortit d'un bond, la repoussa et revint faire face à Svend Bildt.

– Et quand on arrive à Umánaq, cria-t-il par-dessus le vacarme du moteur, tu ne sais rien, et si quelqu'un t'interroge, la seule chose que tu sais, c'est que c'est un accident !

– On y va ! hurla Svend Bildt, et Gert retourna en courant dans le kiosque. L'ambulance improvisée cahota au-dessus des amas de glace du port à une allure qui privilégiait la vitesse au détriment des douleurs du blessé.

Tout le monde resta sur place à les regarder partir, paralysé par la soudaine inaction. À part la sage-femme qui, avec quelques autres femmes, regagnait en courant la maison d'Ábala pour s'occuper de Julianne.

Martin rentra, presque en transe, s'assit et regarda autour de lui le désordre laissé par le départ précipité.

Qu'avait-il bien pu se passer ?

Son aide n'était pas souhaitée. Rien à dire là-dessus, il n'en avait pas à proposer.

Il demeura ainsi pendant plusieurs heures, totalement vide, sans parvenir à formuler une pensée jusqu'au bout avant qu'elle se dissipe. À peine s'en présentait-il une qu'elle était remplacée par une autre qui ne s'attardait pas assez longtemps pour être énoncée.

Au cours de la matinée, Naja revint. Seule. Et blême.

Elle resta sur le seuil, le dos appuyé contre la porte.

– Je vais retourner un peu chez moi, dit-elle alors.

Chez elle ? Chez elle, ce n'était pas ici ? Le monde de Martin s'effondrait et il ne pouvait qu'assister en spectateur à la catastrophe, il ne voulait pas, lui, infliger à Naja des protestations.

Il hocha la tête : d'accord.

– L'as-tu retrouvé ? demanda-t-il en regardant sa pâle compagne.

– Derrière l'école, dit-elle. Sous l'auvent, j'aurais dû y penser tout de suite.

Ils se regardèrent. Peut-être aurait-il dû y penser, lui.

– Où est-il ? demanda Martin.

– À la maison, répondit Naja. Chez mes parents. Je ne peux pas l'amener ici. Pas maintenant.

Il perçut une lueur d'espoir et tendit une main pour le toucher :

– Mais plus tard... demanda-t-il prudemment. Tu reviendras ?

Elle le considéra avec étonnement.

– Mais j'habite ici ! dit-elle. Seulement il faut que je m'occupe du garçon jusqu'à ce que Gert soit de retour.

Oui ! Oui, bien sûr ! Il aurait pu laisser libre cours à sa joie, mais il se retint. Au lieu de cela, il retrouva assez d'énergie pour poser des questions.

– Qu'est-ce qui s'est passé ? demanda-t-il. Jakúnguaq a tiré sur son père ?

– Il reste muet, répondit Naja. Il n'a pas lâché un mot. Mais c'est ce que prétend Gert.

– Dépêche-toi d'aller auprès de lui, dit alors Martin avec détermination. Il se leva et prit son visage entre ses mains. Ils se regardèrent dans les yeux et n'y trouvèrent rien qui n'aurait pas dû y être.

C'est sans doute là qu'ils s'abandonnèrent.

Il n'y a pas de plus grand cadeau que deux êtres humains puissent se faire.

Naja s'en alla. Il se rassit et ressentit une terrible honte.

Parce qu'il était ivre de joie.

Ce furent les deux petits frères de Jakúnguaq qui racontèrent ce qui s'était passé. Plus tard. Petit à petit. Sinon peut-être, personne ne l'aurait su.

Juliane s'était mise à pleurer.

Voilà ce qui était arrivé.

Et c'en avait été trop pour Ábala : la transition était trop brutale. Il revenait de son triomphe, des rires, des applaudissements – au généreux donateur de saucisses – et il retrouvait cette sinistre et éternelle mauvaise humeur.

Cet argent, c'était lui qui l'avait gagné. Il avait trimé pour cet argent, oui !

Et maintenant l'argent était envolé, oui ! Envolé ! Et alors, nom de nom ? ! Qu'est-ce qu'elle s'imaginait ? Il y en avait encore, là où il l'avait gagné ! Est-ce qu'elle se mettait à sangloter chaque fois qu'elle avait utilisé l'eau que les enfants étaient allés chercher, alors qu'elle savait parfaitement qu'il suffisait d'aller en chercher d'autre ?

C'était ça qu'il savait faire, lui : aller en chercher d'autre ! Il avait toujours su le faire, avait-elle jamais manqué de rien ?

C'est alors que Juliane avait pris son courage à deux mains et répondu oui. Elle avait manqué. De quoi croyait-il qu'ils avaient vécu pendant qu'il était là-bas à la mine à regarder des films ?

Il y eut un premier coup.

Un seul. Mais s'il est bien asséné, ça suffit.

Juliane bascula en arrière, s'effondra sur le poêle et se brûla le bras et un côté du visage lorsque la marmite remplie de soupe de chabot brûlante se renversa. Elle se redressa avec un cri, et toute son humiliation et son chagrin accumulés se concentrèrent en une colère désespérée. Une lueur sauvage s'alluma dans ses yeux rivés à son mari tandis qu'elle empoignait le tisonnier.

– Emmène-les, siffla-t-elle à l'adresse de Jakúnguaq en agitant sa main brûlée vers la porte. Dehors ! Emmène-les chez Gert ! Tout de suite !

Et Jakúnguaq avait rassemblé ses petits frères terrifiés, les avait fait sortir et était descendu avec eux jusque chez son oncle qui, choqué, avait accueilli les enfants. Gert sortit de ses gonds en apprenant ce qui s'était passé. Mais Jakúnguaq bondit jusqu'à la porte et l'arrêta.

– Occupe-toi d'eux ! cria-t-il de tout son corps malingre. Maman a dit : occupe-toi d'eux !

Gert voulut l'écarter mais la force dans le corps du garçon n'était pas moindre que celle qui se lisait dans ses yeux.

– Tu dois t'en occuper ! Il était passé au danois et assénait ses mots comme autant de coups à la face de son oncle. Ta sœur a dit : occupe-toi d'eux ! Alors tu dois le faire !

Jakúnguaq pivota sur ses talons et s'en fut avant que Gert ait le temps de réagir. Les deux petits hurlaient en s'accrochant à ses jambes et Gert ne se sentait pas un homme fort.

Jakúnguaq partit en courant sur les rochers, hoquetant de sanglots, glissant, tombant puis se relevant et poursuivant, aveuglé de larmes de colère, jusqu'à la maison. Il ouvrit la porte d'un coup – et vit le couteau.

Seulement le couteau.

Il y avait la table et les chaises renversées, un carreau cassé, il y avait les tasses, les bols, sa mère, son père – mais la seule chose qu'il vit fut le couteau dans la main de ce dernier. Alors il fit volte-face, courut jusqu'au centre du hameau, plus du tout aveuglé, ni troublé, mais tout à fait lucide et froid. Toutes ses émotions s'étaient concentrées en une seule intention.

Le fusil était là où son père l'avait abandonné. Il le ramassa et revint en courant chez lui. Il rouvrit la porte d'un coup, visa soigneusement et tira.

Pas sur son père.

Sur le couteau !

C'était lui qui était dans sa ligne de mire lorsqu'il avait pointé le canon luisant et c'est lui qu'il toucha tandis que tout son univers explosait en cris et en sang.

Puis le brouillard était tombé. Un brouillard qui se déposa sur lui comme une couverture protectrice, affaiblissant les hurlements, rendant les contours plus flous, les mouvements plus lents et plus distants.

Il laissa tomber le fusil par terre, sortit et disparut.

Maintenant, il ne pouvait rien faire de plus.

Gert, en entendant le coup de fusil, ne se soucia plus des enfants. Il sortit en courant au milieu des clameurs des gamins, ouvrit d'un coup de pied la porte de son voisin et cria à celui-ci de s'occuper de ses gosses, puis sans attendre de réponse, se précipita chez Juliane.

Il la trouva adossée au mur, luttant pour retrouver son souffle et couverte de sang. Du doigt elle désigna son mari, sans prononcer un mot. Il se roulait par terre en se tenant la cuisse.

L'opération de sauvetage fut mise en route et Ábala fut emmené. Ce ne fut qu'ensuite qu'on s'occupa de ce qui à première vue avait paru moins pressant : Juliane.

Elle était gravement brûlée en deux endroits, et avait deux côtes cassées, un poignet blessé, des hémorragies internes et externes et un coup de couteau à la main qu'elle avait dressée pour protester. Personne ne s'était rendu compte jusqu'alors à quel point son état était préoccupant. Sans doute parce qu'on avait fini peu à peu par trouver normal que Juliane fût soumise à de mauvais traitements.

Birgitte et le gérant de la boutique s'acharnaient sur le télégraphe pour joindre Umánaq, mais l'appareil ne répondait pas. Soit qu'il n'y eût personne pour recevoir, soit que la fragile liaison eût été détériorée. Ils n'obtinrent un contact télégraphique avec l'hôpital que le lendemain matin et, après plusieurs télégrammes désespérés, on comprit enfin là-bas de quoi il retournait et on envoya immédiatement le scooter des neiges du médecin et un traîneau avec équipement thermique.

Le médecin du district ne vint pas en personne. Il avait déjà eu fort à faire pour lutter contre les pertes de sang d'Ábala et tenter de sauver sa motricité. Mais finalement il avait dû abandonner et réquisitionner un hélicoptère de secours pour emmener Ábala à Søndre Strømfjord, d'où il serait transféré par avion à l'hôpital principal de Copenhague. Il lui fallait cependant rester pour la transfusion de sang et pour préparer l'homme en attendant l'hélicoptère, afin de lui donner une chance de supporter le transport.

Le télégramme de Nunaqarfik était arrivé alors que l'épuisement le gagnait. Jørgen Andersen jura comme un charretier et balança par terre un tube de prise de sang. Il sortit et hurla à pleins poumons qu'on lui foute la paix ! Il ne voulait voir personne !

Puis il rentra de nouveau, s'allongea sur un lit en donnant pour consigne qu'on le réveille sitôt que l'hélicoptère ou bien Juliane arriverait. Mais il était si rompu qu'on ferait mieux de l'aider alors à distinguer lequel des deux c'était !

Il brailla encore quelques phrases inarticulées, s'effondra sur le lit et s'endormit immédiatement.

Juliane était enveloppée de couvertures de survie et de peaux lorsqu'elle arriva au cours de la matinée. Il y avait juste un petit trou par lequel elle pouvait respirer mais tout le reste était hermétiquement clos. En arrivant sur la glace devant l'hôpital, elle ne vit ni n'entendit l'hélicoptère qui décollait avec son mari.

Ábala lui-même n'était plus conscient et ne se rendit pas compte de ce qui se passait. Et c'était bien dommage, lui qui avait toujours été si fier qu'on vînt le chercher en hélicoptère.

Gert aurait aimé accueillir sa sœur, mais il avait été congédié dès que l'hôpital avait pris les choses en main. Maintenant, c'était lui qui éprouvait ce que cela voulait dire de se sentir inutile.

Juliane était en bien mauvais état, mais cela pourrait peut-être s'arranger. Si on intervenait à temps. Gert pouvait donc s'employer à faire venir les enfants à Umánaq. Ils seraient logés au sanatorium tout le temps que leur mère resterait à l'hôpital – c'est ainsi qu'on procédait généralement. Le couple de directeurs en avait l'habitude et s'occupait toujours avec beaucoup d'amour des enfants ; ce n'était donc pas une mauvaise solution quand on était en pleine crise.

Gert réussit à expliquer qu'il serait préférable que Jakúnguaq reste au hameau. C'était l'aîné et il serait ennuyeux qu'il fût obligé d'interrompre ses études pour venir à la ville – et puis il pouvait loger chez son oncle Gert.

Plus embêtant était le rapport de police, mais, dans un district de chasseurs où les armes sont des outils de travail, il se produit inévitablement des accidents – des balles perdues.

– Oui, expliqua Gert. Ils se disputaient, c'est vrai. Ils se battaient, pour être précis.

L'agent leva les yeux de ses papiers.

– Un conflit domestique, donc ?

Ah, c'est donc ça la rubrique, pensa Gert, et il répondit :

– Eh oui, c'est sans doute ça : une bagarre. Appelle-ça comme tu voudras.

Le fusil était chargé – ce qu'il n'aurait pas dû être, mais c'était comme ça, et cela n'avait rien d'exceptionnel. Il était tombé de l'étagère et avait heurté le bord de la table... voilà, c'était tout.

Et on en resta là.

Ábala ne pouvait pas être interrogé, Juliane ne le voulait pas, et fut épargnée. Et comme il y avait des presque-témoins – Gert et Svend Bildt – et qu'en outre leurs explications concordaient, il n'y avait plus qu'à signer et apposer le tampon.

Mais la vie, elle, ne clôt pas aussi facilement ses dossiers.

Jakúnguaq était assis dans la maison de Kavâjaq et regardait par la fenêtre. Il n'avait encore rien dit. La nuit, soudain, il se mettait à crier, puis il se recroquevillait et se taisait. Ils s'étaient tous mis d'accord pour ne pas le bousculer, pour lui laisser le temps.

On guérit mieux de l'intérieur.

Martin craignait le contact et n'osait pas s'en mêler. Il avait envisagé d'essayer de lui fournir une aide psychologique. Mais avait laissé tomber cette idée : qu'avait-il à proposer ? Un quelconque bonhomme dénué d'humour qui débarquerait d'un avion, sans avoir jamais vu un kayak ni eu à filer un coup de pied à un chien ? Et si, par hasard, le garçon sortait de son mutisme, l'homme se coulerait dans sa chaise, l'écouterait en hochant légèrement la tête, le visage inexpressif, tandis que jaillissant des abîmes de son désespoir se déverserait de la bouche du garçon toute l'horreur vécue – et pour finir, il se pencherait vers Jakúnguaq et lui dirait d'un air pénétré : « Et toi, au fond de toi, comment te sens-tu ? »

C'était un préjugé, Martin le savait bien. Mais c'était aussi un risque. Et de toute façon, il était hors circuit. Il voyait Naja tous les jours, mais guère longtemps. Elle restait à proximité de Jakúnguaq afin d'être là quand il déciderait de renouer contact avec le monde.

Lorsque Gert revint au hameau, c'était un autre homme. Sa démarche était plus lourde, ses réponses plus lentes, et, même si le sourire y était toujours, c'était surtout comme une manière d'enjolivure. Il restait volontiers assis à côté de Jakúnguaq et laissait s'écouler les heures. Il ne protesta pas quand Naja proposa que le garçon demeure où il était jusqu'à ce qu'il aille mieux. Il hocha la tête, haussa les épaules : c'était peut-être mieux ainsi. Peut-être.

Gert repartit à la ville voir sa sœur afin de pouvoir raconter à Jakúnguaq comment elle se portait. Dès le lendemain, il était de retour avec de bonnes nouvelles, et un télégramme.

Les bonnes nouvelles, c'était que Juliane semblait devoir récupérer totalement. Elle avait commencé à manger, avait reçu la visite des deux petits et continuait à demander des nouvelles de son aîné. Le télégramme, Gert l'apporta à l'instituteur danois pour le lui montrer.

Ábala était mort. Le télégramme venait de Copenhague, de l'hôpital principal.

Le chasseur de Nunaqarfik n'était pas revenu à lui, il était resté dans son lit couvert de tuyaux, de perfusions, d'appareils de mesure et autres mécaniques. Comme pour confirmer ce qu'avait été son existence jusqu'alors, il avait été maintenu artificiellement en vie jusqu'à ce que quelque chose en lui ait préféré, sans doute, prendre un raccourci pour en finir.

Lorsque Martin eut lu le télégramme, Gert le reprit et s'en alla. Il ne voulait pas en parler.

Martin se retrouva seul – et il n’avait plus qu’une seule idée en tête.

– Alors, c’est un meurtre.

Il ne pouvait pas rester seul avec une telle pensée, pas même dans sa propre maison.

Et c’est Pavia qu’il alla trouver.

– C’est un meurtre, dit Martin.

– C’est un accident, répliqua Pavia. Un accident, personne n’y est pour rien.

– Mais il l’a tué ! – Martin fixait avec désespoir le vide. – Tout le monde le sait !

– Non, répondit le catéchiste. Personne ne le sait.

– Ça ne sert à rien, même si tout le hameau fait serment de se taire : Jakúnguaq, lui, le sait !

Pavia se tassa un peu. Car c’était bien là que le bât blessait. Juridiquement, tout était bouclé et clos – à moins que quelqu’un se mît à bavarder sur une scène, dont personne de toute façon n’avait été témoin. À peine pensable.

Et moralement ?

Il n’y avait pas une seule personne à juger que le garçon avait mal agi.

Si.

Et on en revenait au même point. Il y avait une seule personne à le penser. Et cette personne, il était impossible d’entrer en contact avec elle.

– Au Danemark, on l’enverrait chez un psychologue, commença à expliquer Martin, mais je ne sais pas...

– Ici nous utiliser le psychologue qui dehors est toujours, dit Pavia – et ils regardèrent tous deux par la fenêtre, vers l’étincelante pureté du monde.

C’était juste. Martin savait bien à quel point son esprit prenait de la hauteur quand il était sur le traîneau, seul au monde, ou avec celle en compagnie de laquelle il avait envie d’être seul au monde. Mais le garçon refusait de sortir. Il restait cloîtré chez Kavâjaq et ne réagissait à rien.

Kristine n’était pas à la maison et Pavia se leva pour aller en claudiquant préparer du café. Il sourit avec gêne en sentant le regard de l’instituteur.

– Oui, ce pied encore marche mal, murmura-t-il. Mais dès que arriver vélo normal, je roule !

Martin hocha la tête. Il l’aiderait.

Pavia le regarda, un peu hésitant, puis il s’assit.

– Toi tricher avec les heures de cours, oui, commença Pavia, et Martin entreprit immédiatement de protester, puisque c’était vrai. Mais Pavia balaya ses protestations.

– Non, c’est bien : toi change les jours de classe, et l’équipe de football aller à Sarqaq !

Ah oui, c’était juste ! il avait pris le jour de l’Ascension plus un jour de congé supplémentaire afin d’avoir un weekend prolongé et de pouvoir participer au match. Ce qui ne marcherait pas l’année suivante, où il avait cumulé tous les jours fériés pour les vacances de chasse.

Pavia se pencha vers lui.

– Tu prendre avec toi Jakúnguaq ! dit-il.

Martin dut réfléchir un instant.

– Tu veux dire que... Jakúnguaq viendrait avec moi ?

– Oui ! En traîneau ! Pour des longues journées dans le Grand Psychologue !

Il ne pouvait emmener Jakúnguaq nulle part – il ne pouvait même pas lui parler. Ces derniers temps, sa stratégie avait justement été de se tenir à grande distance du garçon et de laisser les autres agir. Il n'avait qu'à demander à Gert ! Et d'ailleurs, c'était Naja qui devait l'accompagner... mais maintenant, bien sûr, qui sait ce qui allait se passer.

– Quand Jakúnguaq faire grand tour, lui a froid, lui court, lui est fatigué, lui se réchauffe, lui faire très attention parce que sinon lui peut soudain se mettre à rire de quelque chose, poursuit Pavia. C'est comme ça, le Grand Psychologue !

Martin voyait bien que cela valait la peine d'essayer. Laisser le garçon en paix dans la maison de Kavâjaq était sûrement très bien pour lui permettre de surmonter le choc, mais on risquait aussi de le voir se sceller à jamais, s'il ne se passait rien.

– Bien, Pavia, dit-il résolument en se levant. Ma foi, tu as raison, mais ce que tu ne sais peut-être pas, c'est que je suis le dernier au monde à pouvoir l'emmener sur un traîneau. Mais je vais demander à Gert de s'en charger.

Il avait déjà la main sur la poignée de la porte quand Pavia le rejoignit et l'arrêta en posant sa main sur la sienne. Et ils se tinrent là, main dans la main – mais pour des hommes qui ont l'habitude de dormir ensemble, ce genre de situation n'est pas trop troublante.

– Pas Gert ! dit Pavia. Toi !

– Jakúnguaq ne veut pas entendre parler de moi, répondit Martin en libérant sa main : c'était quand même un peu bizarre.

– Je sais, acquiesça Pavia. Mais maintenant, lui ne pas protester, lui faire comme on dit.

– Peut-être, mais il le fera pareillement si Gert lui dit de venir avec lui.

– Oui, mais avec Gert, Gert maîtriser très bien le traîneau, alors Jakúnguaq seulement passager, insista Pavia avec enthousiasme. Mais toi maîtriser mal le traîneau, alors Jakúnguaq toujours toi t'aider ! Ça, c'est bon !

On ne peut s'empêcher d'être un peu vexé – et le raisonnement le gênait. Mais en même temps, il comprenait.

– Alors lui court, lui pousse, lui fouette les chiens, parce que sinon ça va aller pas ! Et alors : Jakúnguaq se réveille !

Martin esquisça un petit hochement de tête – il *était* vexé.

– J'en parlerai à Naja, dit-il en partant.

Il repassa quand même la tête par la porte.

– *qujanaq* !

On ne s'en va pas sans avoir remercié pour le café.

Chapitre 20

Naja était d'accord avec Pavia et offrait volontiers sa place à Jakúnguaq, même si elle s'était réjouie du voyage.

Et elle revint chez elle : chez Martin. La date du match approchait et il fallait s'occuper de beaucoup de choses. Elle et Gert avaient parlé avec Pavia, et Jakúnguaq s'était installé chez le catéchiste. Qui put donc lui expliquer que l'instituteur danois avait besoin d'un assistant pour le voyage en traîneau.

Le garçon haussa les épaules mais ne protesta pas. Peut-être prenait-il cela pour un châtiment et l'acceptait-il comme tel.

Le soir précédant le départ, Martin se sentit mal à l'aise. Il avait peur, bien sûr, de ne pas être à la hauteur – c'était dur de voyager dans les montagnes et il ne l'avait jamais tenté auparavant. Mais c'était aussi la première fois qu'il quittait Naja.

Mon Dieu, mais il ne s'agit que de cinq jours, six tout au plus, pensait-il. En vérité, il ne disposait que de quatre jours, puisqu'il avait fermé l'école le vendredi et le lundi, mais il était évident pour tous qu'il était impossible de revenir si vite – puisqu'il y avait aussi une fête après le match. Mais du moment qu'*en théorie* on respectait les règles en vigueur, d'éventuels retards importaient peu.

Qu'il en fût autrement eût d'ailleurs paru étrange dans un pays où la force majeure était le pain quotidien, *ímaqa*, le mot de code, et les conditions glaciaires un facteur qu'on invoquait si souvent, localement comme à l'extérieur, qu'un Mexicain ayant toute sa vie renvoyé les difficultés *a mañana*, s'y fût senti tout à fait à l'aise – à condition d'être bien couvert.

Bizarrement, devoir quitter Naja pour la première fois était une affaire grave – même pour si peu de temps – mais simultanément, c'était une pensée merveilleuse de se dire qu'elle serait à la maison.

Ils avaient fait l'amour, après quoi, en général, on est censé dormir, mais il n'y parvenait pas – ce soir, il voulait profiter à fond de sa présence auprès de lui.

– C'est curieux, dit-il doucement, tout semble si naturel entre nous, aussi naturel que le lever du soleil chaque jour.

– On l'a pourtant attendu tout l'hiver, murmura-t-elle contre l'oreiller, aussi décida-t-il de trouver une autre image.

– Alors, que... il chercha un moment, puis s'allongea sur le dos avec un petit rire. Ça ne fait rien, tu sais. Mais est-ce que ça ne t'étonne pas, toi ?

– M'étonner ? soupira-t-elle – elle était en train de sombrer insensiblement dans le sommeil. De quoi ?

– Mais, de n'importe quoi : des arbres qui fleuriss... non, ça ne va pas non

plus. De la vie, que diable ! du fait qu'on existe, du fait qu'on soit ensemble, de nous deux ?

Elle avait maintenant rouvert les yeux et fronçait le nez. Pourquoi devrait-elle s'étonner de cela ?

– Tu prends tout avec tant de naturel, poursuivait-il avec enthousiasme. Et c'est bien, c'est sûrement sain, mais ne te poses-tu jamais de questions ? Sur les choses essentielles, basiques ? Sur la vie ?

Il la prit dans ses bras et l'amena au-dessus de lui pour qu'ils puissent se regarder dans les yeux.

– Essaie, Naja ! dit-il. Pose une question, Naja !

Elle joignit ses mains sur sa poitrine et y appuya le menton en le regardant. Elle souriait un peu.

– Qui es-tu, Martin ? demanda-t-elle.

– Qui je suis ? – Il se sentit gêné... – Je suis ton homme.

– Oui, c'est vrai, dit-elle toujours souriante. Mais qui es-tu ? D'où viens-tu ? Tu écris de temps en temps une lettre à tes parents, quand tu t'y sens obligé, donc tu dois avoir des parents. Donc tu es né un jour. Mais à part ça, tu ne m'as rien raconté.

– Tu ne me l'as pas demandé.

– Non, mais maintenant tu m'as demandé de le faire.

Il hocha la tête : c'était vrai.

Naja reprit :

– Toi, tu as vu où j'habitais... mes parents, mes amis... je suis née ici. Tu connais ma vie. Quand tu regardes autour de toi, tu vois tout mon univers, et je suis tout cela. Mais toi, qui es-tu ?

Ils s'étaient rencontrés et aimés tels qu'ils étaient. Pas tels qu'ils avaient été. « Marché conclu au premier coup d'œil », murmura-t-il, et cela lui rappela le jour où il avait acheté sa Fiat – mais là, il s'était fait rouler, donc cette image ne pouvait pas non plus servir ici. Le passé n'avait pas d'importance dans leur relation, lui semblait-il, et il ne savait pas quoi lui raconter.

– Est-ce que c'est quelque chose dont les autres parlent ? voulut-il savoir. M'appellent-ils l'Homme sans Passé, ou quelque chose comme ça ?

– Nooon ! répondit-elle en tournant la tête sur le côté et en posant la joue sur ses mains.

Elle semble merveilleusement bien, allongée là, pensa-t-il.

– Tu es un de ces Danois expatriés, n'est-ce pas ? Elle eut un petit rire. Ceux-là, on les connaît : ils n'ont presque jamais de passé. Je crois qu'ils sont un peu comme ces soldats au milieu du désert... ceux qui ont un foulard blanc autour du cou.

– ... la Légion étrangère ?

Elle hocha la tête. Il le perçut à peine.

– Ces soldats, ils repartent à zéro, se créent une nouvelle vie. Ils fuient toujours quelque chose qu'ils ont fait : cambriolé une banque, tué quelqu'un,

trahi une femme...

Elle tourna de nouveau la tête et le regarda.

– C'est souvent la même chose avec les expatriés. Ils fuient souvent quelque chose qu'ils ont fait. Qu'as-tu fait, toi, Martin ?

– Je suis un peu différent, Naja, répondit-il faiblement. Je crois que je fuis quelque chose que je n'ai pas fait.

Elle fronça les sourcils, ne comprenant pas ce qu'il voulait dire, et il essaya de lui expliquer qu'il avait senti sa vie comme un grand état d'immobilité intérieure. À l'extérieur, il se passait toujours plein de choses. C'était presque le contraire de l'existence qu'il avait trouvée ici.

Enfant, il avait été à l'école, puis au lycée, ensuite à l'École Normale, puis il était devenu instituteur, était retourné à l'école et avait essayé d'imiter les instituteurs qu'il avait eus enfant. C'était tout.

– Pas d'attaque de banque ? demanda-t-elle.

Il secoua la tête en souriant. Pas de banque.

– Et l'inspecteur-adjoint de l'école est même encore en vie, ajouta-t-il pour la devancer.

– Alors tu as trompé une femme ?

Il baissa les yeux.

– Même pas. Je vois bien que c'est décevant. J'ai été marié, oui. Pendant douze ans. Puis on a divorcé, et on a tous les deux découvert que ça ne faisait pas grande différence. À part que c'était plus facile d'organiser une sortie au cinéma.

Il commença à raconter : un long monologue, afin qu'elle sache ce que cela avait été.

Au fond, il n'aimait pas du tout Karin, mais il ne s'en était aperçu que plus tard. Ils s'étaient mariés à la va-vite, pour ne pas trop se distinguer des amis, avaient acheté une maison, semé une pelouse et s'étaient mis à attendre des enfants.

Ceux-ci, cependant, n'étaient pas venus – ils n'avaient pas pu en avoir.

Naja leva un regard étonné et il haussa les épaules. Non, ils n'avaient pas pu.

Au lieu de cela, ils s'employaient tout le temps à remplir le vide avant de commencer à le percevoir. Une première crise éclata, et ils filèrent s'acheter une tondeuse à gazon ! Alors ils purent discuter de la manière de la faire fonctionner, et de l'endroit où la ranger.

Quand leur relation commença de nouveau à boiter, ils eurent le choix entre découvrir qu'ils ne s'entendaient pas et construire une cabane à outils.

Pour des gens raisonnables, le choix n'est pas très difficile. La cabane à outils les fit tenir encore étonnamment longtemps. Mais tout a une fin, et ils durent bientôt se rendre à l'évidence : seul un réaménagement total de la cuisine pouvait sauver leur relation...

Naja avait commencé à rire et lui-même riait à son tour. C'était une issue merveilleuse pour se sortir d'une conversation difficile – et il continua à

fabuler pendant que son public s'installait à son aise.

Bon, ils avaient donc acquis une cuisine aménagée...

Il sentait Naja glousser contre lui et il jeta un regard sur elle.

– Oui, une cuisine avec plusieurs éléments à réunir, expliqua-t-il.

Encore des gloussements.

Encore du bonheur.

Mais une fois que les plans furent dessinés et les éléments installés, le divorce pointa de nouveau son nez. Ils l'évitèrent par un projet d'aménagement d'une terrasse. Ils purent alors discuter de l'endroit où l'établir, du genre de carrelage à poser. Et il découpa des carreaux pendant qu'elle étendait du sable. L'idée se révéla féconde car, chaque fois qu'il y avait du grabuge entre eux, ils agrandissaient la terrasse.

Mais quand tout le jardin fut carrelé jusqu'à la clôture, et qu'ils eurent abandonné l'idée de poser une deuxième couche...

Naja riait maintenant tout haut et elle se mit à le frapper jusqu'à ce qu'il s'arrête de parler afin qu'ils puissent rire ensemble. L'assoupissement les gagna, le rire s'éteignit et une certaine gravité s'infiltra de nouveau.

– Oui, Naja... ma Naja, dit-il tout doucement parce qu'il ne savait pas si elle était encore éveillée... qui suis-je ?

– Tu es mon homme, répondit-elle.

Et ils s'endormirent.

Mais pas pour bien longtemps, car le voyage de l'équipe de foot démarrait tôt.

Martin découvrit à cette occasion que le terme d'équipe de foot recouvrait une notion relativement extensible. La chasse avait quasiment été suspendue, car tout ce qui pouvait se mouvoir – chiens et traîneaux – faisait partie du voyage. Trente et un traîneaux au total, et ce fut une belle vision lorsqu'on les vit traverser en une longue file le fjord glacé tandis que l'obscurité matinale se transformait peu à peu en matinée grise – le soleil lui-même ne devant exécuter son solo que vers midi. Sur le traîneau de Gert se trouvait aussi le pavillon du club de foot – la hampe était fixée au montant afin que le drapeau puisse flotter au gré de la vitesse. Martin n'était pas consciemment patriote, mais il ressentait toujours une boule dans sa gorge quand il voyait le drapeau danois flotter ici au milieu de la glace et des montagnes.

Curieusement, on l'y voyait presque plus souvent que dans la partie méridionale du royaume, et ce malgré le fait qu'à Nunaqarfik, à cinq cent soixante-dix kilomètres du cercle polaire, on se trouvât bien loin de cette Estonie où, selon la légende nationale, ce drapeau à l'apparence presque helvétique, descendit un jour du ciel, comme un symbole du caractère international de la danicité.

Seul le traîneau de Gert ne transportait qu'une seule personne. Sur la plupart on était à deux, mais c'était rarement sa propre fiancée qu'on emmenait avec soi – plutôt une sœur. Et ce en vue du *dansemik* qui ferait suite

au match. En réalité, c'était cette fête, et ce qui en découlait, le véritable but du voyage. Sans que cela ne fût dit, tout ce remue-ménage avait pour fin première – outre une nouvelle démonstration esquimaude des mille formes possibles de la fête – d'éviter les unions consanguines. Et de privilégier leur contraire.

On appréciait donc fort que toutes les sœurs ne fissent pas partie du voyage de retour – mais que le nombre de personnes sur les traîneaux fût le même.

Une idée très romantique – et, comme on l'a dit, extrêmement festive !

Pendant la traversée du fjord, avant d'en arriver à l'ascension de Nûgssuaq, toute la joie accumulée au cours de l'attente du départ explosa en grande pagaille. Sur certains traîneaux, il y avait trois personnes, mais il s'agissait de très jeunes gens, parfaitement au courant que le programme prévoyait beaucoup de course à pied.

Jakúnguaq était assis tout à fait à l'arrière du traîneau de Martin, les jambes correctement rejetées sur la gauche pour que le conducteur et son fouet puissent avoir tout le côté droit à leur disposition.

Martin avait gentiment hoché la tête et lancé : « Salut, Jakúnguaq ! » lorsque Gert l'avait amené au matin. Pas davantage : il voulait à tout prix éviter une provocation et lui-même se sentait excessivement nerveux. Pour tout.

Au fond, c'était étrange que Pavia ne soit pas venu dire au revoir mais, quand Martin s'enquit de lui, il comprit en voyant Gert lever les yeux au ciel que, concernant Pavia, mieux valait oublier.

Doux Seigneur ! pensa Martin mais il ravala son amertume. Maintenant, c'était le voyage qui comptait. Et Jakúnguaq.

Le garçon semblait hostile mais avait quand même pris place de son plein gré – comme quelqu'un prêt à expier sa faute, s'était dit Martin.

Naja s'était penchée et avait chuchoté quelques mots à l'oreille de Jakúnguaq, puis elle l'avait serré dans ses bras. Ce qu'elle lui avait dit, Martin l'ignorait, mais, un court instant, les yeux du garçon avaient repris vie – qu'est-ce que ça pouvait bien être ? – sur quoi le traîneau s'était brusquement élancé.

Ce n'était pas Martin qui en avait décidé ainsi mais quand trente traîneaux s'élancent en même temps, on ne peut que suivre le mouvement.

Et maintenant ils étaient tous les deux sur le traîneau – assis de biais, le visage tourné chacun de son côté – en route vers la chaîne de montagnes qui se dressait devant eux, et Martin sut tout à coup que c'était une erreur.

Mais trop tard.

Lorsqu'ils arrivèrent au pied de ce qui, aux yeux de Martin, apparaissait comme un véritable mur, il lui fut impossible d'imaginer comment il parviendrait jamais à l'escalader, puis soudain, une brèche s'ouvrit dans la muraille et tout le cortège de traîneaux s'y engouffra.

On fit halte juste avant l'ascension pour se préparer, réviser toutes les attaches et discuter de la route à suivre.

Il ne s'agissait en fait que de suivre le lit d'un torrent gelé jusqu'à quelque mille mètres d'altitude, mais l'affaire n'était pas si simple que cela. Car à certains endroits la pente était si abrupte qu'en été le torrent se transformait en cascade, et, à d'autres, la neige ayant été balayée par le vent, il fallait passer sur la glace nue, ce qui est impossible s'il y a la moindre dénivellation. Or, on pouvait tranquillement parier qu'il y en avait.

Le problème était donc de décider à quels moments il deviendrait nécessaire de quitter le lit, tant sur le premier petit tronçon, qu'on apercevait depuis le fjord, que sur le reste du trajet où les propositions devaient surtout se baser sur la mémoire et l'expérience.

Martin avait offert une tasse de café du thermos à Jakúnguaq et le garçon avait accepté avec un hochement de tête tout à fait neutre. Il ne montrait pas trace d'hostilité ni d'agressivité – il était tout entier tourné vers l'intérieur. Et ce qui pouvait subsister de mauvaise volonté envers l'instituteur était à présent relégué au chapitre des détails.

Puis la colonne démarra. C'était étrange, car il n'avait été donné ni signal ni autre avertissement. Personne ne commandait – mais soudain tout le monde démarra.

Les douze chiens de Martin également.

Il se jeta à bord du traîneau, revissa le couvercle du thermos et tendit la bouteille à Jakúnguaq qui la rangea dans le sac.

Puis suivit la pire journée – d'un point de vue physique – de la vie de l'instituteur. – Voyager *en* traîneau, soufflait-il, *en* traîneau ! Ha !

Il ne courait pas derrière le traîneau, il marchait. Se frayait un passage – parfois avec de la neige jusqu'à la taille – ce qui fait qu'en somme il rampait plus qu'il ne marchait. Et les chiens ne pouvaient pas tirer le traîneau si lui et Jakúnguaq n'aidaient pas à pousser par-derrière.

Il trimait à en faire chanter tout son corps et, à côté de lui, le garçon se démenait comme si sa vie en dépendait.

Mais il ne disait rien. Il était muet, inexpressif, et employait toute son attention à faire grimper le traîneau – il ne restait pas le moindre excédent pour dire quoi que ce soit. Et Martin espérait qu'il ne lui en restait pas non plus pour penser.

Mais on poursuivait, avec une lenteur infinie, difficilement, pas à pas. Martin était trempé de sueur et ne savait où il allait trouver les forces pour poursuivre ainsi toute la journée. Sa respiration clochait également : il haletait et rêvait d'une pause. Quelle corvée !

Le Grand Psychologue s'était mué en caporal.

Ce qu'il redoutait le plus, c'était lorsqu'à un raidillon particulièrement mauvais – où, à l'abri du vent, la neige était bien profonde – succédait soudain un tronçon plat, sans grande difficulté. Car alors les chiens, le découvrant les premiers – lui et le garçon marchaient derrière – accéléraient brusquement avec une secousse. Si, à ce moment-là, ils ne se tenaient pas fermement au montant, ils s'enfonçaient dans la neige profonde. Les autres traîneaux étaient

évidemment loin devant et c'était littéralement pour sauver leur vie qu'ils se cramponnaient au montant dans les raidillons, avant d'atteindre un plat.

C'est là que l'homme possède un avantage qui lui permet de garder le contrôle : l'homme peut penser l'avenir. Très peu à la fois, mais cela suffit.

Une fois, Martin ne s'accrocha pas à temps et le traîneau et Jakúnguaq disparurent rapidement, le laissant en arrière – à moitié enfoui sous la neige.

C'est maintenant qu'il va prendre sa revanche, pensa immédiatement Martin. Sa revanche ! Martin ne savait même pas sur quoi, mais il lui était clair que c'était maintenant. Il avait sa chance.

Mais le garçon banda toutes ses forces, luttant pour retenir le traîneau afin que Martin puisse les rejoindre. Ce n'était pas une tâche facile, ils étaient arrivés en terrain plat et les chiens savaient que tous les autres étaient devant. Mais Jakúnguaq s'accrocha au montant, enfonça ses pieds dans la neige jusque sur le rocher, arc-bouta tout son corps vibrant, pendant que Martin escaladait, rampait, courait, claudiquait aussi vite que possible pour le rattraper avant que le garçon ne soit obligé de lâcher prise.

Martin réussit à replier un bras autour du montant, tandis que Jakúnguaq, usant de ses dernières forces, se jetait sur le dos dans le traîneau, et regardant droit vers le ciel soufflait hors d'haleine :

– Aïe, nom de Dieu, Martin !

Et rien d'autre.

Aucune autre parole. Mais cela n'avait rien d'étonnant, car le reste de la journée ne fut qu'une longue lutte pour survivre avec de la neige jusqu'à la taille – telle fut en tout cas l'impression de Martin.

Une longue, interminable douleur.

Aïe, nom de Dieu ! pensa Martin. Il n'y a certes aucune raison d'en dire plus !

Quel que soit le côté par lequel on attaque Nûgssuaq, il y a une journée de voyage jusqu'à Igdlokavsak – c'est ainsi que s'appelle la petite cabane construite sur un replat battu par les vents au point le plus élevé du col. Elle est conçue pour héberger dix à douze personnes, aussi, quand il en arrive soixante à soixante-dix, force est de se serrer un peu. Mais ça réchauffe.

Lorsque Martin et Jakúnguaq y parvinrent enfin, il était très tard, et les autres étaient là depuis plusieurs heures. Gert, qui était plusieurs fois sorti guetter, les entendit approcher et vint les aider à dételer.

Ou plutôt : c'est lui qui détela.

Jakúnguaq était mort de fatigue, et tenta de donner un coup de main, mais Gert lui dit de rentrer. Martin se contenta de rester assis, regardant en silence devant lui. Jamais il ne se serait douté pouvoir persévérer si longtemps – mais jamais non plus il ne s'était trouvé dans une situation où il n'y avait pas d'alternative.

Lorsqu'ils entrèrent dans la cabane – où ils durent s'introduire en poussant – il découvrit qu'on ne pouvait s'y tenir que debout, mais cela lui était égal. Persuadé qu'il était qu'il dormirait dix secondes plus tard.

Mais il se révéla alors qu'il avait encore une fois surestimé son propre manque d'énergie. C'était totalement surprenant mais, après avoir mangé un morceau, bu un peu de thé chaud et été taquiné parce qu'il était arrivé le dernier – et après que des jeunes filles, dévoilant des gencives réjouies, eurent insinué que maintenant que Naja n'était pas là, on pourrait peut-être voir s'il avait encore la force de coucher avec elles ? – à quoi il avait répondu en riant : « Coucher ? Où ça ??? » la fatigue, sinon la douleur, se trouva comme balayée. Et quand Jinse sortit le magnétophone de son sac de traîneau, afin que la polka rhénane puisse résonner sur Igdløkavsak, il participa au *danseмик* – même si danser se réduisait ici à taper des pieds là où on se tenait ou à frapper des paumes les murs de la cabane.

Même dans les lieux les plus désertiques et abandonnés des dieux, des fleurs se pressent chaque printemps à travers la surface craquelée de sécheresse, se glissent entre les plus étroites fissures des rochers et signalent semence et vie aux endroits les plus improbables.

Il en est de même pour le sens de la fête des Groenlandais.

Ça, c'est de la vie qui veut vivre !

L'instituteur danois aspirait à lui toute cette volonté de vivre pour l'amasser dans son âme, lorsque Gert soudain lui cria :

– Professeur ! T'as besoin d'aller pisser !

Il avait certainement raison, Gert, pensa Martin, et, au prix d'un certain nombre de manœuvres, ils se placèrent dans une position qui leur permit de s'approcher de la porte. Ils l'entrebâillèrent et se glissèrent dehors.

Et ils pissèrent, bien sûr : ils étaient là pour ça.

Gert voulait savoir comment cela s'était passé avec Jakúnguaq, et il fut assez satisfait du compte rendu.

– Finalement, ce Pavia n'est pas mal du tout, murmura-t-il, et Martin lui donna raison.

Ils regardèrent autour d'eux le monde de conte de fées.

Si Martin avait voulu l'aventure, il l'avait eue !

Le ciel était tout étoilé et la pleine lune brillait au-dessus de la cabane perchée en haut du col. Alentour, dans la neige scintillante, étaient couchés les trois à quatre cents chiens qui avaient été attelés aux traîneaux. Le silence semblait d'autant plus intense que la petite cabane, au beau milieu, semblait sur le point d'éclater de vacarme et de joie. Elle résonnait de grands rires, de chants et de martèlements de pieds. Mais lorsqu'on était à l'extérieur, c'était comme si tout ce tohu-bohu venait de loin.

– Ç'a été dur ! confia Martin. Plus que je ne l'aurais cru !

– Oui, il faut avoir essayé, sourit Gert. Sinon on ne peut pas l'imaginer. Ce sera pire demain.

– Qu'est-ce que tu dis ? s'exclama Martin interloqué. Maintenant, il ne reste que la descente !

Gert secoua la tête.

– Ce n'est pas *que* la descente, pas en traîneau, répondit-il. Et demain tu

sentiras tous les muscles que tu as utilisés aujourd'hui.

– Merci bien. Je les sens déjà.

Ils rirent un peu, comme on doit le faire quand ce qu'on craint est de toute façon inévitable.

– Dire que c'est si difficile ! réfléchit Martin.

– Et imagine si tu ne t'étais pas entraîné !

– C'était du gamin que je voulais parler, précisa Martin. Au fond, ce devrait être une richesse d'avoir les pieds plantés dans deux cultures au lieu d'une seule, un avantage. Et pas quelque chose de destructif. Ce doit être possible !

– Certains y parviennent, dit Gert en se reboutonnant. Mais c'est difficile. J'en ai moi-même fait l'expérience... Hellerup, tu sais...

– Qu'est-ce que tu as fait pendant sept ans à Hellerup, Gert ? demanda Martin. Il avait souvent voulu lui poser la question mais cela n'avait jamais vraiment été le moment.

Gert promena son regard autour de lui dans ce royaume de l'aventure auquel il savait, sans l'ombre d'un doute, appartenir.

– J'étais à l'École Normale, répondit-il. Ces cinq dernières années. Une année en classe préparatoire – et puis les quatre normales.

– À l'École Normale ! s'exclama Martin. Tu es allé à l'École Normale ? À l'École Normale de Hellerup ?

Gert hocha la tête. Martin n'en croyait pas ses propres oreilles et en restait bouche bée.

– Tu as un diplôme d'enseignement ? demanda-t-il. Un diplôme d'enseignement danois ?

– Ils n'en avaient pas d'autre.

– Ah ! Martin dut faire un tour sur lui-même et se prit la tête entre les mains. C'en était trop.

– As-tu enseigné ? voulut-il savoir.

– Non : où aurais-je donc enseigné ?

– N'importe où ! Nom d'un chien ! tu as un diplôme d'instituteur danois !

– Oui, mais je ne suis pas un instituteur danois, répondit Gert en posant une main sur l'épaule de son ami.

– Mais c'est complètement dingue, explosa Martin. Il y a un instituteur diplômé et qualifié dans le hameau ! Pourquoi est-ce qu'il faut qu'on m'envoie ici pour être la risée de tous ?

– Parce que moi, je ne voulais pas être la risée de tous.

– Ça m'est fichtrement égal comment tu veux t'appeler, poursuivit Martin. Si tu n'es pas un instituteur danois, alors tu es un instituteur groenlandais !

– Oui, mais il n'y a pas d'école groenlandaise !

Gert lâcha l'épaule de Martin, fourra ses mains dans ses poches et regarda cette partie de son pays qui l'entourait – et qui ne faisait pas une mauvaise publicité pour le reste.

– Peut-être, dit-il, que j'aimerais bien un jour enseigner au Groenland... si je ne suis pas trop vieux à ce moment-là. Mais pas tant que l'école au

Groenland est danoise.

Tout effrayé, Martin lui rappela qu'il avait tout de même promis d'assurer quelques heures de cours l'année prochaine – cela faisait partie de leur plan commun.

C'était vrai, en effet, et Gert ne se défilait pas. C'était un peu une sonde.

– Ça commence à bouger un peu, alors peut-être que je veux bien... un peu.

– Mais il faut que tu essaies de faire changer ce qui, à ton avis, ne va pas ! dit Martin, qui n'avait pas encore vraiment digéré l'information.

Sur cela, Gert n'était pas en désaccord, mais jusqu'à ces dernières années il ne pensait pas avoir retrouvé l'équilibre nécessaire.

– Ce genre de choses, comme avec Jakúnguaq, dit-il en regardant la neige devant lui, je connais ça.

Il repoussa un peu de neige pour que la surface redevienne blanche.

Martin prit une grande inspiration.

– Mais c'est justement pour ça que tu dois faire quelque chose, plaيدا-t-il. Tu ne peux pas juste te tourner les pouces.

– Mais je fais quelque chose ! se défendit l'instituteur groenlandais.

– Quoi ?

– Je t'utilise, répondit-il comme la chose la plus naturelle du monde. Si tu réfléchis à tous les changements que tu as accomplis et vas accomplir encore dans cette école, et que tu y repenses bien, qui en a eu l'idée ?

Maintenant, Martin sentait monter la colère. Bon Dieu, ce n'était pas vrai, ça ! – c'était son propre engagement, son propre idéalisme, son propre...

Gert l'arrêta avant qu'il ne se soit trop excité.

– Je sais, dit-il. Je sais bien : tu es ce que l'on nous a envoyé de plus raisonnable jusqu'ici. C'est d'ailleurs pour ça que je me donne cette peine.

– TU te donnes cette peine !... commença l'instituteur.

– Chuut... – Gert reposa la main sur son épaule. – Je sais bien aussi que je ne te manipule pas, je sais bien que tu es quelqu'un qu'on ne manipule pas. Je ne fais que te pousser un peu, Martin ! C'est tout. Je te pousse, afin que tu fasses ce qu'au fond tu as envie de faire !

– ... me pousse ? Martin se trouvait un peu à court.

– Oui, pousse ! dit Gert en essayant de mettre de l'enthousiasme dans la conversation. Petit à petit ! C'est comme ça qu'on doit faire ici, sinon ça ne réussit pas. Nous sommes des gens tranquilles. Le Groenland n'a jamais été pour les révolutions : nous n'avons jamais pu ramasser assez de bois pour faire des barricades dans les rues. Et d'ailleurs nous n'avons pas non plus de rues, ce serait bigrement compliqué !

Martin rit – toujours incapable de digérer ce qu'il venait d'entendre.

C'est alors qu'il eut l'idée.

Le ciel était vraiment clair, mais ce fut comme un coup de tonnerre. Une idée fracassante.

– On échange ! dit-il.

– Quoi ? À présent, c'était Gert qui ne suivait pas.

– Oui, c’est ça qu’on va faire, hein ? On échange, Gert !

C’était comme cousu de fil blanc, puisque Martin non plus ne trouvait pas que l’école fonctionnait bien, ne trouvait pas que lui-même fonctionnait bien. Comme instituteur.

En tant qu’homme, il sentait que cela devenait chaque jour plus passionnant et vivre au Groenland prenait pour lui chaque jour plus de sens. La chasse et le mode de vie l’avaient fasciné, même s’il n’était qu’un amateur et ne serait jamais autre chose.

Il répéta avec ardeur sa proposition :

– Qu’est-ce que tu dis d’échanger, Gert ?

Gert hésita. C’était bon signe.

– Nous allons le faire en douceur, dit Martin. Sans rien dire à personne. L’école deviendra 100 % groenlandaise, dirigée par un Groenlandais diplômé. Ce n’est pas ce que tu voulais ?

– Il ne faut pas en faire une question de personnel, intervint Gert avec une légère irritation. Je ne suis pas raciste. C’est le système qui est danois, et qui n’a pas sa place ici. Il faut arriver à l’infléchir et ça, je ne suis pas capable de le faire. Tu es mieux placé.

– C’est vrai, dit Martin. Hein ? Les idiots et les papiers, c’est mon rayon. N’est-ce pas ce que tu as toujours dit ? Je m’en occupe – pour ça, je suis un génie. C’est de ça que je vivrai. Je veux conserver une partie de mon salaire car je suis trop mauvais chasseur pour pouvoir vivre de la chasse.

Gert réfléchissait, et n’avait pas encore dit non. Martin se voyait déjà investir toute sa vie à devenir un Groenlandais amateur, à maîtriser son existence, et à jouir de Naja. Jouir d’elle, tant que cela durerait.

– Tu me donnes un coup de main pour la chasse, je t’aide pour les papiers, j’épluche le courrier. Nous partageons les revenus ! Martin tendit la main pour que son enthousiasme soit scellé par le partage. Qu’en dis-tu ?

– Que nous allons avoir des engelures si nous ne rentrons pas maintenant.

Gert se retourna et alla vers la porte.

– Qu’en dis-tu ? Tu veux bien ?

Gert répondit, le dos tourné.

– Peut-être. On en parlera demain – *ímaqa*.

Martin le rejoignit pour l’aider à pousser la porte.

Il sentait comme une montée d’adrénaline – quelle idée ! Ensemble ils pouvaient entreprendre quelque chose de grand, quelque chose qui aurait une importance décisive. S’il avait pu commencer tout de suite, il l’aurait fait. Ils se frayèrent un passage à travers les groupes et Martin réussit à se ménager une petite place contre un mur.

Puis il y appuya la tête et choisit de perdre connaissance – parce que cela allait plus vite que de devoir s’endormir d’abord.

Chapitre 21

Lorsque Gert le secoua pour le réveiller, ses jambes le lâchèrent et il s'effondra par terre. Ce qu'il aurait fait plus tôt s'il avait su qu'il en avait.

Tout le monde rit – tous ceux qui étaient encore dans la cabane. En effet, la plupart étaient déjà dehors, en pleins préparatifs d'attelage.

Martin se remit péniblement sur pied et contribua ainsi à accroître la joie : ses membres ne voulaient pas lui obéir. Bambi sur la glace. Mais ils étaient bien là, pas de doute ! Tous présents, douloureusement !

– Aïe, nom de Dieu, cria-t-il dans le vide, en écho au monologue de Jakúnguaq la veille. On lui fourra une tasse dans la main, un biscuit sec dans l'autre et peu à peu il émergea. Comprit qu'il serait embarqué sous peu dans cette descente qui, selon Gert, était pire que la montée.

Il sortit pour savourer le paysage dans la lumière croissante car, ici, sur le versant sud, le soleil s'attardait plus longtemps que sur le versant nord, d'où ils venaient. Du sud, aussi, une petite brise commençait à se lever et la neige voletait à hauteur de chien.

On avait parlé de lui et Gert lui annonça la conclusion :

– Tu fais demi-tour, Martin. Ça n'ira pas.

Martin commença à protester :

– Faire demi-tour !!!

Non, il allait se débrouiller, mais Gert l'interrompit :

– Tu pourrais te débrouiller, ce n'est pas ça, dit-il. Mais tu n'y arriveras que si ça va lentement. Très lentement ! En gros, tu es obligé de marcher jusqu'en bas et si nous autres devons t'attendre, nous n'arriverons jamais à temps.

– Je vais me ressaisir, continua à batailler Martin. Et ce sera bouclé à toute allure.

– Non, ça ne le sera pas. – Gert était intraitable. – Tu ne peux descendre que si ça va lentement, sinon le traîneau finira en petit bois. Et ce sera plus difficile pour toi aujourd'hui parce que tes muscles se souviennent d'hier.

Ça, c'était indéniable ! Mais Martin lutta quand même pour sa fierté et souligna que c'était Gert lui-même qui l'avait convaincu de venir. C'était bien le moment de changer d'avis !

Gert hocha la tête. Il en était bien conscient mais d'abord, il n'avait pas cru que la montée serait un si gros problème pour son ami danois. Et deuxièmement, il soufflait un vent du sud qui pourrait bien forcer, et s'il fallait qu'ils mettent vingt ans à descendre parce qu'ils devaient attendre Martin, ils auraient de gros problèmes avec le froid qu'engendrerait le vent.

– Mais hier, vous n'avez pas attendu, objecta Martin.

– Non, répondit Gert. Mais hier ce n'était pas dangereux, seulement

difficile. Nous savions que, soit tu arriverais fatigué – ce qui s’est passé – soit les chiens arriveraient seuls. Et alors il suffisait qu’on aille te chercher sur la piste.

Martin jeta un coup d’œil autour de lui. Il voyait aux visages des autres que la décision avait été prise, mais il tenta sa chance une dernière fois.

– De toute façon, il faut que je descende, et si je descends sur le versant nord, je serai seul. Est-ce que c’est plus sûr ?

– Plus sûr pour nous, oui, confirma Gert, mais aussi pour toi. Le vent souffle du sud, c’est lui qui amène le froid, c’est le vent qui est dangereux, or au nord, c’est abrité. Quand tu es seul, le rythme a moins d’importance. Il suffit que tu mettes les chiens derrière le traîneau et que tu marches à l’abri des montagnes.

Mettre les chiens derrière le traîneau ? Cela, il ne l’avait jamais essayé. Mais Gert expliqua qu’il suffisait d’amener les traits à l’arrière, par-dessus le montant, puis de marcher derrière le traîneau, et devant les chiens, en les maintenant derrière soi avec le fouet.

– Tu pars en promenade ! dit-il en lui tapant sur l’épaule. Ça prend du temps, mais ce n’est pas dangereux. Ce soir, tu seras de retour chez Naja !

Puis il reçut un coup de coude dans les côtes et un sourire complice. Les autres avaient suivi la conversation. Ils comprirent le langage du corps et le mot : « Naja ».

A-iiiiih ! Les plaisanteries se mirent à fuser et Martin se résolut à ne pas casser la bonne ambiance puisque de toute façon c’était décidé. Il accepta les rigolades, hocha la tête et entreprit d’atteler.

– Tu prends Jakúnguaq sur ton traîneau, n’est-ce pas ? demanda-t-il à Gert.

Bien sûr, Gert y avait pensé. Le garçon devait évidemment venir avec eux, c’était de cela qu’il était question – et il n’avait aucune inquiétude à laisser Martin suivre le torrent jusqu’au fjord, où ensuite il avancerait tranquillement sur la surface plane.

Jakúnguaq avait écouté et se mit à parler à voix basse.

À Gert, parce que c’était son oncle.

En groenlandais, parce que c’était sa langue.

– Je voudrais rentrer avec Martin, dit-il les yeux baissés sur la neige.

Gert le regarda, surpris : le gamin parlait !

– Rentrer ? Et recommencer à te cacher ? Pas question ! Mets tes affaires sur mon traîneau !

Gert se mit en mouvement. Martin libéra le sac du garçon de son traîneau et le lui tendit. Évidemment, le garçon devait aller avec les autres, l’abcès avait crevé et il ne fallait pas que leurs efforts soient anéantis. Il suffisait maintenant qu’il soit plongé dans le foot et la fête, et il redeviendrait lui-même. Le Grand Psychologue, pensa Martin, en souriant à la pensée de ce Pavia qui n’était pas mal du tout, après tout.

Mais Jakúnguaq ne bougeait pas.

– Je reste, dit-il.

– Parfois il vaut mieux que d’autres décident à votre place, dit Gert d’un ton de regret en le prenant par les épaules pour l’entraîner avec lui. Mais à ce moment-là, Jakúnguaq le regarda pour la première fois.

– Naja ! dit-il. Naja a dit que je devais veiller sur son homme !

Gert regarda avec étonnement le petit gars à l’âme blessée. Puis il fixa ses yeux brillants.

– Oui, mais son homme peut très bien veiller sur lui-même, dit-il alors, toutefois sans pouvoir faire bouger le garçon.

– Et moi, j’ai hoché la tête, insista Jakúnguaq. J’ai hoché la tête et j’ai dit oui. Ne me fais pas mentir, Gert !

Martin l’écoutait, abasourdi, et vit Gert lâcher les épaules du garçon et lui rendre son sac. Puis se retourner vers lui.

– Vous avancez tout à fait normalement tant que vous êtes sur le haut plateau et, lorsque vous arrivez au bout, là où le lit du torrent commence à descendre abruptement, vous vous arrêtez et vous mettez les chiens derrière le traîneau. Et ils restent là jusqu’à ce que vous atteigniez la glace du fjord. D’accord ?

Martin hocha la tête.

– Parfait, dit Gert. Bon voyage !

Il s’approcha de Martin et ajouta :

– Ce dont nous avons parlé hier soir, professeur...

Martin hocha la tête. Gert s’était-il décidé ?

– Je veux bien en reparler.

Puis Gert se recula d’un pas et reprit :

– Il vaut mieux que vous partiez d’abord, sinon tu vas avoir du mal avec les chiens !

– Oui. – Martin regarda autour de lui, un peu désesparé : tout semblait être prêt. – Oui, bon voyage à vous aussi !

Jakúnguaq avait solidement agrippé le montant. Martin prit le fouet et fit partir les chiens.

– *iw-iw-iw*, cria-t-il d’une voix puissante. *qa ! iw-iw-iw !*

Il courut en demi-cercle autour des chiens pour qu’ils s’élancent dans la bonne direction et eut juste le temps de sauter sur le traîneau. Jakúnguaq courut encore un peu derrière, puis, au bout d’un moment, accéléra pour pouvoir atteindre le côté du traîneau et s’asseoir.

Martin se tourna vers lui.

– Merci ! dit-il.

Le garçon ne répondit pas.

La nuit n’avait pas été bonne à Nunaqarfik.

Naja se languissait de Martin et avait l’impression que quelque chose n’allait pas. Elle imaginait le pire et ne se doutait pas que son homme ne faisait que dormir debout contre un mur.

Mais soudain la porte s'ouvrit et Kristine entra. Doucement – si doucement que Naja ne s'en aperçut pas et fut donc encore plus effrayée lorsque soudain elle la découvrit. Cela engendra un rire nerveux, et Kristine s'assit sans y être invitée. Elle était bouleversée.

Naja sortit vite de son lit et alluma la lumière. Que se passait-il ?

Pavia avait disparu.

– Disparu ? demanda Naja. Est-ce qu'il n'est pas tout simplement quelque part en train de... Est-ce qu'il n'est pas en visite ?

Kristine secoua la tête. Pourtant ça allait mieux ces derniers temps : il buvait moins. Mais lorsque tout s'était mis à tourner autour du grand voyage en traîneau et que tout le monde y allait, même l'instituteur danois, Pavia s'était senti à l'écart dans son propre hameau. Il avait senti qu'il n'était rien.

– Mais c'est lui-même qui a proposé que Jakúnguaq parte avec Martin ! répliqua Naja. Et on l'a beaucoup félicité. Martin aussi.

– Oui, mais... – ce n'était pas facile pour Kristine et elle n'y serait jamais arrivée si Naja n'avait été seule. – Mais c'était la préparation aux confirmations et le catéchiste avait donc dû remplir quelques papiers, qui se trouvaient sur le bureau de l'école... et puis... le soir avant le départ... il avait par mégarde feuilleté...

Naja ne comprenait toujours pas où elle voulait en venir.

– Et si je préparais une tasse de café ? demanda-t-elle en commençant malgré l'absence de réponse.

– Alors Pavia a trouvé le dossier avec toutes les lettres de Martin.

Kristine baissa les yeux.

– Oui ?

Naja alluma le feu et posa la casserole. Elle ne comprenait pas, qu'y avait-il avec les lettres de Martin ?

– Celles adressées à l'inspecteur d'Umanaq, celles au directeur de l'école, au Ministère à Copenhague, continuait Kristine presque honteuse. Et aussi une lettre personnelle au médecin de l'hôpital.

Ce n'étaient pas les lettres de Martin, c'étaient celles de l'école, alors pourquoi Pavia avait-il honte de les avoir lues ?

– Je suis sûre que Martin n'y verrait aucun inconvénient, assura Naja, mais Kristine voulait terminer et en finir.

Les lettres parlaient de Pavia. De ses abus d'alcool, de ses absences, de ce que cela signifiait pour l'école. Et Pavia était resté là, de plus en plus atterré, dans le petit bureau, à lire ces pages qui le concernaient. Lettre après lettre, Martin priait et suppliait qu'on l'aide – et il avait vu déroulé tout ce qu'il avait refoulé jusqu'à présent. Comme lorsqu'on passe un film en arrière et qu'on en montre les pires passages.

Pavia lisait et ne pouvait donner tort à l'instituteur danois. Il lisait sa propre histoire, et cela ne lui plaisait pas. Ça n'allait pas, il le voyait bien.

Il fallait en finir.

Lorsqu'il était rentré, Kristine et Jakúnguaq étaient déjà allés se coucher.

Le garçon devait se lever tôt et être en forme pour le lendemain, et tous deux dormaient. Kristine n'avait donc découvert que le lendemain que ça n'allait pas.

Mais pas du tout.

En général, les soûleries de Pavia étaient plutôt pacifiques. C'était dans le fond un homme affable. Il n'y avait en lui rien de laid ni de coincé qui cherchait à sortir dès que le vernis craquelait. Mais soudain tout se déversa en grandes vagues d'accusations furieuses, de pitoyable compassion pour lui-même et de haine de soi.

Heureusement Gert était venu chercher le garçon, et Kristine s'était ainsi retrouvée seule, à essayer de calmer son mari, jusqu'à ce qu'il s'endorme sur le divan.

Elle était allée se coucher dans la petite chambre sous le toit, avait lu un livre pour se changer les idées, puis s'était endormie. Lorsqu'elle s'était réveillée à la fin de la soirée et était descendue chercher son mari, celui-ci avait disparu et elle n'avait pu le trouver nulle part.

Ce n'était pas bon signe, Naja le voyait bien.

– Mais il a dû aller en visite chez quelqu'un, Kristine, dit-elle. C'est un petit hameau, on ne disparaît pas comme ça.

– Il est parti *qivigtoq* ! réussit à dire Kristine, et Naja la regarda, bouleversée.

Parti *qivigtoq* ? Se sentir un fardeau pour la société au point de ne plus pouvoir conserver ou rétablir sa dignité qu'en partant dans la montagne pour attendre la mort et devenir un esprit, *qivigtoq* ? Pavia aurait-il fait cela ?

– Personne ne le fait plus, dit-elle. C'était autrefois, ça.

– Pavia est un homme d'autrefois, répondit Kristine. Il connaît bien les vieux mythes et les légendes, et se sent attiré par tout ça ! C'est pour lui comme une issue. Je ne le reverrai plus jamais. Il est parti *qivigtoq* et c'est son droit !

Naja éprouvait une drôle d'impression à essayer de consoler cette malheureuse vieille femme qui aurait pu être sa mère – oui, presque sa grand-mère. Mais d'une part on ne s'attache pas à ce genre de détail quand on est face au désespoir ou à l'angoisse, d'autre part Naja avait senti son statut dans le hameau se modifier depuis qu'elle avait emménagé chez Martin et que tout le monde comprenait que leur relation était aussi stable que peut l'être ce type de rapport. En tant que fille de chasseur ordinaire, personne ne lui demandait son opinion sur quoi que ce soit, mais maintenant, on attendait d'elle qu'elle prenne des responsabilités et ait de la ressource pour les problèmes des autres.

C'était bizarre, en somme, puisque ce n'était – dans un sens – qu'un hasard. Mais il en est sans doute ainsi pour tout – et heureusement un être humain peut grandir.

– Mais tu n'as pas encore fait le tour de toutes les maisons, Kristine, la consola-t-elle. Il est quelque part, fais-moi confiance !

Kristine leva son regard vers elle.

– Sa moto a disparu, dit-elle.

C’était tout bonnement impossible !

Martin jurait et transpirait, mais tout allait de travers. Ils en étaient arrivés à la descente, avaient arrêté le traîneau à temps et essayaient de se préparer.

– Mettre les chiens derrière le traîneau ! haletait-il, plein de rage. Une promenade !

Il ne put s’empêcher de le hurler carrément lorsqu’il eut réussi à ranger la moitié des chiens derrière lui, tandis que les autres cherchaient à avancer, de sorte que le traîneau se coucha sur le côté et qu’ils furent entraînés vers le début de la pente sans pouvoir opposer de résistance.

– Une promenade ! Ha !

Cela n’allait pas, tout était un grand chaos incontrôlable. C’est alors que Jakúnguaq résolut le problème. En partie, bien sûr.

Dans son sac de traîneau, Martin avait à tout hasard glissé un jeu supplémentaire de traits. Certains seraient mordus par les chiens, d’autres usés, et Martin avait voulu avoir une marge de sécurité. Le garçon doubla tous les traits et les enroula rapidement autour de l’avant des patins. Un ralentisseur, donc, comprit Martin. La corde rugueuse agirait comme un frein sur les patins lisses.

Puis ils abandonnèrent l’idée d’aller doucement, ramenèrent tous les chiens à l’avant, où ils avaient l’habitude d’être – et s’élancèrent.

En plus du frein improvisé, tous deux se tenaient derrière le traîneau, le retenant de toutes leurs forces, freinant des pieds contre la neige et la glace tout en dévalant le torrent gelé. Martin redoutait que les semelles de ses *kamiks* ne soient brusquement arrachées mais il n’y pouvait rien. Ils ne pouvaient ni diriger les chiens ni laisser tomber – il s’agissait seulement de s’accrocher et de freiner. Freiner, freiner, freiner ! C’était l’essentiel.

Les chiens entendaient et sentaient le gros traîneau derrière eux. Ils couraient le plus vite possible, emportés par la peur d’être écrasés et broyés par la lourde charge.

Il n’y avait pas de temps pour penser, seulement pour lutter côte à côte, mais soudain Martin entendit Jakúnguaq éclater de rire.

La vitesse avait réveillé la joie du garçon, il riait du chatouillement dans son ventre, de l’excitation et du soulagement de ce qu’enfin il y eût un danger que l’aventure tourne mal.

– Promenade !!! criait-il, riant à gorge déployée dans l’étroit ravin où le torrent s’était creusé son lit, et, des deux côtés, les parois répondaient : « ade... ade... ade ! »

– Gert... ert... ert.. est un idiot... ot... ot ! et il riait, riait, riait en chœur avec ceux qui lui répondaient depuis chaque versant. Ils dégringolaient les rochers et les pierres, se blessaient, s’évertuaient à éviter les plus gros. Un des chiens se trouva incapable de suivre et ils durent le libérer et l’abandonner.

Soit il les suivrait en boitillant, soit il ne le ferait pas.

Combien de temps dura la descente, Martin l'ignorait : il avait cette étrange sensation d'un temps dédoublé, l'impression que tout s'était terminé en une seconde, et que cela avait duré une éternité.

Ils atteignirent la glace du fjord et les chiens et eux-mêmes retrouvèrent suffisamment de calme pour pouvoir s'arrêter. Ensemble ils entamèrent les réparations nécessaires sur les traits, les harnais et le traîneau, et de nouveau Martin bénit le plus important des moyens de secours qui existe au monde : la ficelle !

Sans ficelle on est perdu ! Mais si l'on a veillé à s'en munir, on peut tout réparer – les attaches, les bouts de bois cassés, même ses propres vêtements – tout peut être remis en état de marche, pourvu qu'on ait de la ficelle.

Quand ils eurent terminé, ils s'assirent un moment sur le traîneau. Ils s'en étaient sortis, il ne restait plus que quelques heures de trajet totalement sans surprise sur la glace du fjord. Puis ils seraient arrivés à la maison. Et Martin savait qu'il n'échangerait qu'une très rapide étreinte avec sa bienaimée, puis il irait dormir quarante-huit heures d'affilée. Rien d'autre ! Être couché dans son lit, sans bouger – il n'y avait pas un seul muscle de son corps qui ne fût surmené.

Ce n'était cependant pas tout à fait vrai, mais il ne pensait pas à ça à ce moment-là.

– Merci, Jakúnguaq ! dit-il. Tu avais raison ! Et Naja aussi ! Merci ! Je ne me serais jamais débrouillé sans toi.

Le garçon ne leva pas le regard vers lui. La joie qui lui avait échappé durant la descente était consumée, et il était assis, le regard fixé devant lui, tandis que les larmes commençaient à couler de ses yeux.

Martin lui laissa le temps. Ne le pressa pas, ne dit rien de plus, le laissa simplement en paix.

Son visage était tout mouillé à présent mais les larmes continuaient à se répandre.

– Je voudrais... dit-il d'une voix si ténue que Martin dut se pencher en avant pour comprendre ce qu'il disait. Je voudrais bien voir ma mère...

– Bien sûr, dit Martin. Ce sera la première chose. Dès que les chiens et moi nous pourrons bouger, nous irons à Umánaq voir ta mère. Elle va bien, je le sais !

– Je voudrais... répéta le garçon, je voudrais bien... voir ma mère.

– Après-demain, promet Martin. Il ne pouvait imaginer en être capable avant. Ça ira ?

– Oui, dit le gamin en hochant la tête.

Il resta assis au milieu du traîneau, Martin passa derrière et fit démarrer les chiens qui partirent tranquillement au petit trot. Martin n'avait pas la force de les presser et il remonta en claudiquant à sa place.

Il éprouvait un soulagement indescriptible – quelque chose avait lâché, le garçon s'était mis à parler – mais aussi une rage peu honorable à l'idée

d'avoir promis d'aller en ville dans deux jours.

Derrière lui, Jakúnguaq s'étendit, secoué de gros sanglots. Martin se retourna, posa quelques peaux sur lui et le garçon le laissa faire, tandis que ses sanglots augmentaient en même temps que ses gémissements, se transformaient en cris – des cris de détresse qui n'étaient interrompus que lorsque ses poumons n'en pouvaient plus et devaient par saccades aspirer de nouveau de l'air.

Le trajet de retour dura plus de trois heures – et les sanglots aussi.

On avait retrouvé Pavia.

Et lorsque le traîneau de Martin arriva mollement dans le hameau, racla contre les amas de glace du port et fut tiré vers la maison avec les chiens à bout de force, c'est une Naja choquée qui vint les accueillir. Elle vit leur état et celui du traîneau, se laissa raconter un peu de leur aventure et devina le reste. Elle étreignit Jakúnguaq et le mit au lit où il put continuer à pleurer. Puis elle s'occupa de Martin qui était paralysé d'épuisement.

Pavia était maintenant chez la sage-femme, Birgitte. On ne l'avait retrouvé qu'au matin. Toute la nuit, Kristine et Naja avaient erré, munies de lanternes à la recherche d'empreintes de roues de moto. Celles-ci les menaient à la glace – évidemment – puis disparaissaient sous les nombreuses traces de traîneaux. Tout était trop lisse – il y avait trop peu de neige. Ce n'est que tôt le matin qu'elles avaient pu envoyer les enfants en reconnaissance.

Il était étrange que personne n'eût entendu Pavia démarrer le moteur, mais peut-être avait-il poussé la moto pendant un bon bout de temps pour ne pas être entendu. Elles supposèrent en tout cas que mieux valait chercher de l'autre côté de l'île. Ce qui fut fait : les enfants et ceux des adultes qui étaient restés au hameau se déployèrent en un large éventail, et ils le trouvèrent.

Enfin... ils découvrirent d'abord les traces de la moto sans empreintes de pas à côté. Pavia avait donc dû réussir à faire démarrer l'engin et à rouler sur une distance étonnamment longue avant que cela ne tourne mal. Puis ils étaient arrivés à la moto renversée, et à Pavia, qui était inconscient. D'abord ils le crurent mort, mais lorsqu'ils posèrent la joue contre sa bouche et les doigts sur la carotide, ils sentirent la vie.

Ils avaient été assez avisés pour emmener un traîneau, sans chiens bien sûr – mais ainsi, une fois qu'ils l'eurent dégagé de sous la lourde machine, ils purent l'allonger et le pousser en courant jusqu'au hameau et la maison de la sage-femme.

Pavia était tombé exactement comme la première fois : sur la même jambe, le même pied.

– Il n'est pas parti *qivigtoq* ! dit Naja. Il devait être soûl, et il a voulu montrer de quoi il était capable. Qu'il valait quelque chose.

– Oh, mon Dieu ! Il a lu mes lettres !

Martin avait du mal à digérer tout ça.

– Cette foutue moto ! s'exclama-t-il alors. Maintenant on la laisse sur la

glace jusqu'à ce que ça fonde, et nous n'aurons plus de malheurs.

C'était trop tard, les enfants y étaient retournés et l'avaient ramenée, embarquée sur le traîneau puis poussée jusqu'au hameau, mais ils avaient dû renoncer à la faire passer par-dessus les amas de glace. Elle était donc restée au milieu du port.

– Va-t-il survivre ? demanda-t-il.

– Je ne sais pas, répondit Naja. Peut-être pas. Il est resté une nuit sur la glace... Je ne le crois pas. Il a des engelures partout, surtout la jambe... mais aussi...

Elle s'arrêta. Impuissante. Elle non plus ne pouvait tout supporter : Pavia en train de mourir, un garçon pleurant toutes les larmes de son corps dans leur lit, et son homme qui semblait avoir renoncé à tout. Il était vidé, de forces, de tout.

Naja se ressaisit et dit ce qui lui semblait le plus important :

– Ces lettres, ça n'a rien provoqué, Martin ! déclara-t-elle d'un ton persuasif. C'est grave, mais c'est exactement comme d'habitude : Pavia était soûl et voulait fanfaronner. Rien de plus ! Seulement ça ! Pas *qivigtoq* !

Martin hocha lentement la tête – et Kristine entra. Elle venait de chez la sage-femme et avait perdu tout espoir.

– Il va mourir, dit-elle. Je ne sais pas pourquoi je suis venue. Maintenant je retourne auprès de Pavia.

Et elle s'assit.

Dans la maison de la sage-femme, Birgitte luttait mais se savait impuissante. Il fallait transporter le blessé à l'hôpital d'Umanaq si on voulait qu'il ait une chance. Seulement le hameau était vidé de ses chiens : il ne restait que le rebut. Les meilleurs étaient finalement ceux de Martin, mais ils ne supporteraient pas un autre voyage – et de toute façon, un trajet de trois, quatre, peut-être même cinq ou six heures était impossible. Pavia ne supporterait pas le froid aussi longtemps. La seule chance restait le scooter des neiges de l'hôpital, mais le gérant tentait de télégraphier depuis le matin et il y avait comme d'habitude du cafouillage. Il n'avait pas encore réussi : la liaison était morte. Ce qui était souvent le cas, et on prenait ça avec calme et naturel, mais là c'était une catastrophe.

Si Pavia devait avoir une chance de survivre, il fallait l'expédier à Umanaq au plus vite – et on ne le pouvait pas.

Ergo...

– Umanaq, pensa Martin avec amertume. Petit à petit, il ne s'agit plus que de ça ici ! Ils se soûlent, l'enfer éclate, et pour finir tout tourne sans cesse autour du moyen de transporter des alcooliques à Umanaq ! Pourquoi diable ne construisent-ils pas ici une annexe de ce foutu hôpital ou ne déplacent-ils pas tout le hameau là-bas !

La maison était silencieuse. Naja et Kristine se taisaient – Martin n'entendait que les sanglots étouffés du garçon et sa propre respiration.

Ça ne va pas ! poursuivait-il en pensée. Tout se termine toujours dans les

gémissements. Comme j'ai été naïf ! Comme j'ai été candide ! Amateur !

Naja se pencha vers lui, et il sentit sa tête contre son cou et son épaule.

– Martin ! chuchota-t-elle. Tu dois faire quelque chose ! Il n'y a que toi qui puisses trouver quoi !

Sa confiance fut comme un élanement dans son corps, comme une douleur, parce qu'il ne pouvait y répondre que par son impuissance.

– Je crois que j'en ai assez fait, répondit-il. J'ai déjà écrit ces lettres...

– Ce n'était pas à cause de ça, Martin, dit-elle. Ce n'était pas *qivigtoq* !

Il regarda Kristine – il avait honte.

Puis elle vint !

L'idée.

Dont il ne put jamais retracer l'origine. Parfois les pensées rôdent dans l'obscurité jusqu'à ce que tout à coup elles jaillissent.

Il se leva d'un bond et elles le regardèrent.

– J'ai un permis ! s'exclama-t-il. Un permis moto ! Je suis le seul qui puisse la conduire ! Personne d'autre ne le peut !

Il n'oubliait pas sa fatigue, mais il pourrait la surmonter. En tout cas pour un temps.

Ils allèrent chercher la sage-femme, le traîneau, les peaux, Pavia et encore des peaux. Martin passa d'autres vêtements – tout ce qu'il put enfiler – couche après couche. Et pendant que les autres s'occupaient du traîneau et de Pavia, il monta, les jambes raides, jusqu'à l'école, tel un bonhomme Michelin. Il savait trouver dans son bureau un grand bonnet en fourrure particulièrement ridicule. Un de ses prédécesseurs l'y avait laissé et, en temps normal, Martin ne se serait montré nulle part coiffé de ce stupide chapeau, taille XXXL, même si on l'avait payé. Mais à présent c'était peut-être justement cet objet qui éviterait à ses oreilles de partir en capilotade.

Le bonnet était bien là où il s'en souvenait – au-dessus du placard de la cartothèque – et il était vraiment laid. Il s'en coiffa et, sur le point de sortir, jeta par simple routine un coup d'œil sur le bureau. Un bout de papier était posé au beau milieu – un bout de papier qu'il n'y avait pas laissé. Il s'arrêta et regarda. Il connaissait l'écriture, celle du tableau noir après les cours de Pavia, et, sur la feuille, il n'y avait que trois mots :

Gert

être

instituteur !

C'était un testament.

Martin ferma les yeux et ne pensa qu'une seule chose : *qivigtoq* !

Puis il se hâta de sortir et marcha aussi vite que possible, à pas douloureux, jusqu'au port.

La moto fut relevée – il y avait le plein d'essence – attelée au traîneau, et Martin dut se faire aider pour grimper en selle. Parce que ses muscles n'en

pouvaient plus et parce qu'il avait tant de couches de vêtements sur lui.

Kristine et Birgitte avaient glissé des bouillottes sous les peaux qu'on avait attachées autour de Pavia. C'était ce qu'elles pouvaient faire de mieux.

Ce fut un enfer que de démarrer le moteur. Martin dut se faire assister pour actionner encore et encore le kick mais à la fin le moteur vrombit.

Seule Naja était assez près pour entendre ce que Martin disait derrière la grande écharpe de laine qu'il avait enroulée autour de son visage, pour protéger sa peau contre le gel qui mordrait férocement dès qu'il serait en mouvement et ne pourrait plus lâcher le guidon :

– Soit je suis arrivé dans une demi-heure, soit je n'arriverai pas, dit-il. Dis au gérant de continuer à télégraphier !

– Toi aussi tu peux tomber, Martin. La glace est glissante ! cria-t-elle à travers le vacarme du moteur. Et si tu tombes, tu ne pourras jamais relever la moto ! Pas tout seul !

– Non ! cria-t-il. Mais je suis le seul ici à avoir une chance qu'elle ne se renverse pas !

Puis il essaya la poignée des gaz et tous, sauf Naja, se reculèrent.

– Qu'il continue à télégraphier ! cria Martin.

Puis il partit.

Prudemment, à travers le port, avec Pavia totalement recouvert de peaux sur le traîneau derrière lui. Puis il vira en une longue, longue courbe vers la gauche, et ce n'est que lorsque Umánaq se trouva droit devant, qu'il accéléra, et se tint totalement immobile sur la BSA Lightning 650 cm³ bleue.

Tous restèrent à les regarder s'éloigner tant qu'il y eut quelque chose à voir. Kristine passa un bras autour des épaules de Naja sans modifier la direction de son regard, et ensemble elles virent leurs hommes disparaître.

Peut-être pour la dernière fois.

Chapitre 22

Monsieur Gudmandsen n'appréciait nullement la situation. En temps normal, c'était lui qui était assis derrière le bureau et les autres qui se rangeaient en fonction de sa position. Mais cela ne marchait pas dans le cabinet du médecin de district, à l'hôpital d'Umanaq, car là c'était la place de Jørgen Andersen – et celui-ci l'occupait pleinement.

L'inspecteur de l'Éducation nationale regrettait le Ministère et Hauser Plads. Il était debout près de la fenêtre, d'où l'on découvrait le port et le fjord. On pouvait se tenir là bien au chaud derrière la vitre protectrice et voir jusqu'aux immenses montagnes de Nûgssuaq, et, au premier plan, les traîneaux qui entraient et sortaient du port. Une vue qui n'avait pas sa pareille dans le monde entier.

– Que c'est dommage ! pensa Gudmandsen en secouant lentement la tête et en considérant le triste panorama. Quel déprimant gâchis de possibilités !

La fenêtre donnait au sud, et il imaginait combien quelque chose comme des plants de tomates, par exemple, eussent pu pousser ici dans des conditions idéales, même à cette latitude. C'était justement là qu'était le défi ! Mais personne ne l'avait relevé – le rebord de fenêtre était nu et stérile. Du gâchis !

Puis il se retourna vers son hôte. La visite s'était mal passée, le médecin ne s'était pas montré coopérant – au contraire, même. Il s'était montré insolent.

Gudmandsen était alors allé chercher l'inspecteur d'école d'Umanaq – cet homme aimable qui supportait très mal d'être impliqué dans de pareils conflits. Ce dernier avait tenté de murmurer qu'il avait des cours, des réunions, qu'il devait...

– Vous restez ! avait dit Gudmandsen et l'inspecteur d'école était maintenant assis près de la porte, ses papiers dans les mains et se sentant vraiment mal.

– C'est quoi, cette putain d'histoire ? s'exclama le médecin. Un fonctionnaire du Ministère débarque ici, en avion et en hélicoptère, pour me faire déclarer irresponsable un instituteur ! Mais crénom de nom, c'est ce que j'ai entendu de plus farfelu de ma vie !

Monsieur Gudmandsen se maîtrisa.

– En premier lieu, dit-il, ceci n'est qu'une étape de mon voyage d'inspection annuel sur la côte...

– La belle affaire ! Ça fait au moins cinq ou six ans que je ne vous ai pas vu ici ! répliqua le médecin.

– Je ne peux pas à chaque fois me rendre dans toutes les villes, et il est rare que j'aie le temps de pousser si loin au nord, c'est vrai. Mais j'essaie quand même. Et deuxièmement, ne venez pas prétendre qu'il y a des manigances

dans cette histoire. Je vous ai envoyé pas mal de lettres !

– Oui, répondit Jørgen Andersen avec lassitude. Et j’ai déjà répondu par deux fois, et le fait que vous trouvez bon de dépenser l’argent des contribuables pour venir en avion vous répéter ne modifiera en rien la situation !

– Je ne viens pas me répéter ! répliqua Gudmandsen très vite. Je viens apporter des documents !

Il agita une main vers l’inspecteur scolaire qui se leva et tendit des photocopies au médecin, lequel les prit de mauvaise grâce.

Il parcourut rapidement les feuillets, et leva les yeux.

– Qu’est-ce que c’est encore que ce bordel ?

Gudmandsen hocha la tête avec satisfaction vers l’inspecteur d’école qui reprit les papiers des mains du médecin.

– N’est-ce pas ? Aucune personne normale n’écrit ce genre de choses.

– Non, c’est vrai, répondit le médecin, le regard rivé sur le sémillant fonctionnaire. Mais il y a des masses de gens normaux qui écrivent des choses normales et les envoient par télégramme. Et quand ça arrive, ça ressemble à ça ! Vous le savez parfaitement !

Sans détourner le regard, il poursuivit.

– L’homme en question n’est absolument pas maboule – vous le savez et je le sais. Pourquoi est-ce que vous ne me dites pas ce qui se passe vraiment ?

Gudmandsen baissa les yeux, prit une chaise près de la porte et s’installa devant le bureau, face au médecin. Il ne supportait pas de ne pas avoir un point d’appui fixe.

– Ce qui se passe, Jørgen, dit-il d’un air pénétré, c’est qu’il travaille contre toute la ligne fixée pour le système scolaire groenlandais. Nous pouvons certes vivre avec des désaccords – même un Ministère est fondé sur la démocratie. Toute critique est la bienvenue, nous en redemandons même. Mais pas de la part d’un débutant ! Qui malgré – ou justement en raison de – son manque d’expérience, est dangereux !

– Martin, dangereux ? s’étonna le médecin en souriant. Dangereux ? Évidemment je ne l’ai pas personnellement vu sur un traîneau, où c’est peut-être être le cas.

Gudmandsen ignora la réplique et poursuivit. Les positions de l’instituteur pouvaient être contagieuses parce qu’elles étaient simples et dans un premier temps gratuites. Pour celui qui ignorait tout sur tout, ses points de vue pouvaient sembler justes et équitables, mais c’était tout bonnement du populisme, ils pouvaient risquer de bloquer toute l’évolution du Groenland si on les laissait se répandre.

– L’Éducation nationale ne s’entend pas avec cet homme, conclut-il. Et, ce que vous savez sûrement, cet homme ne s’entend pas avec l’Éducation nationale. Ce que je vous demande, c’est simplement une aide pour un divorce à l’amiable.

Jørgen Andersen se contenta de le regarder – le visage inexpressif. On était

loin de l'homme jovial aux histoires drôles.

– Jamais je n'ai rien entendu de semblable ! laissa-t-il finalement tomber.

– C'est parce qu'il n'y a jamais eu de cas de cette sorte ! Le système scolaire groenlandais a toujours été porté par la joie, l'optimisme, le progrès. Cet homme veut tout arrêter !

– Vous ne savez absolument pas de qui vous parlez ! répondit le médecin qui contenait toujours sa colère. Martin est très apprécié dans le hameau. Les gens sentent qu'il les aime.

– Et pourtant, répondit Gudmandsen avec un léger sourire, et pourtant cet homme très apprécié écrit lettre sur lettre à mon inspecteur d'école, au directeur d'école, à moi-même, à n'importe qui. Des lettres où il ne fait que renvoyer toute la faute sur le dos de son collègue groenlandais.

L'inspecteur scolaire commença à sortir des papiers mais Gudmandsen l'arrêta d'un geste de la main.

– Il le salit, page après page, exige que nous intervenions, demande en somme que nous le congédions. Oui, je comprends qu'il soit... apprécié !!!

– Cet homme est alcoolique, soupira le médecin.

– Ah, ah ! s'exclama l'inspecteur général. En plus !

– Pas lui ! Pavia, nom de Dieu !

Maintenant le médecin perdait patience. Il se leva pour mettre un terme cette conversation stupide.

– Si vous voulez le licencier, licenciez-le ! hurla-t-il. Mais faites-le vous-même ! Que vous le viriez pour incompétence, pour insolence ou parce qu'il porte des chaussettes trouées, à vous de voir ! Moi, je m'en fiche et je crois que Martin aussi. Mais n'utilisez pas les services de santé pour faire votre sale boulot !

Il tourna le dos à Gudmandsen et s'apprêtait à quitter la pièce quand il remarqua l'inspecteur d'école qui se tortillait sur sa chaise en souhaitant que celle-ci fût vide.

– Alors, inspecteur ! dit Jørgen. Ça marche l'accordéon ?

L'inspecteur d'école ne savait comment prendre cette question et bafouilla en réponse :

– Oui, çaaa... oui... merci, ça va...

– Fermez-la, Sigurdsen ! coupa son chef avec irritation.

– Qu'est-ce que c'est que ça ? s'exclama le médecin en regardant par la porte ouverte. Une collecte de vêtements ?

Tous trois regardèrent la porte par laquelle Martin entraient lentement. Personne ne put deviner que c'était lui avant qu'il eût ôté son bonnet de fourrure et l'écharpe qui couvrait son visage. Et même alors ce fut difficile, car les engelures avaient mordu sa peau.

– Martin ! cria Jørgen en se précipitant vers lui.

Une lueur se fit chez l'inspecteur général :

– Willumsen ! s'exclama-t-il. Qu'est-ce que vous fichez là ?

– Je croyais que tu devais jouer au football. Comment es-tu arrivé là ?

demanda Jørgen.

– Moto. – Martin pouvait à peine remuer les lèvres. – Elle s’est renversée dans le port... ils amènent Pavia. Va l’aider.

– Du football ! dit Gudmandsen. De la moto ! Sacrement irresponsable, quand même !

Il s’arrêta, effrayé, quand Martin enleva ses lunettes. Un peu de peau rendue insensible partait avec.

– Mais doux Seigneur ! frémit-il. Votre peau se décolle quand vous retirez vos lunettes !

Jørgen Andersen tourna la tête et lança d’un ton sarcastique :

– Oui, c’est parce qu’il fait très froid.

Martin le prit par le bras et lui dit :

– Pavia est en train de mourir... ou alors il est déjà mort. S’il te plaît...

Le médecin était déjà parti et Martin se retrouva seul avec ses deux supérieurs.

Gudmandsen se leva et alla s’approprier le fauteuil de bureau.

– Soyez gentil de remettre ces lunettes, Willumsen. Ça me donne un peu la nausée.

Martin ne le pouvait pas. Il était obligé d’attendre que les lunettes soient à température et que la buée soit partie.

– Asseyez-vous, je vous en prie, dit l’inspecteur général en détournant la tête – vers la fenêtre si tristement vide qu’on n’y voyait que le Groenland.

– Vous n’êtes plus le même homme, monsieur Willumsen, commença-t-il. Vous avez changé. Vous n’êtes plus cette personne avec qui j’ai eu une conversation intelligente et raisonnable au Ministère de Hauser Plads.

– Oui, mais en ce temps-là, je ne savais rien de tout ceci, répondit Martin doucement.

Gudmandsen frappa d’une main le bureau.

– Non, mais moi, oui, monsieur Willumsen ! s’écria-t-il avec ardeur. Et j’ai partagé mon savoir avec vous !

Puis il se calma et essaya de parler raison. Il n’était pas venu jusqu’ici pour faire valoir des opinions tranchées et défendre des points de vue carrés. Le temps était à la compréhension et il n’était nullement étranger à l’idée que chacun pouvait opérer des rapprochements. Le Ministère acceptait volontiers de faire quelques pas en direction de l’instituteur.

Martin se contentait d’être assis sur sa chaise. Il n’était plus qu’un immense épuisement, et la seule chose qui bougeait en lui, c’était la sueur qui commençait à couler sous ses nombreuses couches de vêtements. Il n’en fit aucun cas et les autres pas davantage – Gudmandsen n’avait jamais été un grand observateur de ses semblables.

L’inspecteur scolaire s’aperçut cependant que ça n’allait pas du tout et demanda si Martin ne voulait pas venir chez lui prendre un bain et manger un morceau avant de poursuivre la conversation ?

Martin n’eut pas le temps de répondre.

– Bien sûr, Sigurdson ! dit aimablement Gudmandsen. C'est gentil de votre part, mais je crois que toutes les parties ont intérêt à mettre quelques petites choses au clair auparavant, n'est-ce pas ? Puis nous irons plus contents prendre un bain.

Il leur sourit à tous les deux, et poursuivit sa mission de paix.

Certes, il n'avait pas échappé à l'attention du Ministère qu'il y avait eu un certain nombre d'échanges télégraphiques concernant le catéchiste groenlandais Pavia Olsen. Il y était question d'abus d'alcool, et l'on pouvait sans doute dès à présent conclure que ceci était inconciliable avec le maintien dudit Pavia Olsen au sein de l'Éducation nationale. On regrettait du côté du Ministère que la réaction n'ait lieu que maintenant, mais les conditions particulières groenlandaises avaient posé quelques problèmes.

– Bref, conclut l'inspecteur général, le Ministère veut bien montrer sa compréhension. Et vous pouvez compter sur le fait que le dénommé Pavia Olsen, à partir du jour d'aujourd'hui, est considéré comme suspendu de ses fonctions, après quoi suivra très bientôt son licenciement définitif.

En contrepartie il espérait que l'instituteur se montrerait tout aussi souple et compréhensif lorsqu'il s'agirait de discuter du matériel d'enseignement.

Il ne le sait pas, pensa Martin. Il n'a pas compris que Pavia est couché à l'étage en dessous et qu'il ne vit peut-être plus. Il ne sait rien du tout... sur rien !

Puis il murmura que cette histoire de Pavia devait être une erreur. Un des habituels malentendus dus aux télégrammes... Martin ne comprenait pas du tout de quoi il parlait.

Gudmandsen fronça les sourcils et regarda son inspecteur d'école qui commença à feuilleter ses papiers.

– Vous avez écrit des lettres... commença-t-il.

– Tout cela est un malentendu, dit l'instituteur épuisé. Pavia n'a aucun problème avec l'alcool. Il n'y a... dans l'ensemble... aucun... problème.

Martin ressentait une envie de vomir mais n'en avait pas la force.

– Vous écrivez vous-même le contraire !

Martin se leva avec difficulté.

– Alors il y a eu une erreur, n'est-ce pas ! dit-il d'une voix rauque qui n'était guère en état de servir. Un malentendu, une... une... distorsion... des erreurs... une équivoque... le contexte particulier du Groenland, vous savez bien.

Gudmandsen hocha froidement la tête. Il avait reçu le message.

– Les conditions glaciaires ? suggéra-t-il.

– Oui, confirma Martin. Surtout elles.

Ils savaient tous les trois qu'il mentait – et savaient également tous les trois que tous les trois le savaient.

Et qu'il n'y avait rien à y faire. Mais il était donc clair comme de l'eau de roche qu'il s'agissait d'une déclaration de guerre.

En vertu de quoi, le ton se fit plus coupant.

Après un court silence, Gudmandsen se leva de son fauteuil – maintenant il sentait que c'était le sien – et alla vers la fenêtre. En chemin, il adressa un hochement de tête à l'inspecteur scolaire, lequel sursauta ; il feuilleta nerveusement ses papiers, ses yeux vadrouillèrent, ce n'était qu'à contrecœur qu'il quittait sa position d'observateur neutre, mais il se voyait contraint de se remettre au travail.

Il s'éclaircit la gorge et expliqua qu'il y avait eu un changement administratif et que lui – en tant qu'inspecteur d'école – se chargerait à l'avenir des achats de matériel pédagogique pour tout le district.

– Cela reviendra moins cher, dit-il. Et c'est également mieux pour vous, pour chaque directeur d'école de hameau, d'être libéré de tout ce remplissage de papeasse.

Martin sut que c'était maintenant qu'il fallait combattre et qu'il devait rassembler ses forces.

Je ne peux pas continuer, pensa-t-il. Je n'ai plus de ressources.

Il en trouva cependant, même s'il avait la tête qui tournait.

– C'est aimablement pensé, dit-il, et l'inspecteur d'école sourit avec modestie. Mais malheureusement, c'est illégal.

– Comment ça ?

– Chaque instituteur a légalement toute liberté de méthode dans son enseignement. Or méthode et matériel sont irrémédiablement liés.

– Oui, merci ! interrompit Gudmandsen. Croyez-vous qu'il s'agit d'un libre-service ? Fichtre donc, vous ne pouvez pas juste choisir le matériel et les livres dont vous avez envie pour votre méthode ! Je ne suis pas là pour signer des chèques en blanc sur le dos des contribuables, monsieur Willumsen ! Vous pouvez vous rouler dans toute la liberté de méthode que vous voulez, vous êtes néanmoins soumis à la responsabilité budgétaire. Et cette responsabilité, c'est la mienne !

Échec !

Martin se tourna vers lui. Il était obligé de tourner tout le corps, sa tête étant immobilisée.

– Uniquement si l'instituteur dépasse le budget, chuchota-t-il. Il n'y a aucune objection budgétaire qui tienne si tout revient moins cher que le budget prévu.

Il retrouva un peu de chaleur dans la voix, et un peu d'énergie. Il regarda son adversaire droit dans les yeux et déclara que, du moment qu'un directeur d'école – quelle que soit la taille de l'école – se maintenait en dessous du budget, sa liberté était totale. Et la responsabilité pédagogique était sienne !

Grands dieux ! libre à ces messieurs d'acheter une pile de livres de la série Lars & Lone ou un jeu de quatorze exemplaires de *Lassie revient à la maison* et de les envoyer à l'école de Nunaqarfik.

Mais ils ne seraient pas utilisés.

– Maintenant, vous fermez votre gueule, Willumsen ! coupa Gudmandsen d'un ton glacial.

Mais Martin n'avait pas terminé.

– En cas de contrôle, ajouta-t-il, je serais bien entendu obligé de faire remarquer que les livres en question ont été achetés en pleine connaissance de cause : qu'on savait pertinemment qu'ils n'étaient pas souhaités et ne seraient jamais utilisés. Et de faire remonter le rapport jusqu'à mes supérieurs.

Et mat !

Monsieur Gudmandsen se détacha du chambranle de la fenêtre et fut bref :

– Maintenant, assez discuté, dit-il. Sigurdsen, ce petit en-cas dont vous avez parlé, je l'accepterais volontiers. Et un bain serait également agréable.

L'inspecteur d'école se leva pour accompagner son supérieur. Celui-ci se retourna vers Martin.

– Et, Willumsen, ajouta-t-il cette fois sans détour, car c'était la dernière chose qu'il pensait dire à cet homme – vous êtes licencié pour incompatibilité d'humeur. Vous toucherez votre salaire pour le restant de l'année scolaire, mais vous êtes suspendu ici et maintenant. Quand vous vous serez un peu repris, vous pourrez rentrer faire vos bagages – le Ministère paie le voyage de retour.

Il pivota sur ses talons et sortit.

Échec et mat.

Martin se tenait là, debout, dans une rue d'Umanaq.

Il était à présent tout à fait groggy, n'avait plus aucune force. Durant les derniers jours, il en avait usé plus qu'il n'en possédait. Et maintenant, les comptes avaient été soldés. Si jusque-là il avait tenu le coup, au-dessus de ses moyens, c'est qu'il pensait que tout allait réussir.

Maintenant, tout était raté.

Quittant l'hôpital, il avançait dans une sorte de transe en direction d'une boutique. Les gens le regardaient mais lui ne les voyait pas. Près du quai était installé un kiosque à saucisses et Svend Bildt le reconnut.

– Non, ça alors ! cria-t-il. Martin ! Merci pour ton accueil, là-bas ! Entre, c'est ma tournée !

Mais Martin ne fit que poser le regard sur lui sans le voir, et poursuivit sa route. Svend Bildt, cependant, ne se laissait pas ignorer aussi facilement, il sortit en courant du kiosque et le rattrapa.

– Mais tu te souviens bien de moi, c'est moi qui ai ramené le bonhomme, l'autre jour !

Martin hocha la tête.

– T'es malade ou quoi ? Svend Bildt voyait que ça n'allait pas. Bou Diou ! Mais tu as des engelures sur tout le visage !

– Je viens d'être licencié, dit Martin.

– T'as été licencié ? Un homme comme Svend Bildt, qui sautait de boulot en boulot, ne voyait pas bien ce qu'il y avait là de si catastrophique. Suffisait de faire autre chose ! Mais c'était un homme serviable.

– Eh ben... commença-t-il. Moi, j'ai ce kiosque, hein, et ça marche du

tonnerre de Dieu. Mais j'aimerais bien aussi faire un peu de menuiserie, et puis je viens d'ouvrir une filiale pour une marque de machines à laver, alors... si tu veux un poste de remplaçant fixe ?

Martin regarda l'aimable artisan, sourit tristement, autant que le lui permettait sa peau, et poursuivit sa route. Svend Bildt le regarda s'éloigner, puis il haussa les épaules et revint à son kiosque. Chacun menait sa vie à sa guise – mais maintenant, au moins, il avait une proposition.

Martin poursuivit de plus en plus lentement, jusqu'à ne plus avancer du tout. Il s'assit sur le bord du quai et s'adossa contre une bitte d'amarrage qui n'avait d'usage que l'été.

Il resta assis à regarder les allées et venues des traîneaux. Restait là un bout de temps, jusqu'à ce qu'il perçoive la présence de quelqu'un.

Un homme âgé s'était assis à côté de lui. Il se pencha vers Martin et son haleine n'était pas vraiment agréable.

De temps en temps, il pouffait.

– Adammi, dit-il alors.

C'était son nom.

– Et toi ? demanda-t-il.

– Martin !

L'homme pouffa de nouveau.

– Martin-i ! Puis il lui tapa sur l'épaule. *ajúngilatit* ? demanda-t-il. Est-ce que tu vas bien ?

Martin ne répondit pas. Alors l'homme le poussa pour déclencher une réaction.

– *ajúngilatit* ? redemanda-t-il. Mais toujours sans obtenir de réponse.

Bon. Après tout, libre à chacun.

L'homme qui s'appelait Adam sortit une bouteille de limonade et en dévissa le bouchon. C'était de l'*ímiaq* – de la bière brassée maison. Adam prit une gorgée et en proposa à Martin.

Martin regarda la bouteille. Oui, pourquoi pas ? Il avait soif, et accepta. Plusieurs fois même. C'était égal, après tout.

Une jeep s'arrêta derrière eux et un homme, un entrepreneur danois, en sortit. Il regarda avec désapprobation les deux soiffards. Le vieil Adam, il le connaissait : il traînait toujours par là et était la risée de tous. Mais il ne connaissait pas l'autre poivrot et ça avait tout l'air d'être un Danois. L'entrepreneur n'aimait pas cela.

Il se pencha. Ce n'était pas facile, c'était un homme corpulent.

– D'où viens-tu ? demanda-t-il.

Martin pointa faiblement la main vers le fjord et Nunaqarfik. L'entrepreneur suivit son regard.

– Nunaqarfik ? demanda-t-il. Tu es de Nunaqarfik ?

Martin hocha la tête.

– Tu n'es quand même pas... L'entrepreneur était choqué, mais tout le monde savait qu'il n'y avait pas d'autre Danois dans le petit comptoir.

- Es-tu l’instituteur danois ?
- Étais, dit Martin. Je l’étais, avant.

Cela, l’entrepreneur ne pouvait l’accepter. Il avait passé ici presque toute sa vie et ne supportait pas que les Danois se conduisent mal.

– Tu rentres avec moi, dit-il à Martin, qui ne protesta pas. Cela lui était égal. Mais c’était difficile de se relever et le corpulent entrepreneur dut l’aider et, en soufflant, amener l’instituteur titubant jusque dans sa jeep.

Putain de cuite ! pensa-t-il. Il tient à peine sur ses jambes !

Ils arrivèrent chez l’entrepreneur en un rien de temps : la ville n’était pas plus grande que ça. Jesper Fredslund, était-il inscrit sur la porte.

Et Jesper Fredslund traîna l’homme paralysé à l’intérieur. Ce n’était pas facile, car il n’était pas aidé, et l’entrepreneur lui-même allait sur la soixantaine et était gros comme une barrique.

Le transport ne fut pas facilité par le fait d’être accueillis à la porte par la femme de l’entrepreneur qui était, si possible, plus grosse encore que lui. Quoique d’une vingtaine d’années plus jeune.

– Du café ! réclama Fredslund, se libérant la voie en faisant disparaître son épouse dans la cuisine, ce qui lui permit de remorquer son invité jusqu’au salon et de lui retirer ses vêtements de dessus.

Seigneur Dieu comme il pue ! pensa-t-il. Mais il essaya de ne pas y attacher d’importance. Comptant parmi les Danois qui avaient passé le plus de temps au Groenland, il se sentait une sorte de responsabilité.

– Ça ne va pas, tout ça ! dit-il d’un ton insistant à Martin, après l’avoir installé dans un fauteuil. T’es pas n’importe qui, bon Dieu ! Tu as été envoyé ici, tu ne peux pas te permettre de te conduire comme n’importe quel ivrogne groenlandais sur les quais.

Il n’avait pas été nommé ici pour montrer le mauvais exemple ! Le grand problème d’alcool que connaissaient les Groenlandais ne demandait vraiment pas à être encouragé !

Il observa longuement l’instituteur qui, assis dans le grand fauteuil, regardait droit devant lui. Puis il le prit en pitié.

– Okay ! dit-il alors en posant une main sur son genou. Si t’as besoin d’une bière, y’a pas de problème !

Car l’entrepreneur lui offrait volontiers à boire, ici, dans son paisible salon.

– Tu vois, ça c’est une façon civilisée de le faire, dit-il en criant vers la cuisine : – Pas de café ! Des mousses !

Sa femme entra peu après avec un plateau portant trois canettes. Elle n’était pas très grande, et elle était groenlandaise. Quand on sortait de la vie de hameau, c’était bizarre de voir une mère de famille groenlandaise au milieu d’un ravissant intérieur en bois de teck. Mais la grosse femme s’assit en souriant à côté de son mari et ouvrit les trois bières.

– Comment t’appelles-tu ? demanda l’entrepreneur.

– Martini !

Fredslund se tourna vers sa femme et leva un instant les yeux au ciel. Puis il

se retourna vers Martin.

– Santé ! dit-il, et tous trois burent.

– C'est juste pour te montrer que je trouve qu'il n'y a rien de mal à ça, commença Fredslund. Mais maintenant je vais te dire une chose, et souviens-toi que ça part d'une bonne intention ! Okay ?

Martin haussa les sourcils, et quand son hôte fut las d'attendre une réponse, il démarra :

– Franchement, tu sais, ce n'est pas une manière de se conduire, nom de nom ! J'ai vécu trente ans au Groenland et ça me fait personnellement mal quand je vois des Danois expatriés ne pas savoir que c'est une question de confiance d'être envoyé ici ! Et qu'il faut se montrer à la hauteur de cette confiance ! Surtout en tant qu'enseignant ! Mais nom de nom ! il faut que tu sois un bon exemple ! Ils t'admirent, alors faut pas aller traîner sur le quai !

Il reprit une gorgée et posa la canette.

– Bon Dieu, ce n'est pas seulement ce qu'on fait ici, qui peut aider la population, c'est tout autant ce qu'on *est*. Ici tout le monde se mélange et c'est bien. Attends un peu, ne m'interromps pas !

Il reprit une autre gorgée et, comme sa femme et lui avaient une bonne descende, elle fut envoyée à la cuisine chercher d'autres bières.

Martin essaya de se ressaisir.

– Comment s'appelle-t-elle, ta femme ? demanda-t-il.

– Nulia ! répondit l'entrepreneur. Elle s'appelle Nulia !

Martin rit poliment, avec quelques difficultés, puis déclara que c'était sans doute là plutôt son état que son nom.

Fredslund ne comprenait pas où il voulait en venir.

Elle s'appelait Nulia. Ça faisait vingt-cinq ans qu'ils étaient mariés, pardi, il devait bien savoir comment sa propre femme s'appelait !

Nulia revint, s'assit et ouvrit les canettes.

– Bien sûr, s'empessa d'approuver Martin. Je ne suis pas très... je n'arrive pas à rassembler mes...

Le gros homme eut un hochement de tête compréhensif.

– Moi aussi, ça m'est arrivé, ce n'est pas grave.

– C'est seulement, s'excusa Martin, parce que le mot groenlandais *nulia* veut dire « épouse » en danois. C'est pour ça que je ne croyais pas qu'on pouvait s'appeler ainsi.

– Si, pardi ! protesta l'homme. Elle me l'a dit elle-même il y a vingt-cinq ans ! Quand elle s'est présentée, après notre mariage.

– APRÈS votre mariage ???

– Oui, c'était un peu le foutoir en ce temps-là... on était si jeunes, dit-il avec un rire un peu confus. Tu sais comment c'est... Mais elle-même a toujours dit Nulia.

– Bien sûr, bien sûr. – Martin n'avait plus le courage d'en discuter, cela n'avait pas d'importance. – Vous avez eu vingt-cinq ans pour en parler alors...

– Non, pas exactement, se marra l’entrepreneur. Nulia ne parle pas un mot de danois !

– Oui, mais alors... tu sais le groenlandais ?

Martin vit l’expression du visage de son hôte et changea la question en :

– Un peu de groenlandais ?

Tout le divan se mit à trembler quand l’autre éclata de rire. Non, fichtre non ! À quoi ça lui servirait ? Est-ce qu’il avait l’air d’un professeur de langues ?

Le divan continuait à trembler et Nulia souriait gentiment. Elle était habituée aux tremblements et savait que c’était une expression de bonne humeur.

Non mais, doux Seigneur ! pensa Martin. Ils ne peuvent pas se parler ! Ils n’ont pas pu se parler pendant vingt-cinq ans !

– N’est-ce pas un problème ? demanda-t-il malgré tout.

L’entrepreneur ne comprit pas ce qu’il voulait dire.

– Je n’y ai jamais pensé, dit-il. Je lui dis quand je veux du café ou de la bière ou à manger... tout ça, ce sont les mêmes mots.

Martin tenait en réalité à peine assis et avait peur d’entendre autre chose que ce qui était dit.

– Oui, mais... risqua-t-il. Vous devez quand même vous dire... comment... je veux dire, il doit y avoir des... moments de tendresse ?

Cette fois le divan faillit vraiment céder vraiment sous les rires.

– Non, pas de problème de ce côté-là. Quand on était jeunes, c’était difficile de ne pas me faire comprendre dans ces situations, et maintenant ce n’est plus vraiment actuel.

Il se tapa un peu sur le ventre et cligna d’un œil en disant :

– *Wir sind doch nicht Akrobaten !*

Puis il rit de nouveau, et déclara que si l’instituteur savait un peu parler ce charabia, il pouvait toujours demander à Nulia comment elle s’appelait !

Il trouva sa propre réplique assez drôle, et poussa du coude Martin qui, honteux, dut poser la question :

– *utorqaterpunga – kisiane qanoq ateqarpit ?* Comment t’appelles-tu ?

Nulia lui sourit.

– *Bebiane-mik !*

– Elle s’appelle Bebiane, traduisit Martin d’une voix sans timbre, en ne regardant personne.

L’entrepreneur en devint muet de surprise. Puis il éclata de nouveau de rire et se tapa sur la cuisse – le divan avait dû être construit sur mesure.

– Fichtre alors !

Il rit longtemps et de bon cœur. C’était quand même ce qu’il avait vécu de plus rigolo ! Jamais il n’avait eu l’occasion d’avoir été marié pendant vingt-cinq ans avec la même femme – et de s’apercevoir qu’elle ne s’appelait pas du tout comme elle s’appelait !

Il fallait fêter ça ! Et il envoya sa bobonne dans la cuisine chercher d’autres

bières.

Martin se demandait si c'était un rêve ou la réalité. Au fond il n'avait qu'une envie : partir ! Mais la politesse était quand même si profondément ancrée en lui qu'il s'entendit lui-même s'informer s'il y avait d'autres choses qu'il devait lui demander, maintenant qu'ils avaient commencé ?

– Pas du tout ! Non merci !

L'entrepreneur était déjà saturé d'informations.

Il profita de ce que sa femme était absente pour se pencher confidentiellement vers Martin – le mouvement avait cependant ses limites.

– J'espère que tu ne l'as pas mal pris, ce que j'ai dit tout à l'heure, mais c'est vraiment un point faible, parce que ces Groenlandais ne supportent pas toute cette bibine.

Puis il y eut soudain de la visite.

Un électricien danois et son ami plombier.

On leur offrit une bière et on leur lança un : « Asseyez-vous donc ! Et, bon Dieu, écoutez-moi ça ! Nulia, vous savez... »

Le son s'éteignit aux oreilles de Martin et tout son champ de vision se mit à tourner.

Il se laissa retomber contre l'accoudoir du fauteuil.

Or il n'y en avait pas.

C'était la nuit. Et sur le port glacé devant l'hôpital, un traîneau s'avavançait lentement. Ils étaient trois dessus et le trajet avait été long. Juânse arrêta le traîneau : il ne voulait pas s'aventurer en ville puisque ce n'étaient pas ses chiens à lui. Les siens avaient emmené son fils au match de foot.

Mais ils avaient procédé à un tri à Nunaqarfik parmi ce qu'il y avait de meilleur dans le hameau, ce qui n'était pas grand-chose et le grand chasseur, ayant réussi à faire marcher ensemble différents chiens provenant de différents attelages, ils s'étaient traînés jusqu'à Umánaq. Juânse allait laisser les chiens passer la nuit sur la glace du port, où il les contrôlerait mieux.

Naja et Jakúnguaq coururent vers l'hôpital pendant que Juânse attachait les museaux des chiens pour qu'ils ne puissent ouvrir la gueule. Impossible de savoir si certains d'entre eux n'étaient pas des bouffeurs de harnais, lesquels auraient disparu le lendemain. Il fallait opérer avec soin : si on nouait trop près du museau, on leur comprimait les narines et ils étaient gênés pour respirer.

Il prit son temps pour être sûr que tout était en ordre avant d'aller dormir chez son beau-frère.

Devant l'hôpital, il vit Naja sortir avec le médecin, le grand homme barbu, on ne pouvait s'y tromper. Ils montèrent dans la voiture du médecin et Juânse les regarda s'éloigner.

Ils n'allèrent pas bien loin cependant. Malgré l'heure tardive, le kiosque à saucisses était toujours éclairé – Svend Bildt était en train de réparer un

brûleur à gaz – et la voiture s’arrêta là. Ils entrèrent, parlèrent avec Svend Bildt – très peu de temps – puis la lumière s’éteignit et tous trois sortirent, s’installèrent dans la voiture qui grimpa la colline et disparut.

Juânse les regarda. Il n’y avait rien qu’il puisse faire.

Plus rien.

Sinon se réjouir d’aller surprendre son beau-frère.

Ce qu’il fit.

Nulia – ou Bebiane – s’efforçait de laver le sol. C’était difficile parce qu’il était encombré de canettes vides. Mais elle les repoussa du pied vers l’étagère en attendant.

La fumée était dense et les trois hommes discutaient avec fougue.

– C’est quelque chose de biologique, dit l’électricien. Quelque chose qui se trouve dans les gènes. J’ai lu un article là-dessus et c’est vrai !

Le plombier secoua la tête.

– Mais c’est monstrueusement raciste ! s’écria-t-il. Si les Groenlandais se ruent sur l’alcool, ça n’a rien à voir avec les gènes, c’est parce que le bouleversement est trop grand ! Ils n’arrivent pas à suivre ! N’ai-je pas raison, Jesper ?

Fredslund en avait marre de discuter de ça.

– Moi, je vous le dis, il y a longtemps maintenant que je vis ici, et plus j’y reste, moins je comprends !

Ils étaient à sec et envoyèrent Nulia chercher d’autres bières. Elle dut déposer le balai-brosse un instant – elle n’avait pas tout à fait fini.

– Le fait que ce soit biologique... commença le plombier.

– Mais toi tu penses que c’est culturel, l’interrompt l’électricien.

– Oui, mais si tu as raison, alors il n’y a rien d’autre à faire que de l’interdire. Couper les robinets !

– Ou instituer un rationnement plus ou moins strict, suggéra l’entrepreneur. S’ils ne supportent pas l’alcool – quelle qu’en soit la raison, ça n’a aucune d’importance – s’ils ne le supportent pas, il faut qu’on gère le problème pour eux. Donc : rationnement.

Aucun d’entre eux n’avait entendu Naja entrer silencieusement. Elle se tenait à la porte dans ses vêtements de peau et ce fut Nulia, sortant de la cuisine, qui l’aperçut.

– *Allô !*

Les trois hommes tournèrent la tête et aperçurent la fille. C’était une jolie fille et elle était la bienvenue.

– Avez-vous vu mon homme ? demanda-t-elle.

Ils se regardèrent, troublés. Son homme ? Non...

– Le vendeur de saucisses dit qu’il a été amené ici, dit-elle.

Les deux autres regardèrent Fredslund qui répondit :

– L’instituteur ?

Elle hocha la tête.

– De Nunaqarfik ?

Elle haussa les sourcils.

– Savez-vous où il est maintenant ?

Ils rirent tous les trois et Fredslund montra du doigt le fauteuil.

– Il ne va pas très bien : il a débordé ses rives. Mais il est couché là derrière et Nulia est en train de nettoyer. En fait, elle s'appelle... c'était comment déjà ?

Le plombier rit.

– Bebiane ! dit-il.

– C'est vrai ! Bebiane ! Bon, mais moi je continue à dire Nulia, elle y est habituée.

Naja fit le tour du fauteuil et regarda sur le sol le visage amoché qui était devenu le centre de sa vie.

– Je l'ai trouvé près du port, expliqua l'entrepreneur. Il avait déjà bien commencé ! Mais heureusement, j'ai pu le ramener sain et sauf à la maison avant que ça ne tourne tout à fait mal.

Martin semblait plongé dans un profond sommeil et Naja, regardant les trois hommes, leur demanda s'ils ne voulaient pas l'aider à le porter dehors. Elle allait s'occuper de lui.

L'entrepreneur n'était pas tout à fait d'accord.

– Je ressens une sorte de responsabilité, expliqua-t-il. Et il vaut sûrement mieux qu'il reste ici dans des conditions décentes plutôt que tu ne l'emmènes. Comme ça, il n'ira pas s'embringer dans d'autres cochonneries.

Naja pencha la tête et elle ne les regarda pas quand elle précisa que le médecin, Jørgen Andersen, lui avait réservé un lit à l'hôpital. Jørgen et Svend Bildt attendaient dehors et ils pouvaient sans doute l'aider.

Non, fichtre donc, ce n'était pas nécessaire ! Puisque tout était sous contrôle... ils avaient juste voulu s'en assurer. Ils empoignèrent Martin toujours inconscient et entreprirent de le transporter dehors.

– Ce n'est pas que nous ne l'apprécions pas ou quoi, expliqua l'entrepreneur en chemin. Ce genre de choses arrive. Et il n'y a peut-être rien à dire au fait qu'il devienne un peu bizarre à vivre tout seul là-bas dans ce petit hameau.

– Oui, le soutint le plombier. Ce doit être terriblement isolé, donc y'a rien à dire si ça déborde de temps en temps !

– C'est bien que tu l'emmènes à hôpital, Jørgen, dit l'électricien.

Et Fredslund ajouta :

– Mais je crois qu'il ne doit plus rester grand-chose à purger !

Naja attendit un peu avant de monter en voiture. Elle se tourna vers les trois hommes et les regarda :

– Merci de vous en être occupés ! dit-elle. Si vous venez à Nunaqarfik, passez nous voir ! Et merci pour votre aide !

Elle s'installa et la voiture partit. Les trois hommes restèrent sur le trottoir.

– Il a de la chance, dit l'électricien avec un petit sourire nostalgique.

C'était une jolie fille.

– Oui, c’est sûr ! reconnu l’entrepreneur. Mais quel accent, hein ? Ils n’apprendront jamais !

– Ou alors elle aussi avait un petit coup dans le nez, suggéra le plombier. Ils hochèrent la tête.

C’était sûrement ça.

Puis ils rentrèrent et firent s’activer un peu Nulia.

Chapitre 23

Le plafond.

Ce fut la première chose qu'il vit en revenant à lui au cours de la journée. Il avait bien besoin d'une couche de peinture blanche. Ou bien suffirait-il de le lessiver ?

Il commença à bouger les yeux progressivement, même si sa tête lui faisait mal et que sa nuque et son dos rendaient presque impossible tout mouvement. Son regard glissa lentement du plafond vers les murs, puis avec une pesanteur infinie, descendit le long de la cloison. Ah tiens ! c'était le jaune pisse qui était à la mode maintenant. Il atteignit la fenêtre, et Martin dut cligner davantage les paupières devant tant de blancheur aveuglante. La peau de son visage se tendit, lui infligeant une sensation de brûlure. Les draps, l'édredon... il devinait plus qu'il ne voyait qu'eux aussi étaient blancs. Du blanc partout.

Bribe par bribe, il entreprit de hisser la réalité jusqu'à lui. La descente du torrent en traîneau, Jakúnguaq... il se souvenait d'être tombé à moto... et Pavia ! Qu'était-il arrivé à Pavia ? Et où était Naja ? Ou était-il lui-même ?

Il sentit l'odeur, ce mélange très spécial de savon et de chimie... l'hôpital ! Des images de sa conversation avec Gudmandsen commencèrent à resurgir. Il se rappela qu'il était fini, licencié, mais rien de plus. Si, il avait vu Naja à un moment donné... mais quand ? Et où était-elle à présent ?

Puis il découvrit l'homme dans le lit à côté de lui. Des perfusions, des tuyaux, des fils, et au milieu de toutes ces installations : Pavia.

Ils se regardèrent, tous deux conscients, mais sans se parler.

Ils restèrent ainsi jusqu'à ce que Jørgen Andersen entre.

– Hé, hé, hé ! fit-il, riant dans sa barbe – et ça veut dire quelque chose quand c'est une grande barbe. Dire que maintenant ils veulent... vous avez entendu ça ?

Il entama immédiatement l'histoire pour réduire le risque que l'un d'eux ne réponde affirmativement.

– Il y a une sacrée pagaille dans les inscriptions à la course de traîneaux, lança-t-il, rigolard.

La course de traîneaux annuelle avait lieu en mars ou en avril et était extrêmement prestigieuse. On organisait un championnat d'Umanaq, des championnats de districts et aussi, certaines années, un championnat du Groenland.

– C'est Kunukavsak qui a gagné l'an dernier, vous vous en souvenez... Ah non, tu n'étais pas encore arrivé !

Et il informa Martin des résultats du championnat de l'an passé. Le grand rêve de Kunukavsak avait toujours été de gagner la course de traîneaux :

c'était pour lui le summum de ce qu'un homme pouvait atteindre. À part, bien sûr, tuer un ours blanc, mais ça, disait-on, c'était un peu dangereux.

Malheureusement, une telle victoire semblait reléguée à un avenir lointain car si Kunukavsak n'avait pas de mauvais chiens, il n'en possédait pas non plus de si bons que ça. Et si Kunukavsak n'était pas un mauvais conducteur de traîneau, il n'était pas si bon que ça non plus. Bref, si son rêve devait être réalisé, il lui fallait mettre en œuvre des moyens supplétifs. Ce qu'on n'a pas dans les pattes de ses chiens, il faut l'avoir dans sa propre tête.

Ou dans un sac.

Donc Kunukavsak avait acheté un sac de pommes de terre entier, et l'avait installé sur son traîneau.

Et lorsque la course commença, il avait fouetté ses chiens comme si c'était déjà le sprint final. Les autres le regardèrent avec surprise, secouèrent la tête et le laissèrent prendre l'avance qu'il semblait tant désirer. Ce qu'il faisait était de la folie furieuse : puisque la course s'étendait sur cinquante kilomètres, il était stupide d'user tant de forces au départ.

Kunukavsak maintint la distance un bon bout de temps mais ensuite les autres, inévitablement, commencèrent à le rattraper. Lorsque ceux-ci furent presque à sa hauteur, Kunukavsak vida le grand sac de pommes de terre sur la glace derrière lui et les chiens des autres concurrents qui, comme il est de règle, avaient jeûné pendant deux jours avant la course, se jetèrent dessus, affamés. Il en résulta une violente bagarre, les traits des attelages s'emmêlèrent en long, en large et en travers, les hommes jurèrent, fouettèrent et distribuèrent des coups de pied pendant plus d'une demi-heure avant que la pagaille enfin cesse et qu'ils puissent continuer.

Mais déjà Kunukavsak avait pris une si grande avance qu'il était impossible de le rattraper. Un merveilleux bazar !

– Et maintenant s'ouvrent donc les inscriptions pour cette année, dit le médecin, et il y a une délégation de l'association des chasseurs chez le receveur municipal. Ils sont assis sur leurs gros culs et refusent de bouger tant que le receveur n'aura pas dit que Kunukavsak n'a pas le droit de s'inscrire !

Ce qui était stupide, expliqua-t-il, premièrement parce que les règlements ne tenaient aucun compte des pommes de terre. On ne les mentionnait nulle part, donc ce n'était pas non plus interdit.

Et deuxièmement, l'affaire n'était pas du tout du ressort du receveur. Il n'avait strictement rien à voir avec ça.

– C'est l'association des chasseurs elle-même qui est l'organisatrice de la course, nom d'une pipe ! Mais la ville est divisée sur cette question. Aucune de ces couilles molles ne veut s'attirer des ennuis, alors ils attendent que le receveur prenne la décision à leur place. Comme ça, ils pourront se balader en ville et prétendre qu'ils n'y sont pour rien, et que ce Danois est vraiment un sacré abruti.

Il rit. Il fut le seul, évidemment.

Puis revint à la réalité.

– Bon, mais vous allez bien, je suppose ?

Cette nuit-là, il avait dû sacrifier un des pieds de Pavia, mais il avait sauvé l'homme. Maintenant il fallait essayer de remettre en état son mental – et faire qu'il retrouve sa dignité.

Car Pavia était parti *qivigtoq* – aucun doute là-dessus.

Si un Danois est frappé par le désespoir, il cherche mille façons d'en sortir. Comme une mouche prisonnière d'une bouteille cherche incessamment une voie nouvelle par où s'échapper. Le Groenlandais, au contraire, reconnaît que le désespoir est là. Qu'il vit en lui et avec lui en attendant que cela cesse. Si cela n'arrive pas, on peut supposer qu'il en tirera les conséquences – comme Pavia. Il est indigne pour un homme d'être, au mieux, inutile parmi les hommes, c'est pourquoi on part en quête d'une ultime dignité.

Mais cela n'avait pas marché.

Pavia était pratiquement anesthésié par la morphine. Il était conscient, pouvait parler, mais pas grand-chose ne filtrait encore. Juste avant que Martin n'ait été amené dans sa chambre, il avait reçu la visite de sa cousine qui était secrétaire de l'école. Il savait donc que non seulement il avait perdu un pied, mais aussi son travail.

Son identité.

– Ça rien ne fait, dit-il à présent mollement. Je sais bien les bières problème... et *ímiaq* aussi. Moi essayer tout le temps... et puis moi pas peux.

Et maintenant mieux valait, après tout, qu'il n'ait plus à combattre pour accomplir un exploit dont il était incapable.

Hélas Martin fut contraint de le décevoir – ce détail-là au moins lui était revenu. Apparemment, la cousine avait seulement entendu les projets de Gudmandsen et de l'inspecteur scolaire concernant la réunion mais n'avait pas assisté à la conclusion de celle-ci.

– C'est moi qui suis licencié, Pavia, dit Martin. Tu auras fort à faire en rentrant.

– Je ne pas peux marcher bien, objecta le catéchiste tristement.

– Ça, tu ne l'as jamais pu, intervint le médecin. Personne ne remarquera la différence. Et toi-même, ça t'évitera de devoir te couper les ongles – à un pied, au moins !

– Où est Naja ? demanda alors Martin.

Naja était avec Jakúnguaq auprès de Juliane.

– Qu'est-ce que je dois lui dire ? demanda-t-il d'une voix faible.

Jørgen Andersen hésita un instant.

– Je ne sais pas moi... vous pouvez parler du temps, non ? proposa-t-il.

– J'ai tout détruit, dit Martin sans se laisser arracher à son découragement.

– D'ailleurs, il y a un télégramme pour toi, dit le médecin sortant un pli de la poche de sa blouse.

– Je croyais que le télégraphe était foutu, murmura Martin, avec indifférence.

– Il l'était, mais ce genre de choses se répare. Mets-toi bien ça dans la tête !

Le médecin lut le télégramme. Il était de Gert – on l’avait fait suivre de Nunaqarfik. L’équipe de football avait perdu à Sarqaq.

– Et puis il dit que la fête était réussie, lut Jørgen et il acheva, un peu désorienté : – Et pour l’échange : O.K.! Qu’est-ce qu’il veut dire par là ?

Martin lui expliqua son idée – un peu amèrement. Maintenant cela n’avait plus de sens, puisqu’il ne pouvait pas tenir sa part de l’accord : il n’avait plus rien à échanger !

Pavia, allongé tout à fait immobile, regardait Martin pendant qu’il expliquait ce qu’il avait voulu faire, et pourquoi. Pavia n’était donc pas le seul à ressentir de l’impuissance.

Le silence se fit dans la chambre d’hôpital, puis le médecin alla s’asseoir sur le lit de Martin.

– Excuse-moi, dit-il, je ne sais pas grand-chose du système scolaire ni de la manière dont ça fonctionne. Mais maintenant tu es donc licencié et écarté de l’école. N’était-ce pas ce que tu voulais ?

– Si, dit Martin. Mais...

– Alors Pavia est seul pour s’occuper de l’établissement ?

Oui. Il l’était.

– N’est-on pas obligé alors de nommer Pavia directeur, puisqu’il n’y a personne d’autre ?

– Si, répondit Martin avec hésitation. Ce sera sans doute le cas : on n’aura pas le temps de trouver un remplaçant.

– Est-il possible pour un homme seul d’assumer tant d’heures de cours ? continua le médecin.

Non. Cela ne l’était pas.

– Alors le directeur de l’école ne sera-t-il pas obligé d’embaucher un instituteur supplémentaire pour les heures en trop ?

Si.

– Mais alors, Pavia n’aura qu’à embaucher Gert, puisqu’à présent il est d’accord ?

Eh oui, finalement.

Le médecin se leva et posa une main sur le chevet du lit.

– Alors je trouve que t’es sacrément malin, Martin Willumsen !

Martin y réfléchit un moment. Au fond il avait obtenu tout ce qu’il voulait.

Alors il demanda :

– Où est Naja ?

Ils se retrouvèrent alors que Martin venait d’enfiler des vêtements et circulait dans la chambre en boitillant, la tête résonnant comme une cloche, et les muscles douloureux. Il pouvait aussi bien se lever : on ne gagnait rien à rester au lit.

– Mais t’es pas malade, mec ! lui avait dit Jørgen. Faut juste que tu t’attendes à ce que la housse tire un peu à l’avenir. Tu peux soigner ta peau

avec un peu de pommade, si tu trouves ça amusant. Ça n'aide pas, mais par ailleurs personne ne te demande de poser comme modèle.

Il était resté longtemps à serrer Naja dans ses bras. Comme en un long souffle continu – enfin la paix. À part le médecin qui se tenait à côté, racontant cet épisode divertissant où Bamse, le chien de la police d'Umanaq, dressé pour chercher de la drogue, avait déniché un morceau de haschich à la poste. Dans un paquet destiné au dentiste ! Et le pauvre Claus avait été convoqué à un interrogatoire où il avait pu informer la police qu'il s'agissait d'un bout de pâte à pain tout à fait ordinaire expédié par sa mère, qui tenait à ce que son fils puisse se faire cuire un peu de bon pain noir danois. Et à présent le Bamse en question, tout honteux, suivait un cours de recyclage à Godthåb et...

Naja l'interrompit et lui dit qu'ils étaient obligés de partir. Ils en sauraient davantage sur Bamse la prochaine fois. Elle désirait emmener Martin remercier le vendeur de saucisses qui les avait aidés la nuit dernière.

Ils étaient déjà à la porte quand le médecin les rattrapa pour les avertir aussitôt :

– Faites attention à ce Svend Bildt ! dit-il. Il a commencé à fourguer des machines à laver à tout le monde ! À peine t'avait-on mis au lit hier que ce zigoto a entrepris de vouloir vendre des machines à laver à l'hôpital !

– Des machines à laver ? demanda Martin. Mais est-ce qu'il y a assez d'eau pour des machines à laver ?

– C'est justement le problème ! répondit le médecin avec un geste désespéré. Il est dingue ! Il a fait calculer par un de ces couillons de l'Organisation des Techniciens groenlandais que même si tout le monde se procurait une machine à laver et une douche à Umanaq, il n'y aurait plus une goutte d'eau dans le lac au bout de dix ans !

– Et après ces dix ans ? Ou même quinze ? voulut savoir Martin.

– C'est exactement ce que j'ai demandé ! Mais alors ce crétin m'a répondu que dix ou quinze ans, c'était long, et que d'ici là quelqu'un aurait sûrement inventé quelque chose !

Jørgen Andersen se frappa le front.

– C'est quand même un endroit spécial, ici !

– Mais c'est la même chose, pensa Martin. La même chose que partout dans notre monde. Ici, c'est seulement condensé, ce qui rend plus criantes la bêtise et les vues à court terme.

– On fera attention, dit gentiment Naja en poussant son homme. Nous n'avons pas besoin d'une machine à laver !

– Je voulais juste vous avertir, se défendit le médecin.

– Merci, dit Naja en refermant la porte derrière eux.

Ils n'allèrent pas chez Svend Bildt. Pas ce jour-là.

Ils marchèrent le long du quai, et Naja parla de Jakúnguaq qui se trouvait auprès de sa mère. Ils avaient parlé ensemble toute la nuit et le gamin semblait

un peu remis sur pied. Seuls Juliane et lui avaient été témoins oculaires du drame, elle était donc la seule qui pouvait l'aider dans son tourment. Et elle l'aidait.

Elle lui avait expliqué que si, dans son désespoir et son affolement, il n'avait pas tiré comme ça, au hasard, elle, elle aurait tué Ábala. Parce qu'elle voulait le tuer !

Certes il y avait eu du tumulte, des coups de feu, une issue malheureuse – mais cela avait évité à Juliane d'assassiner son propre mari.

– Les accidents, ça arrive ! lui avait-elle dit. Et moi j'ai vu cet accident, je l'ai vu plus clairement que toi, Jakúnguaq !

Elle était la seule personne qui puisse lui apporter la paix. La seule qui puisse ramener le calme dans ses pensées.

Petit à petit, on pouvait penser que cela réussirait.

Naja fit asseoir Martin sur le bord du quai. Elle ne savait pas qu'ils s'installaient au même endroit : à côté de cette bitte d'amarrage où il s'était mal conduit.

Il y repensa avec un léger frémissement, car l'endroit rappelait malgré tout des souvenirs qu'il ne contrôlait guère encore. Il choisit donc de ne pas s'en soucier. Ils se serrèrent l'un contre l'autre et furent heureux de rester en silence ensemble.

Devant eux s'étendait ce pays qui était celui de Naja et qui avait absorbé toute son âme.

Derrière eux, une voiture passa lentement. Puis elle s'arrêta et fit marche arrière.

Monsieur Gudmandsen était passager d'une camionnette Volkswagen, à la plate-forme encombrée de bagages. Il descendit la vitre et fit signe à Martin.

Martin lui répondit par un autre signe, plus bref, et resta assis. Mais comme Naja lui donnait un petit coup de coude, il se leva non sans peine et alla jusqu'à la voiture.

– Je viens de parler au médecin de district, commença son ex-supérieur hiérarchique, et si je comprends bien, vous ne rentrez pas au Danemark, même si...

Il sourit un peu. Gêné ? Impossible !

– ... si vous êtes au chômage ?

Martin le regarda droit dans les yeux.

– Quand on a des chiens et qu'il y a des poissons et des animaux dans la nature, on n'est jamais au chômage, répliqua-t-il très calmement. Je n'ai aucune raison de rentrer, vous comprenez, et tant de raisons de rester.

Monsieur Gudmandsen eut un sourire complice et jeta un coup d'œil vers Naja. Martin suivit son regard.

– C'est vrai, dit-il. Mais ce n'est pas aussi simple que ça : il n'est pas seulement question de Naja.

– C'est un peu décevant à entendre, rétorqua Gudmandsen d'un ton légèrement sarcastique, mais Martin ne se laissa pas provoquer. Il était

pacifié – la plupart des difficultés avaient été surmontées et il n'avait plus rien à régler avec cet homme.

– Voyez-vous, une lettre de licenciement comme celle-là peut aussi être un cadeau, expliqua-t-il. Maintenant il y a tout un tas d'embrouilles qui ont été clarifiées, tout est beaucoup plus simple.

– Ah bon ! dit en souriant l'homme à l'intérieur de la voiture. Vous n'allez sans doute pas devenir millionnaire, Willumsen.

Martin lui rendit son sourire.

– Non, reconnut-il. Et c'est vraiment dommage. Mais alors on se contentera de moins. Et de plus.

Gudmandsen se pencha un peu vers lui et dit à voix basse :

– Il vous suffirait d'emmener la jeune femme au Danemark !

– Encore une fois, dit Martin, il n'y a pas que ça. C'est un tout, dont Naja fait partie.

Comment expliquer cela ? Devait-il l'expliquer ? Puis lui revint en mémoire un ancien numéro du *National Geographic*.

– Avez-vous jamais essayé la plongée, monsieur Gudmandsen ? demanda-t-il.

La question était perturbante et n'éveilla qu'un regard perplexe.

– Malheureusement non, cette expérience ne m'a jamais été accordée.

– Alors vous ne connaissez rien aux coraux, n'est-ce pas ?

– Malheureusement.

Martin hésita un peu. Cela valait-il la peine ? Puis il haussa les épaules et s'expliqua :

– Je n'ai fait que lire, je n'ai jamais essayé moi-même. Mais on dit que lorsqu'on nage dans la mer et qu'on voit des coraux, on tombe amoureux de cette richesse de couleurs et de cette multitude de formes. Et on est tenté d'en casser un morceau, vous comprenez, et de le ramener chez soi. Mais alors il se produit un phénomène étrange : au bout d'un certain temps, le morceau de corail perd toutes ses couleurs et devient gris et triste. Il meurt. Et le banc de corail lui-même ne supporte pas de perdre même ce petit bout. Si cela arrive trop souvent, il meurt lui aussi.

Monsieur Gudmandsen avait froncé les sourcils et se sentait dans une telle incertitude qu'il se trouva obligé de répondre d'un ton sarcastique :

– Donc, un peu comme on dit que le pastis est meilleur dans le sud de la France ?

Martin réfléchit un instant à la comparaison.

– Ce n'est peut-être pas aussi poétiquement exprimé, mais oui. Vous avez compris.

– Non, je n'ai pas compris ! répondit Gudmandsen, pour la première fois sans chercher à contraindre son tempérament. Plus je reviens ici au Groenland, moins je comprends !

Il remonta la vitre et fit signe au chauffeur. Il regardait fixement le pare-brise, droit devant lui, pendant que la voiture s'éloignait.

Martin demeura là à suivre des yeux le véhicule qui s'éloignait, et Naja vint prendre sa main.

– Ce n'est pas un homme heureux, dit-elle.

Il la regarda et se laissa submerger.

– Il n'a rien qui puisse le rendre heureux, dit-il. C'est bien ça le problème !

Ils se donnèrent le temps nécessaire pour se raconter tout ce qui peut être dit avec deux paires d'yeux et une légère pression de la main.

Image de fin

D'abord une vue d'ensemble de l'immense montagne d'Umanaq, prise à travers la porte ouverte de l'hélicoptère à la fin du printemps.

Tout comme en son temps l'hélicoptère des montagnards espagnols, celui-ci se donna le temps de tourner autour de la montagne puis remonta lentement, tandis que le cameraman réglait le zoom. Grâce à quoi on aperçut un petit sentier praticable qui, au milieu des rochers, passait derrière le versant sud abrupt où corde et échelles étaient nécessaires.

Là, l'objectif capta deux personnes qui s'approchaient du sommet. Elles ne marchaient pas tout le temps, mais s'arrêtaient ici et là pour contempler le monde qui était le leur. Puis elles disparurent pour l'œil de la caméra qui en fut réduit à des images de nature pendant que l'hélicoptère accomplissait encore un tour – toujours la montagne en premier plan, mais maintenant avec Agpat, l'île d'Igdlorssuit et le mythique Svartenhuk au loin.

Puis l'image retrouva son calme sur les deux silhouettes qui venaient d'atteindre le sommet de cette montagne qui ressemble tellement à un cœur.

Elle s'était assise sur une pierre et il avait posé un genou à terre devant elle.

Le pilote fit tout ce qu'il put pour garder son appareil immobile dans l'air afin de réduire les vibrations et que le photographe puisse zoomer de manière si précise qu'on la vit rejeter la tête en arrière et rire lorsque l'homme agenouillé lui tendit un bouquet de fleurs de bruyère. Il posa sa tête sur ses genoux et elle fondit de rire et de tendresse. Ils restèrent ainsi tout près – si immobiles que le réalisateur choisit de garder l'image fixe et de laisser le texte se dérouler dessus.

Mais les spectateurs, qui étaient en train de se lever pour arriver les premiers au bus, se rassirent lorsque, à la place des habituels renseignements sur le nom de la personne qui avait déroulé les câbles, ils virent s'afficher lentement une série d'informations statistiques :

50 % des mariages où la différence d'âge est de quinze ans ou plus sont un échec.

50 % de tous les mariages dano-groenlandais sont un échec.

Mais il en reste donc encore 50 % où cela se passe bien – et où l'on s'embrasse encore.

D'ailleurs ces mêmes chiffres

*sont également valables
pour des mariages entre Danois
sans différence d'âge notoire.*

*Peut-être est-il bon de prévoir et d'échafauder des plans.
Mais si l'homme ne cherche pas son bonheur maintenant – alors quand ?*
Juânse – Nunaqarfik 1975.

Ouvrage réalisé
par l'atelier graphique de
Gaïa Éditions

Sommaire

Couverture

Résumé

Biographie de l'auteur

Du même auteur

Titre

Copyright

Préface

Première partie

Chapitre 1

Chapitre 2

Chapitre 3

Chapitre 4

Chapitre 5

Chapitre 6

Chapitre 7

Chapitre 8

Chapitre 9

Chapitre 10

Chapitre 11

Chapitre 12

Deuxième partie

Chapitre 13

Chapitre 14

Chapitre 15

Chapitre 16

Chapitre 17

Chapitre 18

Chapitre 19

Chapitre 20

Chapitre 21

Chapitre 22

Chapitre 23

Image de fin